

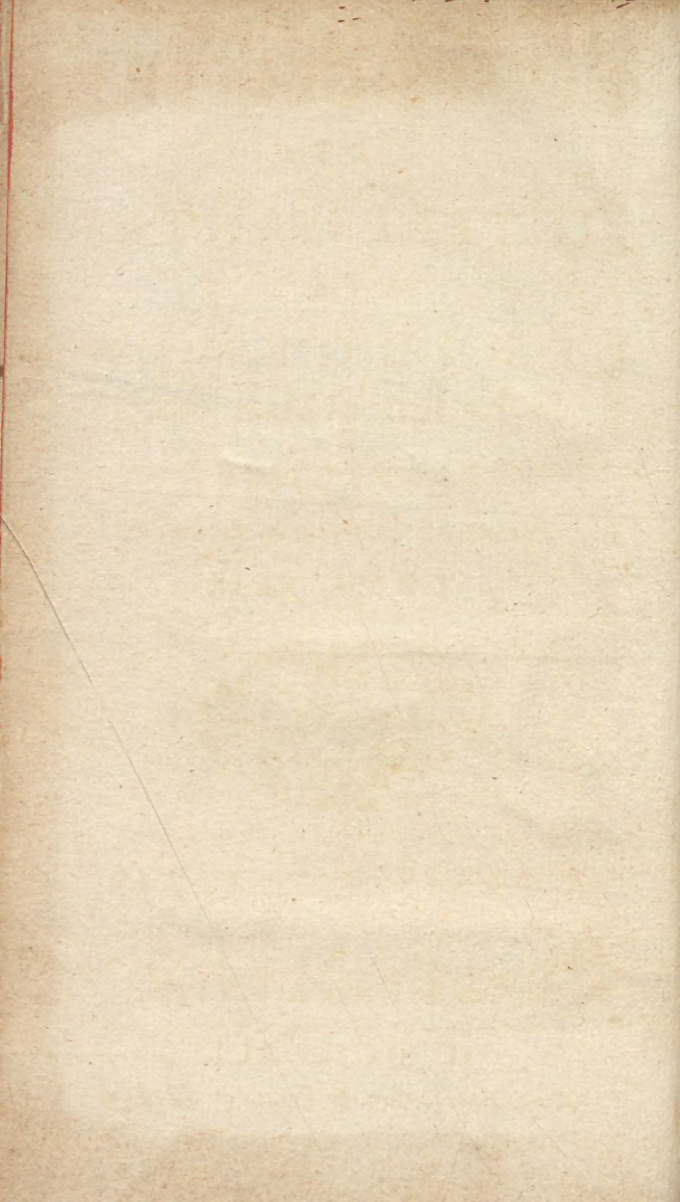






$$\overline{37=6} \quad 1\Delta=8-$$

Rs 111²⁰
—
Rs 57



CAUSES CELEBRES
ET

INTERESSANTES,
AVEC

LES JUGEMENTS
qui les ont décidées.

RECUEILLIES

*Par M *** , Avocat au Parlement.*

TOME XVII.



A PARIS, AU PALAIS,
Chez JEAN DE NULLY, dans la Grande
Salle, du côté de la Cour des Aydes,
à l'Ecu de France & à la Palme.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CAUSES CÉLÈBRES

ET

INTÉRESSANTES.

AVEC

LES JUGEMENTS

qui les ont décidées.

RECUEILLIES

Par M. *** , Avocat au Parlement.

TOME XVII.



A PARIS, AU PALAIS,

Chez JEAN DE NULLY, dans la Grande

Salle, du côté de la Cour des Aydes,

à l'Ecu de France & à la Palme.

M. DCC. XLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE GESVRES,
PAIR DE FRANCE,

Chevalier des Ordres du Roi,
premier Gentilhomme de la
Chambre de Sa Majesté,
Brigadier de ses Armées,
Gouverneur de Paris, Capi-
taine & Gouverneur du Châ-
teau & Capitainerie Royale
de Monceaux, Grand Bailli,
& Gouverneur de Crépy &
du Valois, &c.

A *Tes vertus, SEIGNEUR,*
j'adresse mon hommage,

Sans pouvoir les louer, tu me l'as défendu;

*Si je ne puis te rendre un encens qui
t'est dû*

*De mon attachement, du moins reçois
ce gage,*

*Daigne agréer mon Livre, accepter mon
présent,*

*Mon esprit te veux peindre un cœur
reconnoissant.*


*Chargé de tes bienfaits, pourrai-je seul
me taire ?*

*Lorsque pour te loüer, à la Ville, à la
Cour,*

*Des Chœurs de mille voix résonnent
chaque jour ;*

*Encor si mon Recueil avoit l'art de te
plaire,*

GAYOT DE PITAVAL.



AVERTISSEMENT.

VO I C Y pour cette année le tribut que je paye ordinairement au public tous les ans. Depuis long-tems * je lui donne chaque année deux volumes de Causes curieuses & choisies. La mort a failli à lui enlever son tributaire, mais après avoir lutté contr'elle à plusieurs reprises, quoiqu'elle m'eut envoyé un mal qui suspend toutes les fonctions de la vie, & éteint un homme avant qu'il meure, un Médecin * dans qui la Science n'a pas attendu le nombre des années, a détourné le coup de faux dont elle m'alloit moissonner, & m'a préservé de toutes les atteintes & des funestes vestiges que laissent de semblables maladies

* Depuis l'année 1733.

* M. Fontaine.

vj A V E R T I S S E M E N T.
dans l'ame & dans le corps.
Mon Esculape ne m'a pas con-
servé seulement en partie , mais
il m'a conservé tout entier ,
ma vûë , mon ouïe , ma me-
moire assez heureuse , & mes
talens tels qu'ils sont , jusqu'à
mon petit filet de veine Poëti-
que , & le reste. Voilà ce que
j'ai crû devoir d'abord appren-
dre au public qui s'étant inte-
ressé dans un ouvrage qui a ex-
cité sa curiosité a pû s'interes-
ser dans l'Auteur

La premiere Cause dont je le
régale à présent seroit une des
plus singulieres que je lui ai
offerte ; si ce que les Adversai-
res du principal Acteur de l'hi-
stoire lui imputent étoit vrai ,
ce seroit un des plus grands
prodiges de la cupidité : mais
le succès qu'il a eû , lui don-
ne droit de traiter de calom-
nie le soupçon injurieux qu'on

AVERTISSEMENT. vij
forme contre lui , les regles que
la justice a établie pour assûrer
le repos des hommes , lui don-
nent la fille qu'il a reclamé. Si
ses raisons ne fussent pas aux
hommes qui sont infectés du le-
vain de la malignité , elles suf-
fisent aux hommes sensés.

La seconde Cause puisée dans
l'Histoire est Marie Stuard. Sa
Religion , sa beauté lui ont sus-
cité une redoutable ennemie
dont elle a été la victime ,
sacrifiée à sa politique & sa ja-
lousie ; heureuse , parcequ'elle a
par là expié ses crimes , & a été
honorée du titre de Martyre.
Les critiques qui ne me permet-
tent pas des causes historiques
qu'ils croient disparates dans
mon Recueil , murmureront en-
core : mais j'immole leurs mur-
mures à l'envie que j'ai de faire
lire à des gens du monde des ou-
vrages du Palais , mêlés avec des
a iij

viiij AVERTISSEMENT.

histoires curieuses qui sont dans le fonds des Causes, puisqu'elles sont dénouïées par des jugemens.

Ces mêmes critiques ont trouvé à dire que j'aye fait connoître le mauvais cœur d'un Auteur dont le génie a gagné leurs suffrages. J'ai mis en œuvre dans le sixième tome de mon Recueil la cause de Rousseau, qui a été condamné par Arrêt, pour avoir calomnié Saurin, en mettant sur son compte des chansons satyriques de la façon du calomniateur, & étayant la calomnie par des témoins subornés. Je n'ai eu aucun démêlé avec lui, je rends justice à ses talens, mais j'ai crû cette cause utile & agréable, tanpis pour lui s'il instruit le public à ses dépens; la Justice elle-même l'a immolé à cette instruction, je n'en puis mais, j'ai usé de mes droits, pouvois-je

AVERTISSEMENT. ix
résister à la tentation de mettre
à profit une Cause si exemplaire,
si curieuse, un des plus beaux
ornemens de mon Recueil.

Enfin il a payé à la mort le
tribut qu'il lui devoit, mais on
assure qu'il a payé le tribut qu'il
devoit à la Religion, & que le
Chrétien a tout expié. Cepen-
dant comme il me regardoit
comme un de ses plus grands en-
nemis, parceque j'avois mis
dans les mains de tout le mon-
de le portrait de son cœur, &
quel portrait : il avoit laché
une année avant sa mort con-
tre moi cette Epigramme qu'il
intitula son Epitaphe.

EPITAPHE DE ROUSSEAU.

*De cet homme noirci par les traits de
Saurin,*

*Passant, veux-tu sçavoir quel fut le
caractere,*

X AVERTISSEMENT.

*Il compta pour amis , Duffé , Brumois ,
Rollin.*

*Pour ennemis , Gacon , Pitaval &
Voltaire.*

Je répondis par ces vers.

*Qui croiroit que Rousseau , qui fit la
Moisade **

* Ouvrage
impie.

*Avec un tas d'écrits , que Priape inspira,
Faisant à la pudeur la plus vive incar-
tade*

*Ait pour amis Rollin , & d'autres qu'il
nomma ,*

*Que leurs mœurs ont rendu de célèbres
modeles ,*

*Ah ! qui ne fremiroit de pareils pa-
ralleles ,*

*Quoi ! leur cœur vertueux seroit frappé
d'horreur ,*

*Des crimes dont leur bouche ensenseroit
l'Auteur ,*

*Mais contre lui plutôt leur saint cour-
roux éclate*

Et déteste à l'envie sa Muse scélérate.

AVERTISSEMENT. xj

J'étois frappé d'un tel contraste : mais je ne doute pas que Rousseau n'ait détesté lui-même sa poésie impie & libertine.

Lorsque Rousseau mourut, Voltaire étoit, dit-on, à Bruxelles. Si celui-ci nous racontoit les circonstances de la mort édifiante de Rousseau, il ne seroit pas suspect, & nous charmeroit. Ce sujet mériterait de beaux vers de sa façon, lui à qui ils ne coûtent rien, on me pardonnera bien cette digression.

La troisième Cause est une Cause d'état ; les vrais principes sont employés par un célèbre Avocat, il les fait triompher de l'éloquence séduisante de son adversaire. Tout homme de bon sens adoptera ces principes, & malgré l'art de la fable de l'Avocat qui attaque la Dame, que sa partie reclame pour mere, son apologie éclate, l'o-

xij A V E R T I S S E M E N T.

racle a parlé en sa faveur , l'A-
réopage a invoqué l'équité la
plus éclairée. Voyés les pages
433. & 434. du premier tome.
La Justice dont les lumieres sont
supérieures la venge des faux ju-
gemens , & nous garantit de
l'illusion de tous les jeux d'élo-
quence qu'on a employés con-
tr'elle. Il n'y a pas une seule
preuve de filiation qui ne soit
suspecte ; vouloir s'en payer ,
c'est vouloir se tromper de gaye-
té de cœur.

Quelque instructive que soit
cette Cause , je l'aurois sacri-
fiée à la Dame respectable
qui en est le sujet. Si je l'ai
mise en œuvre , voici mes
raisons : Cette Dame a triom-
phé d'une accusation dont tout
Paris a été abreuvé. Quelle
famille peut être à l'abri d'une
fausse filiation ? l'erreur a été
repandue dans le public. J'ai

AVERTISSEMENT. xiiij
crû que je devois apprendre
comment on en a été guéri.
On a appris en même tems
par les lettres qu'on a pro-
duites , qu'on a eu raison de
dire que la gloire de rendre
délicatement dans une lettre
des sentimens , appartient aux
Dames , ce sont elles qui par-
lent au cœur. La plupart de
nos meilleurs Ecrivains ne vont
pas au-delà de l'esprit. Ajoû-
tons à l'égard de l'accusation ,
que l'Accusatrice étant de-
nuée de titre & de possession ,
& ayant contre elle titre &
possession , toutes les regles dé-
fendoient qu'on lui permit la
voye suspecte de la preuve
testimoniale , on ouvroit l'en-
trée aux imposteurs. Voilà le
grand principe de M. Cochin.

Dans la quatrième Cause un
Séducteur de l'innocence d'une
fille , veut se mettre à l'abry par

xiv A V E R T I S S E M E N T.
le talent de son Défenseur, mais
elle trouve un organe qui dé-
voile son faux amant.

Je finis ce volume par un Sup-
plément aux Causes de sépara-
tion de corps & de biens, où
l'on verra des choses qui ont, je
le puis dire, mérité d'être re-
cueillies.

Le second volume commen-
ce par la cassation du Testament
d'un Magistrat célèbre dont la
mémoire sera toujours respecta-
ble, mais on dira que quoique
grand Magistrat, il a laissé en-
trevoir l'homme dans cette oc-
casion. Cette Cause est singu-
liere en ce qu'elle établit qu'un
pere qui avantage l'un de ses
enfans par une haine injuste pour
l'autre, fera un Testament qui
sera cassé, quoiqu'il laisse sa légi-
time au dernier. La Cause par la-
quelle M. le Camus a exclus M.
de Nicolaï, le pere & son fils,

AVERTISSEMENT. xv
de la succession de Mademoiselle
de Nicolai sa fille qu'il institue
sa légataire universelle, en don-
nant à ses biens la qualité de
propres, & appelant le plus
proche parent portant son nom,
est une ruse de Palais, & un
raffinement de formalité. C'est
la breche par laquelle on est en-
tré pour forcer le Testament,
en prouvant la haine du Testa-
teur contre le pere & le fils. Il
avoit trouvé le secret d'éloi-
gner deux héritiers, dont l'un
se présente quand l'autre est re-
poussé. Le Plaidoyer de M.
Arraud est de cette éloquence
dont on ne doit rien retrancher.
Celui de M. l'Avocat Général
est un chef-d'œuvre d'exactitu-
de & de discussion. Il semble da-
bord qu'il veuille rejeter toutes
les preuves de haine qu'on ap-
porte contre M. le Camus, &
mettre son Testament à l'abri,

xvj AVERTISSEMENT.

mais il saisit enfin deux preuves frappantes de haine. Cet examen, & cette recherche sont très-curieux, & feront goûter un plaisir parfait aux amateurs de ce genre de travail. Comme l'Auteur m'a paru un peu long, j'ai été tenté de le réduire, mais j'ai craint d'énervier ses raisonnemens.

La seconde Cause a été jugée dans le second Parlement de France. Un Testament qui a été déclaré nul, a eû le sort qu'on attendoit; beaucoup de Testaments en auroient un pareil, si le caractère du Testateur étoit bien connu à la Justice*.

La troisième Cause fait le portrait horrible des Juifs, les plus grands ennemis de nôtre Religion; elle qui malgré leur haine demesurée, loin de nous inspirer de la leur rendre, nous fait souhaiter avec ardeur de les

* Voyez la Lettre qui est à la fin du 18^e. Volume, qui n'a pu entrer dans cette Cause.

AVERTISSEMENT. xvij
les conduire au bonheur incorruptible où nous aspirons. Quoique le Juif accusé n'ait jamais avoué son crime, même par la force des tourmens, qui n'est pas convaincu, après avoir vû le procès, qu'il a enlevé l'enfant destiné à être l'objet de la fureur des Juifs qui ont prolongé sa mort, pour repaître leur cruauté, ainsi qu'ils l'ont pratiqué mille & mille fois à l'égard même des hommes Chrétiens? Osera-t'on dire ici le motif de leur barbarie dont ils se font une religion? ils veulent se retracer une vive image de leur Déicide. Qui ne fremiroit d'horreur? qui ne croiroit que la terre les engloutiroit alors dans ses abîmes les plus profonds.

J'ai rappelé tout ce que le sujet des Juifs m'a présenté de plus curieux. Leurs usages, leurs

xviii **AVERTISSEMENT.**
mœurs, leurs Loix, la Cabale, la
Massore, le Talmud, les dif-
ferens effets de la colere de Dieu
qu'ils ont éprouvé. Le siège de
Jérusalem, le plus funeste spe-
ctacle d'horreur que nous voyons
dans l'histoire. Jesus-Christ qui
a tracé avec des caracteres si vifs
la prédiction qu'il a fait des
malheurs de ce siège, a fait
un double usage de sa Prophe-
tie, en l'appliquant à la désola-
tion qui annoncera la fin du mon-
de. Joseph dans ses Antiquités
Judaïques a été mon guide, j'ai
copié ses coups de pinceau, &
même ceux que d'habiles mo-
dernes ont fait d'après lui.
J'ai voulu suivant ma coutume,
à propos de cette Cause, épuiser
tout ce qui pouvoit avoir
quelque liaison avec ce sujet à
titre de matiere digne d'être
mise en œuvre. Dût-on me
comparer à Montagne qui fai-

AVERTISSEMENT. xix
soit voyager ses Lecteurs dans
des pays plus curieux que ceux
qu'il leur avoit promis.

Je ne dirai rien de la quatrié-
me Cause, elle est de ma façon,
mon amour propre me souffle
aux oreilles bien des choses à
dire, mais il en fera la duppe.
C'est pourtant l'amour propre
d'un Auteur qui est bien puis-
sant.

Robert d'Artois qui est la
cinquième Cause, termine le
Recueil, elle est encore prise de
l'Histoire. Ne vous contraignés
point, Critiques, murmurés à
votre aise, je ne me contrain-
drai point, & n'en aurai pas
moins mes coudées franches.
C'est le travail d'un sçavant ju-
diciaire que je donne dans cette
Cause, où j'ai fait des additions.
Ainsi finira mon entretien avec
le public, celui qui a travaillé
à ce morceau d'histoire a usé

xx AVERTISSEMENT.
en quelques endroits des expressions des anciens Historiens croyant y trouver plus de naïveté.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le dix-septième & dix-huitième Tome des Causes Célèbres, où je n'ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait A Paris, ce 7. Décembre 1740.

DE FERRIERE.

CAUSES



CAUSES CELEBRES

ET

INTERESSANTES,
AVEC LES JUGEMENS
qui les ont décidées.

*HISTOIRE DE LA NAISSANCE
de la Demoiselle DE SFRONDATE,
& de la Filiation qu'elle a reclamée.
jugée par le Sénat de Turin.*



UL titre plus douteux que celui de la paternité ; on ne sçauroit dissiper les nuages qui environnent la vérité. Avez-vous une femme coquette ? nombre de victoires qu'on a remportées sur elle , quelle incertitude ne jette-t'il pas sur ce titre ? Votre femme

Tome XVII.

A

est-elle prude ? il n'en est pas moins incertain , pour avoir succombé avec plus de mystère , elle a toujours fait naufrage. Est-elle belle ? combien de fois a-t-elle été priée d'amour ? Elle a été trop souvent ébranlée pour n'être pas tombée à la fin. Est-elle laide ? elle a prié elle-même d'amour ; les hommes sont toujours sans défense ; elle s'est offerte à ceux qui n'aiment pas un amour pénible , ni à se promener dans les circuits du labyrinthe de Cupidon. Enfin coquette , prude , belle , laide , quelle quelle soit , elle fera naître des doutes sur la paternité qu'elle vous attribue , & il sera nécessaire que la Loi vienne étayer votre titre chancelant.

On ne veut pas faire ici injure au sexe , & lui refuser la vertu de la chasteté. On dira que la vertu peut regner parmi les femmes , mais on dira aussi que le vice y peut établir son empire , & cette possibilité suffit pour rendre la paternité douteuse & incertaine. On ne veut dire que cela sans vouloir donner aucune prise à la satire. On ajoutera même que la chasteté , si rare parmi les hommes du monde , est très-commune parmi les femmes.

On ne peut trop admirer la sagesse du Législateur qui dans une matiere aussi ténébreuse a voulu fixer les esprits ; c'est une foible lueur qu'elle nous donne dans une nuit si profonde pour nous calmer. Pousse-t'on les recherches avant le mariage comme dans la Cause que je vais rapporter ? le flambeau de la Loi vient encore au secours de la paternité. On sent bien qu'il ne vous éclaire point & qu'on ne voit goutte , mais la Loi offre à votre aveuglement un objet qu'elle vous dit certain & qu'elle voit pour vous. C'est sur sa foi qu'est fondée votre tranquillité. Fussiez-vous l'homme le plus difficile & le plus ombrageux ? il faut vous rendre. La Cause suivante fournira toutes les raisons qui doivent bannir votre inquietude.

J'ai cru qu'après avoir traité plusieurs Causes merveilleuses qui ont été jugées en France , je pouvois sortir du Royaume pour en chercher d'aussi singulieres. Je n'ai pas été fort loin sans trouver ce que je cherchois , l'on m'a fait part d'une Cause jugée il y a quelques années dans le Sénat de Turin , & de tous les Plaidoyers de part & d'autre qui y ont été prononcés.

Je me suis déterminé avec d'autant plus de raison à faire part de cette Cause au public, que les Parties qui l'ont discutée habitent un pays où s'observe le Droit écrit, & que leurs sçavantes dissertations peuvent nous être utiles. Ce sera un véritable plaisir pour la curiosité de voir la façon avec laquelle d'habiles Avocats étrangers traitent une question d'état.

On présente en cette affaire deux histoires différentes ; mon Lecteur adoptera celle qui lui paroîtra la plus vraisemblable. Le jugement qu'on doit porter de ces deux histoires, c'est que chaque Partie l'a ajustée au système qu'elle a embrassé. Celui qui a gagné son procès paroît le moins suspect.

Voici la premiere histoire que les adversaires de la demoiselle de Sfrondate ont proposée & qu'ils ont soutenue conforme aux Enquêtes qu'ils ont faites.

Le sieur de Blancary, d'une noble & distinguée dans le Piémont, avoit une fille unique qui avoit les agrémens de son sexe ; c'étoit un parti considérable ; elle étoit dans ce degré de beauté d'une fille, où la Bruyere dit

de Mademoiselle de Sfrondate. 5
qu'un homme d'esprit souhaitoit d'être
jusqu'à l'âge de 22. ans, & après cela
de redevenir homme.

C'est dans ce tems florissant qu'elle
conçut une passion vive pour le sieur
Tauriny, un jeune homme de son
rang, son cousin germain, qui en
ressentit une pareille. Cette passion
fit tant de progrès dans son cœur,
que dans un rendez-vous qu'elle donna
à son amant, sa vertu s'endormit
dans une mortelle langueur où elle fit
nauffrage. Elle s'aperçut bientôt des
traces que son amant avoit laissées.
Accablée des reflexions que sa situa-
tion lui inspiroit, elle alla se soulager
auprès d'une amie, qui depuis quel-
ques années avoit embrassé l'état
Religieux; c'étoit la Dame Marescoti.
Elle lui dit en même tems que son
pere lui proposoit un autre parti;
c'étoit le sieur de Sfrondate homme de
naissance. La Religieuse conseilla à la
demoiselle de Blancary de s'aller jet-
ter aux pieds de son pere, de lui con-
fier son aventure, & de ne rien ou-
blier pour l'attendrir; elle lui fit es-
perer qu'elle réussiroit dans cette dé-
marche, parceque le parti étoit for-
table. Soit que la demoiselle de Blan-

cary suivit ce conseil , ou que n'osant pas le suivre , elle fut résoluë de se livrer à sa destinée , se flattant que son amant s'opposeroit au mariage que son pere lui avoit proposé , elle vint retrouver son amie. Elle lui dit qu'elle avoit suivi son conseil , mais qu'elle avoit trouvé son pere inflexible , qui lui avoit dit qu'il vouloit absolument tenir la parole qu'il avoit donnée au sieur de Sfrondate. Alors la Religieuse qui craignit que la demoiselle de Blancary n'apportât à son mari des preuves parlantes de la tendresse de son amant , & qui vit que le tems étoit précieux pour l'honneur de son amie qui ne se marieroit jamais assez tôt , oublia qu'elle étoit Religieuse , & lui donna un conseil d'une personne du monde ; car elle lui dit que la facilité qu'elle devoit avoir pour le sieur de Sfrondate devoit prévenir la bénédiction nuptiale. Il y a apparence qu'elle ne suivit pas ce conseil. Victime de la honte & de l'obeissance , elle épousa le sieur de Sfrondate. Le mariage fut célébré le premier Avril 1700. dans une terre du pere , qui après quelques jours retourna à Turin.

La Fontaine dit que rien n'est plus clair-voyant que l'œil d'un amant, je dirois l'œil d'un mari jaloux sensible à son honneur.

Le sieur de Sfrondate qui crut d'abord que sa femme lui avoit apporté cette dot précieuse sans laquelle tous les biens sont méprisables, fut bientôt desabusé. Il découvrit même qu'elle avoit le gage de l'amour d'un précurseur de son mariage. Il lui fit part de sa découverte, & la pressa de lui dire le nom de son séducteur, l'assurant avec transport qu'il ne l'en aimeroit pas moins. Commandée par sa honte & ses remords, elle lui avoüa tout le mystere amoureux, le fruit du mystere, & le nom de l'acteur; & quand il eut arraché son secret, il la quitta brusquement. Il étoit dans une de ses terres qui est dans le Querasque, & partit pour Turin le 18. ou le 20. Avril; son épouse le suivit.

Une seconde scene plus terrible, & aussi humiliante, se passa dans la maison du pere. Son gendre l'informa de son malheur; il eut même la dureté de contraindre son épouse à avoüer sa foiblesse. Le pere se livre

*Dos est magis
parentium.
Virtus, &
metuens alie-
rius viri cen-
sura, fœdere casti-
tas.*

à son desespoir , & non content des reproches & des injures , insensible aux larmes & au repentir de sa fille , il veut se porter aux dernières extrémités contre elle. La générosité du sieur de Sfrondate se réveilla ; il sauva son épouse de la fureur du sieur de Blancary , il opposa les droits & le pouvoir du mari à la violence & à l'impétuosité du père. Cependant la première résolution fut de mettre la fille dans un lieu où elle pleurerait sa faute le reste de sa vie.

Mais le sieur de Sfrondate ayant eu quelques heures pour réfléchir sur les inconveniens de ce parti , écrivit le même jour à dix heures du soir un billet au sieur de Blancary par lequel il le prioit de ne parler de rien qu'il ne l'eût vû , & le lendemain matin il déclara qu'il vouloit garder sa femme. Il demanda seulement qu'on lui donnât la satisfaction de ne pas avouer un enfant qui n'étoit pas de lui. Il est aisé de concevoir que le sieur de Blancary ne rejetta pas une proposition si raisonnable. On régla les expédiens pour cacher la naissance prématurée de l'enfant. Cependant le calme dura peu. Le sieur de Sfrondate partit pré-

cipitamment de Turin , son épouse courut après lui , elle le joignit dans un village à deux lieues de là ; il la reçut avec désagrément , il ne la pouvoit souffrir. Ils se séparèrent de concert ; le mari alla à une de ses terres , la femme se retira à une terre de son pere. Le sieur de Sfrondate exigea toujours , comme une condition inséparable du racommodement qu'il avoit promis , que jamais il n'entendrait parler de l'enfant qui devoit naître ; il vouloit même que les couches se fissent à Milan ou à Pavie. On lui fit connoître l'inconvenient de ces voyages qui ne servent souvent qu'à déconcerter les mesures les plus secretes. Il se livra à la prudence du sieur de Blancary , & le laissa maître de la conduite de cette intrigue.

Soit que le chagrin peint sur le visage du sieur de Sfrondate , & l'éclat qu'il fit dans la maison de son beau-pere , & l'homme mécontent qu'il continua d'offrir aux yeux de tout le monde , & les brouilleries si peu ordinaires dans les premiers mois d'un mariage qui avoit paru si convenable , où les époux cherchent à

s'approcher , fissent naître des soupçons , soit que l'indiscrétion de quelqu'une des parties intéressées eut laissé pénétrer le mystère , l'aventure étoit presque publique , & faisoit l'entretien des compagnies. Un voyage auroit tout découvert ; on n'embrassa point ce parti.

Le sieur de Blancary vers le tems des couches emmena sa fille à une de ses terres où il avoit un Château qui étoit dans un desert. La dame de Sfrondate seule , abandonnée de son mari & de son pere , sans domestiques , assistée seulement d'une Demoiselle à qui elle avoit fait confiance de son malheureux état , d'une pauvre femme de Turin sa marraine , & d'une nommée Acosta , personnes qu'elle assembla ; aux termes de neuf mois de sa grossesse , elle accoucha la nuit du 6. au 7. Septembre 1700. d'une fille qui fut portée dans un panier dans une Paroisse étrangere & éloignée de cinq à six lieues de Turin , nommé Pontaloné ; elle y fut baptisée le 8. Octobre. Voici les termes de l'Extrait-Baptistaire : *J'ai baptisé une enfant trouvée nommée Catherine , de laquelle on n'a pas voulu reveler les parens. Signé, Gourgone, Vicaire.*

Le sieur de Blancary fit en même tems courir le bruit que sa fille s'étoit blessée , & qu'elle étoit accouchée à six mois d'un enfant mort. Il en parle ainsi à ses amis , l'écrivit même au sieur de Sfrondate , non pas pour le tromper , car il n'a point affecté de lui cacher que cette enfant fut vivante : mais pour le confirmer dans la parole qu'il lui avoit donnée qu'il n'en entendroit jamais parler ; il prit en même tems des mesures d'humanité pour la nourriture de cette malheureuse fille , & de prudence pour cacher son état , & satisfaire à ce qu'il devoit à la dame de Sfrondate. Au reste c'est à la charité seule du sieur de Blancary que cette fille fut redevable de sa conservation , car il est prouvé que le sieur & la dame de Sfrondate étoient convenus de l'exposer dans la campagne à la porte d'une Eglise. L'enfant baptisée fut transportée dans le Milanois , elle y passa dans deux ou trois habitations différentes , de là elle fut transférée à Turin ; on l'y perd de vue , mais elle fut toujours placée entre les mains de personnes obscures & de la lie du peuple , afin qu'elle fut inconnue

toute sa vie au public & à elle-même.

Cependant le sieur de Sfrondate étoit en proie à la douleur ; il y avoit un violent combat dans son cœur entre son honneur véritable qui consiste dans l'idée que nôtre propre conscience nous offre , & l'honneur qui consiste dans l'idée du monde. Souvent ces honneurs ne s'accordent pas. Le sieur de Sfrondate résolut enfin de tout sacrifier à l'honneur du monde. Dabord il demeura plusieurs mois après l'accouchement sans vouloir entendre parler de sa femme. Il la fuyoit , il ne s'informoit pas même de ses nouvelles. Cette Dame dont le cœur étoit plongé dans un noir chagrin , prit enfin le parti de lui écrire , que s'il persistoit dans cet éloignement , au péril de faire éclater son infortune , elle alloit se jeter dans un Couvent.

Que l'on se figure toutes les pensées tristes qui assiegent une personne dèshonorée , & qui percent son ame de mille pointes. Y a-t'il une situation plus douloureuse ? elle est toujours prête à se jeter dans les bras du désespoir.

Le sieur de Sfrondate plus sensible

de Mademoiselle de Sfrondate. 17
à son intérêt qu'aux menaces de son épouse & à la crainte que sa honte ne fut divulguée, se réconcilia avec cette Dame. Elle étoit la seule héritière d'une Maison opulente, c'étoit un grand charme pour endormir les chagrins de l'époux, & un moyen pour préserver la femme d'un divorce éternel. Aussi depuis cette réconciliation intéressée, le public n'a rien connu dans le procédé du sieur de Sfrondate qui marquât qu'il se souvint du passé. L'intérieur & la vie domestique n'étoient pas aussi calmes.

Le sieur de Blancary faisoit élever dans l'obscurité l'enfant de scandale dans la vue de l'enfermer pour toujours dans quelque Communauté aussitôt qu'elle auroit atteint un âge raisonnable; mais la mort prématurée de la dame de Sfrondate, arrivée le 17. Novembre 1703. par les accidens d'une couche, & l'amour de l'intérêt dans le sieur de Sfrondate, rompirent toutes les mesures que la sagesse, la prudence, & la gloire du sieur de Blancary lui avoient fait prendre pour cacher cette enfant de tenebres, & mettre à couvert l'honneur de sa famille.

La dame de Sfrondate n'avoit point laissé d'enfans de son mariage ; dans les premiers instans de la feinte douleur que le sieur de Sfrondate exprimoit sur la perte de son épouse , il disoit à tout le monde que ce qui redoubloit son affliction & son malheur , c'étoit de n'avoir point d'enfant.

Qui auroit pensé qu'un homme de sa condition eut été capable d'adopter un enfant illégitime , & d'entreprendre de donner pour héritière à une famille illustre une fille de séduction qu'il avoit désavouée & proscrire avant qu'elle eut vû la lumière , & dont il avoit demandé l'éloignement éternel avec tant de raison ?

Mais que ne sacrifie-t-on point à l'idole de l'intérêt ? Il falloit rendre la dot , il falloit renoncer à l'espérance de jouir des grands biens du sieur de Blancary. Ces motifs l'emportèrent sur le parti que le sieur de Sfrondate avoit pris pour conserver son honneur , la gloire de son beau-pere , & son propre repos. Il ne craint plus l'éclat de cette histoire scandaleuse que l'on avoit tâché d'ensevelir dans l'oubli , en dépayçant la petite

de Mademoiselle de Sfrondate. 15
fille par le changement de plusieurs
habitations. Il veut tirer du néant
une enfant dont la naissance inconnue
à tout le monde, & dont l'éducation
abandonnée prouvoit assez l'illégitimi-
té, quelle entreprise!

Le sieur de Sfrondate à qui on n'a-
voit pas dissimulé que l'enfant vivoit,
la fait chercher par tout. Le sieur de
Blancary averti, & que la vérité &
la justice animoient contre un dessein
si extraordinaire, si injuste, & si pré-
judiciable à sa famille, prend des
mesures pour la mieux cacher; mais
le sieur de Sfrondate fut mieux servi.
Il enleva une petite fille qu'on lui
dit être celle qu'il cherchoit. Il la fit
porter chez lui, & demanda acte par
une Requête qu'il présenta aux pre-
miers Juges de ce qu'il reconnoissoit
cette fille.

Il fit plus, il fit entendre en vertu
d'une Ordonnance du même Tribu-
nal quinze Témoins dans une Enquê-
te, au mois de Décembre 1703. &
en Février 1704.

Le sieur de Blancary tolera ce qu'il
avoit inutilement tenté d'empêcher.

Quel parti prendre pour un pere?
S'opposer à l'injustice & à l'indignité

On dit
le Démo
qu'on n'
re plus
la figure
Dieux
Paganis
est ado
parmi
Chrétie
sous la
me du
de l'int

des démarches du sieur de Sfrondate , c'étoit publier le dèshonneur de sa fille ; concourir pour la reconnoissance de cette enfant de tenebres , c'étoit récompenser la cupidité du sieur de Sfrondate , couronner l'imposture , & substituer une héritiere illégitime à la place des héritiers naturels. Les grandes afflictions sont muettes , le sieur de Blancary garda le silence , ou s'il parla , ce ne fut qu'un langage d'indignation : *Qu'il se la garde*, dit-il, *qu'il offense la Nature & la Religion.* Mais ses sentimens n'ont point été équivoques , sa conduite le justifie : Il cessa de voir le sieur de Sfrondate , il le bannit pour toujours de sa maison , & il rompit tout commerce avec lui. Il fit plus , il dressa lui-même les Mémoires sur lesquels il voulut que ses héritiers s'opposassent à l'entreprise du sieur de Sfrondate en cas qu'il y perseverat.

Le Mémoire écrit de la main du sieur de Blancary a été reconnu , il est au procès ; l'histoire que nous avons racontée y est décrite.

On peut dire qu'il porta encore plus loin sa précaution , puisque par son Testament olographe , ouvrage

de Mademoiselle de Sfrondate. 17
de sa dernière volonté, il disposa de
ses biens non seulement sans faire
aucune mention de cette enfant sup-
posée, mais encore en déclarant que
sa fille étoit morte sans enfans.

Cependant le sieur de Blancary
étant tombé malade sur la fin de
l'année 1709. & sa maladie ayant
paru mortelle au commencement de
l'année 1710. le sieur de Sfrondate
qui suivoit toujours ses vues, & qui
pensoit qu'une réconciliation publi-
que avec son beau-pere couronneroit
l'ouvrage de son imagination, tenta
les voyes de se rapprocher. Il n'y
trouva aucun obstacle de la part du
sieur Contariny *. Au contraire, * Mari
dans une visite que l'Evêque de Tu- la Dame i
rin rendit au sieur de Blancary, le stituée hér
sieur Contariny parla lui-même à ce tière par
Prélat pour ménager cette entrevue. sieur de
Blancary.

Le Confesseur du sieur de Blancary
(c'étoit un Carme Déchaussé) regar-
doit aussi ce retour comme le chef-
d'œuvre de son habileté; il est aisé de
comprendre qu'il ne s'oublia pas pour
rendre ce service au sieur de Sfron-
date, homme considéré par sa nais-
sance.

Ainsi le sieur de Blancary touché

des sentimens de religion que les approches de la mort rendoient encore plus vifs, plein du Dieu qu'il venoit de recevoir dans le saint Viatique, fit approcher son gendre. Sur le champ le sieur de Sfrondate prosterné aux pieds de son beau-pere, s'attendrit, pleura; il parla en présence de plusieurs personnes. Voici de quelle maniere son humiliation fut reçue : *Je vous pardonne en Dieu*, dit le sieur de Blancary, *mais je ne vous pardonne pas le tort que vous voulez faire à ma famille. Dieu nous jugera tous deux, je vous adjourne sur cela devant lui, allez, je n'ai plus rien à vous dire.*

Quelles paroles terribles d'un homme mourant ! Il donne au Christianisme, il donne à Dieu même le pardon & l'oubli des injures. *Je vous pardonne en Dieu.* Mais il s'élève contre l'injustice, il n'étoit pas le maître de la remettre. La Religion ne souffre point d'imposture, & ne permet point qu'on entreprenne sur le bien d'autrui. *Je ne vous pardonne pas le tort que vous voulez faire à ma famille*, en supposant une héritiere illégitime pour frustrer les héritiers naturels ; vous sçavez la vérité vous-même, ma

file en votre présence me l'avoit revelée. C'est pour satisfaire à votre juste priere que j'avois pros crit ce fruit de séduction. *Dieu nous jugera tous deux , je vous adjourne sur cela devant lui.* Vous implorerez inutilement le secours des loix humaines ; quand elles seroient impuissantes pour percer le mistere d'iniquité , la justice de Dieu ne se trompe point , & ne peut être trompée. Tout est dévoilé à ses yeux. *Dieu nous jugera , allez je n'ai plus rien à vous dire.* J'ai rempli les devoirs du Christianisme , satisfaites à ceux de l'équité.

Ajoutons que le Confesseur dans le dessein de favoriser le sieur de Sfrondate , insista : *Mais, Monsieur, dit-il, quant à Dieu vous pardonnez, vous mettez bien tout aux pieds de la Croix ;* alors le sieur de Blancary tournant la tête répondit : *Eh ! mon Pere finissez , ne m'en demandez pas davantage.*

C'est ainsi que le sieur de Blancary se reconcilia avec son gendre ; il est mort dans ces sentimens , son testament porte encore témoignage qu'il a toujours perseveré , & qu'il s'est toujours élevé contre la supposition.

On voit dans ce récit qu'on a

blanchi le sieur de Blancary en noircissant le sieur de Sfrondate, mais le sieur de Blancary n'y gagne rien, on a fait au procès un récit opposé où on le noircit en blanchissant le sieur de Sfrondate. Chaque Partie ajuste son système à sa cause, souvent aux dépens de la vérité. Si on ne l'altère pas entierement, on lui fait de grandes violences. Au moins on la supprime quand elle est désavantageuse; quand on ne le peut pas, on l'extenue, on l'affoiblit, elle n'est plus la même; tel est l'art de l'Orateur. Ainsi il faut se défier de l'histoire qu'on vient de raconter, il faut la recevoir en doutant si elle est véritable ou romanesque dans plusieurs circonstances. J'ai crû qu'on seroit bien aise de voir comme le Défenseur de la demoiselle de Sfrondate a présenté l'histoire de sa cause. Au risque d'user de redites, on verra que plusieurs faits des deux récits sont les mêmes, mais on en verra aussi plusieurs sous une face différente. Je me flâte que cette variété fera plaisir. Jusques ici dans les Causes de ce Recueil, je n'ai point rapporté les differens récits des Parties. J'ai cher-

ché la vérité dans les deux narrations & les différentes circonstances qui y sont éparées. J'ai fait un tout dont j'ai composé mon histoire ; mais dans cette Cause la grande disparité des faits que chaque Partie a mis en œuvre , fait le tissu de deux hiltioires qui ne se ressembtent point. Je n'ai pu résister à la tentation de faire part de deux récits si differens. N'ayant pas rencontré encore dans aucun Procès une telle difference , elle m'a paru curieuse ; elle donnera lieu aux plaintes que l'on fera sur la destinée de la vérité maltraitée par l'un ou l'autre Orateur. Voici comme a parlé le sieur Bareti, Défenseur de la Demoiselle de Sfrondate. Il a quelque fondement de dire que la vérité parle pour lui à cause du succès favorable qu'il a eu.

Il faut essuyer le récit de plusieurs circonstances qui paroissent legeres , mais qui sont importantes dans une telle Cause ; c'est un sacrifice qu'il faut faire à la recherche de la vérité.

Au mois de Janvier de l'année 1700. le Sieur de Sfrondate rechercha en mariage la demoiselle Marie-Anne de Blancary , fille unique du sieur de Blancary.

Le sieur de Sfrondate joignoit aux avantages de la naissance & de la fortune toutes les qualités personnelles convenables à un homme de sa condition. L'on juge aisément qu'un parti aussi considérable fut écouté avec plaisir par le sieur de Blancary , & en effet le mariage fut arrêté dans le même tems que les propositions en furent faites.

Le contrat ne put être signé que le 19. Mars suivant ; la Dame de Blancary y apportoit de jour en jour des difficultés qu'on ne put vaincre plutôt , & qui suspendirent encore le mariage jusqu'au premier Avril 1700. qu'il fut enfin célébré de son consentement dans une maison de campagne du sieur de Blancary.

Les époux revenus à Turin , la dame de Sfrondate fit paroître peu de tems après son retour les premiers signes de grossesse. Les fréquentes incommodités qui en furent la suite , engagerent le sieur de Blancary son pere de l'emmener au commencement des vacances dans son Château de Marisy où tous les ans dans cette saison le plaisir des vandanges l'attiroit. Il se flatta que l'air de la cam-

pagne apporteroit quelque soulagement à la dame de Sfrondate.

Sur la fin du mois de Septembre, la dame de Sfrondate se laissa tomber sur un escalier de pierre qui conduisoit dans son appartement * ; la chute fut si violente, qu'elle resta un tems assez considerable dans un évanouissement.

* La déposition du second témoin de l'Enquête de la dame Cantariny rapporte ce fait.

L'Intendant du sieur de Blancary accourut au bruit, il appella la Gouvernante du Château de Marisy, l'un & l'autre prêterent à la dame de Sfrondate les secours dont on se sert communément pour rappeler les sens d'une personne évanouie. Ils la porterent dans son lit.

Le sieur de Blancary étoit pour lors dans une de ses Fermes, à son retour il apprit cet accident. Balancé entre l'esperance & la crainte, il prit le parti de n'en rien écrire au sieur de Sfrondate. Mais pour être plus à portée des secours dont sa fille pourroit avoir besoin s'il arrivoit quelques suites facheuses, il la fait transporter dans son Château de Scarampo qu'il avoit à une lieue de Marisy sur le chemin de Turin; il prit même la précaution d'y faire venir

une Demoiselle de ses voisines nommée la Demoiselle Paulo , une autre femme appelée Jeanne Baroti qui l'avoit servi autrefois , & qui étoit marraine de la dame de Sfrondate , & la femme d'un nommé Acoſta qui faiſoit la régie de ſes Terres. La dame de Sfrondate garda de ſon côté toutes les précautions dont les femmes enceintes uſent ordinairement pour prévenir les ſuites d'une chute , mais elles ne purent la garantir d'un accouchement prématuré.

Le 7. Octobre 1700. ſur les ſix heures du matin après les neuf jours de la chute , elle accoucha de la demoiselle de Sfrondate , dont on conteſte aujourd'hui l'état légitime , en préſence du ſieur de Blancary & des trois femmes dont on vient de parler. Elle eut à peine donné le jour à cette fille infortunée , qu'une perte de ſang la mit tout d'un coup aux portes du tombeau.

De toutes les paſſions qui corrompent le cœur humain , l'avarice eſt la plus ſéduiſante ; elle engage quelquefois les hommes les plus vertueux en apparence dans des injuſtices affreuses dont elle a l'art de leur cacher la noirceur.

de Mademoiselle de Sfrondate. 25
noirceur , & qu'elle leur fait même
regarder comme des actions innocen-
tes pour les soustraire à la voix se-
crete des remords. On va juger des
effets de cette passion par les injustes
entreprises qu'elle dicta au sieur de
Blancary , & qui font aujourd'hui
tous les malheurs de la demoiselle de
Sfrondate.

Le sieur de Blancary attendoit les
derniers soupirs de la dame de Sfron-
date sa fille unique. Il ne pouvoit
compter sur l'enfant prématurée
qu'elle lui laissoit ; mais cette enfant
pouvoit vivre assez longtems pour
survivre à sa mere , & dans ce cas le
sieur de Sfrondate héritoit de sa fille
dont la mere avoit eu en dot cent
mille livres. Voici les odieuses prati-
ques que le sieur de Blancary qui
envisageoit déjà la succession de sa
petite fille comme une succession
ouverte , mit en usage pour priver
d'avance le sieur de Sfrondate de la
légitime que la loy lui accordoit.

Il écrivit d'abord au sieur de Sfron-
date qui étoit dans une de ses Terres
qu'une chute inopinée avoit précipité
les couches de la dame de Sfrondate ,
& qu'elle étoit accouchée d'un en-

fant mort (a). Mais il eut soin de lui cacher l'état dangereux où elle étoit , dans la crainte qu'il eut que le sieur de Sfrondate ne vint au Château où étoit sa femme , & n'apportât par sa présence quelque obstacle au projet qu'il avoit médité. Il chargea son Intendant de porter sa lettre en toute diligence au sieur de Sfrondate , & de prendre garde aux sentimens qu'il feroit paroître en la lisant.

Le domestique obéit fidelement aux ordres de son maître ; il rendit la lettre au sieur de Sfrondate , & il revint le lendemain à Scarampo , & dit au sieur de Blancary que le sieur de Sfrondate avoit marqué beaucoup de chagrin de l'accident qui étoit arrivé à la dame de Sfrondate , mais qu'il avoit paru se consoler de ce qu'il n'y avoit rien à craindre pour ses jours (b).

Le sieur de Blancary content du succès de ce double mensonge qui ne lui faisoit point craindre la présence

(a) La Dame Contariny convient de cette Lettre. C'est la nièce du sieur de Blancary qu'il a instituée son héritière testamentaire.

(b) Ce fait prouvé par la déposition de l'Intendant , second témoin de l'Enquête de la Dame Contariny.

du sieur de Sfrondate, ne pensa plus qu'à écarter la demoiselle de Sfrondate sa petite fille. Il n'avoit avec lui dans son Château pour témoins des couches de la dame de Sfrondate que les trois femmes qu'il y avoit appelées. La demoiselle Paulo, & Marguerite Ricoty femme d'Acosta, & Jeanne Baroti, la marraine de la dame de Sfrondate. Il leur fit connoître l'intérêt qu'il avoit de publier la mort de sa petite fille; il leur fit promettre le secret, & les instruisit du dessein qu'il avoit formé. Il donna même à la dernière l'argent qu'il fa-
loit pour l'exécuter.

Affuré de la fidélité de ces trois personnes, il alla dans son Château de Marisy. Il y fut à peine arrivé, qu'il donna ordre à son valet de s'en retourner sur ses pas à Scarampo, & de faire tout ce que la demoiselle Paulo exigeroit de lui.

La demoiselle Paulo attendit la nuit pour l'exécution du dessein du sieur de Blancary. Quand elle crut que ses démarches ne pourroient être découvertes de personne, elle fit monter le valet & Marguerite Ricoty sur un des chevaux du sieur de Blan-

cary ; elle leur mit entre les mains un panier dans lequel elle avoit enfermé la demoiselle de Sfrondate. Elle donna ordre au valet de suivre Marguerite Ricoty , & de revenir à Scarampo dès qu'il auroit remis la demoiselle de Sfrondate entre les mains d'Acosta.

Le valet arriva entre sept à huit heures du soir à Pontaloné , il donna à Acosta le panier dans lequel la demoiselle de Sfrondate étoit enfermée , il remonta aussitôt à cheval , & fut droit à Marisy rendre compte de son voyage au sieur de Blancary.

Acosta informé par sa femme des desseins du sieur de Blancary , alla trouver le sieur Gourgone , Vicaire de Pontaloné pour sçavoir de lui s'il voudroit bien baptiser un enfant dont il étoit important de ne point découvrir les parens. Ce Vicaire peu scrupuleux promit sur les neuf heures du soir de faire ce qu'on vouloit. Acosta choisit pour parrain Jacques Inamorato , & pour marraine Catherine Cornety. La demoiselle de Sfrondate fut portée sur les neuf heures du soir du 8. Octobre dans l'Eglise de Pontaloné ; elle y fut bâtiée par le sieur

Gourgone qui dressa l'Extrait-Baptistaire en ces termes : *Le huit Octobre 1700. j'ai baptisé une enfant trouvée, nommée Catherine, dont on n'a point voulu reveler les parens.*

Au retour du Batême Acosta la remit entre les mains d'une nourrice nommée Marie Cavallero, Fermiere du lieu de la Grange, à un quart de lieue de Pontaloné. Elle ne resta chez cette premiere nourrice qu'environ trois ou quatre semaines. Acosta agent du sieur de Blancary s'apperçut que cette nourrice pressée par la dame dont elle étoit Fermiere, vouloit porter trop loin sa curiosité, il prit des mesures pour mettre la demoiselle de Sfrondate dans un endroit plus éloigné.

Il écrivit à un de ses oncles, Chirurgien dans le Bourg de S. Albino dans le Duché de Mantoue, de se rendre incessamment à Pontaloné pour une affaire importante qui l'intéressoit. Ce Chirurgien s'y étant rendu quelques jours après, Acosta qui avoit ordre du sieur de Blancary de cacher la naissance de la demoiselle de Sfondate, fit entendre à son oncle qu'il avoit abusé d'une jeune fille de

quinze à seize ans, & que de leur commerce il étoit né une fille qu'il vouloit faire nourrir secretement. Il fit passer la demoiselle de Sfrondate pour le fruit de sa débauche, & il pria le Chirurgien de lui chercher promptement une nourrice à S. Albino.

Le Chirurgien promit à son neveu qu'un certain jour qu'il lui marqua, il se rendroit au port S. Bonifacio avec une nourrice, & il s'en retourna à S. Albino. Il y arrêta une nourrice avec laquelle il se rendit à S. Bonifacio dans le jour marqué. Acoſta de ſon côté ſ'embarqua avec la demoiselle de Sfrondate dans une barque conduite par le Batelier de la Patache de Pontaloné, & le Matelot qui le conduisirent au port S. Bonifacio. Il y trouva le Chirurgien qui l'attendoit depuis une heure, il lui remit la demoiselle de Sfrondate. Il donna d'avance à la nourrice qui étoit avec ſon oncle dix-huit livres pour le premier terme, après quoi il ſ'embarqua & revint à Pontaloné, d'où il écrivit au ſieur de Blancary ce qu'il avoit fait.

La demoiselle de Sfrondate reſta neuf mois chez cette nourrice. Le ſieur de Blancary envoyoit de tems

en tems à Acoſta l'argent néceſſaire pour le payement des nourritures. Acoſta le faiſoit tenir au Chirurgien qui prenoit le ſoin de les payer.

Cette nourrice s'étant trouvée groſſe , le Chirurgien retira la demoifelle de Sfrondate d'entre ſes mains , & la garda dans ſa maiſon pendant ſept mois ; il la nourrit d'abord avec du lait de chevre & du ſucre , & enſuite il la ſevra.

Ces ſept mois à peine expirez , le ſieur de Blancary qui étoit toujours agité par la crainte qu'il avoit que le ſieur de Sfrondate ne vint à être informé du ſort de la demoifelle de Sfrondate , ne voulut pas riſquer de la laiſſer ſi longtems dans un même endroit , il écrivit à Acoſta ſon agent de la transporter à Turin , & il lui fit un détail de toutes les précautions qu'il falloit prendre pour n'être pas découvert.

Acoſta ſur ces ordres ſe rendit un ſoir à S. Albino , il paya les nourritures qui étoient dûes au Chirurgien ſon oncle , & il prit entre ſes bras la demoifelle de Sfrondate qui pouvoit avoir alors 17. mois. Le Chirurgien l'accompagna juſques au chemin qui

* Bourg fa-
meux par un
sanglant
combat en-
tre l'armée
de France
commandée
par le Maré-
chal de Ca-
tinat , &
celle du Duc
de Savoye
qui fut en-
tièrement
défaite en
1693.

conduit à Marfaglia * Bourg près de
Pignerol dans le chemin de Turin.

De Marfaglia Acoſta alla à Plaſſa-
co où le Matelot qui l'avoit déjà con-
duit lors du voyage de Pontaloné à
S. Albino , l'attendoit avec une bar-
que. Ils s'embarquerent à la pointe
du jour , & ils arriverent la nuit sui-
vante à Turin. Ils prirent la demoi-
ſelle de Sfrondate entre leurs bras ,
& ils la porterent ſur les trois heures
du matin devant la porte de l'Egliſe
Cathedrale où ils avoient ordre de
s'arrêter.

Le ſieur de Blancary avoit pris ſes
meſures de ſon côté. Il avoit chargé
Jeanne Baroty un des témoins des
couches de la dame de Sfrondate ,
de chercher dans le quartier le plus
reculé de la ville de Turin , quelque
femme d'Artiſan qui voulut bien
prendre la demoiſelle de Sfrondate
en penſion.

Jeanne Baroty par tendreſſe pour
l'enfant d'une dame qu'elle avoit eu
l'honneur de tenir ſur les fonds de
bâtême , convint avec ſon mary de
garder la demoiſelle de Sfrondate
dans leur maiſon , & de faire acroire
au ſieur de Blancary qu'elle avoit

trouvé une personne qui vouloit bien s'en charger pour une certaine somme ; elle hazarda ce projet , le sieur de Blancary le crut facilement. Il lui dit d'aller le lendemain sur les trois heures du matin devant l'Eglise Cathedrale ; que là elle trouveroit deux hommes (c'étoient Acoſta & le Matelot) qui lui diroient *qui vive*. Qu'à ce mot du guet , elle lui répondroit *c'est moi* , & leur montreroit en même tems une sonde qu'il lui donna pour servir de ſignal , & que ſur la représentation de cette sonde , ces deux hommes lui remettroient entre les mains la demoiselle de Sfrondate.

Jeanne Baroty s'y rendit le lendemain à l'heure qui lui avoit été marquée , elle attendit jusqu'à ſix heures du matin ſans voir paroître les deux hommes dont le ſieur de Blancary lui avoit parlé. Elle alla toute alarmée en informer le ſieur de Blancary qui lui dit qu'apparemment le Po ne s'étoit pas trouvé propre pour faire le voyage de S. Albino à Turin ; qu'elle n'avoit qu'à retourner le lendemain à huit heures devant la même Eglise , & qu'indubitablement elle y trouveroit les deux

hommes. Jeanne Baroty ne manqua pas de s'y rendre , ellè y trouva en effet ces deux hommes dont l'un portoit sur les bras la demoiselle de Sfrondate. Les cérémonies faites , le mot du guet prononcé , la sonde représentée , Acosta lui remit la demoiselle de Sfrondate.

Cette malheureuse Demoiselle fut à peine neuf mois chez Jeanne Baroty , que l'inquietude se saisit encore du Sr. de Blancary son ayeul. Il s'imaginait que de la mettre tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre , c'étoit le vrai secret de cacher sa naissance. Rempli de cette idée , il pria la demoiselle Paulo de s'informer dans un autre quartier d'un endroit où il put faire élever secrètement la demoiselle de Sfrondate.

La demoiselle Paulo par l'entremise d'un Cordelier s'adressa à la femme d'un nommé Grignety , Couvreur , qui accepta la proposition qu'elle lui fit. Elle alla de là chez Jeanne Baroty , elle lui donna ordre de porter le lendemain sur les cinq heures du matin la demoiselle de Sfrondate dans la maison de la Grignety.

Jeanne Baroty & son mari n'obéi-

de Mademoiselle de Sfrondate. 35
rent qu'à regret, ils remirent au mois
d'Octobre 1702. la demoiselle de
Sfrondate entre les mains de la Gri-
gnety qui en a pris soin pendant
treize mois entiers.

Telle est l'histoire des dépaysemens
de Mademoiselle de Sfrondate, &
des inquietudes du sieur de Blancary
sur sa destinée. Les differens séjours
qu'elle fit donnent à cette histoire
un air de roman.

Dans cet intervalle la Dame de
Sfrondate décéda le 17. Novembre
1703. d'une fausse couche que l'on
soupçonna avoir été causée par un
événement caché. Elle étoit d'une
famille où le sang s'armoit volontiers
contre le sang. Le sieur de Sfron-
date découvrit ses soupçons à deux
Sénateurs de ses amis qui lui con-
seillèrent de faire ouvrir le corps de
la dame de Sfrondate, & de faire
arrêter un petit laquais qui avoit
prêté sa main pour faire le coup.

Le sieur de Sfrondate par un mé-
nagement indiscret ne voulut pas
déferer aux conseils des deux Magi-
strats auxquels il avoit ouvert son
cœur, il prit le parti du silence,
mais ce silence ne fut pas si bien

gardé dans la ville de Turin , puisqu'il y répandit des bruits peu avantageux pour celui sur lequel le soupçon tomboit.

Le sieur de Sfrondate fit éclater dans les premiers jours le chagrin qu'il avoit de perdre une femme aimable qui ne lui laissoit aucun gage de son amour ; il ignoroit alors l'existence de la demoiselle de Sfondate sa fille. Il ne resta pas longtems dans son erreur , il apprit environ quatre jours après la mort de sa femme que la fille dont elle étoit accouchée le 7. Octobre 1700. & dont le sieur de Blancary lui avoit écrit la mort , étoit vivante , & qu'elle étoit même élevée par les soins de cet ayeul injuste dans la ville de Turin. Ce secret que le sieur de Blancary avoit si fort recommandé aux trois personnes qui avoient été les seuls témoins des couches de la dame de Sfrondate , échapa à Jeanne Baroti. Elle le découvrit au sieur de Sfrondate , sans pouvoir lui dire précisément l'endroit où étoit nourrie la demoiselle de Sfrondate , parce que la Grignety étoit délogée. Il est facile de se représenter la surprise & en même tems l'indignation que le

de Mademoiselle de Sfrondate. 37
sieur de Sfrondate conçut contre le
sieur de Blancary. Ses premiers mou-
vemens le portèrent à rendre ses plain-
tes publiques ; mais reflexion faite
que s'il agissoit ouvertement , il cou-
roit le risque de perdre sa fille ; aidé
dailleurs des conseils des deux mêmes
Magistrats qu'il n'avoit pas voulu
croire au sujet du conseil qu'ils lui
avoient donné après la mort de la
dame de Sfrondate , il jugea plus à
propos de faire des perquisitions se-
crètes , & de s'assurer de sa fille avant
d'éclater.

Le sieur de Blancary fut bientôt
informé des perquisitions du sieur de
Sfrondate. La honte & le désespoir
lui inspirèrent d'abord le dessein de
prévenir les recherches du sieur de
Sfrondate en éloignant de Turin la
demoiselle de Sfrondate. Mais le re-
proche secret de sa conscience , la
tendresse qui se reveille facilement
dans le cœur d'un ayeul , se revolte-
rent tout à la fois contre ce dessein
barbare , & portèrent le sieur de
Blancary à rendre la Justice qu'il de-
voit à sa petite fille en la faisant re-
mettre lui-même au sieur de Sfron-
date.

Il envoya de grand matin son Secrétaire prier de sa part le sieur Cesarini, Sénateur, son cousin germain, de vouloir bien se rendre sur le champ dans sa maison. Le sieur Cesarini étant arrivé, le sieur de Blancary lui dit que le sieur de Sfrondate avoit découvert une petite fille ; que par des raisons secretes il l'avoit tenue cachée jusqu'alors, qu'il lui étoit important qu'il ne la tint pas d'une autre main que de la sienne ; il pria le sieur Cesarini de la présenter lui-même au sieur de Sfrondate.

La demoiselle Paulo étoit présente à cette conversation, elle se chargea du soin de conduire la demoiselle de Sfrondate dans la maison du sieur Cesarini, & elle alla aussitôt au Couvent des Cordeliers où la Grignety lui avoit promis de lui rendre la demoiselle de Sfrondate. Le sieur Cesarini monta dans le carosse du sieur de Blancary dans le dessein d'aller chez le sieur de Sfrondate l'assurer des justes sentimens de son beau-pere.

Dans le moment qu'il se disposoit à sortir, arriva le sieur Piloto, Sénateur, qui venoit de la part du sieur de Sfrondate informer le sieur de Blancary

qu'il avoit découvert l'endroit où sa fille étoit élevée , & quelque juste sujet qu'il eut de se plaindre de lui , il ne vouloit rien faire qui pût lui causer le moindre chagrin.

Le sieur de Blancary rassuré par un accueil que son injustice ne meritoit point , répondit au sieur Piloto qu'il étoit au désespoir d'avoir été prévenu par le sieur de Sfrondate. Le sieur Cesarini prit la parole , & assura le sieur Piloto que depuis deux heures ils conféroient ensemble des mesures qu'ils devoient prendre pour prévenir le sieur de Sfrondate , & qu'il n'étoit monté en carosse que pour exécuter ce dessein.

Après plusieurs autres discours de cette nature , ils convinrent tous trois que la demoiselle de Sfrondate seroit portée d'abord chez le sieur Cesarini , & qu'ensuite la demoiselle Paulo la présenteroit au sieur de Sfrondate son pere , de la part du sieur de Blancary.

Le sieur Cesarini & le sieur Piloto allerent delà chez le sieur de Sfrondate , on leur dit qu'il étoit dans la maison de la nommée Grignety , ils s'y transporterent. Le sieur Cesarini

adressa la parole au sieur de Sfrondate. Il lui marqua les sentimens du sieur de Blancary, & il lui demanda s'il agréeroit que la demoiselle de Sfrondate fut conduite dans sa maison. Le sieur de Sfrondate répondit qu'elle ne pouvoit être dans de meilleures mains.

Dans l'instant arriva la demoiselle Paulo, elle avoit appris du Cordelier que le sieur de Sfrondate étoit chez la Grignety, elle étoit venuë en instruire le sieur de Blancary, qui lui avoit dit d'aller au plutôt chez la Grignety, qu'elle y trouveroit le sieur Piloto & le sieur Cesarini, & qu'elle apprendroit d'eux les paroles qu'ils s'étoient données réciproquement.

Le sieur Cesarini chargea la demoiselle Paulo de mener la demoiselle de Sfrondate dans sa maison. Le sieur de Sfrondate s'en retourna chez lui, & les sieurs Piloto & Cesarini remonterent dans le carosse du sieur de Blancary. Ils allerent lui rendre compte de la maniere dont le sieur de Sfrondate avoit reçu la satisfaction qu'ils lui avoient faite de sa part. Le sieur de Blancary les embrassa l'un & l'autre, & leur fit mille protestations de reconnoissance.

Le sieur Cesarini revint aussitôt dans sa maison, il y trouva la demoiselle Paulo & la demoiselle de Sfrondate. Il les retint à dîner avec lui, & ensuite il fit entrer dans sa chaise la demoiselle Paulo qui prit sur ses genoux la demoiselle de Sfrondate, & se fit conduire chez le sieur de Sfrondate; elle lui présenta sa fille de la part du sieur de Blancary de la maniere dont on étoit convenu. Ces faits sont tirés mot à mot des dépositions du sieur Cesarini, troisième témoin de l'Enquête du sieur de Sfrondate & de la demoiselle Paulo, quatrième témoin de l'Enquête de la dame Contariny. Ainsi la preuve juridique sur laquelle cette histoire est fondée, fait évanouir la fable de la Partie adverse.

Le sieur de Blancary rendit le lendemain une visite au sieur de Sfrondate, il le pria d'oublier tout ce qui s'étoit passé, & ils concerterent ensemble de faire une espece d'attestation judiciaire & reconnoissance de la demoiselle de Sfrondate. Le sieur de Blancary fit même venir exprès de Turin tous les témoins qui l'avoient vûë naître, & qui l'avoient élevée,

& cette attestation judiciaire fut faite devant Messieurs du Sénat de Turin le 12. Décembre 1703.

Depuis ce tems-là, la demoiselle de Sfrondate a été élevée publiquement dans la maison du sieur de Sfrondate son pere, elle a reçu de lui l'éducation qui convient à une Demoiselle de sa condition ; tant que le sieur de Blancary a vécu en bonne intelligence avec le sieur de Sfrondate, il lui a donné toutes les marques de tendresse dont un ayeul est capable, & quelque persécution que le sieur de Blancary ait souffert à son égard, il n'a pas cessé un moment de la reconnoître. En l'année 1705. l'union qui avoit été jusques-là entre le sieur de Blancary & le sieur de Sfrondate cessa tout à coup. Le motif qui la fit cesser, ne fait encore point d'honneur au sieur de Blancary. Il devoit à son gendre une rente de 2000. liv. qui faisoit partie de la dot de la dame de Sfrondate. Le sieur de Sfrondate après avoir inutilement épuisé toutes les voyes d'honnêteté sans pouvoir rien tirer du sieur de Blancary, fit saisir entre les mains de ses débiteurs. Voilà le beau sujet qui interrompit le

commerce d'union & d'amitié qui avoit toujours été entre le beau-pere & le gendre. La demoiselle de Sfrondate a été la victime innocente de cette désunion. La tendresse que son ayeul lui avoit marquée, s'est entièrement amortie à la vûe de l'exploit de saisie. Il n'a pas été possible de le faire revenir de son ressentiment, la dame Contariny sa nièce a sçu trouver le secret de l'entretenir dans son aigreur, elle avoit ses vûes, elle y a réussi, & l'on va voir tous les artifices dont elle s'est servie.

Au mois de Novembre de l'année 1709. le sieur de Blancary tomba malade. Les sieur & dame Contariny ne furent pas plutôt informés de l'état dans lequel il étoit, qu'ils cherchèrent tous les moyens imaginables pour surprendre de lui un testament en leur faveur. Ils commencerent d'abord par lui rappeler la saisie de 1705. & ils eurent même l'adresse de lui insinuer que la fille qu'il avoit remise en 1703. au sieur de Sfrondate étoit décédée, & que le sieur de Sfrondate l'avoit fait enterrer sous des noms déguisés pour en supposer une étrangere.

Cet odieux mensonge ayant trouvé

facilement entrée dans le cœur du sieur de Blancary , les sieur & dame Contariny dans le moment le plus vif de son ressentiment , lui présentèrent un testament écrit d'une main étrangere qu'il signa ; par ce testament , la dame Contariny se fait instituer héritiere universelle , & par une disposition aussi bizarre qu'inouïe jusqu'ici , elle se fait donner en tant que de besoin , pouvoir , s'il se trouvoit d'autres prétendans droits à l'hérédité du sieur de Blancary , de les réduire à la légitime de droit.

Peu de tems après ce testament , le sieur de Blancary tomba dans un état qui ne donna plus d'esperance ; les approches d'une mort certaine lui firent ouvrir les yeux sur toutes ses injustices passées. Il appella le *Pere del Cruce* Carme Déchauffé son Confesseur , il lui marqua qu'il souhaitoit ardemment avant de mourir , se reconcilier avec le sieur de Sfrondate. Il demanda même plusieurs fois un Notaire.

A ces termes de reconciliation & de Notaire , les sieur & dame Contariny jugerent bien que les remords dictoient au sieur de Blancary une ré-

vocation du testament qu'ils avoient surpris de lui ; & qu'il étoit tems de tout mettre en usage pour en empêcher le coup , ils se rendirent maîtres de la maison & des domestiques du sieur de Blancary.

Ils menacerent le Pere *del Cruce* de le chasser avec indignité , s'il mandoit au sieur de Sfrondate les sentimens de son Pénitent. Mais ce Confesseur fidèle à ses devoirs , méprisa toutes leurs menaces. Il écrivit au sieur de Sfrondate qui étoit dans une maison de campagne , de venir sur le champ à Turin. Le sieur de Sfrondate se rendit chez le sieur de Blancary le même jour qu'il reçut cette lettre. Le beau-pere & le gendre se reconcilierent dans les termes les plus tendres & les plus touchans. Le sieur de Blancary donna au sieur de Sfrondate des marques d'un sincere repentir de son injustice ; l'intérêt en avoit été le motif ; mais cette passion s'amortit dans les derniers momens , & les vrais sentimens de l'homme de bien reprennent alors la place qu'ils avoient été forcés de céder aux mouvemens impétueux de l'avarice.

Le sieur de Sfrondate fut à peine

forti, que le sieur de Blancary pénétré de plus en plus de l'injustice qu'il avoit commise, convaincu des pièges que lui avoit tendu la séduction, demanda une seconde fois deux Notaires de la ville de Turin. Ce fut alors que les sieur & dame Contariny redoublèrent leurs efforts, ils gagnèrent tous les domestiques du sieur de Blancary, ils chasserent le sieur de Sfrondate avec violence, & ils usèrent de tant de tours, que le sieur de Blancary mourut sans avoir pû exécuter le juste dessein qu'il avoit conçu. La dame Contariny porta encore plus loin sa fureur intéressée après la mort du sieur de Blancary; elle fut trouver le Pere *del Cruce* dans son Couvent, pour l'engager de signer un certificat qu'elle lui porta tout dressé, & qui contenoit que lors de sa reconciliation, le sieur de Blancary avoit dit au sieur de Sfrondate qu'il lui pardonnoit en Dieu, mais qu'il ne lui pardonnoit pas l'injustice qu'il faisoit à sa famille d'y supposer une fille étrangere. Le Pere *del Cruce* s'éleva avec courage contre la dame Contariny, il lui dit qu'elle devoit se souvenir que le sieur Contariny son mari l'avoit

déjà brusqué pour n'avoir pas fait signer une pareille déclaration au sieur de Blancary, & qu'elle ne devoit pas esperer qu'il fut assez mal-honnête homme pour prêter sa signature à l'ouvrage de l'imposture & du mensonge ; en un mot, il n'est point de ressorts qu'ils n'aient fait jouer pour empêcher le sieur de Blancary de révoquer l'injuste testament qu'on lui avoit extorqué.

Telles sont dans toute leur simplicité les circonstances singulieres de cette Cause, digne de toute maniere de l'attention du Tribunal auguste qui la doit décider. L'ordre le plus naturel demande à présent qu'on rende compte sommairement de la procédure.

Voilà deux histoires dont plusieurs circonstances sont diametralement opposées ; dans la derniere on voit une grande attention pour faire un tableau favorable du sieur de Sfrondate, & un tableau odieux du sieur de Blancary. On met en œuvre pour cela jusqu'aux plus petites circonstances. On présume d'abord que le grand avantage de l'histoire contre la naissance déclarée légitime de la demoiselle

selle de Sfrondate , c'est la malignité à laquelle on aime à ajouter foi , grace à la sève d'Adam.

Quand on aura rapporté les preuves employées de part & d'autre , on fera sur les voyes de la vérité.

L'Arrêt rendu en faveur de la demoiselle de Sfrondate ne peut pas y conduire , parcequ'il a suffi aux Juges que l'enfant soit née pendant le cours du mariage , & ait pû naître dans le septième mois , il n'a pas été nécessaire qu'ils ayent vérifié si elle a eu un commerce avant le mariage avec un Amant , & si l'enfant est venu au terme de neuf mois , ou au terme de sept.

La loi fixe la curiosité du Juge , & ne lui permet pas de pénétrer des mysteres qui sont inutiles pour la décision.

Le sieur de Sfrondate embrassa d'abord la voye d'une procédure criminelle contre le sieur Contariny , & n'y réussit point ni devant le premier Juge , ni au Sénat où il appella. Devant le premier Juge intervint une Sentence le 7. May 1710. qui les mit sur les accusations hors de cour & de procès , dépens compensés. Au Sénat où l'affaire fut portée le 15. Août

1711. on rendit un Arrêt qui déchargea le sieur Contariny de l'accusation, condamna le sieur de Sfrondate aux dépens pour tous dommages & intérêts.

Je n'entrerai point dans le détail de cette procédure peu curieuse & peu instructive ; mon unique ambition, comme je l'ai dit plusieurs fois, est de plaire à mon Lecteur, & de l'instruire. Voici maintenant l'extrait de la procédure civile.

La dame Contariny instituée héritière par le sieur de Blancary son oncle, voulut se prévaloir d'un mémoire écrit de la main de ce testateur, mémoire imparfait où l'on trouve les principaux faits de la première histoire qu'on a racontée. Autorisée en Justice, sur le refus de son mari, elle se pourvût devant le premier Juge, elle forma sa demande, qui avoit pour objet que le sieur de Sfrondate fut condamné à restituer la dot de sa femme morte sans enfans. Elle attaqua l'état de la demoiselle de Sfrondate de deux manieres : elle prétendit en premier lieu, que la demoiselle de Sfrondate étoit une fille qui devoit sa naissance au mauvais commerce de la nommée Servanty avec

un particulier de la ville de Turin, appelé Spinelly. Le sieur de Sfrondate supposoit cette fille étrangere à la place de la véritable fille, née le dix-sept Octobre 1700. à Scarampo, & baptisée le 8. à Pontaloné. En second lieu, que quand le sieur de Sfrondate prouveroit que ce fut la même fille à qui la dame de Sfrondate avoit donné le jour, il falloit encore qu'il prouvât qu'elle étoit née de son mariage.

Le sieur de Sfrondate présenta une Requête le 17. Août 1710. *tant en son nom, que comme pere administrateur légal de sa fille, où il demanda acte de la représentation qu'il faisoit de cette fille, en conséquence qu'on la maintint dans les biens, en tout cas qu'on lui permit de vérifier que cette fille étoit née pendant son mariage ; & qu'à l'égard de la preuve que la dame Contariny vouloit exiger de lui, si elle entendoit par ces termes, née du mariage, le réduire à la nécessité de prouver que sa fille étoit née de son commerce avec la dame de Sfrondate. Il ne pouvoit lui dire autre chose, sinon qu'il le croyoit avec la même bonne foi que le croient tous les maris du mon-*

de Mademoiselle de Sfrondate. 51
de , & que c'étoit un secret de la nature impénétrable à sa curiosité.

La dame Contariny demanda qu'on donnât un légitime défenseur à cette Demoiselle , autre que le sieur de Sfrondate.

Sur ces demandes , Sentence contradictoire intervint le 3. Septembre 1710. sans que les qualités puissent nuire ni préjudicier , sans s'arrêter présentement au préalable requis par la dame Contariny , on permet au sieur de Sfrondate de faire preuve que la fille représentée est née pendant son mariage , qu'elle a été élevée aux dépens du sieur de Blancary , jusqu'à ce qu'il la fit remettre comme sa petite fille au sieur de Sfrondate , & que cette fille est née de son mariage avec la Dame son épouse ; permis à la dame Contariny de faire la preuve contraire , & que la dame de Sfrondate est décédée sans enfans.

Les Parties firent leur Enquête. La demoiselle de Sfrondate qui étoit intervenüe , fut déboutée de son intervention par Sentence du 19. Avril 1712. attendu sa pupillarité. L'affaire étant portée par appel au Sénat , des Jugemens qui étoient intervenus , la demoiselle de Sfrondate conclut à être

requë partie intervenante , & demanda au fond que sans s'arrêter au testament du sieur de Blancary , elle fut maintenüe dans tous les biens , tant du sieur de Blancary , que de la Dame sa mere dont elle se dit héritiere. La dame de Blancary qui étoit morte , avoit été assassinée en 1713. par un malheureux laquais. On n'a point expliqué la cause de cet assassinat , elle avoit témoigné beaucoup de répugnance pour le mariage de sa fille avec le sieur de Sfrondate , elle avoit constamment perseverée à désavoüer la fille dont l'état étoit contesté , elle n'avoit jamais jetté sur elle un regard d'ayeule.

Le sieur Rivaldy Sénateur , se porta son héritier , il étoit Partie au procès. La demoiselle de Sfrondate attaqua tous les Jugemens du premier Juge. Selon elle , toutes les Enquêtes sont nulles & inutiles. Le sieur de Sfrondate déclara qu'il l'autorisait.

Enfin le Sénat par un Arrêt du 23. Avril 1714. a ordonné , sans préjudice des qualités & droits des Parties , que l'on plaideroit sur la question d'état.

de Mademoiselle de Sfrondate. 53
di, défenseur de la dame Contariny.

pour la dame
Contariny,
contre le
sieur & la
demoiselle
de Sfronda-
te.

La fille que l'on représente, suppose que ce soit celle dont la dame de Sfrondate étoit grosse avant son mariage, & dont elle accoucha avec des circonstances si tenebreuses; cette fille est illégitime, elle n'est point née du mariage du sieur de Sfrondate.

Pour ne point confondre les preuves, on croit devoir les séparer dans trois époques; celles qui précèdent le mariage, celles du tems du mariage, celles qui sont postérieures à la mort de la dame de Sfrondate.

Deux réflexions préliminaires jetteront un nouveau jour sur les preuves que nous allons rassembler.

Premièrement, Catherine est appellante de toute la procédure, de toutes les Sentences du premier Juge, elle soutient toutes les Enquêtes nulles & inutiles.

Or, on lui demande dans toutes ces circonstances, sur quoi elle prétend fonder sa filiation imaginaire, ce n'est pas sur un *Extrait-Baptistaire*, elle n'en a point, celui qu'elle s'attribue est conçu dans ces termes : *J'ai baptisé une enfant trouvée, nommée Catherine,*

de laquelle on n'a pas voulu révéler les parens. Ces expressions conviennent plus à un enfant de prostitution, qu'à un légitime. En tout cas, il ne peut déterminer l'état, ni la naissance pendant le mariage, ou du mariage du sieur & de la dame de Sfrondate. Ils n'y sont nommés ni l'un ni l'autre.

Se fondera-t-elle sur les soins que le sieur de Blancary a pris de sa nourriture & de son éducation? mais elle n'en a aucune preuve que par les Enquêtes. Sans les Enquêtes, qu'est-elle? sa naissance à Scarampo, son Baptême à Pontaloné, son passage à la Grange, de là à S. Albino; sa transmigration à Turin; en un mot, son être, son existence, son identité, tout dépend de la preuve testimoniale.

Eh! de quelle nourriture, de quelle éducation peut-elle se vanter! pros-
crite dans l'instant qu'elle a vû le jour, abandonnée aux soins des gens inconnus, livrée à des femmes de la lie du peuple, elle n'a jamais été honorée d'un des regards de ceux qu'elle appelle ses auteurs. La voix de la raison, disons plus, celle de la Religion & de la nature a été muette pour elle. Les entrailles de sa mere, ni de son

de Mademoiselle de Sfrondate. 55
ayeul & de son ayeule ne se sont
point émuës. Quel étrange dësordre ?
Pour la croire légitime , il faut regar-
der ses parens comme des monstres.

Dira-t-on enfin que le sieur de
Sfrondate la reconnoît pour sa fille lé-
gitime ? Quel peut être l'effet de cette
reconnoissance , si toutes les autres
preuves de légitimité sont défectueu-
ses ? Ira-t-on sur ce prétexte enlever
les biens de la maison du sieur de
Blancary ? en privera-t-on les héri-
tiers naturels ? L'ordre public tolere-
ra-t-il une adoption si étrangere ?
Nos enfans sont à l'Etat , nous ne
pouvons faire des Citoyens , ni attri-
buer le privilege de légitimation par
nous-mêmes ; c'est des Loix de l'Etat
que nous empruntons ce pouvoir.

C'est trop longtems demeurer sur
cette réflexion , il n'y auroit pas l'om-
bre d'un procès sans les Enquêtes ,
l'appel & la demande en nullité sont
donc téméraires.

Aussi le défenseur de cette fille par
une contradiction qu'il est impossible
de concilier , après avoir conclu à la
nullité des Enquêtes sans avoir osé
proposer un seul moyen sur lequel il
fonde la légitimation de sa Partie , a

tiré tous les argumens des Enquêtes ; tous les raisonnemens ont été puisés dans la preuve testimoniale. On verra dans un moment combien cette preuve est victorieuse pour démontrer l'illégitimité, & dans la réponse aux objections ses erreurs seront confondues.

La seconde réflexion n'est pas moins importante : elle consiste à bien prendre l'état de nôtre question. Il ne s'agit point ici de troubler l'ordre d'un mariage concordant ; il n'est point question d'attaquer l'état des enfans nés pendant ce mariage, de répandre les soupçons, ou de rapporter les preuves d'une production adulterine, ce n'est point là nôtre objet.

C'est pourtant à cette circonstance que s'applique cette fameuse regle de Droit, *filius est quem nuptiæ demonstrant*. Tous les lieux communs du Droit, tous les préjugés qu'on nous oppose, c'est de cette idée que le vulgaire ignorant se laisse prévenir.

Preuves
des faits antérieurs au
mariage.

Nous disons donc, & c'est là nôtre système & le fait antérieur au mariage : la demoiselle de Blancary étoit grosse avant qu'elle connut, du moins plus de deux mois avant qu'elle épou-

par le sieur de Sfrondate, son mari n'a point été son corrupteur, c'est un autre; cette Demoiselle fit confidence de son état à trois personnes, elle gémit, elle pleura son malheur : *Ne me désesperez pas*, disoit-elle, *ma chere amie* (parlant à la Religieuse) *je sens trop mon infortune & ma honte, donnez-moi plutôt des conseils.*

On sçait la déposition de cette Religieuse qui a révélé ce secret, on lui en fait un crime, on se fonde sur l'autorité de saint Thomas. Ce saint Docteur parle de ce qui est confié sur la foi du secret, *per secreti commissum*. Ce qui peut être différent, d'avec ce qui est dit simplement en particulier (par un effet de confiance en la discretion de la personne à qui l'on parle) & néanmoins même en ce cas où l'on a exigé la foi du secret, il pose plusieurs especes où l'on doit le révéler, parmi lesquelles est celle-ci. S'il en résulteroit un dommage considerable au préjudice de quelqu'un : *Vel si pertineat in grave damnum alicujus personæ*. Et peut-il y en avoir de plus important que celui d'introduire par un mélange affreux, & par un renversement de toutes sortes de loix & de mœurs

des personnes étrangères dans les familles, donc une pareille entreprise intéresse également l'honneur, l'état & la fortune.

Eh ! quel parti prendre. La demoiselle de Blancary tenta de soulever son Amant, elle eut avec lui une longue conversation ; les sanglots, les larmes, les gémissemens & les discours furent entendus ; l'Amant sembloit disposé & résolu de s'opposer à la publication des Bans ; la fille, de se jeter aux pieds de son pere, d'implorer sa miséricorde, tristes esclaves de la honte ! Elle & son Amant ne firent que pleurer, soit que la précipitation du mariage rompit leurs projets, soit que le courage leur ait manqué.

Ces faits si amers, mais si décisifs, sont rapportez par la demoiselle Clavery, premier témoin de l'Enquête de la dame Contariny. Par la Religieuse, vingtième témoin ; par la demoiselle Paulo ; huitième témoin de l'Enquête de 1703. faite par le sieur de Sfrondate, & quatrième de celle de la Dame Contariny de 1710. Ils sont en quelque sorte confirmez par la déposition du Pere Cordelier, vingt-

unième témoin. Les faits sont recueillis d'une manière si simple, si naïve, dans des circonstances si naturelles, qu'ils portent la conviction dans l'esprit : on ne transcrit pas les dépositions, ce seroit faire un volume, on a seulement attention, & l'on continuera de même de donner les extraits avec la plus scrupuleuse exactitude, & de demeurer plutôt au dessous de la vérité, que de l'exagerer dans la moindre circonstance.

On ne croit pas non plus devoir s'arrêter aux reproches contre les témoins, ce seroit s'égarer & tout confondre; ils sont d'ailleurs si vagues, si puerils & si méprisables, qu'il n'est pas possible que l'on en soit touché. Notre première époque est donc remplie, nos premiers faits justifiés : passons aux seconds.

Peu de jours après le mariage, le sieur de Sfrondate s'étant aperçu de cette grossesse anticipée, s'emporta contre sa femme, la força de lui avouer qu'elle avoit cédé à l'attrait de la séduction; elle lui en annonça l'auteur. Le sieur de Sfrondate au désespoir, écrit au sieur de Blancary de venir à une de ses Terres pour une af-

Preuves des faits qui se sont passés pendant le mariage.

Première circonstance.

faire pressante ; il change bientôt d'avis , suit son courier , arrive à Turin. Sa femme désespérée le suit , elle se plaint envain qu'il veut violer son secret ; il avertit le sieur de Blancary de son arrivée , lui donne rendez-vous au lendemain matin. Le sieur de Blancary trouve son gendre dans une horrible confusion : *Je suis le plus malheureux de tous les hommes , dit-il , j'ai crû épouser une fille vertueuse , & la votre est grosse de plus de deux mois , elle me l'a confessé , elle m'a nommé son séducteur , je vais vous le faire dire par elle-même.*

En effet on conduit cette malheureuse victime , on lui donne la confusion de révéler sa turpitude ; quelle situation pour la dame de Sfrondate ! quel spectacle pour un pere ! Il entre en fureur , il maltraite sa fille , il veut venger son honneur & celui de son gendre ; ce gendre se laisse attendrir , son humanité prend le dessus , il arrache sa femme des mains de son beau-pere : *Elle est indigne de la protection que vous lui donnez , dit le sieur de Blancary , je vais prendre dès demain matin des mesures avec ma famille pour décider de sa destinée , & la mettre dans*

de Mademoiselle de Sfrondate. 61
un lieu où elle puisse faire pénitence de
sa mauvaise conduite. Il sort; sur les dix
heures du soir du même jour, il reçut
un billet du sieur de Sfrondate, par
lequel celui-ci le prioit de ne point
faire d'éclat jusqu'à ce qu'il l'eut en-
tretenu. Le sieur de Sfrondate vint en
effet le lendemain matin, déclara qu'il
avoit promis à sa femme de bien vivre
avec elle, pourvû qu'il n'entendit ja-
mais parler de l'enfant dont elle étoit
grosse, parcequ'il n'étoit point à lui,
& qu'il ne vouloit pas avoir ce dé-
goût, d'avoir pour héritier un sujet
qui étoit à un étranger, de l'aveu de
sa femme & du sien.

Le sieur de Blancary consentit à lui
donner cette satisfaction, on proposa
divers expédiens pour éviter l'éclat &
le scandale, & faire perdre de vûe ce
fruit honteux de la débauche.

Ces faits sont copiés sur le mémoire
écrit de la main du sieur de Blancary,
ils sont extraits des dépositions de la
demoiselle Paulo, quatrième témoin
de l'Enquête de 1710. huitième de
celle de 1703. de la dame Janoti, Sé-
natrice; de la dame Rixery, Sénatrice;
de la dame de Pomier, dix-sept, dix-
huit, dix-neuf témoins de l'Enquête.

Seconde cir-
constance.

de 1710. On n'a rien à ajoûter à l'autorité de telles dépositions , suivons l'ordre de nos preuves. Le calme du sieur de Sfrondate dura peu ; il quitta brusquement sa femme. Quelques jours après il partit de Turin , sans que sa femme , ni son beau-pere fussent informés de la route qu'il avoit prise. La dame de Sfrondate courut après lui , elle le joignit à trois ou quatre lieues de là , il voulut à peine la voir un instant , il la traita avec dureté , il la congédia , il alla promener ses inquiétudes à sa Terre , feignit d'avoir besoin de prendre les eaux , foible remede pour un mal de la nature du sien.

Troisième
circonstance.

La dame de Sfrondate alla d'un autre côté à une Terre de son pere , & ensuite à Scarampo. Cette discordance , les froideurs , cette séparation dans les premiers tems d'un mariage si convenable à l'exterieur ; tous ces contretens firent murmurer & soupçonner la cause de la discorde. On perçoit le mystere , quelqu'indiscret avoit parlé , ces vérités sont attestées par les mêmes témoins , & par Jean Boutillier , second témoin de l'Enquête.

Au mois de Septembre, la dame de Sfrondate qui s'étoit retirée à Scarampo pour y faire plus secretement ses couches, comptoit qu'elle étoit à terme : *J'accoucherai*, disoit-elle, *à la fin de Septembre*. Elle s'en expliquoit ainsi à ses confidentes ; elle assembla dans ce mois auprès d'elle les trois femmes dont elle a été assistée & accompagnée. La demoiselle Paulo, la demoiselle Acosta & Jeanne Baroti sa marraine : *Ne me quittez pas*, leur disoit-elle, *je suis près de mes couches*. Ces faits sont attestés par les propres témoins de l'Enquête du sieur de Sfrondate. Jeanne Baroti, premier témoin ; Etienne Acosta, sixième témoin ; Marguerite Ricoty sa femme, septième ; enfin par la demoiselle Paulo, huitième témoin de l'Enquête du sieur de Sfrondate de 1703. & quatrième témoin de l'Enquête de la dame Contariny de 1710. Quelle conséquence victorieuse pour démontrer que la dame de Sfrondate étoit grosse plus de deux mois avant son mariage, ainsi qu'on l'a établi d'abord ? Car du moment qu'elle comptoit d'être au terme de sa grossesse au mois de Septembre, il n'est pas permis de penser que ce ne

fut celui de neuf mois ; un accouchement prématuré ne se prévoit pas , elle est donc accouchée , si l'on veut , le quatrième ou le cinquième jour du septième mois de sa grossesse.

Cette observation fait encore tomber le rempart captieux de la loi *septimo mense*. Et cette regle tant répétée , *pater est quem nuptia demonstrant* ; car le fleur de Sfrondate n'a jamais osé se déclarer le pere d'un enfant de neuf mois. Toutes les productions , si on l'en vouloit croire , sont prématurées , & une œuvre d'impatience , selon le langage de son défenseur , elles font violence aux loix générales de la nature.

Quatrième
circonstan-
ce,

Rentrons dans l'ordre des faits & des preuves.

L'accouchement à Scarampo , les précautions prises pour cacher la naissance , ou au moins la vie & l'existence de l'enfant à tous ceux qui n'étoient pas du secret : toutes ces circonstances si insolites , si surprenantes dans toute autre occasion , mais si naturelles , si sensées , si on les unit avec les faits précédens , & si on pénètre dans les motifs & dans les vûes dont les Parties intéressées étoient animées ;

ces circonstances, disons-nous, démontrent le vice de la production que l'on couvroit de tant de ténèbres, elles sont justifiées ces circonstances par les témoins de l'Enquête des Parties. Jeanne Baroti, Acoſta & ſa femme, la demoiselle Paulo, le Valet Boutilier, le Médecin, le Chirurgien.

On voit d'abord une feinte chûte ſur les marches du Perron de Marify afin de préparer l'avanture. Mais on ne porte pas la fiction bien loin; car peu de jours après, la dame de Sfrondate va ſe releguer à Scarampo, maiſon incommode, mais ſolitaire: c'eſt là qu'elle accouche dans la ſeule compagnie de quatre dépoſitaires du ſecrer par les mains d'une Sage-femme de village qui ne fit que recevoir l'enfant, & le remettre dans les mains de la demoiselle Acoſta. Si on appelle un Médecin de Turin, c'eſt pour lui dire que la dame de Sfrondate a fait une fauſſe couche, *qu'elle eſt accouchée avant terme.* Si le Chirurgien eſt auſſi invité, on lui déclare que la dame de Sfrondate a jetté un fardeau ſi puant, que la chambre en a été infectée. Au reſte l'un & l'autre trouvent la malade ſans fièvre, on ne leur montre point d'en-

fant ; c'est comme si on les chargeoit du soin de publier l'avortement. Aussi si quelqu'un s'informe, on lui répond *que la dame de Sfrondate s'est blessée, qu'elle a fait une fausse couche, que l'on a enterré dans la cave le fardeau, ou l'enfant mort dont elle s'est délivrée.*

Ce bruit s'étoit tellement divulgué, on avoit pris un tel soin de le répandre, que Jeanne Baroti, cette marraine de la dame de Sfrondate, l'avoit elle-même conté à son mari ; & lorsqu'en 1702. on lui propose de mettre l'enfant à Turin, elle dit à son mari : *Je t'avois bien dit que la dame de Sfrondate s'étoit blessée, mais il est vrai qu'elle est accouchée d'une fille.*

Quelle idée ces faits ne portent-ils pas à l'esprit ? quelle moisson de réflexions ? la fille unique d'un homme de qualité, la femme d'un homme d'une naissance distinguée, l'unique héritière d'une maison illustre dans un village desert, hors la présence de son pere & de sa mere, éloignée de son mari & de toute sa famille, sans domestique, sans équipage, sans secours, met un premier enfant au jour, & on cache cette naissance, on l'enveloppe de tous les nuages qui con-

de Mademoiselle de Sfrondate. 67
viennent au fruit prématuré de la prostitution. Concluons donc que cet enfant n'est pas légitime.

En effet, les Peuples les plus barbares donnent des marques de joye à la naissance de leurs enfans, & surtout des premiers nez. Les Romains, cette nation si sage, de qui nous avons emprunté les loix, les mœurs & la politesse, pratiquoient des cérémonies redigées dans des actes publics, pour solemniser & constater la naissance de leurs enfans; ainsi, sitôt qu'ils étoient parvenus à la lumière, le pere assembloit tous ses parens, *gentem & familiam*; ses amis même pour reconnoître leurs enfans, *officium agnoscendorum liberorum*. Huit jours après avec la même solemnité, & dans la compagnie des mêmes personnes, ils donnoient le nom & le surnom, ce qui s'appelloit *officium nominalium*, les fonctions de donner des noms dans un âge plus avancé, & après la puberté, il y avoit encore deux cérémonies publiques & solennelles nommées, l'une, *officium togæ puræ*, l'office de revêtir de la Robe. L'autre, *officium barbæ positiæ*, l'office de reconnoître la barbe naissante: c'est à ces marques que la légitimité éclatoit.

Cinquième
circon-
stance.

Ici tout démontre une fille de ténèbres & de séduction ; car si on la suit , à peine est-elle née , que suivant la destination du sieur & de la dame de Sfrondate , suivant les ordres qu'ils avoient donnés de concert , ainsi qu'Acoستا & sa femme le déposent précisément dans l'Enquête de 1703. ainsi que le sieur de Blancary l'a déclaré dans ce mémoire écrit de sa main , ainsi qu'il l'a découvert aux dames Janoti & Rixery , on se préparoit à l'exposer à la porte d'une Eglise de village. C'est le sieur de Blancari , qui averti de cet odieux projet , se dispose à l'empêcher ; il est , pour ainsi dire , enveloppé d'un voile pendant ces couches ténébreuses. Il ne veut pas honorer de ses regards la honte & l'ignominie de sa fille ; il se tient seulement à l'écart , & dresse une embûche innocente pour tendre une main secourable , & exercer un office de piété & de charité envers cette créature infortunée : on l'enlève par ses ordres , on la transporte la nuit pendant six lieues jusqu'à Pontaloné , là elle est baptisée dans la nuit suivante , mais comme enfant trouvée , sans nom , sans famille. Acoستا son con-

ducteur l'a fait nourrir pendant quelques semaines ; ensuite comme l'on murmure sur l'état de cette enfant , il la transfere dans le Duché de Mantouë , de là à S. Albino. Le sieur de Blancary fournissoit les pensions & l'entretien , mais convenables à l'état où on la laissoit. Après deux ans , le sieur de Blancary l'a fait encore passer à Turin. C'est là que Jeanne Baroti la reçoit sans parler à ses conducteurs autrement que par un mot du Guet.

De la maison de Jeanne Baroti , on la met chez la Grignety. On la perd enfin de vûë parmi des femmes d'une réputation fort altérée , toujours dans la lie du peuple. C'est ainsi qu'elle a passé les trois premières années de sa vie , & jusqu'au mois de Décembre 1703. Quels soins ! quelle éducation ! A ces marques , à cette uniformité de conduite , à ces obscurités impénétrables qui ont enveloppé la conception , l'accroissement , la naissance , l'éducation de cette créature , peut-on méconnoître le fruit étranger de la corruption ? quels monstres ! quels forfaits ! quelle barbarie , si l'on pouvoit imaginer qu'il fut légitime ?

En effet le sieur de Blancary ne seroit pas seul coupable , nos adversaires ne s'embarrassent pas beaucoup de charger sa mémoire de cet opprobre , il est mort , il ne peut plus parler , ni se défendre , c'est ce qui leur donne l'audace d'insulter à l'honneur & à la probité d'un homme si respectable. Disons encore une fois que le sieur de Blancary ne seroit pas seul coupable , il auroit associé à son crime sa femme , sa fille , son gendre & tous les dépositaires de ce secret funeste. Prouvons seulement que le sieur & la dame de Sfrondate n'ont pas ignoré l'existence de cette fille , cela suffit pour démontrer son illégitimité.

A l'égard de la dame de Sfrondate , c'est une vérité claire comme la lumière du jour , elle étoit grosse , elle avoit disposé les choses , & fait son arrangement pour l'accouchement au terme ordinaire de neuf mois ; sa prévoyance n'avoit point été trompée , elle sçavoit la fille vivante , elle avoit concerté avec son mari de la faire exposer ; son pere ne lui avoit pas dissimulé les soins charitables qu'il prenoit pour faire nourrir l'enfant ; d'ailleurs deux témoins entendus à la

Requête du sieur de Sfrondate , déposent , (l'une c'est sa marraine) que la dame de Sfrondate lui demanda plusieurs fois à voir cette fille , donc elle sçavoit qu'elle étoit vivante.

L'autre , Marguerite Ricoty , femme d'Acosta , déclare que dans les derniers mois de la vie de la dame de Sfrondate , elle offrit à cette dame de prendre l'enfant chez elle pour la nourrir & l'élever , ce que la dame de Sfrondate refusa. D'un côté , ces deux témoins concourent pour établir que la dame de Sfrondate sçavoit que la fille étoit vivante , & que l'on en prenoit quelque soin. D'un autre côté , il est certain que ces deux témoins qui avoient été dans le secret de l'accouchement , n'ignoroient pas les motifs de cette éducation obscure , & considéroient la fille comme une bâtarde qui devoit demeurer ensevelie dans l'oubli & dans la bassesse de son état. Ces témoins auroient-ils eu l'audace de parler comme ils ont fait , de la fille légitime de l'unique héritière d'un homme de qualité ?

Le sieur de Sfrondate étoit instruit de la vie & de l'existence de cette enfant ; il ignoroit tout au plus en quel lieu elle étoit.

Septième
circonstan-
ce.

Pour peu qu'on se rappelle ses inquiétudes, ses jalousies, ses fureurs, après les premiers jours de son mariage, cette scène humiliante entre lui, le pere & sa femme; ses contretems, ses absences, ses voyages aux eaux, sa séparation d'avec sa femme, les conventions réglées entre lui & son beau-pere, les assurances qu'il avoit exigées, qu'il n'entendrait pas parler d'un enfant dont il ne sçavoit pas le pere, ce concert arrêté entre sa femme & lui pour l'exposition, on ne doutera pas un moment qu'il n'ait été informé de l'existence de cette fille; il n'avoit pas donné ordre qu'on la fit mourir. Le sieur de Blancary, ni la dame de Sfrondate n'avoient ni raison, ni intérêt de lui faire croire qu'elle étoit morte; en tout cas ils n'auroient pû l'induire dans l'erreur publique sur l'accouchement avant terme; il sçait trop bien calculer, & sa jalousie étoit trop vive, trop ingénieuse & trop bien fondée.

Difons plus, joignons des preuves à ces présomptions si convaincantes, preuves non équivoques, elles sont puisées dans la propre Enquête du sieur de Sfrondate.

Mat-

Marguerite Ricoti , femme d'Acosta , après avoir dit qu'étant allée voir la dame de Sfrondate dans sa dernière grossesse , c'est-à-dire en 1703. ajoute qu'elle demanda à cette Dame des nouvelles de la fille dont elle étoit accouchée à Scarampo , & qu'elle offrit de la prendre chez elle , (elle logeoit à Pontaloné) de la nourrir & l'élever ; que la dame de Sfrondate lui répondit *que cela ne se pouvoit pas.* La Ricoti raconte que le sieur de Sfrondate lui demandoit tous les jours des nouvelles de cette fille , & qu'elle n'avoit voulu rien répondre.

Jeanne Baroty parle ainsi : La déposante étant allée chez le sieur de Sfrondate lui demander le paiement de deux livres de laine que la Dame son épouse lui avoit donnée à filer, le sieur de Sfrondate s'informa de la déposante si elle n'étoit pas aux couches de feu sa femme , elle répondit que oui. Pour lors le sieur de Sfrondate lui demanda si elle ne sçavoit pas où étoit cette petite fille dont sa défunte femme étoit accouchée ; la déposante lui répondit qu'elle l'avoit gardée pendant neuf mois.

Le mari de cette femme dit à peu près la même chose.

Est-il nécessaire de faire quelque effort pour porter la conviction dans les esprits ? ce langage simple, naturel des témoins ne persuade-t'il pas ? le sieur de Sfrondate du vivant de sa femme, demandoit tous les jours des nouvelles de cette enfant. Il sçavoit donc qu'elle étoit vivante. A peine sa femme est enterrée, qu'il questionne une des dépositaires du secret de l'accouchement : *N'étois-tu pas aux couches de ma femme ?* On ne lui avoit pas dissimulé que cette Jeanne Baroti y avoit assisté. Le sieur de Sfrondate va plus loin : *Ne sçais-tu pas , ajouter-il , où est cette petite fille dont ma femme est accouchée.* Il ne parle pas le langage du peuple , il n'interroge pas la compagne des couches sur la blessure ordinaire, sur l'avortement avant terme, sur ce fardeau infect enterré dans la cave : ces artifices lui avoient été dévoilés. On ne l'avoit ni trompé, ni voulu tromper ; il étoit instruit de tout : *Où est la fille dont ma femme est accouchée ?* elle est vivante, je le sçai, je ne l'ai jamais ignoré : *Mais où est-elle ?* C'est une fille : *Où est cette petite fille ?* Il y a dans la naïveté de ces expressions une splendeur de vérité plus

de Mademoiselle de Sfrondate. 75
forte & plus démonstrative que tous
les raisonnemens.

Finissons cette partie du mémoire
par la relation des faits qui se sont
passez depuis la mort de la dame de
Sfrondate.

Est-il vrai que le sieur de Blancary fit
remettre volontairement la petite fille
au sieur de Sfrondate ? quelle foi peut-
on ajouter au témoignage unique &
artificieux du sieur Cesariny ? quels
sont les sentimens dans lesquels le
sieur de Blancary a perseveré jusqu'à la
mort ? c'est ce qui nous reste à discu-
ter ; c'est ce qui va renfermer en mê-
me tems la réponse aux principales
objections du sieur de Sfrondate.

Le sieur de Sfrondate désavoüe la
grosseffe comme un ouvrage étranger Huitième
circonstance.
dans un tems non suspect, & où en
effet il ne pouvoit pas en être l'auteur ;
pendant que la dame de Sfrondate est
vivante , qu'il attend quelque posteri-
té légitime , il laisse cette fille dans
l'oubly où elle devoit être pour lui ,
quoiqu'il fut certain qu'elle étoit vi-
vante. Après la mort même de la Da-
me son épouse , il se plaint avec dou-
leur que ce qui le rend infiniment mal-
heureux par cette perte , c'est qu'il n'a

point d'enfans de son mariage; c'est un Gentilhomme, le sieur Martiny, qui rapporte ce fait; tandis qu'il ne consulte que ses propres sentimens, il ne tient point d'autre langage: puis tout d'un coup par un changement bizarre, inspiré de tout sacrifier à l'intérêt, il s'avise de penser que cette fille de désordre, toujours désavouée par honneur & par justice, pourra servir à ses desseins. Il la cherche, il la trouve, *miraturque novas frondes, & nova sua poma* *. Il se dit alors pere de cette fille; on est surpris d'apprendre qu'il le prétend, qu'il le répand dans le monde: le public en murmure, le voisinage en est emû, & se récrie; la parenté en fremit, & s'en scandalise; toute la ville de Turin où l'opinion de la naissance de cette enfant & de la cause du secret n'avoit été jusqu'alors qu'un bruit confus & une conjecture incertaine, voit avec étonnement que le sieur de Sfrondate veuille rendre son deshonneur certain & public, & adopter une fille étrangere. Le sieur de Blancary étonné plus que tout autre de cette démarche extraordinaire & injuste, cherche à en prévenir l'effet; ses mesures sont prises trop tard.

* Eclogue
de Virgile.

Quand il se met en état de déplacer cette fille , & de la placer de nouveau , qu'il fait venir pour cela une personne dont il se servoit pour payer secrètement sa pension afin qu'elle la lui indiquât , il se trouve prévenu par le sieur de Sfrondate qui déjà s'en est rendu le maître , & s'est personnellement porté dans la maison où l'on dit qu'elle doit se trouver comme sur un champ de bataille , afin qu'elle ne puisse lui échaper.

On n'examine point si la Grignetti qui lui remit la fille qui paroît aujourd'hui fut bien fidèle dans cette remise ; si chargée de quatre enfans de la prostitution de sa fille avec Spinelly , ainsi qu'il a été convenu au procès Criminel, maîtresse d'imposer au sieur de Sfrondate , & au sieur de Blancary qui n'avoient ni l'un ni l'autre jamais vû celle-ci , elle fut susceptible ou non d'une tentation assez délicate en pareil cas pour une personne de ce caractère. On l'a déjà dit , on croit le sieur de Sfrondate dans la bonne foi ; mais supposé que ce soit la même personne , quel avantage le sieur de Sfrondate peut-il tirer de cette démarche si inique & si flétrissante pour lui ?

Les Livres décident que la seule assertion du pere n'est pas suffisante pour établir la filiation, *filium legitimum esse non probatur, ex eo quod pater asserat illum esse filium suum*, comme dit Mascard. *de probat. conclus.* 799. après Alciat. *de presump.* Reg. 2. *presump.* 2. & Jason par lui cité. Qu'on lise la Loi *non nudis ff. de probat.* l'Assertion dont il s'agit, renduë dans cette circonstance, après une reconnaissance positive du contraire, & un si long désaveu de ce prétendu pere, de la mere, de l'ayeul, & de l'ayeule; pourra-t'elle être de quelque consideration? Les Docteurs qui veulent que quand l'assertion de la filiation est faite conjointement avec l'éducation, cela puisse constituer une possession de filiation, limite même cette proposition, & disent que cela ne nuit point à une tierce personne, ainsi qu'il est observé par Menochius *l. 6. pres. n. 33. & presump. 54. n. 35. alciat. const.* 201. n. 57. Balde sur la Loi *non nudis cap. de probat.* en sorte que Menochius après tous les autres enseigne que si l'un des deux, le pere ou la mere l'avouë, il ne fait point de préjudice à l'autre, ni aux héritiers *ab*

intestat. Cet enlèvement de la personne dont il s'agit pour dépouïller, s'il étoit possible, par une injuste conséquence, une famille de ses biens, ne sera-t'il pas regardé avec mépris, ou plutôt avec une espece d'indignation de tous ceux qui ont des sentimens délicats.

C'est cet enlèvement que le sieur de Sfrondate appelle une remise, qui lui a été faite volontairement par le sieur de Blancary de cette fille, qu'il avoit, dit-il, nourri & élevée. En bonne foi, ose-t'on se fonder sur toutes ces circonstances de fait qui sont déposées non seulement par tous les témoins de la dame Contariny, mais encore par tous ceux du sieur de Sfrondate lui-même? a-t'on pû se déterminer à dire que le sieur de Blancary ait nourri & élevé cette fille comme une fille du sieur de Sfrondate? comme un enfant légitime? L'a-t'il avoué quelque part dans sa naissance, dans son Baptême, dans la nourriture qu'il lui a fait donner? Est-ce ainsi que l'on en use pour nourrir, pour donner l'éducation à la fille d'un homme de qualité, l'unique esperance de deux familles illustres?

Ceux qui ont examiné de quel poids pouvoit être la circonstance de la nourriture fournie à un enfant pour en tirer au moins une présomption de filiation, & l'en mettre dans une quasi possession, ont fort bien distingué là dessus si les alimens paroissent donnés plutôt par des sentimens d'humanité, & *causa pietatis*, que comme à un enfant légitime, suivant la remarque de Menochius, *de arbitrario, casu* 89. n. 76. après Panorme sur le chap. *transmissa qui filii sine legitimi*? C'est ce qui est marqué par la Glose de la Loi *filium*; elle parle non seulement de la nourriture & de l'éducation, mais elle suppose que l'enfant les ait reçues comme on les donne à un enfant légitime, *pro filio educatus, institutus*, ce qui fait dire à Masc. Concl. 796. *in fine* que l'éducation même, qui est quelque chose de plus que la simple nourriture, n'est pas seule une preuve pour la filiation, & à plus forte raison pour la filiation légitime, *educatio verò non magis filium quam extraneum indicat, cui potuit præstari pietatis causâ*. Qu'on fasse là dessus attention à la manière dont le sieur de Blancary, pour ne pas sui-

le dessein de la dame de Sfrondate qui avoit ordonné d'exposer cette fille ; lui a fait donner la nourriture ; la Religion seule l'a engagé à la lui fournir, *pietatis non filiationis causâ*. Et afin qu'on ne s'y puisse pas méprendre, il a soin , en ordonnant qu'elle soit nourrie, qu'on la baptise comme une *enfant trouvée* , & qu'elle ne reçoive les alimens corporels que de la même manière & en la même qualité qu'elle a reçu cette première nourriture spirituelle.

Mais ne peut-on point dire du moins, comme fait le sieur de Sfrondate , que le sieur de Blancary lui a fait remettre cette fille. Telle est la déposition du Sr Cesariny , qui dans la crainte de perdre en cas de succès de l'entreprise du sieur de Sfrondate , un legs considerable fait en sa faveur par le testament du sieur de Blancary, a affecté en politique intéressé de se prêter à lui sous une assurance de son legs , afin que quelque sort que put avoir la cause , il fut assuré de profiter de cette libéralité. Cette déposition conçue en termes étudiés , ne pourra t'elle pas être de quelque secours à une Cause dailleurs si insoutenable ? On n'auroit pas besoin de la contredire , l'artifice de

ses expressions & de son silence , suivant que les circonstances peuvent nuire ou servir ; l'opposition qui se trouve entre les termes de son témoignage & ceux de tous les autres témoins du sieur de Sfrondate même , découvrent assez ce mystere d'iniquité.

Mais que pourra-t'on penser de ce témoin officieux , qui sans être assigné en justice , avoit affecté dès auparavant de donner au sieur de Sfrondate une déclaration par acte extrajudiciaire dans le même objet ? *testis ultro se offerens* , un témoin qui s'offre de lui-même. Il n'est pas nécessaire de rapeller ce que disent tous les livres pour la rejection des témoins qui en usent ainsi , comme personnes visiblement suspectes d'affectation & de partialité. Dans une cause de cette qualité , le sieur Cesariny dès le 16. Février 1710. neuf mois avant l'Enquête , donne sa déclaration par devant Notaire , quel empressement ! est-il sans mystere ? on le laisse à penser.

Après tout , cette déclaration , & la deposition conçues en mêmes termes , que contiennent-elles ? que des expres-

sions ou ambiguës sur ce qui se passa, lorsque le sieur de Sfrondate s'empara de cette fille, ou formellement contraires à l'objet du sieur de Sfrondate.

En effet quel est l'objet dans lequel on employe la déposition du sieur Cesariny ? elle parle de ce qui se passa lorsque le sieur de Blancary arrivant d'une de ses terres, où il s'étoit retiré après le décès de la dame de Sfrondate, il en revint avec précipitation sur la nouvelle qu'il eut que le sieur de Sfrondate faisoit chercher cette fille, il prit des mesures pour le traverser. Quel est l'objet dans lequel on employe cette déposition ? c'est pour prouver que le sieur de Blancary a lui-même fait remettre volontairement cette fille au sieur de Sfrondate comme un fruit de son mariage : c'est ainsi qu'on en a parlé dans tout le procès. C'est donc suivant cette supposition une chose qui se fait du propre mouvement du sieur de Blancary, & de concert entre le beau-pere & le gendre. Cependant quel moyen de concilier cette idée avec ce que disent tous les autres témoins ? Ils représentent là-dessus une espece de combat des prétentions opposées. En un mot

deux concurrens agissans avec des mouvemens fort vifs & fort empressés, l'un pour empêcher qu'on ne découvre où est cette fille, & pour la faire disparaître, l'autre pour s'en emparer. Le sieur de Blancary arrivé de sa terre dans la juste inquietude que lui donne la recherche du sieur de Sfrondate, met des gens en campagne pour s'assurer de cette fille, dans la crainte qu'elle ne lui tombe en main. Le sieur de Sfrondate au contraire sur l'indication qui lui est donnée de la maison de Peluchony, comme du lieu où elle devoit se trouver, y établit une garde qu'il suit incontinent en personne pour empêcher qu'elle ne lui échappe; ce qui fait dire à quelques uns des témoins qui voient le conflit, *le pere & le grand-pere la demandent, on ne sçait qui des deux l'aura.* Certainement tout ce qu'ils disent là-dessus s'accorderoit mal avec la déposition du sieur Cesariny, si elle contenoit ce qu'on voudroit lui faire dire.

Mais le sieur Cesariny lui-même en dit assez malgré lui; il dépose que quand il étoit chez le sieur de Blancary qui l'avoit envoyé prier de venir chez lui pour lui confier l'exécution des mesures qu'il avoit déjà prises

de Mademoiselle de Sfrondate. 85
afin de s'opposer à l'entreprise du sieur
de Sfrondate, & pour en prévenir
l'effet, M. Piloto vint de la part du
sieur de Sfrondate faire compliment
au sieur de Blancary, & lui dire que
le sieur de Sfrondate seroit bien fâché de
rien faire qui fut désagréable au sieur de
Blancary. Quelle eut été l'absurdité
de ce compliment, si cette recherche
eut été agréable au sieur de Sfrondate;
les termes mêmes signifient assez que
c'est une chose entreprise du chef du
sieur de Sfrondate, sans la participa-
tion du sieur Blancary, & ils s'accor-
dent mal avec l'objet dans lequel cet-
te déposition a été mandée. Mais le
sieur Cesariny ajoute quelque cho-
se de plus, car il avoie que s'étant
transporté dans la maison où étoit
la fille que l'on cherchoit, il y trou-
va le sieur de Sfrondate auquel
ayant demandé ce qu'il faisoit là,
& le sieur de Sfrondate lui ayant
répondu qu'il étoit allé chercher sa
fille, le sieur Cesariny lui dit *s'il n'y*
avoit point quelque temperamment à
prendre : expression décisive sur ce
fait ; elle marque invinciblement
combien étoient opposées, les vues
du sieur de Blancary & celles du sieur

de Sfrondate, car enfin entre des personnes d'accord, il n'est point question d'*accommodement* ni de *temperamment*, tout se fait de concert; les *temperamments* à prendre supposent une dispute & une diversité de prétentions. C'est donc une déposition qui malgré ses termes affectés, prouve contre l'objet de celui qui la fait valoir. On n'en suit pas après cela toute la contexture, on évite ici autant qu'on le peut, de fatiguer les Lecteurs. Quelle marque de dextérité & de souplesse dans les termes concertez de ce témoin? *labia dolosa in corde, & corde*, des levres & un cœur pleins de dol. Quel artifice à supprimer les circonstances qu'on a crû renverser l'objet de cette déposition? quelle opposition de chacun de ces termes à ce qui résulte de ceux de tous les autres témoins, soit de l'Enquête de la dame Contariny, soit de celle même du sieur de Sfrondate? il n'y a qu'à se rappeler les observations sur les faits qui précédent.

On a montré que quand le sieur de Blancary auroit cédé à la conjoncture dans un tems où il voyoit qu'il ne pourroit pas être le maître, & que

malgré sa résistance & sa douleur, d'autant plus sensible & plus juste, qu'il voyoit que cette démarche tenoit à déshonorer la mémoire de sa fille, on ne pourroit tirer aucune conséquence de ce fait : ce n'est pas lui qui a cherché à faire remettre cette fille au sieur de Sfrondate, combien étoit-il éloigné de le penser ! quelle conséquence ne prévoyoit-il point de cette indigne entreprise ? mais quand il seroit vrai que la découverte une fois faite par le sieur de Sfrondate, le sieur de Blancary pour ne pas publier lui-même le déshonneur de sa fille, auroit donné les mains à ce qu'il ne pouvoit plus empêcher, seroit-ce là cette remise dont le sieur de Sfrondate avoit offert la preuve avant la Sentence ? comme si le sieur de Blancary après avoir élevé cette fille en personne, la lui avoit fait remettre de son consentement comme un fruit légitime de son mariage.

Mais quë répond le sieur de Sfrondate, quand il apprend que malgré lui le sieur de Blancary s'en est emparé ? un seul terme qui témoigne en même tems son mépris & son indignation contre l'injustice & la honte

88 *Histoire de la naissance*
de ce procédé , *qu'il se la garde.*

On n'a pas besoin d'expliquer toute la force de cette expression , que le dépit seul a pû faire proferer ; il est aisé à toute personne raisonnable d'en comprendre l'énergie , & d'en connoître le poids , *qu'il se la garde.* Est-ce le langage d'une personne qui en a voulu faire une remise volontaire ? ou d'un homme mécontent & indigné de ce qu'on vient d'entreprendre ? cela n'a pas besoin d'interprète. Mais on peut aisément conclure combien les déguisemens de cette déposition sur laquelle le défenseur du sieur de Sfrondate a tant appuyé sont inutiles.

Après tout , il ne s'agit en cela que de connoître les véritables sentimens du sieur de Blancary, ils ne sont point équivoques. Il a long-tems survécu à cette aventure , il ne s'est point démenti ; la nature n'a point parlé en faveur de cette fille. Après une remise volontaire , les premiers soins de la tendresse d'un ayeul , eussent été de la faire venir dans sa maison pour la voir du moins une fois en sa vie , ou d'aller dans celle du sieur de Sfrondate pour cela.

Dès ce moment au contraire il cesse

de voir le sieur de Sfrondate, il ne veut pas que ce sujet de scandale, cet objet de douleur pour lui, paroisse à ses yeux; il a perseveré jusqu'à la mort, & pour ainsi dire après sa mort, par le soin qu'il a pris d'en laisser écrit un fidele monument. Témoins les plaintes qu'il fit alors, tantôt au sieur Curé de Civraco qui en a déposé, tantôt à la dame Janoty autre témoin, *omni exceptione major* *, avec une douleur à laquelle il ne pouvoit refuser des larmes sur cet injuste procedé du sieur de Sfrondate si contraire aux mesures concertées entre eux dans le tems de son mariage.

* C'est à dire, la dignité de son témoignage ne souffre point de parallele.

On a voulu combattre la déposition de la dame Janoty, parceque le Juge qui l'a reçu s'est transporté chez elle. Il a pû le faire suivant la loi *ad personas egregias ff. de jure jurando, quæ non coguntur in judicium ire causa ferendi testimonium*, dit cette loi, & le sentiment de Menochius, *in casu 70. de arbitrariis judiciis*, qui examine la question *qua persona egregia dicantur*, après en avoir rapporté un grand nombre de plusieurs états & conditions, dit que *Judicis erit arbitrium judicare pro qualitate persona, & loci*

personam esse egregiam vel non. Ce divorce perpetuel fait avec le sieur de Sfrondate qu'il ne voulut jamais voir depuis ce tems là, jusqu'à ce que dans les derniers momens cedant aux obligations de la Religion, il souffre qu'il le voye par maniere de reconciliation chrétienne. L'accueil qu'il lui fit, quand par ce devoir auquel il faut sacrifier les ressentimens les plus vifs & les mieux fondez, il reçut sa visite; ce pardon fait uniquement en Dieu, mais avec protestation de ne pardonner point l'injustice que le sieur de Sfrondate vouloit faire à sa famille, ce congé donné pour toujours, *allez Dieu vous jugera, je n'ay plus rien à vous dire*, ce sont des faits dont parlent les témoins mêmes du sieur de Sfrondate dans son information, tout ce qui se passa dans cette conjecture, & dans la seconde visite que tenta le sieur de Sfrondate auprès du sieur de Blancary, la réponse faite au Confesseur même que *c'étoit assez d'une fois*, son silence absolu sur cette fille comme sur un sujet d'affliction, son testament, & le mémoire écrit de sa main, dissiperont toujours invinciblement toutes les ombres & les faus-

de Mademoiselle de Sfrondate. 91
ses interprétations qu'on voudroit
donner à ses intentions.

On l'a déjà dit , on le repete , les
faits seuls sont decisifs , on se flate de
les avoir établis d'une maniere solide
& invincible , ils suffisent pour écar-
ter toutes les applications des princi-
pes du droit , & tous les préjugés dont
les appellans ont invoqué l'autorité ;
mais nous ne risquons rien de nous
engager dans la differtation ; les textes
sont clairs pour établir l'illegitimité ;
le sentiment des Docteurs adopte les
preuves que nous avons rapportées.

Examen des
principes de
Droit.

Réfutation des
Objections.

En effet le grand , on peut dire le
seul & unique argument des adver-
saires , est puisé dans cette fameuse
regle de droit : *Pater est , filius est*
quem nuptia demonstrant , le pere est
celui que le mariage annonce. Ils em-
ploient ce brocard vulgaire , *mater*
certa , pater vero incertus , la mere est
certaine , & le pere est incertain , &
tous les lieux communs que les Com-
pilateurs ont recueillis à ce sujet. Ils
ajoutent que la fille est née durant &
constant le mariage , que c'est une
présomption , *juris & de jure* , pour la
légitimité.

Qu'on s'imagine en cet endroit

tout ce que l'art , le genie , la délicatesse de l'Orateur peut inventer pour donner de la vrai-semblance à sa maxime pour la rendre nécessaire , attendu les miracles de la nature & de l'impenetrabilité de ses effets dans les conceptions ; c'est selon lui une libertine ou une capricieuse , dont les incertitudes misterieuses sont inaccessibles à l'esprit humain , & qui quand il lui plaît , confond tous les raisonnemens fondez sur l'experience la plus consommée. En un mot il ne faut point consulter d'autre axiome que celui-ci : l'enfant est né pendant & constant le mariage , donc il est légitime , *filius est quem nuptiæ demonstrant*. On ne peut admettre aucune preuve contraire.

Or pour combattre cette chimere , ne suffiroit-il pas d'opposer qu'il est de l'intérêt & de l'ordre public d'assurer l'état des héritiers légitimes , de ne point confondre les productions impures de la séduction avec les pressens légitimes de la nature ; que puisque le Souverain Législateur a élevé le mariage à la dignité de Sacrement , la Religion qui doit servir de guide aux loix Civiles , ne doit pas permettre que l'on honore du titre de légitime

mité les enfans qui n'ont pas été conçus depuis la bénédiction sacramentale ; enfin que lorsqu'un premier enfant n'est pas venu au monde dans le tems & dans l'ordre ordinaire des conceptions , que c'est un fruit précoc & prématuré , il faut sans critiquer la nature , ni se retrancher sur ses prodiges cachés , conclure que la maxime *filius est quem nuptia demonstrant* , n'est plus recevable ; admettre au moins les présomptions contraires , & par conséquent les preuves judiciaires.

Rejeter de tels expédiens dans de telles circonstances , pour donner aveuglement dans ce brocard , *il est né pendant le mariage , donc il est légitime* ; ou pour adopter avec le bas peuple ce vieux proverbe qu'on n'ose rapporter dans nôtre langue : *Qui vacca nubit , vitulum adoptat* , c'est insulter à la sagesse , aux lumieres & à la capacité des Magistrats , c'est vouloir que ces esprits superieurs se laissent gourmander , se laissent entraîner par les visions & les erreurs populaires ; ces lieux communs ne sont bons que pour en imposer au vulgaire ignorant , & à ceux qui s'arrêtent à l'écorce des

En effet retraçons toujours nôtre système , il ne s'agit pas de critiquer l'état d'un enfant né pendant & sous les loix du mariage , & substituer un adultère à la place du mari.

Nous l'avons dit, on ne peut trop le repeter , on ne peut trop supplier les Juges d'y faire attention , *Cacherine*, cette fille qui nous persécute , que le sieur de Sfrondate adopte injustement après l'avoir rejetée pendant plus de trois années que sa femme a vécu , pendant qu'il a espéré d'avoir d'elle des héritiers légitimes , cette fille née dans les tenebres , élevée dans la bassesse convenable à son origine , désavouée si solennellement par la mere , par l'ayeul & l'ayeule , cette fille est le fruit de la prostitution , sa mere l'a voit conçue plus de deux mois avant qu'elle fut mariée au sieur de Sfrondate , donc elle n'est pas née du mariage du sieur & de la dame de Sfrondate , donc elle est illégitime.

Aussi si l'on consulte les textes de droit , on ne trouvera pas qu'il suffise d'être né pendant le mariage , mais qu'il faut encore être conçu & né du

de Mademoiselle de Sfrondate. 95
mariage pour acquérir la qualité d'enfant légitime ; la loi *filium ff. de iis qui sunt sui vel alieni juris*, de ceux qui sont maîtres de leur droit, ou qui dépendent d'autrui, s'exprime ainsi : *Filium eum definimus*, qui ex viro & uxore ejus nascitur, nous appellons fils celui qui est né du mari ou de la femme. La loi *item in potestate* 3. du même titre, se sert encore de termes plus décisifs : *item in potestate nostrâ sunt liberi nostri*, quos ex justis nuptiis procreavimus, les enfans qui sont le fruit de nos nœces sont dans nôtre puissance. La loi 4. Cod. *qui ex me & uxore meâ nascitur in potestate meâ est*, celui qui est né de mon épouse & de moi est dans ma puissance. La loi 14. Cod. *de probationibus*, s'explique encore avec plus de précision : *non nudis asseverationibus, nec e mentitâ professione (licet utrique consentiant) sed legitimo matrimonio concepti civili jure patri constituuntur*, ce n'est pas par de simples allégations, ni même par une déclaration solennelle, quoique le mari & la femme consentent qu'on peut établir la filiation, mais c'est par la conception qui a sa source dans le mariage légitime. La loi 5. au Cod. *de te-*

96 *Histoire de la naissance*
stamentis, la loi 7. de *fide instrumen-*
torum, cent autres textes pourroient
être rapportés.

Ajoutons un texte qui semble renfermer tous les autres, & les fortifier par une nouvelle autorité, c'est la Nouvelle 93. de l'Empereur Leon.

Ce Prince confirme toutes les loix que ses prédécesseurs avoient faites avant lui pour déterminer les causes de divorce, il propose ensuite un cas singulier qui n'avoit pas encore été prévu; ou auquel on n'avoit pas pensé à remédier. Ce qui a été, dit-il, l'objet de nôtre méditation, soit que cela ne soit pas encore arrivé, ou que les Législateurs aient prévu que cela n'arriveroit point, ou qu'ils aient eu raison de le passer sous silence. C'est le cas d'une épouse qui dans le tems de ses nôces s'est livrée aux embrassemens secrets d'un amant, sous le voile de sa réputation de chasteté, & est devenue enceinte. Rien n'est plus contraire à l'essence du mariage; sous l'ombre des nôces, on impose à l'opinion publique, séparons la vérité de la supposition. Il ne s'offre à nous aucun fruit légitime, mais un fruit de prostitution, la source de la discorde & de la

la division entre les époux ; la raison nous oblige à le rejeter & le proscrire. *Quod vero nunc in considerationem nostram venit , sive tunc temporis , uti diximus , nondum evenerit , sive Legislatores non eventurum arbitrati sint , sive quâ aliâ causâ ejus silentio prateriundi causa fuerit.* Cette espece si singuliere, si extraordinaire , c'est la nôtre , *sponsam quamdam furtivis amplexibus ab alio gravidatam , cum illâ interim Sponsalem præ se castimoniam ferret , sponsaliorum tempore compertum est.* Que le Conseil se rappelle les faits que nous avons expliqués ; nôtre sisteme , c'est celui de la Nouvelle ; que décide dans ces circonstances le Législateur ? *nos igitur decernimus . . . propter hoc quod nihil magis matrimonio adversatur , quod sponsaliorum opinio , non veritas copulavit , disjungamus.* Qu'est-ce qu'il ajoute ensuite ? Quels sont les motifs de cette sage decision ? *Quomodo enim vera sponsalia sunt , in quibus nihil verum neque genuinum conspicitur ubi meretricium se offert scelus , ubi causa sunt dissidiorum & odii , ubi animorum alienatio (quæ mala acervatim omnia pariter cum peregrino alioque semine suspiciuntur) quin ut quispiam alterius foetum*

sibi subjiciat, id verò ratio non patitur?
 Que nous serions heureux ! que nous aurions épargné de scènes tristes & humiliantes, si le sieur de Sfrondate, s'étoit soumis aux sages décisions des loix, s'il les avoit prises pour guides de ses actions, si par dessus toutes choses, il avoit suivi ce conseil ; *quin ut quisquam alterius fœtum sibi subjiciat, id vero ratio non patitur*, la raison ne souffre pas qu'un homme se donne pour enfant l'enfant d'autrui. Aveuglement fatal de l'intérêt, jusques à quand répandras-tu tes ténèbres sur les voyes de la vérité & de la justice !

Mais pour porter encore plus loin nos reflexions, & ôter jusques au moindre prétexte à l'application de la regle *pater est quem nuptiæ demonstrant*, il est nécessaire de faire une observation que l'on ne croit pas indifférente ; cet axiome de droit est renfermé sous le titre du Digeste, *de in jus vocando*. Sur quoi la premiere loi Edictale de ce titre explique ce que c'est que d'appeller en Droit, *est juris experiendi causâ vocare*, c'est assigner en justice. La seconde rappelle, qui sont ceux que l'on ne peut assigner, & la troisième quels sont ceux que l'on ne

peut appeller en jugement , sans une permission expresse. Sur quoi l'Edit du Prêteur est conçu en ces termes : *parentem patronum , patronam liberos.... in jus sine permissu meo ne quis vocet* , que personne ne cite en justice son pere , ses enfans , son patron , sa patronne sans être autorisé.

A cet Edit l'interprète ajoûte que cette prohibition ne s'étend pas seulement aux enfans légitimes , *ad justos liberos* , mais encore aux bâtards , *sed & vulgò quæsitus filius matrem in jus non vocabit* , un bâtard n'appellera pas sa mere en justice.

Pourquoi ne parle-t'on que de la mere pour imposer la prohibition à ces productions de l'impureté ? la loi s. en rend la raison , parcequ'à leur égard il n'y a que la mere qui soit certaine , *quia semper certa est mater , etiam si vulgò conceperit* , une mere est toujours certaine quoiqu'elle soit prostituée. Et quant au pere , celui-là jouit seulement du privilège qui a eu des enfans dans un légitime mariage : *Pater verò is est quem nuptiæ demonstrant*. Sur quoi Godefroy renvoye à la loi 6. ff. *de his qui sunt sui , &c. filium cum definimus , qui ex viro & uxore ejus nascitur*.

Enfin les collecteurs du Digeste dans la loi 6. qui suit sous le titre *de in jus vocando*, finit par ces termes : *parentes naturales in jus vocare nemo potest, est enim omnibus parentibus servanda reverentia*, on ne peut pas appeller en justice ses peres naturels, parcequ'on leur doit de la veneration.

Après cette analise, qui peut concevoir que l'esprit de ces sages Législateurs, si jaloux de la gloire de leur nom, ait été d'introduire une regle si fausse, si contraire à la pureté de leurs maximes, si injurieuse à la dignité & à la puissance paternelle, que d'adopter indistinctement tous les enfans nés pendant le mariage, sans distinguer s'ils étoient conçus & nés du mariage ? qu'elle contradiction avec les autres textes que nous avons rapportez ?

Qui ne voit, qui ne connoît que cette regle ne s'applique qu'aux enfans nés du mariage, & dans l'état du mariage, dans le cours ordinaire des conceptions.

En effet si l'on pouvoit donner un autre sens à ce brocard, *pater est quem nuptia demonstrant*, il faudroit que les maris reconnussent pour légiti-

de Mademoiselle de Sfrondate. 101
times les enfans nez après huit jours,
un mois, deux mois de mariage, com-
me ceux qui naissent à neuf, & pen-
dant toute la durée de leur engage-
ment ; parcequ'à prendre dans un
sens étroit cette regle, elle renferme
ce jugement. Or le sens commun, de
concert avec l'équité, s'elevé contre
une si monstrueuse proposition.

Difons plus, les Romains de qui
nous empruntons les loix, ont été si
éloignez de se foumettre à un joug si
infâme, que dans la loi *filium ff. de
his qui sunt sui vel alieni juris*, déjà
citée, ils admettent differens cas dans
lesquels le pere rejette les enfans nez
durant & constant le mariage, dans
les termes naturels & ordinaires: tel est
l'exemple de l'homme absent ; le Ju-
risconsulte y ajoûte: *sed & mihi vide-
tur quod & Scevola probat, si constat
maritam aliquandiu cum uxore non con-
cubuisse infirmitate interveniente, vel
aliâ causâ, si eâ valetudine pater fami-
lias fuit ut generare non possit, hunc
qui in domo natus est, licet vicinis scien-
tibus, filium non esse.*

Donc suivant ce principe l'absence,
la maladie, mais même *aliâ causâ*,
dispensent les maris de reconnoître

pour légitimes les enfans nés pendant leur mariage.

Que doit-on donc conclure de ceux qui ont été conçus avant le mariage, dont la naissance précède l'ordre naturel des générations ?

Aussi ceux qui ont examiné la question de la légitimité, ont tous parlé comme les Législateurs, ils ont vu qu'il seroit ridicule de penser que parcequ'un homme épouse une femme enceinte, & qu'elle accouche après le mariage, il devient en effet le pere de cet enfant conçu prématurément des œuvres d'autrui. L'Oracle qui fut consulté par Auguste sur son mariage avec Livie enceinte, répondit bien en Oracle de Cour : que le mariage que l'on contractoit avec une femme dans cet état étoit heureux ; mais il ne porta pas la complaisance jusques à dire que celui qui l'épousoit devint le pere de ce fruit dont elle étoit enceinte. Cet enfant vint pourtant au monde après six mois de mariage, il fut nommé Drusus, il naquit dans le Palais, dans la maison d'Auguste ; & quoique cet Empereur eut fort souhaité d'avoir des enfans

de Mademoiselle de Sfrondate. 103
de Livie, qu'on ne doutat pas que
son commerce avec cette femme ne
fut bien antérieur, l'enfant étant né
pendant le mariage, mais prématuré-
ment, ne fut pas déclaré fils d'Augu-
ste. *Liviam matrimonio perduxit præ-
gnantem, ex Liviâ nihil liberorum tu-
lit; cum maxime cuperet, infans qui
conceptus erat immaturus est editus,*
Suetone.

Que si l'on consulte les Docteurs
qui ont traité de la présomption qui se
tire du mariage pour la légitimité, &
qui n'en parlent que pour le cas où
l'enfant est né & conçu pendant le ma-
riage, n'ayant pas sans doute imagi-
né qu'on put penser autrement à l'at-
tribuer à l'époux: ils sont tous demeu-
rez d'accord que cette présomption
non seulement étoit susceptible de la
preuve contraire, mais qu'elle cessoit
d'avoir lieu dans le concours des cir-
constances qui la combattent, *non pro-
cedit hac conjectura quando contra hanc
aliæ plures urgent; nam etsi singulæ per
se consideratæ sunt hac unâ infirmiores,
attamen junctæ simul huic prevalere de-
bent*, suivant les termes exprès de Me-
nochius, *de arbitrariis conclus.* 89.
C'est ce que le même Auteur repete

dans son traité des présomptions, lib. 6. *presumpt.* 54. Alciat, lib. 3. de *presumpt. leg.* 3. *presumpt.* 37. Et dans le cas où il dit que la filiation peut être prouvée, *in casu quibus probationibus filiatio probetur*, n. 24. sur cette règle, *pater est quem nuptia demonstrant*, dit que, *falsum est quod quidam aiunt hanc presumptionem esse juris*, & de jure enim tantum est *presumptio juris quæ probationem in contrarium admittit*. Mascard, *Conclus.* 786. & suiv. Covarruvias part. 2. tom. 5. 3. de *filiationis probatione*. Fachineus *controversiarum juris*, lib. 1. chap. 73. Benedicti. cap. Raynutius, sur ces mots *quæ filium*, n. 9. & suiv. & tous les autres qui sont cités par ceux-ci, ont enseigné la même doctrine. Baquet Auteur François, cité par le sieur de Sfrondate dans le traité de bâtardise, n'enseigne rien de contraire; il ne dit pas qu'il suffise pour être légitime d'être né pendant le mariage; mais qu'il faut être né du mariage, *ex legitimis nuptiis*. (a)

(a) J'ajouterais au Plaïdoyer de cet Avocat du Sénat de Turin : Que l'on consulte nos Arrêtées, on y trouvera que la Jurisprudence de nos Tribunaux est conforme à ces règles. Tels sont les Arrêts rapportés par Bardet 9. Tome II. Liv. 1. chap. 25. & Liv. 7. chap. 32. quibus

Nos Adversaires ont été forcés de convenir que cette doctrine pouvoit avoir lieu en certains cas, & parmi les especes où ils l'admettent, ils y posent celle où la femme est devenue enceinte pendant l'absence de son mari, en quoi ils ont visiblement contredit tout le reste de leur raisonnement, parceque si la preuve peut être reçue même dans le cas où la conception se trouve postérieure au mariage, combien plus facilement doit-on l'ordonner? Combien plus fortement opere-t'elle, lorsqu'elle y est précédente & prématurée? Et si l'absence de l'époux est une circonstance qui décide, si suivant la *Loy Filium*, ci-dessus rapportée, la

est jugé illégitimes des enfans nés pendant le mariage, mais conçus auparavant. Par le premier de ces Arrêts, il fut permis de prouver que la femme étoit enceinte des œuvres d'un autre avant le mariage. Tel est l'Arrêt que l'on trouve dans M. Expilly, rendu au cas d'un enfant né après six mois de mariage: tel encore celui qui est rapporté au II. Tome du Journal des Audiences, où l'on fut admis à prouver l'illégitimité d'un enfant né pendant le mariage, mais conçu auparavant. Quoiqu'il y eut cela de particulier, que cet enfant avoit été baptisé au nom de l'époux, suivant l'Extrait-Baptistaire que l'on rapportoit, & qu'il eut trente années de possession d'état, l'Arrêt fut même rendu contre les Conclusions de M. Talon Avocat général. Tel est en plus fort termes l'Arrêt recueilli par Boniface, Tome II, liv. 9. tit. 4. chap. 2. qui a déclaré illégitime une fille née, & même conçue pendant le mariage; l'Arrêt est de l'année 1671. tel est enfin un Arrêt du Parlement de Bourdeaux de l'année 1707.

distinction est reçue dans le cas de la maladie , *aut ex aliâ causâ* , lors même que le mari est présent , que ne fera-ce point dans un cas où le prétendu pere n'a été mari que longtemps après la conception déclarée ? Où il n'est devenu l'époux que d'une personne déjà enceinte des œuvres d'un autre , avec qui la demoiselle de Blancary qui le préférerait dans son cœur au sieur de Sfrondate , avoit crû sans doute devoir recourir à ce moyen pour rendre son mariage nécessaire , & pour surmonter l'empêchement qui s'y trouvoit. Foiblesse des jeunes gens en qui les tendres mouvemens de la Nature parlent trop souvent plus haut que les loix du devoir , & les engagent dans des fautes présentes , sur l'espérance incertaine de faire réussir des expédiens dont les caprices du sort font manquer le succès !

Que le sieur de Sfrondate appelle donc à son secours l'éloquence des Orateurs ; qu'il cherche à soutenir des raisons impuissantes par des expressions pompeuses : on ne lui envie point cette ressource. La vérité toute nue , & sans ornemens a des graces

assez puissantes , une force assez solide pour se faire jour , elle se fait respecter par elle-même.

Mais ces Orateurs si distingués qui dans leurs Plaidoyers ont exagéré pour la défense de leurs Causes la force de cette présomption , n'ont pas dit , ils n'ont assurément jamais pensé que le sceau du Mariage dût purifier la naissance d'un enfant conçu précédemment des œuvres d'un autre que de l'époux ; que la preuve cédant à une prétendue présomption , la réalité aux ombres , la vérité constante & établie à une conjecture non seulement incertaine , mais détruite & anéantie par des faits certains , & par toutes sortes de témoignages.

Ce qu'il y a d'essentiel , c'est qu'ils ont parlé & supposé la présomption dans le cas des enfans , non seulement nez , mais conçûs pendant le mariage , baptisés comme enfans légitimes des parens à qui on prétendoit les rendre étrangers ; & ce qui est bien précis contre l'objet du sieur de Sfrondate , c'est que dans ces Causes mêmes , nonobstant ces circonstances pressantes de la conception dans le cours du mariage , & d'un Extrait-Baptistaire , la

preuve néanmoins avoit été ordonnée , il y avoit des Enquêtes ou Informations rapportées ; on avoit ouï des témoins , & fait subir des Interrogatoires (a). Faloit-il que nos adversaires employassent encore des témoins , qui déposent contre leur prétention , comme ils l'ont fait dans les Informations & dans les Enquêtes.

Après tout , ces riches expressions *des secrets invisibles du moment de la conception* , qui ne sont connus que de *l'œil invisible* , employées pour rendre douteuse ou équivoque aux yeux des autres celle dont il s'agit , pendant qu'elle ne l'est pas à ceux du sieur de Sfrondate , sont des ombres que l'on affecte vainement de répandre dans une hypothèse , où sans équivoque la vérité a été reconnue , déclarée , avouée avant le mariage , où les démarches du sieur de Sfrondate dans les premiers instans du mariage l'ont confirmée ; où

(a) Pour favoriser l'opinion de cet Avocat , on peut dire que cela a été observé par M. le Maître dans son avis au *Leſeur* sur l'*Arrêt de la Cognot*. C'est ce que M. *Gauzier* qui avoit plaidé pour la mere de la *Cognot* , remarque encore. *Tome I. Plaidoyer 3. pag. 78.* Cependant le sieur de Sfrondate soutient que la seule présomption *pater est* , est suffisante , qu'elle exclut toute preuve contraire , & prévaut sur la preuve qu'on lui oppose.

Tout ce qui a suivi l'atteste autant que les témoins mêmes qui en étoient instruits, & qui l'ont déposé.

C'est donc hors de propos que l'on a recours dans l'espece dont il s'agit, à la loy *septimo mense*, pour dire qu'un enfant peut naître dans le septième mois de sa conception; que cet événement toujours singulier, toujours imprévu, n'est pourtant pas impossible. La dame de Sfrondate accoucha six mois cinq à six jours après son mariage; mais ce fut au terme ordinaire des neuf mois après celui de sa conception, sur lequel elle s'étoit expliquée non seulement au sieur de Blancary & au sieur de Sfrondate, aux témoins produits par la dame Contariny, mais à ceux même qui ont déposé dans l'Enquête du sieur de Sfrondate. On a employé là-dessus les dépositions de Jeanne Baroty, d'Etienne Acosta, de Marguerite Ricoty, témoins de son Enquête. C'est dans ce tems bien prévu, bien marqué, bien déclaré, suivant les regles & les époques ordinaires des accouchemens, qu'est arrivé la naissance dont il s'agit. Ce fut après une grossesse reconnue, avouée avant le mariage; ce fut après que le sieur

de Sfrondate dans les premiers jours de mariage se fut plaint, eut témoigné là-dessus dans ces tems non suspects & non équivoques, son ressentiment & son désespoir : ce fut après qu'en conséquence de cet aveu de ce fait déclaré de nouveau en présence de feu M. de Blancary, on eut pris avec lui les mesures que l'on jugea les plus convenables, & qui parurent telles au sieur de Sfrondate, pour sa propre satisfaction, pour empêcher ce mélange d'un sujet étranger dans sa famille, & que l'on eût concerté pour cela fut le terme ordinaire de neuf mois, le lieu & les circonstances de l'accouchement ; est-ce donc ici où l'on peut employer pour preuve la possibilité établie dans la loy *septimo mense*.

En effet on pourroit dire que cette conjecture du septième mois, n'a lieu que lorsque le septième mois est accompli, *septimo mense pleno* ; c'est la note de Godefroy ; c'est ainsi que le Jurisconsulte Paulus liv. 4. Sent. en avoit parlé ; c'est ce que M. Cujas l. 4. chap. 9. *ad sententias Pauli* observe. C'est ce que les plus habiles Physiciens ont décidé.

Car suivant le sentiment même

de Mademoiselle de Sfrondate. III
d'Hypocrate, d'Aristote & des autres Médecins & Naturalistes, la présomption est pour la naissance au terme de neuf mois ; un accouchement venu six mois & cinq jours après le mariage, lors même que la grossesse n'a point été déclarée précédemment, est toujours très-suspect ; & tout l'avantage que pourroient tirer nos adversaires de cette possibilité établie sur le sentiment conjectural d'Hypocrate, c'est que la naissance à ce terme de six mois & quelques jours après le mariage, ne fut pas la seule circonstance de conviction contre le mari, mais seulement de suspicion insuffisante sans les autres preuves qui résultent des Enquêtes, des pièces, & des faits établis au procès, mais pleinement & invinciblement concluantes dans leurs concours. En un mot cette loy, ni aucune autre, ne dit pas qu'il fût pour être enfant légitime du mari d'être né pendant le mariage, après avoir été conçu des œuvres d'un autre avant le mariage, ni que le Sacrement survenant exclue la preuve du fait ; on a montré que les Textes, les Docteurs, les Arrêts le décident autrement (a).

(a) On peut encore consulter sur cette matiere

Que reste-t'il à nos adversaires, se retrancheront-ils dans la possession d'état de cette fille ? Oseront-ils alléguer en leur faveur la reconnoissance de leur famille ? ces deux circonstances s'élevent encore contre eux.

Le sieur de Sfrondate, il est vrai, se pare du titre de la paternité ; c'est ma fille, dit-il, mais quel tems a-t'il choisi pour emprunter ce faux personnage ? C'est après la mort de sa femme, que dans le désespoir de n'avoir point d'héritiers légitimes, & dans le desir d'envahir tous les biens de la Maison du sieur de Blancary, il tire du néant & de l'obscurité cette fille qu'il avoit proscrite avant qu'elle eut vû la lumiere, cette fille qu'il sçait, qu'il a déclaré cent fois être le fruit de la séduction ; c'est après l'avoir abandonnée pendant trois années entieres, à tous les malheurs qu'entraînoit le vice de sa naissance, quoiqu'il connut, ainsi qu'on l'a démontré, qu'elle étoit vivante. S'il avoit été pere, auroit-il

deux Auteurs d'une grande expérience, & dont l'opinion est d'un grand poids dans cette matiere ; c'est Zachias dans son Livre intitulé, *Questions Medico Legales*, Liv. 1. tit. 2. quest. 1. & 3. & Mauriceau Auteur françois, dans son Livre des *Maladies des Femmes*, Liv. 2. pag 94. & suiv.

si long-tems tardé à le paroître ? ce n'est que l'avidité qui l'excite ; ce n'est pas la nature qui l'anime : disons donc avec le plus sage des Rois : *Non date eam illi viro quia non commota sunt viscera ejus in eâ* : ne lui donnez pas cette fille , parceque ses entrailles ne se sont pas attendries sur elle.

Au reste toute la famille du sieur de Blancary , tous les parens se sont hautement déclarés , ils sont indignés de l'iniquité du sieur de Sfrondate , ses proches n'en sont pas moins scandalisés.

Ainsi toutes les présomptions que l'on rassemble pour établir une possession de filiation légitime , & pour en suppléer la preuve dans les cas où l'illégitimité n'est pas certaine , manquent ici. Si tout s'éleve contre le sieur de Sfrondate , & sa prétendue fille : désaveu avant la naissance , dans la naissance , après la naissance , défaut d'Extrait-Baptistaire , éducation , voix publique , sentiment commun de la famille ; que sera-ce dans une espèce où d'ailleurs cette illégitimité est constante par des preuves précises & positives , où la grossesse précédente au Mariage de *alieno & peregrino semine* ,

pour user des termes de la Nouvelle, est établie par tant de témoignages supérieurs à toute exception, qui s'entresoutiennent mutuellement, & a été si expressément déclarée, & si solennellement reconnue par le sieur de Sfrondate même, dans un tems non suspect & non équivoque? où est la preuve de la légitimité? où en est la possession?

Nous plaignons le sort de cette créature infortunée; elle est innocente du crime qui lui a procuré la naissance; ses larmes sont touchantes, mais elle est bien moins à plaindre encore que des enfans nés dans la bonne foy du Sacrement, à qui on enlève pourtant tous les caracteres de légitimité, parceque leurs parens ont péché dans la célébration contre la formalité prescrite par les Loix du Royaume; victimes de la regle austere, la Justice insensible à leurs sanglots les précipite dans l'infamie. C'est aux Magistrats, dépositaires de la Loy, qu'il appartient de la faire observer sans ménagement, c'est à ces esprits robustes, & à ces genies du premier ordre, qu'il convient de se rendre supérieurs aux

de Mademoiselle de Sfrondate. 115
erreurs populaires , à la sensibilité même , pour faire triompher dans leurs jugemens la vérité & la justice : *justum judicium judicate.*

On rapporte ensuite un Mémoire écrit de la main du sieur de Blancary où il rappelle les faits que son défenseur a mis en œuvre , il les atteste. Il a laissé cet ouvrage imparfait.

Le Défenseur de la demoiselle de Sfrondate répondit ainsi à son adversaire. Voici quel fut son Exorde :

Réponse du
sieur & de la
demoiselle
de Sfronda-
te.

On a vû autrefois des peres assez peu jaloux de leur honneur pour combattre l'état d'un enfant né trois ou quatre mois après leur mariage ; on en a vû d'autres se faire de leur absence un titre specieux de leur désaveu ; mais qu'il y ait jamais eu de collatéraux assez téméraires pour contester après onze années de possession tranquille la légitimité d'une fille née dans le septième mois du mariage de ses pere & mere , pour oser fouiller dans les secrets de la Nature , & reprocher à cette fille qu'elle a vû le jour au terme commun de neuf mois , qu'elle tire son origine d'une autre source que de celle qui la reclame ; c'est une entreprise audacieuse dont jusques ici

l'on ne trouvera pas d'exemple. Tel est cependant l'unique objet de cette illustre Cause.

La demoiselle de Sfrondate pour être née (comme tant d'autres) dans le septième mois , voit l'honneur de sa naissance attaqué , on fait un crime à son état du jeu innocent de la Nature, on lui reproche le hazard d'un terme anticipé que les Loix adoptent pour légitime , & en décrivant son origine , on flétrit ceux à qui elle la doit. C'eût été trop peu pour ses adversaires , d'imputer simplement à sa mere une habitude illicite ; on porte tout d'un coup le crime jusqu'à l'inceste ; c'eût été trop peu pour leur malignité d'attribuer à son pere une aveugle complaisance , ou une ignorance profonde sur ce prétendu commerce ; on veut qu'il s'en soit plaint dans un tems par la force de la vérité , & qu'il ait dans un autre tems révoqué ses propres plaintes par les tentations de l'intérêt ; tout est en butte aux traits de l'avarice & de la calomnie. Cependant pour ne laisser aucun soupçon dans les esprits , & satisfaire avec le dernier scrupule la religion de la Justice , on divisera ce Mémoire en deux parties.

Dans la premiere on établira la vérité de la naissance de la demoiselle de Sfrondate ; dans la seconde on établira sa légitimité.

PREMIERE PARTIE.

La demoiselle de Sfrondate est la même fille que celle qui est née le 7. Septembre 1700. à Scarampo , & qui a été baptisée le lendemain 8. à Pontaloné.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour , on détruira d'abord & par les principes , & par la propre Enquête de la dame Contariny , l'idée de supposition qu'elle avoit imaginée , & qu'elle a été forcée d'abandonner ; on rapportera ensuite des preuves si éclatantes de la vérité qu'on deffend , qu'il n'y aura personne qui n'en demeure convaincu.

Avant de détruire la supposition , il est nécessaire d'en rappeler le système. La dame Contariny avoit que la dame de Sfrondate étoit accouchée le 7. Octobre 1700. d'une fille qui avoit été baptisée le 8. à Pontaloné sous le nom misterieux d'Enfant Trouvée , mais elle prétendoit que cette fille

étoit décédée depuis , & que la Grignety chargée de quatre enfans qui étoient le fruit de la prostitution de sa fille avec un nommé Spinelly , avoit remis au sieur de Sfrondate un de ces enfans de débauche qu'elle avoit retiré quelques jours auparavant des mains d'une femme nommée Susanne Roussery. Voilà l'idée qu'elle avoit répandue lors de la Sentence interlocutoire du 3. Septembre 1710. & qui avoit porté les premiers Juges à lui permettre de prouver par témoins que la demoiselle de Sfrondate n'étoit pas née pendant & constant le mariage.

Suivant ce système , les premiers Juges ont-ils pû , sans blesser la regle , permettre la preuve testimoniale ? c'est une question qu'il faut d'abord examiner. En supposant cette preuve admissible , y a-t'il dans l'Enquête de la dame Contariny la plus foible présomption de la supposition qu'elle alléguoit ? c'est un fait qui dépend de la discussion de son Enquête.

On ne fera pas beaucoup d'efforts pour démontrer que la regle deffendoit d'admettre la preuve testimoniale dans cette espece : la demoiselle de Sfrondate rapportoit un Extrait Bap-

tistaire conçu, à la vérité, dans des termes obscurs & cachés, mais il n'étoit pas douteux, & la dame Contariny convenoit que cet Extrait-Baptistaire étoit celui de la fille, à qui la dame de Sfrondate avoit donné le jour le 7. Octobre 1700. ainsi son aveu levoit à cet égard tous les doutes, & fixoit l'incertitude où laissoient les termes de l'Extrait-Baptistaire rapporté.

En effet lorsque dans une question d'état, de la nature de celle-ci, la naissance de l'enfant est certaine, quand sa mere est reconnue, quand on convient de l'Extrait-Baptistaire que cet enfant reclame, & que nul autre ne lui conteste, ne trouve-t'on pas alors dans ces circonstances réunies, toutes les preuves que fourniroit l'Extrait-Baptistaire le plus clair & le plus précis ? cette proposition indubitable dans la these générale devient encore plus certaine, si l'enfant réunit à ce premier titre une possession d'état constante, la réclamation de son pere, & la reconnoissance d'une partie de sa famille. On peut donc dire que la demoiselle de Sfrondate devoit être considérée comme un enfant qui rapportoit pour preuve de sa filiation un Ex-

trait-Baptistaire , où son nom , celui de sa mere , le jour de sa naissance étoient exprimés , c'est-à dire une preuve certaine , irréprochable , admise par les loix de l'Etat.

La dame Contariny alléguoit la mort de l'enfant dont elle avoüoit la naissance , elle accusoit la demoiselle de Sfrondate d'usurper le nom & l'Extrait-Baptistaire de cet enfant ; pouvoit-on écouter un pareil langage , qu'elle ne rapportât en même tems un Extrait-Mortuaire ? & pouvoit-on lui permettre de prouver par témoins la supposition qu'elle articuloit sans violer toutes les Loix (a) ? La supposition ne peut être alléguée que dans trois cas ; il faut , ou que l'enfant dont on reclame le nom , n'ait jamais existé , (& c'est ce qu'on appelle supposition de part) ou que l'enfant qui a existé soit mort depuis , ou enfin qu'il y ait un autre enfant qui reclame actuellement le même nom & le même état ; on appelle la supposition de ces deux dernieres especes , supposition de per-

(a) L'Ordonnance de Blois , art. XVIII. porte : Pour éviter la preuve par Témoins que l'on est souvent contraint de faire en Justice touchant les Morts & Enterremens des personnes , enjoignons , &c. Ordon. de 1667. tit. 20. art. 7.

sonnes. Dans la supposition de part, & lorsqu'il se rencontre deux enfans qui s'adoptent le même Extrait-Baptistaire, la preuve testimoniale est admissible, mais lorsque l'enfant a existé, & qu'on prétend qu'il est mort depuis, cette preuve ne peut être admise, il faut un Extrait-Mortuaire.

Ajoutons à ces principes la regle de Droit, *Filius quem constat natum fuisse, nec apparet de ejus morte, presumitur vivere etiamnum post patris mortem* : le fils qui est constamment né & dont la mort n'est point établie, est présumé vivant même après la mort de son pere. Elle reçoit une application parfaite à l'espece de cette Cause, *filius quem constat natum fuisse*. Il est ici certain que la dame de Sfrondate est accouchée le 7. Octobre d'une fille qui a été baptisée le 8. *nec apparet de ejus morte*. On ne rapporte point d'Extrait-Mortuaire de cette fille ; *presumitur vivere*, elle est donc présumée vivante ; si en termes de droit elle est présumée vivante, qui peut être cette fille, sinon celle que le pere représente, & qu'il élève depuis onze années dans cette qualité à la vûe de toute sa famille, & sans qu'on ait osé lui conte-

122 *Histoire de la naissance*
ster son état que depuis trois ou quatre années ?

Mais quand on pourroit regarder la preuve ordonnée par la Sentence du 3. Septembre 1710. comme une preuve admissible , on va voir dans la discussion de l'Enquête de la dame Contriny , qu'il n'y a pas la plus foible présomption ni de la mort , ni de la supposition qu'elle avoit articulée.

On a examiné cette Enquête avec le dernier scrupule , on a étudié les dépositions des vingt-quatre témoins qui ont été entendus ; de ces 24. témoins , il y en a quinze qui parlent de la demoiselle de Sfrondate comme de la fille dont la dame de Sfrondate est accouchée le 7. Octobre 1700. Il n'y en a pas un seul qui dépose de la mort de cette fille ; sans cela néanmoins le système de supposition tombe de soi-même ; quelques-uns déclarent que Spinelly leur avoit dit qu'il étoit le pere d'une fille que la femme de la Grignery avoit mise en pension chez Suzanne Roussery , & qu'on verroit bientôt cette fille magnifique. On veut induire de la déposition de ces témoins , que la demoiselle de Sfrondate est cette fille nourrie chez la Roussery , dont Spinelly s'étoit dit le

pere, & que la Grignety a remise au sieur de Sfrondate ; mais cette induction est démentie , 1°. par la déposition de la Grignety qui déclare avoir toujours gardé dans la maison la demoiselle de Sfrondate. 2°. par la déposition de la demoiselle Paulo , quatrième témoin de l'Enquête de la dame Contariny. Il n'y avoit certainement personne qui pût mieux connoître l'enfant que la dame de Sfrondate avoit mis au monde ; elle avoua dans sa déposition qu'elle étoit présente aux couches de la dame de Sfrondate , qu'elle avoit elle-même enfermé la demoiselle de Sfrondate dans un panier, & l'avoit donnée au Valet du sieur de Blancary avec ordre de la porter à Pontaloné , & de la faire baptiser. Elle avouë qu'en 1702. elle avoit fait porter par Jeanne Baroty la demoiselle de Sfrondate dans la maison de la Grignety ; elle déclare encore que pendant le mois de Novembre 1703. elle se l'étoit fait apporter plusieurs jours de suite dans l'Eglise des Cordeliers. Elle convient qu'au mois de Décembre de la même année 1703. elle fut priée par le sieur de Blancary d'aller chez la Grignety , qui lui dit

qu'elle y trouveroit le sieur Cefariny & le sieur Piloto, qui l'informeront des résolutions qu'ils avoient prises, & qu'en présence du sieur de Sfrondate & du sieur Piloto, le sieur Cefariny avoit pris des mains de la Grignety la demoiselle de Sfrondate, & qu'elle s'étoit chargée du soin de la présenter elle-même au sieur de Sfrondate son pere. Que devient après tous ces faits déclarés par le témoin favori de la dame Contariny, cette histoire fabuleuse qu'au mois de Décembre 1703. la Grignety avoit remis au sieur de Sfrondate une fille étrangère; cette supposition pouvoit-elle jamais se faire en présence de la demoiselle Paulo qui avoit vû dans tous les tems la demoiselle de Sfrondate, qui n'avoit même cessé de la voir que depuis huit jours, & qui ne pouvoit par conséquent être trompée. Si la Grignety eut représenté au sieur de Sfrondate une autre fille que celle qui lui avoit été confiée par la demoiselle Paulo au mois d'Octobre 1702. & que la demoiselle Paulo avoit vûë plusieurs fois dans le cours du mois de Novembre 1703. ne se seroit-elle pas recriée contre la supposition; l'on voit au

contraire que ce fut elle qui se chargea de la présenter au sieur de Sfrondate de la part du sieur de Blancary.

Cette idée de supposition est encore démentie , 1°. par les deux Enquêtes que le sieur de Sfrondate a faites , la première le 12. Décembre 1703. l'autre en exécution de la Sentence du 3. Septembre 1710. La demoiselle de Sfrondate a été représentée à chaque témoin en particulier , lors de sa déposition , tous sans exception l'ont reconnuë pour être la fille qu'ils ont vû naître à Scarampo (*a*), qu'ils ont vû baptiser à Pontaloné le 8. Octobre (*b*), qu'ils ont tenu sur les Fonts de Baptême (*c*), qu'ils ont transporté une première fois de Pontaloné à saint Albino , & de saint Albino à Turin (*d*), qu'ils ont nourrie & élevée (*e*), enfin qu'ils ont remis au sieur de Sfrondate à la priere du sieur de Blancary (*f*). 2°. Par un Mémoire qu'on dit être

(*a*) Jeanne Baroty , Marguerite Ricoty , la demoiselle Paulo.

(*b*) Acoſta , le sieur Gorgone , Vicaire ; François Rouffety.

(*c*) Jacques Inamorato , Catherine Cornety

(*d*) Acoſta , Agent du sieur de Blancary ; deux Matelots.

(*e*) La nourrice de S. Albino , le Chirurgien , sa femme , Jeanne Baroty , son mari , la Grignety.

(*f*) Le sieur Cefariny , la demoiselle Paulo.

écrit de la main du sieur de Blancary , & qu'on veut faire regarder comme une pièce décisive contre l'état légitime de la demoiselle de Sfrondate. Dans ce Mémoire le sieur de Blancary reconnoît lui-même la vérité de la naissance de sa petite-fille ; il reconnoît que l'Extrait-Baptistaire du 8. Octobre est celui de la demoiselle de Sfrondate. Il convient avoir écrit fausement sa mort au sieur de Sfrondate son pere. Il fait l'histoire de tous les endroits par lesquels il la fait passer : à Pontaloné , à saint Albino , à Turin ; chez Jeanne Baroty , chez la Grignery ; delà dans la maison du sieur de Sfrondate. Comment accorder ce Mémoire avec la supposition ? & peut-il après tant de reconnoissances rester le plus foible soupçon dans les esprits ?

Au secours de ces preuves éclatantes , & de la fausseté de la supposition , & de la vérité de la naissance , vient encore l'éducation publique que la demoiselle de Sfrondate a reçue depuis l'année 1703. dans la maison du sieur de Sfrondate son pere , sans que ni le sieur de Blancary , ni la dame de Blancary décédée seulement depuis six

de Mademoiselle de Sfrondate. 127
mois, ni les adversaires de la demoiselle de Sfrondate eux-mêmes y aient apporté le moindre trouble. Cette éducation fournit à la demoiselle de Sfrondate un double avantage.

Premierement elle forme par elle-même une preuve parfaite de sa filiation : *Tractatu probatur filiatio*, disent les Jurisconsultes, *tenendo quem in domo, educando, alimentando, & cetera necessaria subministrando*, on prouve la filiation par le traitement, en tenant une personne dans sa maison, en l'élevant, la nourrissant, & lui donnant les choses nécessaires. En second lieu elle établit en sa faveur une possession d'état qui auroit même le caractère de la mettre à couvert du défaut d'Acte Baptistaire, si elle n'en rapportoit point, & qui efface tous les doutes, lorsqu'elle est unie à un Extrait-Baptistaire.

En effet personne n'ignore de quel poids la possession d'état est dans ces sortes de Causes : si l'on consulte les Docteurs qui ont traité *ex professo* cette question*, tous conviennent que la possession d'état *vim habet plena probationis, tam in petitorio quam in possessio-*

* Masc. Alci. Menoch. de presumpt. lib. 6. cap. 54.

rio judicio , elle a la force d'une preuve entiere , tant dans le petitoire que dans le possessoire. Si l'on consulte la Jurisprudence de tous les Tribunaux , on trouve une infinité d'exemples qui confirment bien précisément cette doctrine (a).

* Tome 2.
Cent. 3. chap.
69.

* Tome 2.
Cent. 4. chap.
92.

(a) J'ajouterais pour fortifier le sentiment de cet Avocat de Turin , que le sieur Lucien Soëfve dont l'exactitude est connue , nous en rapporte deux bien célèbres. Le premier * , dans l'espece d'un enfant né d'une conjonction incestueuse & sacrilege , sa possession d'état , l'éducation qu'il avoit reçue dans la famille qu'il reclamoit l'emporteroient sur le vice de sa naissance. Le second * , dans l'espece d'une veuve qui ne rapportoit point d'acte de célébration de son mariage ; on contes-toit à cette veuve une donation qui lui avoit été faite par celui dont elle se prétendoit la femme , & l'on soutenoit qu'elle n'avoit jamais été que sa concubine ; la possession d'état dans laquelle elle prouva qu'elle avoit vécu emporta la balance , & la donation fut confirmée.

On ajoutera à ces deux préjugés celui d'un arrêt rendu en la Grand-Chambre du Parlement de Paris le 15. Juin 1711. dans une Cause dont l'espece étoit singuliere. La veuve de Michel Miolle après la mort d'Elizabeth Miolle sa fille unique , se fait adjuger en la Chambre du Trésor contre François Miolle pere de Michel , & ayeul d'Elizabeth , toute la succession tant mobilière qu'immobilière de sa fille. Cette succession ne pouvoit jamais lui être déferée qu'en supposant son mari bâtard ; en le supposant légitime , elle se partageoit naturellement entre cette veuve pour les effets mobiliers seulement , & l'ayeul paternel pour les propres naissans. François Miolle interjette appel de la sentence du Trésor , elle est confirmée avec lui , il passe même encore une transaction par laquelle il consent que sa bru se

Si la possession d'état fait présumer la légitimité & la filiation, si elle efface le vice de la naissance; si elle met à couvert du défaut d'Acte de célébration, & d'Acte Baptistaire; de quelle

mette en possession généralement de tous les biens, elle en jouit paisiblement vingt-un ans, elle décede après avoir institué une de ses sœurs sa légataire universelle. Deux années après son décès, les héritiers de François Miolle reviennent contre tous les actes passez avec leur auteur, ils interjettent appel de la sentence du Trésor, ils prennent des lettres en forme de Requête civile contre l'Arrêt confirmatif, & des lettres de Rescision contre la transaction. On leur opposoit dans la forme le laps des vingt-trois années qui s'étoient écoulées depuis l'Arrêt & la transaction; on leur opposoit dans le fond qu'ils ne rapportoient point l'Acte de célébration du mariage dont ils prétendoient que Michel Miolle étoit sorti, & que François Miolle son pere l'avoit lui-même reconnu pour être son bâtard en demandant au Roi le don de ses biens à titre de bâtardise: Nonobstant tous ces moyens l'Arrêt condamna la légataire universelle à rendre & restituer à ces héritiers les propres naissans d'Elizabeth Miolle, parcequ'il étoit prouvé que Michel Miolle pendant les premières années de sa naissance avoit été élevé dans la maison de son pere comme un enfant légitime, & l'on n'écouta ni les fins de non-recevoir, ni les reconnoissances contraires à l'Etat.

Ce fut la possession d'état qui fut cause qu'on déclara Barthelemy Bourgelat fils légitime de Pierre Bourgelat, & qui admit sa veuve comme son heritiere par Arrêt du 12. Aoust 1709. rendu en la Grand-Chambre du Parlement de Paris, au partage de la succession du même Pierre Bourgelat avec les enfans du second lit, qui lui dispoient l'état de son mari. Dans cette Cause on n'apportoient point d'Acte de célébration de mariage.

importance doit-elle être dans une Cause où l'on réunit à l'éducation un Extrait-Baptistaire ? car on ne sçauroit trop le repeter, dès qu'il est certain que l'Extrait-Baptistaire du 8. Octobre 1700. est celui de l'enfant né le 7. à Scarampo, & que d'ailleurs cet Acte n'est point détruit par un Extrait-Mortuaire, c'est reconnoître précisément que la demoiselle de Sfrondate vient reclamer sa naissance avec un titre invariable. On ne peut donc pas la regarder comme une fille qui à la faveur d'un Extrait-Baptistaire usurpé, se prétend fille de personnes qu'elle n'a jamais connues, & chez lesquelles elle n'a point été élevée. Restituée trois années après sa naissance dans son véritable état par un ayeul qui jusques-là y avoit donné atteinte; elle a été élevée publiquement dans la maison de son pere; elle a joui sans inquiétude de tous les avantages de la légitimité; c'est donc un enfant qui a tout à la fois & l'autenticité du titre, & la faveur de la possession. Si elle étoit une fille supposée, comme la dame Contariny l'avoit d'abord allégué, est-il naturel de penser que le sieur & la dame de Blancary fussent restés

de Mademoiselle de Sfrondate. 131
pendant tout le cours de leur vie dans
le silence sur une injustice aussi crian-
te , & qu'ils eussent laissé jouir comme
ils ont fait le sieur de Sfrondate de la
dot qu'ils avoient donné à la dame
de Sfrondate ? s'imaginera-t'on facile-
ment que toute une famille ait vû cet-
te injustice sans s'en plaindre , & que
tous les parens , tant paternels que
maternels , si on en excepte les adver-
saires de la demoiselle de Sfrondate ,
la reconnoissent aujourd'hui avec au-
tant d'éclat qu'ils le font.

SECONDE PARTIE.

La demoiselle de Sfrondate est légitime.

On établira dans cette seconde par-
tie deux propositions : la première
qu'il suffit à un enfant pour être légi-
time d'être né pendant le mariage de
ses pere & mere. La seconde que si on
pouvoit imaginer quelques doutes
dans la these générale , tous ces dou-
tes s'y évanouissent lorsque l'enfant
est né dans le septième mois du maria-
ge. De ces deux propositions , on en
tirera les moyens d'appel contre la
seconde disposition de la Sentence du
3. Septembre 1710. qui en chargeant

le sieur de Sfrondate de prouver que la demoiselle de Sfrondate étoit née de son mariage , a permis à la dame Contariny de faire une preuve contraire ; & l'on fera voir qu'outre l'impossibilité de cette preuve , elle étoit encore indécente & injurieuse , par conséquent inadmissible.

On fera connoître ensuite que s'il étoit permis d'ajouter foi à l'Enquête de la dame Contariny , non seulement il n'y a point de preuves du commerce incestueux auquel on attribue la naissance de la demoiselle de Sfrondate , mais qu'on y trouve même des présomptions assez violentes pour persuader que la demoiselle de Sfrondate doit sa naissance au sieur de Sfrondate en la supposant même conçue avant le mariage.

La première proposition a pour garant , 1°. l'autorité du Droit Romain qui doit faire d'autant plus de poids dans cette Cause , que les Parties y sont soumises ; 2°. le sentiment unanime des Docteurs qui se sont attachés à traiter spécialement cette question. *Pour nous rendre utile cet ouvrage étranger , j'ajouterai l'autorité de notre Jurisprudence Françoisse qui a adopté dans*

AUTORITE'S DU DROIT ROMAIN.

Est-il vrai que dans le Droit Ro-
main un enfant pour établir sa légiti-
mité soit seulement obligé de prouver
sa naissance pendant le mariage. Ecou-
tons parler cette loi si fameuse : *Pater
is est quem nuptia demonstrant*. Voulez-
vous connoître, dit cette loi, le pere
d'un enfant dont vous avez à juger la
légitimité, jetez les yeux sur le mari
de la mere, à ces traits vous ne pou-
vez le méconnoître : *nuptia demon-
strant*. La raison qu'en rendent les Ju-
risconsultes, persuade la vérité de
la regle. *Scire enim est impossibile quis
cujus filius sit, mater certa, pater in-
certus*, il est impossible de sçavoir pré-
cisement à qui un enfant doit sa nais-
sance, le pere est incertain, & la mere
certaine. Dans l'ordre civil, la con-
ception est incertaine ; dans cette am-
biguité comment se déterminer ? *Pater
est quem nuptia demonstrant*. Celui-là
est légitime qui naît sous le sceau du
mariage. Portez vos vûes si loin que
vous voudrez ; faites-vous une étude
particuliere de cette connoissance,

vous ne trouverez que des présomptions qui ne pourront jamais entrer en parallele avec la présomption de la loy.

Cette raison que les Jurisconsultes nous donnent , & qu'il n'est pas permis à personne de ne pas sentir, pour peu qu'on y reflexisse un instant , ils la tirent de la disposition litterale de la loi 83. ff. de cond. & demonst. un pere institue son héritier un fils né dans le cours de son mariage , & il l'institue sous la condition qu'il prouvera devant un Juge qu'il est né du commerce légitime qu'il a eu avec sa mere ; le testament qui renferme une pareille institution sera-t'il valable ? la loi décide qu'il ne faut y avoir aucun égard , parceque , dit-elle , un fils ne peut jamais être institué héritier sous condition , qu'elle ne soit en même tems potestative : or il n'est pas au pouvoir d'un enfant de prouver qu'il doit sa naissance au mari de sa mere , & Barthole sur cette loi dit , *filiatio non potest probari quoad patrem, nec directo , nec necessario.*

On vient d'entendre la définition du pere , *pater est quem nuptia demonstrant* , voici la définition qui nous est

donnée d'un enfant légitime dans la loi 6. ff. de his qui sunt sui vel alieni juris, *filium eum esse definimus qui ex viro & uxore ejus nascitur*, de ceux qui sont maîtres de leur droit, ou qui dépendent d'autrui, nous appellons fils celui qui est né du mari de la femme. La dame Contariny ne critique pas cette loi comme elle fait toutes les autres, ces termes *ex viro*, lui paroissent favorables, mais on voit bien qu'elle ne s'attache qu'à l'écorce, & qu'elle n'en entend pas le véritable sens: en effet cette loi ne donne qu'une simple définition du fils légitime, qu'elle ne pouvoit pas donner autrement; elle ne parle pas de la preuve, c'est ce qui a fait demander aux Jurisconsultes, comment un enfant pourra-t'il prouver qu'il est né du mari, *ex viro*, tout rapprochent la loi *filium*, de la loi *pater est*. Il prouvera qu'il est né du mari en prouvant qu'il est né pendant le mariage, *notâ quod hac lex fingit, nam hoc verè scire impossibile est, filiationem probare potestativa conditio non est*. C'est une note d'Accurse sur les termes *ex viro*. Au reste on n'a pas besoin de leur interpretation pour faire connoître que la

Observez que cette loi fait une supposition, car il n'est pas possible de faire cette preuve.

loi *filium*, n'entend point obliger un enfant à prouver qu'il est né du commerce de la femme & du mari. Premièrement, on vient de faire voir que la loi 83. au ff. de cond. & demonst. décide nettement que c'est une preuve impossible. En second lieu, il ne faut pas même s'écarter de la loi *filium* pour le démontrer; car après avoir établi la définition du fils légitime, elle propose deux exceptions qui marquent bien qu'elle est étroitement liée avec la loi *pater est*. La première *si maritus reversus post decennium, invenit anniculum in domo sua*, si le mari prouve qu'il a été absent pendant dix ans, & qu'il trouve dans sa maison un enfant d'un an, c'est-à-dire si son absence est prouvée, de manière qu'il soit physiquement, & naturellement impossible qu'il soit revenu. La seconde, *si eâ valetudine pater familias fuit ut generare non possit*, si le mari prouve qu'il étoit impuissant dès sa naissance; dans ces deux cas la loi lui permet d'en faire la preuve: or s'il ne suffisoit pas à un enfant pour être légitime d'être né pendant le cours du mariage, si la loi *filium* obligeoit les enfans de prouver qu'ils tien-

de Mademoiselle de Sfrondate. 137
nent leur naissance du mari de leur
mere, auroit-elle dans les deux excep-
tions qu'elle propose fait retomber
la nécessité de la preuve sur le mari ?

La loi *miles ff. ad leg. Jul. de adult.*
forme encore une preuve incontestable
que l'on ne peut juger de l'état légitime
que par la présomption de la regle *pater est*,
que les Docteurs appellent *presumptio juris & de jure*. Elle
decide que quand le mari auroit fait
condamner sa femme pour crime d'adultere,
l'enfant à qui elle a donné le jour avant
l'accusation & dans le tems du crime,
n'en est pas moins légitime, *cum possit & illa adultera esse, & impubes
defunctum patrem habuisse*; elle peut
être adultere, & l'enfant être venu
après la mort du mari. Et c'est ce qui
a fait dire à l'excellent Déclamateur :
*Mariti mores uxorem excutiant, mariti
severitatem desiderant liberis satis est
quod nati sunt.* Declam. 330. Quinti-
linus. Que les maris s'attachent tant
qu'ils voudront à examiner de près la
conduite de leurs femmes, c'est assez
pour les enfans d'être nez dans le
cours du mariage, & c'est ce qui a fait
dire encore à l'Empereur Justinien*,
sit autem, & soboles legitima etiam in-

* Nov. 74.

138 *Histoire de la naissance*
vito patre, le pere malgré lui peut
avoir une race légitime.

Sentiment des Docteurs, soit François
ou autres.

Alexandre dans son Conseil 88. liv.
7. & Maître Charles du Moulin dans
sa note sur ce Conseil d'Alexandre ne
balançant pas à décider que dans quel-
que tems que l'enfant soit conçu,
pourvû qu'il soit né pendant le maria-
ge, il est légitime, & qu'on ne peut
jamais admettre la preuve contraire.
Nec probatio, dit Dumoulin, *in con-*
trarium admitteretur repet. l. pater. On
voit que ce qui détermine ce Juris-
consulte célèbre, c'est la loi *pater est*
quem nuptia demonstrant.

Mornac sur la loi *filium*, si favora-
ble à la dame Contariny, si on en
veut croire l'interprétation forcée
qu'elle y donne, dit que tous les In-
terpretes adoptent ce sentiment de
Dumoulin qu'il rapporte (a) & que la
raison en doit être puisée dans la loi
Lucius. 83. ff. de cond. & demonst. Il rap-

(a) *Amplectantur eam sententiam omnes Interpretes . . .*
Ratio in L. Lucius 83. de concord. & demonst. Ut autem
constans illa Doctorum opinio adjuvetur præjudiciis, &c.
Morn. loc. cit.

porte pour fortifier l'opinion constante des Docteurs le préjugé d'un Arrêt du 2. Mars 1598. qui cassa le testament d'un ayeul qui avoit institué ses héritiers les enfans de son fils, s'ils pouvoient prouver qu'ils étoient nez *ex viro*, & qui leur léguoit seulement mille écus par forme d'aumône s'ils ne pouvoient le prouver. Le motif de la décision de cet Arrêt fut celui de la loi *Lucius. filiationem probare quoad patrem potestativa conditio non est*, il n'est pas possible de prouver qu'on est fils d'un tel pere.

Covarruvias * un des plus sçavans Docteurs que nous ayons sur le Droit, traite dans toute son étendue la preuve de la filiation; & voici sa décision qu'il appuye & de la loi *pater*, & de la loi *filium. Probatur filiatio ex eo quod quis ex uxore legitimâ natus sit, ex hoc enim filius censetur mariti, etiam si uterque conjux id negaverit*, dès qu'il est constant qu'un tel est fils d'une femme mariée, il l'est de son mari, quand même le mari & la femme le nieroiënt.

Menochius dans son traité de *arbit. jud.* * agite nôtre question avec autant d'étendue. *Necessariam proba-*

* Lib. 2.
Cent. 1. chap.
89. num. 3

* Tome 1.
part. 2. cha.
8. §. 3.

*tionem quoad solam matrem intelligimus, probabilem, & prescriptivam quoad patrem, nam filiorum procreatio cadere non potest incertum hominis sensum, cum testificari nemo possit talem ab illo genitum, & conceptum fuisse, nous entendons que la seule preuve de la maternité est nécessaire comme étant seule probable; celle de la paternité ne peut pas tomber sous les sens, personne ne peut attester qu'il est conçu & né d'un tel. Il dit que cette règle n'est point une nouveauté, qu'elle est établie de tous les siècles; il feint plusieurs especes dans lesquelles il imagine toutes les présomptions les plus fortes & les plus violentes, & il décide qu'elles ne peuvent balancer la présomption de la loi *pater*. Il en trouve une seule à son gré, dans laquelle il croit que la présomption de la loi cesseroit; si on enferme, dit-il, une fille avec un homme dans un cachot sous une garde bien sûre, *sub arctissimis custodiis*, & qu'une année après cette fille accouche dans ce cachot, alors il croit que *natus ex illâ certè & indubitatè diceretur à viro cum illa carcerato fuisse generatum*. Celui qui naîtroit de cette fille seroit indubitablement né*

de Mademoiselle de Sfrondate. 141
de cet homme avec qui elle auroit été
emprisonnée. La présomption seroit
violente, mais il n'y auroit encore
rien de certain & d'indubitable, par-
cequ'on ne pourroit être sûr de la fi-
delité des gardes, la cupidité & l'in-
térêt * sont deux puissantes passions.

* *Hor. Od.
inclusam. Da-
naëna.*

Jurisprudence Française.

Il ne faut qu'ouvrir les livres qui
nous conservent les sages décisions des
différens Parlemens de ce Royaume,
pour être convaincu qu'on a adopté
dans le Droit François sur cette que-
stion l'autorité du Droit Romain, soit
dans le cas de la conception avant le
mariage, soit dans le cas de l'absence
du mari, soit dans le cas de l'impuif-
sance, soit enfin dans le cas de l'a-
dultère.

Dans le cinquième volume du Jour-
nal des Audiences on y trouve recueil-
li un Arrêt rendu le 16. Juillet 1695.
en l'Audience de la Tournelle Crimi-
nelle qui a condamné un pere à re-
connoître un enfant né trois mois seu-
lement après son mariage, nonobstant
la déclaration de plusieurs témoins qui
avoient déposé dans une information
du mauvais commerce de la mere avec

un étranger. M. Daguesseau qui porta la parole dans cette Cause, dit que bien que cet enfant ne fut né que trois mois après le mariage, cependant la présomption étoit pour lui tant que le mari ne justifioit pas une impossibilité phisique qui pût combattre la présomption de la loi *pater est*. Dans le même volume, on y trouve encore un autre Arrêt du 13. Juin 1693. qui a jugé légitime un enfant né pendant la poursuite d'une accusation d'adultere intentée par le mari contre sa femme, & sur laquelle il étoit intervenu une sentence confirmée par un Arrêt qui avoit déclaré la femme atteinte & convaincuë du crime d'adultere, & l'avoit condamnée aux peines de l'autentique; *mater potest esse adultera, & impubes defunctum patrem habuisse.*

Dufresne dans le premier volume du même Journal rapporte deux autres Arrêts rendus dans des circonstances bien évidentes. Le premier est intervenu le 2. Août 1649. en faveur d'un enfant à qui son pere opposoit tout à la fois, & son absence & son impuissance; il prouvoit, à n'en pouvoir douter, que depuis deux

de Mademoiselle de Sfrondate. 145
ans il étoit paralitique & perclus de
tous ses membres ; il prouvoit qu'il
étoit resté dix mois & neuf jours à Bar-
botan en Gascogne pour y prendre les
eaux, & que lorsqu'il étoit arrivé dans sa
maison, l'enfant qu'il désavoüoit avoit
moins de deux ans. Cet enfant avoit
encore contre lui, & la déclaration de
sa mere qui avoüoit qu'il étoit né du
commerce qu'elle avoit eu avec un
jeune homme pendant l'absence de
son mari, & la déposition de plusieurs
témoins entendus dans une Enquête
qui déclaroient avoir été témoins ocu-
laires de ce mauvais commerce ; mais
cet enfant avoit pour lui la regle, il
étoit né dans le cours du mariage, le
danger des consequences ne permit
pas qu'on donnât atteinte à son état.

Le second Arrêt est datté du 5. Juil-
let 1655. le titre du désaveu étoit
l'impuissance prouvée par une senten-
ce de l'Official qui avoit prononcé la
dissolution du mariage dans le cours
duquel l'enfant désavoüé étoit né.
Cette présomption tirée cependant de
la loi *filium*, ne pût encore l'empor-
ter sur la présomption de la loi *pater*
est.

Boniface * rapporte un Arrêt du

* *Tom. tit.*
4. des Ma-
riages passés
entre ma-
jeurs, ch. 2.

Parlement de Provence du mois de Janvier 1654. dont la décision est conforme à ceux qu'on vient de citer, il déclara légitime un enfant né peu de tems après le mariage, par la raison, dit Boniface, qu'il est certain dans le droit qu'on ne s'attache jamais à la conception pour juger de l'état d'une personne, mais à la naissance qui détermine la condition, & regle la bonne ou mauvaise fortune.

Trouve-t'on dans l'espece de nôtre Cause aucune de ces circonstances évidentes, de ces présomptions violentes qui n'ont pû balancer la regle. On n'oppose ici ni l'absence ni l'impuissance du mari, on allegue simplement que dans le tems que le mariage a été contracté, la dame de Sfrondate étoit grosse de deux mois des œuvres de son cousin germain, on veut penetrer jusques au tems de la conception, on veut porter ses vûes au delà des bornes de la loi.

Mais quand le tems de la conception seroit la regle qu'il faudroit suivre pour décider de la légitimité des enfans, on ne pourroit du moins l'opposer à ceux qui sont nez dans le septième mois du mariage; c'est une seconde

conde proposition qui a pour garant de sa vérité une loi bien précise , avouée de tous les Docteurs , adoptée dans tous les Tribunaux. *Septimo mense nasci perfectum partum jam receptum est , propter auctoritatem doctissimi Hipocratis , & ideo credendum est eum qui ex justis nuptiis septimo mense natus est , justum esse filium.* * C'est une regle reçue en France qu'il peut dans le 7^e. mois naître un enfant parfait suivant l'autorité d'Hipocrate ; ainsi il faut croire que celui qui est né dans le cours du mariage le septième mois est véritablement légitime. Cette loi renferme deux parties , dans la première elle décide qu'un enfant né dans le septième mois pour être sorti trop tôt des mains de la nature n'en est pas moins une production parfaite ; elle fonde sa décision sur l'autorité d'Hipocrate , ce sçavant Medecin qui dans une science assez équivoque a donné des regles dont le succès a fait connoître la certitude. L'on peut encore ajouter l'expérience de tous les jours qui nous apprend que les personnes nées dans le septième mois , poussent leur carrière aussi loin que celles qui sont nées dans le terme commun. Dans la seconde partie la loi décide que

* L. 12. ff.
de statu hom.

l'enfant né dans le septième mois est légitime, & elle ne permet pas de porter ses recherches au de là du mariage.

Objection. La dame Contariny qui sent tout le poids de cette loi objecte qu'elle ne reconnoît, du moins pour légitimes, que ceux qui sont nez après les sept mois accomplis; qu'ainsi la demoiselle de Sfrondate, née seulement six mois & sept jours après le mariage, ne peut s'en prévaloir.

Cette objection se détruit par la loi même, à la traduire littéralement, elle veut dire que c'est à présent une vérité reçue, qu'un enfant peut naître parfait dans le septième mois, & jamais ces termes *septimo mense*, n'ont signifié en nôtre langue, *après le septième mois*, & ce qui acheve d'en convaincre, c'est la loi 3. ff. *de suis, & legitimis hæredibus*. Cette loi ne compte point par mois, elle compte les jours, & elle nous en marque le nombre nécessaire pour la perfection. *De eo autem*, (ce sont les termes) *qui centesimo octogesimo secundo die natus est Hypocrates scripsit, & divus Pius Pontificibus rescripsit justo tempore videri natum*. C'est aussi le sentiment de tous les Docteurs; le plus rigide d'entre eux n'en exige que 185. * Ces deux

* Menoch.
de arb. Jud.
lib. 2. Cent.
1. cap. 89.

de *Mademoiselle de Sfrondate*. 147
loix ont été adoptées par nos Arrêts. Bar-
det nous en rapporte un rendu au Parle-
ment de Paris le 25. May 1620. * l'en-
fant dont on contestoit l'état étoit né au
commencement du mois de Décembre, &
le mariage n'avoit été célébré qu'à la fin
du mois de May précédent : la mere
avouoit encore que trois mois avant son
mariage, elle avoit été violée.

* Tome 1.
ch. 82.

Boniface * en cite un rendu au Parle-
ment de Provence le 12. Juin 1634. en
faveur d'un enfant qui n'avoit que sept
mois lunaires, ce qui établit que de com-
pter les mois par les Lunes, ce ne sont
point des amusemens astronomiques,
nugæ astronimicæ, comme la dame
Contariny l'a voulu faire croire.

* Tome 2.
3. ch. 8.

Après des Loix si précises, j'ajoute des
autorités si recommandables, des préju-
gés si certains ; peut-il rester le moin-
dre doute sur la légitimité de la de-
moiselle de *Sfrondate* ? Elle est née
dans le septième mois, cent quatre-
vingt-dix jours après le mariage ; sans
une chute qui a précédé de neuf jours
sa naissance, il est encore à présumer
qu'elle auroit atteint le terme le plus
commun de la nature. *Ideò justam filiam
esse credendum est*, on ne peut donc
pas balancer à la déclarer légitime.

Des principes qu'on vient de rap-

porter, il en résulte un moyen d'appel invincible contre la Sentence du 3. Septembre 1710. Si on veut faire l'injure aux premiers Juges de l'interpréter dans le sens de la dame Contariny, la demoiselle de Sfrondate leur rend assez de justice pour croire que quand ils ont ordonné que lorsque le sieur de Sfrondate vérifieroit qu'elle est née de son mariage, ils n'ont point entendu le réduire dans la nécessité de justifier qu'elle est née du commerce légitime que le mariage lui a permis, & qu'ils ont regardé ces deux expressions, *née du mariage, née pendant le mariage*, comme deux expressions synonymes. La dame Contariny prétend au contraire que non seulement ils ont chargé le sieur de Sfrondate de prouver que la demoiselle de Sfrondate tient de lui sa naissance, mais qu'ils ont encore permis de prouver quel est le fruit du commerce incestueux de la dame de Sfrondate & de son cousin germain.

Si tel est le sens qu'on doit donner aux termes équivoques de la Sentence, tout ce qui en résultera c'est qu'elle a ordonné une preuve impossible, rejetée par la loi, & permis une preuve injurieuse qui ne pouvoit être ad-

de Mademoiselle de Sfrondate. 149
mise , parceque suivant la disposition
de la loi 1. § 2. ff. *ne de statu defunct.*
post quinq. quar. qui est décisive entre
les Parties dont les intérêts se reglent
par le Droit écrit , il n'est pas permis
d'attaquer l'état d'un enfant , si la que-
stion porte préjudice à la mémoire de
ses parens morts depuis cinq années ,
imo nec de vivi statu querendum est , si
quæstio hujus præjudicium facit ei qui
ante quinquennium decessit. La dame de
Sfrondate étoit décédée dès l'année
1703. il s'étoit écoulé sept années
tranquilles ; cette prescription im-
posoit silence à la dame Contariny.

Si la regle deffendoit d'admettre la
preuve testimoniale , si elle ne permet-
toit pas d'écouter les injustes soupçons
que la dame Contariny vouloit ré-
pandre sur la naissance de la demoisel-
le de Sfrondate , on ne peut considérer
l'Enquête qu'elle a faite , que comme
une Enquête nulle , indigne par con-
séquent de l'attention de la Justice ;
mais quand on verra que dans cette
Enquête il n'y a pas la plus foible
preuve du commerce incestueux qu'on
impute à la dame de Sfrondate , l'im-
posture paroîtra dans tout son jour :
c'est ce qui reste à discuter.

L'Enquête de la dame Contariny renferme deux sortes de témoins. Les uns déclarent ce qu'ils supposent avoir appris du sieur de Blancary, les autres rapportent ce qu'ils supposent leur avoir été dit par la dame de Sfrondate. Il n'y en a pas un seul qui dépose avoir jamais vû le cousin, amant de la demoiselle de Sfrondate, fréquenter la maison du sieur de Blancary.

Les témoins de la premiere espèce sont la dame Janoty, la dame Ricciery, & la dame Pomiery. Elles déposent 1°. que dans une conversation qu'elles eurent avec le sieur de Blancary quelques mois après la mort de la dame de Sfrondate, il leur marqua le chagrin qu'il avoit de voir dèshonorer les cendres de sa fille par la réclamation que le sieur de Sfrondate faisoit d'un enfant dont il avoit voulu lui-même que la naissance fut cachée. 2°. Que le sieur de Blancary leur raconta que peu de jours après le mariage, le sieur de Sfrondate s'étant plaint à lui de la grossesse de sa femme, & la dame de Sfrondate en étant convenüe, il voulut maltraiter sa fille, mais que le sieur de Sfrondate s'y étoit opposé, & qu'il n'avoit demandé d'autre justi-

de Mademoiselle de Sfrondate. 151
ce que de n'être point forcé de reconnoître un enfant dont il n'étoit pas le pere.

Deux observations sur les dépositions de ces trois témoins.

La premiere qu'il n'est pas naturel de penser que le sieur de Blancary après avoir fait remettre lui-même sa petite fille au sieur de Sfrondate par les soins du sieur Cesariny & la demoiselle Paulo qui l'ont l'un & l'autre déclaré, ait tenu à ces témoins le langage qu'ils lui prêtent.

La seconde que quand on donneroit aux dépositions de ces témoins autant de poids qu'à une déclaration précise & en bonne forme du sieur de Blancary, on ne pourroit encore y avoir le moindre égard par une raison bien sensible puisée dans les loix 10. c. de *patria potestate* (a) & 14. c. de *probat.* (b) que l'état des enfans ne dépend point des déclarations vrayes ou fausses des peres & meres.

Cette derniere observation répond encore à un Mémoire informe, qui

(a) *Libertati à maioribus tantum impensum est ut patribus quibus ius vita necisque potestas in liberos erat permessa, libertatem tamen eripere non liceret.*

(b) *Non nudis asserationibus, neque ementiâ Professione jure civili liberi patri constituuntur.*

* La Dame
Contariny
en est con-
venue à
l'audience
du Sénat.

n'est ni datté, ni signé, ni achevé ; qui est écrit à la vérité de la main du sieur de Blancary, mais qu'il a simplement copié * & qui par conséquent ne peut être regardé comme son ouvrage ; & en effet, il ne faut que jeter les yeux sur la construction de ce Mémoire pour en être convaincu. Le sieur de Blancary y parle en tierce personne, c'est-à-dire, comme un étranger qui raconteroit un Roman. Dans ce Mémoire copié, on y trouve d'abord les mêmes faits que les trois témoins qu'on vient de refuter rapportent leur avoir été dits par le sieur de Blancary, & l'on entre ensuite dans la discussion des dépositions des témoins qui avoient été entendus dans l'Enquête de 1703. mais une circonstance essentielle qui prouve bien que le sieur de Blancary n'avoit pas cet ouvrage étranger qu'on lui faisoit écrire dans le tems qu'il étoit entièrement livré à la séduction de ses héritiers collatéraux ; c'est l'endroit sur lequel il laisse ce Mémoire imparfait. Dans l'original qu'on lui faisoit copier, on avoit refuté tous les témoins de l'Enquête de 1703. On avoit imaginé quelques faux-fuyans sur l'endroit de

de Mademoiselle de Sfrondate. 153
la déposition de la demoiselle Paulo ,
où elle déclare qu'elle avoit présenté
la demoiselle de Sfrondate au sieur de
Sfrondate son pere , de la part du sieur
de Blancary. Il falloit s'expliquer sur
ce fait , il falloit l'avouer , ou le démen-
tir dans cette copie. Le sieur de Blan-
cary ne voulut point prendre ce der-
nier parti qui bleffoit la vérité ; on ai-
ma mieux laisser cette copie impar-
faite que de souffrir qu'il y écrivit l'a-
veu qu'il ne pouvoit refuser à la véri-
té de ce fait important.

Passons aux témoins de la seconde
espèce.

Le premier qui se présente est la
nommée Desclastro , femme de Lom-
bety , Valet & Légataire du defunt
sieur de Blancary. Sa déposition con-
tient en substance : 1°. Qu'un certain
jour , dont elle ne se ressouvient pas ,
la dame de Sfrondate lui avoit dit que
si elle se marioit avec d'autres qu'avec
son cousin elle seroit malheureuse , &
qu'elle comptoit sur les promesses que
son cousin lui avoit données de for-
mer opposition à son mariage. 2°.
Qu'étant allé voir la dame Marefcoty ,
Religieuse Benedictine , elle lui avoit
recommandé de dire à la dame de

Sfrondate en secret que si le sieur de Sfrondate l'approchoit, elle ne reculât pas.

Le second témoin est la demoiselle Paulo, elle dépose d'abord que la dame de Sfrondate après son mariage, lui avoit avoué que le sieur de Sfrondate s'étoit apperçû qu'elle étoit grosse; elle parle ensuite de plusieurs faits qui établissent la vérité de la naissance de la demoiselle de Sfrondate. Enfin par une réflexion qui lui vient après coup, elle dit; je dépose que je suis mémorative, mais je ne me souviens pas du tems que la dame de Sfrondate me dit qu'elle s'étoit oubliée avec son cousin, & que sa grossesse lui rappelloit à tout moment sa fragilité.

Le dernier témoin est la dame Marescoty; cette Religieuse qui, si l'on en croit la Desclastro, avoit trouvé dans ses méditations une utile ressource pour tirer d'intrigue la dame de Sfrondate: elle dépose de trois faits. 1°. Que le 5. Mars 1700. la dame de Sfrondate l'étant venue voir dans son Couvent, lui avoit dit que le second Février précédent, elle avoit passé toute la journée avec son cousin, &

qu'il avoit abusé d'elle sous promesse de mariage, & qu'elle venoit la trouver pour lui demander conseil sur le parti qu'elle avoit à prendre; que le conseil qu'elle lui avoit donné, c'étoit de se jeter aux pieds de son pere, & de lui avouer sa faute. 2°. Que la dame de Sfrondate dans une seconde visite qu'elle lui rendit, lui avoit dit, qu'elle n'avoit pû rien obtenir de son pere, & qu'il lui avoit fait réponse qu'il avoit donné sa parole au sieur de Sfrondate, & qu'il la tiendrait: Enfin que pressée par la dame de Sfrondate de lui donner un nouveau conseil, elle lui dit: *presse ton mariage*, pour tâcher de mettre ton honneur à couvert.

Voilà les dépositions dont on veut faire dépendre l'état de la demoiselle de Sfrondate; des discours supposés de son ayeul & de sa mere. Mais quand on donneroit encore au rapport que font ces trois derniers témoins toute l'autorité d'une déclaration de la dame de Sfrondate, la légitimité de sa fille pourroit-elle en recevoir la moindre atteinte: *Mulier gravida repudiata*, dit la loi, ff. de prob. *filium enixa*, absente marito, ut

Spurium in actis professum est, quassum est an is in potestate patris sit, & matre intestatâ mortuâ jussu ejus hereditatem patris adire possit, nec obsit professio à matre iratâ facta. Une femme enceinte repudiée ayant mis au monde un enfant dans l'absence de son mari, & l'ayant déclaré bâtard, on demande si cet enfant est dans la puissance du mari, & la mere étant morte *ab intestat*, peut-il recevoir dans la suite l'heredité de son pere; la déclaration de sa mere irritée ne lui servira-t'elle point d'obstacle? Voilà nôtre espèce en supposant une déclaration de la dame de Sfrondate faite dans quelque acte public. Que répond le Jurisconsulte, *respondit veritati locum super fore*: cette déclaration est inutile, il faut examiner si le mari étoit absent ou impuissant lors de la conception présumée de l'enfant, ce sont les deux seules exceptions de la loi *Pater est*.

Menochius, dans l'endroit qu'on a déjà cité, dit aussi positivement, *extenditur illa conjectura cum est probatum illum esse natum ex uxore illius viri, ut procedat etiam si mater affirmet filium ex illo proprio marito non esse generatum, nec enim hac matris assertio filio*

de Mademoiselle de Sfrondate. 157
detrimentum aliquod afferre potest. Cette conjecture a lieu lorsqu'on prouve que cet enfant est né de cette femme mariée , quoique la femme affirme qu'il n'est pas né de son mari ; car l'assertion de la mere ne porte aucun préjudice à son fils. En effet l'on peut dire que nous n'avons point de maxime si universellement reçue , on en trouve une infinité d'exemples dans les livres.

Si la déclaration de la mere est un titre impuissant à opposer contre la légitimité d'un enfant , de quel poids peut être en Justice la déposition de deux ou trois témoins qui la font parler sept années après son décès , dans un tems où elle n'est pas en état de les démentir : c'est une observation générale à laquelle la dame Contariny n'a pû trouver de réponse : quelques observations particulieres sur la déposition de chacun de ces témoins vont dévoiler la fausseté de leur témoignage.

Par rapport à la Desclastro , se persuadera-t'on aisément : 1^o. que la dame de Sfrondate lui ait tenu les discours qu'elle rapporte , que la fille d'un homme de qualité ait découvert

la grossesse a la femme d'un Valet qui n'est même entrée au service du sieur de Blancary que bien longtems après l'année 1700. 2°. Qu'elle lui avoit confié les prétendues promesses que son cousin lui avoit faites de former opposition à son mariage.

Dailleurs c'est ici un témoin suspect, c'est la femme d'un Légataire du sieur de Blancary qui perd toutes les esperances du legs fait à son mari, si la dame Contariny ne réussit pas dans son injuste contestation.

A l'égard de la Demoiselle Paulo, elle dépose il est vrai par une réflexion qui lui vient dans l'esprit à la fin de sa longue déposition, que la dame de Sfrondate lui a avoué qu'elle étoit grosse des œuvres de son cousin; mais elle dépose aussi qu'elle lui a avoué que le sieur de Sfrondate avoit eu habitude avec elle avant son mariage. Ainsi quand on supposeroit contre la présomption de la loi, qui doit certainement l'emporter sur tout dans le fait de la conception dont la Providence a dérobé la connoissance aux hommes, quand on supposeroit que la demoiselle de Sfrondate ait été conçue avant le mariage, comment pourroit-on démêler

si elle doit plutôt la naissance à l'habitude de l'incestueux , qu'à l'habitude de celui qui deux mois après est devenu mari ? & dans cette ambiguïté on décidera contre l'enfant ? c'est une proposition qu'on ne peut entendre sans se révolter. Écoutons ce que dit la loi dans l'espece d'adultère : *mulier potest esse adultera , & impubes defunctum patrem habuisse* , la mere peut être une adultère , une incestueuse , & l'enfant tenir sa naissance du mari , ou de celui qui l'est devenu dans la suite.

Enfin par rapport à la Religieuse , trois réflexions bien simples découvrent la fausseté de sa déposition.

Première Réflexion. Y a-t'il personne de bon sens qui se persuade que la dame de Sfrondate ait eu assez peu de ménagement pour découvrir sa grossesse dans un Couvent , pour y déposer un secret qu'elle ne pouvoit trop se dérober à elle-même ? publier sa honte dans un pareil endroit , c'est vouloir s'en faire un trophée.

Seconde Réflexion. Si on en croit encore cette Religieuse , la dame de Sfrondate avoüa sa faute au sieur de Blancary qui lui répondit froidement

qu'il avoit donné sa parole au sieur de Sfrondate, & qu'il la vouloit tenir. Si on en croit au contraire la dame Contariny, le sieur de Blancary n'a été informé de la prétendue grossesse de sa fille, que quinze jours après le mariage par le sieur de Sfrondate qui s'en étoit appercû, & il porta son désespoir jusques au point de vouloir poignarder la dame de Sfrondate; comment concilier la contradiction qui se rencontre dans ces deux faits; on ne peut excuser le sieur de Blancary, qu'on ne regarde cette Religieuse comme un témoin imposteur; on ne peut excuser cette Religieuse sans s'élever contre le sieur de Blancary.

La dame Contariny n'a rien trouvé pour colorer cette contradiction, elle est restée dans le silence, elle a pris le meilleur parti; cependant la vérité est une, & rien ne marque mieux la fausseté d'un fait que les variations dans la maniere de l'exposer.

Troisième Réflexion. Sur la mémoire heureuse & fidele de cette Religieuse, c'est le seul témoin qui par une supériorité singuliere n'a pû pendant onze années oublier les dattes; le 5. Mars 1700. la dame de Sfrondate lui dit que

le 2. Février précédent son cousin avoit passé toute la journée avec elle, & qu'il avoit abusé de sa foiblesse sous le voile du mariage. Pour vouloir affecter de paroître sincère, on force souvent la vraisemblance; en effet il n'est pas possible que onze années après que des faits sont arrivez, un Témoin puisse les rapporter avec leurs dattes; on ne donnera pas une mémoire si rare à une Religieuse qui oublioit si facilement ses devoirs? Qu'on ne vienne point dire que l'esprit retiré de ces sortes de personnes leur conserve plus longtems qu'aux personnes du monde les impressions passées; voilà assurément une belle datte, pour qu'elle ait pû rester si bien gravée dans la mémoire d'une Religieuse; & ne voit-on pas au contraire qu'on ne lui a fait articuler la datte du 2. Février que pour faire présumer que la demoiselle de Sfrondate est née dans le neuvième mois?

Dailleurs est-il encore naturel que la dame de Sfrondate le 5. Mars se soit aperçue d'une grossesse, dont on ne porte l'époque la plus reculée qu'au 2. Février précédent. Il est donc impossible d'accorder avec le bon sens

& avec la vraisemblance tous les faits dont ces trois témoins ont déposé. C'est cependant de ces mêmes faits qu'on veut faire dépendre l'état légitime de la demoiselle de Sfrondate.

Enfin une observation générale sur la preuve rapportée par la dame Contariny dans son Enquête ; il n'y a pas un seul témoin qui dépose avoir vu le cousin amant de la dame de Sfrondate fréquenter la maison du sieur de Blancary , on n'a osé faire entendre les domestiques qui étoient attachés à la personne du sieur de Sfrondate , & qui se seroient apperçûs du commerce s'il avoit quelque air de vérité. On ne trouve aucune preuve de ces détours que la passion inspire à deux amans bien unis qui ont un intérêt commun de se soustraire aux yeux d'une mere rigide & surveillante , telle qu'étoit la dame de Blancary , & l'on voudra encore persuader que la demoiselle de Sfrondate est le fruit de ce commerce imaginaire dont on ne voit ni traces ni vestiges. Quelle idée ? quelle chimere ?

Toutes les objections que la dame Contariny a proposées roulent sur les dépositions des témoins qu'on vient de

de Mademoiselle de Sfrondate. 163
refuter ; elle tire du témoignage de
la Religieuse , de la demoiselle Paulo ,
& de la Desclastro , la preuve de la
prétenduë grossesse anticipée de la da-
me de Sfrondate ; du témoignage des
dames Janoty , Ricciery , & Pomiery ,
la preuve de la jalousie du sieur de
Sfrondate , du désespoir & de la fu-
reur du sieur de Blancary. Et que rap-
portent ces témoins , de simples dis-
cours qu'ils supposent leur avoir été
tenus par la dame de Sfrondate & par
le sieur de Blancary ? Où peut donc
être cette évidence dont on a tant flat-
té la religion de nos augustes Juges ,
lors de la plaidoirie de la Cause. Il
sembloit d'abord , à entendre parler la
dame Contariny , qu'elle alloit désor-
mais dévoiler un secret dont la nature
avoit voulu refuser la connoissance.

La dame Contariny a voulu encore
tirer des circonstances qui ont préce-
dé & accompagné l'accouchement de
la dame de Sfrondate , une preuve de
l'illégitimité de la demoiselle de Sfron-
date. » La dame de Sfrondate a, dit-on, «
fixé l'époque de ses couches à la fin «
du mois de Septembre dans le septiè- «
me mois de son mariage ; ce fait est «
prouvé , ajoute-t'on , par Jeanne Ba. «

» rot y & Marguerite Ricoty qui dé-
» clarent qu'elle leur avoit donné ordre
» de se rendre auprès d'elle pour lui prê-
» ter les secours dont elle pourroit avoir
» besoin dans ses couches. « Mais est-il
vrai , comme la dame Contariny le
suppose , que Jeanne Baroty & Mar-
guerite Ricoty ayent déclaré ce fait ;
n'ont-elles pas accompagné leurs dépo-
sitions de quelques circonstances qui
développent l'énigme. Jeanne Baroty
dépose que le 6. ou le 7. Octobre
1700. la dame de Sfrondate étant
prête d'accoucher lui manda de se
rendre à Scarampo , & qu'aussi-tôt
qu'elle y fut arrivée , la dame de
Sfrondate accoucha d'une fille ; &
Marguerite Ricoty dépose de la mê-
me manière. Rapprochons de ces
deux dépositions le fait rapporté par
l'Intendant , second témoin de l'en-
quête de la dame Contariny , que sur
la fin du mois de Septembre la dame
de Sfrondate s'étoit laissé tomber à
Marisy sur un escalier de pierre qui
conduisoit à son appartement ; que
la chute fut si violente , qu'elle resta
fort-longtems évanouïe , & que le
sieur de Blancary , dans la crainte des
accidens qui pourroient être la suite

de Mademoiselle de Sfrondate. 165
de cette chute , l'avoit fait transporter à Scarampo pour être plus à portée de tout secours. Trouve-t'on à présent bien extraordinaire que la dame de Sfrondate ait appelé auprès d'elle une femme qui étoit sa marraine , & la femme d'un homme qui avoit soin des affaires du sieur de Blancary dans sa terre ? & n'est-ce pas une mauvaise plaisanterie de dire qu'elle avoit fixé l'époque de ses couches dans le septième mois de son mariage ? Croit-on en rapportant une partie de la déposition d'un témoin , & en gardant un silence affecté sur une autre partie , en imposer à la justice ? C'est à ces petits déguisemens qu'on reconnoît d'ordinaire l'imposture.

La dame Contariny imagine encore une autre circonstance , qui selon elle forme une preuve de l'illégitimité de la demoiselle de Sfrondate. Elle prétend que le sieur de Blancary informé des mouvemens que le sieur de Sfrondate se donnoit pour trouver l'endroit où sa fille étoit élevée voulut prévenir sa recherche , & faire enlever la demoiselle de Sfrondate , qu'il se servit pour exécuter ce dessein du sieur Cesariny son cousin germain ,

Il faut avouer qu'on ne comprend pas quel est le but de la dame Contariny dans cette circonstance qui est démentie par les deux prétendus ministres du sieur de Blancary ; on veut dire le sieur Cesariny & la demoiselle Paulo. Le premier dépose que le sieur de Blancary lui ayant marqué *qu'il étoit important pour lui que le sieur de Sfrondate tint de sa main la demoiselle de Sfrondate*, le pria de se charger du soin de la lui faire remettre. La demoiselle Paulo dépose qu'après avoir présenté la demoiselle de Sfrondate au sieur de Sfrondate son pere, elle alla rendre compte de ce qui s'étoit passé au sieur de Blancary *qui le trouva bon*. On laisse à penser si la dame Contariny avoit beaucoup d'intérêt de relever cette circonstance, mais on s'aveugle souvent, & il est difficile de ne pas tomber dans ces absurditez grossieres, qui démasquent l'imposture & le mensonge. Mais, dit-on, le sieur Cesariny parle contre sa propre connoissance ; le sieur de Sfrondate lui a promis, quelqu'évenement qu'ait la cause, qu'il ne perdra point le legs considerable que le sieur de Blancary lui a fait;

de Mademoiselle de Sfrondate. 167
c'est d'ailleurs un témoin qui s'est offert
de lui-même ; il avoit donné au sieur
de Sfrondate , plus de six mois avant
de déposer , une déclaration confor-
me à sa déposition.

Que toutes ces défaites sont pitoya-
bles ! Si le sieur Cesariny avoit voulu
consulter ses intérêts , qu'il se fut lais-
sé entraîner aux mouvemens de l'avarice ,
cette passion si basse & si décriée
qui triomphe du cœur de la dame
Contariny , auroit-il fait une profes-
sion si éclatante de la vérité en faveur
de la demoiselle de Sfrondate ! On
lui impute parcequ'il rend justice
à l'héritière du sang , qu'il a parlé
dans l'esperance de conserver un legs
qui monte tout au plus à mille écus.
Voilà comme la dame Contariny par-
le de son parent ; le sieur Cesariny
pourroit lui appliquer à juste titre ce
qu'elle a reproché avec si peu de fon-
dement au sieur de Sfrondate ; *vous*
nous imputez de faux crimes , & vous
ne vous souciez pas d'en commettre de
véritables ?

On veut encore balancer tout le
poids de son juste témoignage , sur le
frivole prétexte d'une déclaration
qu'il a donnée avant de déposer.

C'est bien dans ces sortes de causes que l'on peut reprocher à un de ces témoins que la loi appelle, *omni exceptione majores*, qu'il s'est offert de lui-même ? C'est par l'empressement qu'il avoit de déclarer la vérité. Enfin n'est-il pas contre le bon sens d'avancer que le sieur de Blancary s'est servi du sieur Cesariny & de la demoiselle Paulo pour soustraire la demoiselle de Sfrondate aux recherches de son pere ; & quand ces deux personnes non seulement démentent ce fait, mais déclarent que le sieur de Sfrondate & le sieur de Blancary ont agi de concert dans la réclamation solennelle qu'ils ont faite de leur héritière ; on se répand en invectives contre le sieur Cesariny, & on garde le silence contre la demoiselle Paulo qui échappe aux injures, parceque dans un autre endroit de sa déposition, elle paroît favorable à la dame Contariny.

La dernière circonstance dont la dame Contariny veut faire dépendre la décision de l'état de la demoiselle de Sfrondate, n'est pas moins fautive que les précédentes ; elle prétend que le sieur de Blancary dans ses derniers momens dit au sieur de Sfrondate :

Monsieur

de Mademoiselle de Sfrondate. 169
Monsieur, je vous pardonne en Dieu,
mais je ne vous pardonne par le tort que
vous faites à ma famille d'y supposer
une fille illégitime. Dieu nous jugera,
je vous ajourne devant lui, allez reti-
rez-vous, je n'ai plus rien à vous dire.

On a fait sur ces reproches ingenieu-
sement assortis une longue morale qui
pourroit peut-être séduire ces ames
vulgaires, dont le pathétique empor-
te aisément le suffrage, mais qui n'en
impose point à la justice; la preuve
qu'on en rapporte on la tire de la dé-
position de deux témoins entendus
dans l'information du procès criminel
qui vient d'être terminé entre le sieur
de Sfrondate, la Dame Contariny,
& son mari. Ces deux témoins ont
déposé que la Dame Contariny les
avoit apostez dans un endroit près la
chambre du sieur de Blancary; qu'elle
leur avoit bien recommandé de prêter
l'oreille aux paroles que le sieur de
Blancary prononceroit au sieur de
Sfrondate, & qu'ils entendirent en
effet le sieur de Blancary lui dire:
*qu'il ne lui pardonnoit pas la fille qu'il
supposoit.*

Voilà assurément un beau témoi-
gnage & bien digne de foi? Premie-

rement, ces deux témoins ne sont point des domestiques du sieur de Blancary, qui seuls pourroient avoir connoissance de ce fait, s'il étoit véritable : ce sont deux étrangers que la dame Contariny avoit gagnés, ils le déclarent eux-mêmes, il prennent par là le soin de se décrier. Secondement, ces deux témoins ont déposé dans une information étrangere qui n'interessoit en rien la demoiselle de Sfrondate. Troisièmement, le pere del Cruce, Carme Déchauffé, Confesseur du sieur de Blancary, a déclaré que le fait étoit absolument faux ; il a même rendu compte des indignes efforts que les sieur & dame Contariny ont fait auprès de lui, pour l'engager de certifier que le Sr. de Blancary mourant s'étoit ainsi expliqué au sieur de Sfrondate. Quatrièmement, quand il seroit vrai, comme ces deux témoins décriés le rapportent, que le sieur de Blancary auroit dit au sieur de Sfrondate qu'il ne lui pardonnoit pas la fille qu'il supposoit, on a observé dans le récit du fait que la dame Contariny, dans les premiers accès de la maladie du sieur de Blancary, lui avoit suggeré que la demoiselle de Sfrondate étoit

de Mademoiselle de Sfrondate. 171
morte , & que le sieur de Sfrondate
supposoit à la place une fille étrange-
re ; ainsi que pourroit-on penser de
ces reproches fondez sur l'erreur &
sur de fausses impressions ?

Réduisons maintenant la cause dans
son véritable point de vûe Il est im-
possible de découvrir les momens de la
conception, il est impossible de sçavoir
au juste si un enfant qui voit le jour dans
le septième mois a été conçu ou non
avant le mariage. La loi déclare qu'il
peut dans ce tems-là avoir été conçu :
Septimo mense nasci perfectum partum.
Dans ce doute, pensera-t'on autrement
que la loi ; *ideò credendum est justum esse*
filium. Dans ce doute que rien ne
peut lever , fera-t'on de l'enfant légi-
time un enfant de séduction ? l'on
peut quelquefois violer la regle *pater*
est quem nuptia demonstrant. Par exem-
ple dans l'espèce d'un enfant né cinq
mois après le mariage , parcequ'alors
on est bien sûr qu'il n'a point été con-
çu pendant le mariage , on n'a plus
qu'à découvrir s'il étoit physiquement
impossible que le mari eut jamais con-
nu avant son mariage la femme qu'il
a épousé depuis ; mais lorsque l'enfant
est né dans le septième mois , on ira

présumer contre a loi qu'il n'a point été conçu dans le mariage ? c'est une proposition qu'on ne peut entendre sans fremir sur le danger des conséquences.

Défenses
sieur Ri-
dy & des
collatéraux
la dame
Blancary.

Le sieur Rivaldy , frere de la dame de Blancary, & les autres Collatéraux de cette Dame , étant Partie dans ce Procès , parlerent par l'organe de Me Forto ; il dit que tout manquoit à la prétention de la prétenduë demoiselle de Sfrondate : Extrait-Baptistaire , éducation , possession d'état ; on ne sçait , poursuit-il , d'où est venuë cette étrangere qui ose contester le droit des héritiers légitimes. Tout se souleve contre elle ; les déclarations du pere , de la mere , de l'ayeul dans un tems non suspect , la notoriété publique. Il s'attache ensuite à combattre les Enquêtes dont la demoiselle de Sfrondate se sert pour établir la continuité de sa nourriture & de son entretien. Il se récrie sur tout sur la derniere main dont le sieur de Sfrondate a retiré cette fille. C'est une femme débordée , qui a une fille plus débordée qu'elle.

C'est du fond de ce gouffre , dit-il , que le sieur de Sfrondate est allé tirer la fille qu'il nous présente ; c'est des

de Mademoiselle de Sfrondate. 173
mains de cette miserable qu'il l'a re-
çuë ; c'est sur la foi de son témoigna-
ge qu'il veut qu'on la reconnoisse pour
sa fille. Dans quel funeste état som-
mes-nous donc réduits, & pour dé-
guiser une supposition, il suffit de se
procurer le témoignage d'une infame
prostituée. Car il est important d'ob-
server que telle est la nature de la
preuve que la Partie adverse nous op-
pose ; que si on en retranche un seul
témoin, toute la preuve tombe, & la
supposition demeure constante.

Or quel est le langage des loix sur
des témoins de cette nature ? permet-
tent-elles d'avoir quelque égard en Ju-
stice à leurs dépositions : écoutons la
loi 3^e. au Dig. de testibus : *quidam
propter lubricum consilii sui, alii vero
propter notam & infamiam vite sue ad-
mittendi non sunt ad testimonii fidem* :
on ne doit pas recevoir la foi de cer-
tains témoins à cause de leur peu d'en-
tendement, il y en a qui doivent être
rejetés à cause de l'infamie de leur
vie. Et quelles sont en particulier ces
personnes infames que la loi exclut ?
le même paragraphe nous l'apprend :
quæve palam quæstum faciet feceritve :
celle qui sera prostituée.

Une femme capable de mettre à prix son honneur & celui de sa fille , n'a t'elle donc pas été capable de vendre son témoignage ? & que ne doit-on pas craindre d'une main aussi suspecte ? Peut-être même auroit-elle été assez hardie , si elle avoit eu en sa possession la fille du sieur de Sfrondate , pour lui substituer le fruit des débauches de sa fille.

Eh quoi ! dit il , avec véhémence , un enfant dont on a déclaré la mort dans l'instant même de sa naissance , dont aucun Registre de Baptême ne fait mention ; qui n'a jamais été ni vû ni connu par aucun parent , par aucun ami , par aucun domestique , ni du pere , ni de l'ayeul , que la mere n'a jamais eu la consolation d'embrasser ; on le fera revivre , & on l'introduira dans une famille illustre , à la faveur des déclarations de deux ou trois créatures , dont toutes les loix réprouvent le témoignage ? Ces sortes de reconnoissances peuvent passer pour servir au dénouëment d'une Comedie trop intriguée , mais c'est se jouer de la Justice que d'en vouloir faire le fondement d'une décision respectable.

Après avoir combattu la chaîne de

de Mademoiselle de Sfrondate. 175
tous les faits que la demoiselle de
Sfrondate fait remonter jusqu'à l'Ex-
trait-Baptistaire qu'elle s'applique, &
à sa naissance, il embrasse un autre si-
stème, & il prétend prouver qu'elle
est fille de Marie Servanty, & il se
fonde sur la déposition d'un témoin de
l'Enquête nommé Spinelly, & il finit
en disant : la supposition n'est-elle
pas ici en évidence ? tout manque,
on l'a déjà dit, à la prétendue Catherine
de Sfrondate pour soutenir la qualité
qu'elle a la hardiesse de s'attribuer :
point d'Extrait-Baptistaire, nulle re-
connaissance ni de pere, ni de mere, ni
d'ayeul ; tout au contraire combat la
chimere qu'elle débite ; réduite à cher-
cher dans les discours de quelques té-
moins de quoi soutenir son Roman, la
qualité seule de ceux qu'elle fait par-
ler en détruit toutes les dépositions.
La misere & l'infamie, dont ils sont
comme environnés, se communique
en quelque maniere, & à la fable
qu'ils ont concertée, & à la personne
qui les a fait entendre. En rapportant
même ces dépositions, on y trouve la
preuve claire de l'imposture. La Ju-
stice dans ces circonstances autorise-
roit-elle donc un crime si abominable ?

honorera-t-elle de titre de fille , & de légitime héritière , peut-être le fruit le plus honteux des plus sales prostitutions ? tant de personnes illustres seront-elles associées avec un enfant de ténébres ? non sans doute : le Sénat terrassera l'idole que l'on avoit si indignement placée sur l'autel , il fera rentrer dans la poussière celle que l'imposture y est allée chercher , pour en faire le sujet de la fable qu'elle a débitée avec tant de scandale.

Le Défenseur de la demoiselle de Sfrondate en réplique fortifie l'enchaînement des faits qui constatent l'existence de la demoiselle de Sfrondate. Elle rapporte , dit-il , un Extrait-Baptistaire conçu dans les termes qu'on a dit ; il est inscrit sur les Registres de la Paroisse de Pontaloné ; cet Extrait-Baptistaire constate la naissance d'une fille. Trois présomptions pour établir qu'il appartient à la demoiselle de Sfrondate :

1°. Cet Acte Baptistaire est du 8. Octobre 1700. la dame de Sfrondate est accouchée la veille , on en convient.

2°. Il est écrit sur les Registres de Pontaloné , petit village à trois lieues

de Mademoiselle de Sfrondate. 177
de Scarampo où l'on convient que la
dame de Sfrondate est accouchée.

3°. Nul autre ne le reclame.

Il établit tout le tissu des faits par les
dépositions des Enquêtes qu'on a déjà
mises en œuvre.

Il fait voir que le silence que Mes-
sieurs Rivaldy ont gardé conclut con-
tre eux : qu'on ne vienne pas dire que
l'intérêt de Messieurs Rivaldy n'étoit
pas ouvert dans le tems qu'ils se sont
rûs, parceque la dame de Blancary
leur sœur, seule en droit de s'en plain-
dre, n'est décedée que depuis six mois.
Quand on suppose un enfant à la pla-
ce d'un autre dans une famille, mort
en naissant, le plus éloigné est en droit
de s'en plaindre : *causa capitalis, par-
tus subjecti, crimen. l. 1. ad L. Corn. de
falsis.*

Quant à la supposition qui a pour
objet de dire que la demoiselle de
Sfrondate est fille de Marie Servanty,
elle n'est fondée que sur la déposition
de Spinelly qui est un Juif, & un im-
posteur digne du dernier supplice, un
descendant de ces faux témoins en
horreur à tous les fideles.

Mais ce qui donne une force invin-
cible aux preuves de la demoiselle de

Sfrondate , est le Mémoire du sieur de Blancary écrit de sa main.

La naissance de la demoiselle de Sfrondate , son Extrait-Baptistaire , les différentes mains par lesquelles elle a passée , tout y est rapporté.

On voit pourquoi on prenoit tant de précautions pour placer & déplacer la demoiselle de Sfrondate.

Il semble que la Providence ait voulu que le salut de la demoiselle de Sfrondate vint de ses propres ennemis , & de ceux qui veulent l'accabler du poids de leur haine : *salutem ex inimicis nostris, & de manu omnium qui oderunt nos.*

Iuc. chap.

1. v. 71.

Sans alterer le sens de l'Arrêt du Sénat , je le rendrai dans les expressions de nos Arrêts.

Dispositif de l'Arrêt.

du 30. Juin 1714.

Le Sénat a reçu les Parties de M^c. Forto Parties intervenantes , mis les appellations & ce dont a été appelé au néant ; émendant , & corrigeant , évoquant le principal & y faisant droit , a maintenu & gardé , maintient & garde la demoiselle de Sfrondate en son état &c

de Mademoiselle de Sfrondate. 179
qualité de fille légitime de Charles de
Sfrondate , & de Marie de Blanca-
ry ses pere & mere , & ordonne que
les Registres de Baptême de la Paroisse
de Pontaloné , & l'Extrait-Bapti-
staire du 8. Octobre 1700. de ladite
demoiselle de Sfrondate , seront ré-
formés , & qu'elle y sera employée
& nommée Catherine de Sfrondate ,
fille dudit Charles de Sfrondate & de
Marie-Anne de Blancary ses pere &
mere , & que Jacques Inamorato ,
& Catherine Cornety y seront nom-
més en qualité de Parrain & Marrain-
ne. A cet effet sera ledit Baptême
transcrit sur le Registre de la Paroisse
de Pontaloné ; en conséquence con-
damne la Partie de Me. Forto à la
restitution des biens , tant meubles
qu'immeubles de la succession d'Elis-
abeth Rivaldy , veuve du sieur de
Blancary , ensemble à la restitution
des intérêts, fruits & revenus d'iceux ,
si aucuns ils ont pris & perçûs. A
débouté la dame Contariny de la
demande portée par son Exploit du
10. Mars 1710. en ce qui concerne
la demande de la demoiselle de Sfron-
date , à fin de nullité dudit testa-
ment du 17. Novembre 1709. du

180 *Hist. de Mademois. de Sfrondate.*
feu sieur de Blancary ; & à l'égard
de la restitution des biens de la suc-
cession du sieur de Blancary , inté-
rêts , fruits & revenus d'iceux , les
Parties en viendront au premier jour
d'audience ; condamne la dame Con-
tariny & les Parties de M^e. Forto
envers le sieur & la demoiselle de
Sfrondate , en tous les dépens.





HISTOIRE

DE MARIE STUARD ,

Reine d'Ecosse , condamnée à mort sans autorité par Elizabeth , Reine d'Angleterre.

APRE'S le Jugement d'une Reine condamnée à mort par une autre Reine , & de celui de Charles I. aussi condamné à mort par ses Sujets , l'Angleterre doit être envisagée comme le théâtre où l'on rencontre singulièrement des exemples des droits des Souverains violés sous l'ombre de la Justice.

L'infortune de Marie Stuard Reine d'Ecosse , auroit peine à trouver un juste parallele dans l'Histoire.

Jacques IV. Roi d'Ecosse avoit épousé Marguerite , sœur d'Henry VIII. & fille d'Henry VII. il eut Jacques V. qui regna après lui , & qui demanda à François I. Magdeleine sa fille. On représentoit à cette Princesse

qu'elle regneroit dans un Pays barbare , qu'elle commanderoit à une Nation brutale. Elle répondit : tant que je vivrai , je serai toujours Reine , voilà ce que j'ai désiré. Elle trouva qu'on ne lui avoit pas fait un portrait infidèle du pays. Elle dissimula son mécontentement , & mourut peu de tems après. Le Roi d'Ecosse fut si charmé de l'épreuve qu'il avoit fait du caractère de Magdeleine , que dès qu'il fut veuf , il demanda à François I. une Princesse digne d'être son épouse. Le Roi lui choisit Marguerite de Lorraine , fille du Duc de Guise , veuve du Duc de Longueville. Jacques la prit comme un présent précieux qu'on lui faisoit. Il ne vécut pas plus de trois ans avec elle. Il en eut Marie Stuard qui fut douée d'une beauté parfaite , Princesse heureuse , si son ame eut été aussi belle que son corps ; le Roi son pere ne vécut que sept jours après la naissance de sa fille.

La Reine d'Ecosse gouverna le Royaume avec une sagesse qui pouvoit servir de modele , & qui gagna les cœurs de tous ses Sujets. Les Anglois demanderent que Marie Stuard

Reine d'Ecosse , âgée seulement de six ans , fut mise entre leurs mains , pour être mariée à Edouard leur Roi , selon la promesse qui en avoit été faite à **Henry VIII.**

La France vouloit avoir cette Princesse pour la marier au Dauphin : les Ecoissois étoient partagés ; les uns la vouloient marier à un homme du Pays , les autres à l'Anglois ; mais d'autres en plus grand nombre soutenus par la Reine Mere Regente , & par les troupes Françoises que le Roi avoit envoyées en Ecosse sous la conduite de Dessé , la destinoient au Dauphin ; enfin la faction Françoisse l'emporta , & Marie âgé de six ans fut amenée en France l'an 1548.

La guerre se fit alors plus fortement entre l'Angleterre & l'Ecosse. Le Roi envoya aux Ecoissois de nouvelles troupes , commandées par Paul de Termes qui prit la place de Dessé , & mérita dans la suite d'être fait Maréchal de France : les Ecoissois fortifiés de ce secours battirent les Anglois en deux batailles rangées , & reprirent toutes les places qu'ils avoient perduës.

Ainsi Marie Stuard après avoir été

d'azile en azile en Ecoſſe fut en ſûreté en France , où on l'éleva pour le Dauphin , & on orna ſon eſprit de pluſieurs connoiſſances.

Selon Brantôme , l'art & la nature aſſemblerent dans elle des qualités ſi brillantes qu'on la pouvoit regarder comme une divinité-deſcendue du Ciel pour enchanter les hommes par ſa beauté ; la ri cheſſe de ſa taille , la douceur de ſes regards , la majeſté de ſa perſonne , & la force de ſon éloquence. A l'âge de 13. ans elle déclama au Louvre un diſcours en latin , où elle prouva qu'il étoit bienſéant aux femmes de ſavoir les Lettres & les Arts liberaux. Elle enleva les cœurs & les eſprits par la beauté du diſcours , par les graces de la prononciation ; tous les auditeurs étoient hors d'eux-mêmes. On ne lui fit point négliger la Poëſie Françoisé , de ſorte qu'elle y fut verſée. Il paroît qu'on façonna cette Princeſſe pour en faire un ſpectacle ſurprenant à la Cour. On fut peu ſoigneux de l'embellir des qualités eſſentielles du cœur , elle épouſa à l'âge de ſeize ans le Dauphin , & dès lors on l'appella la Reine Dauphine.

Henry II. étant mort , François ſe-

cond monta sur le trône. Elle regna avec lui quatre années ; ce furent les plus douces années de sa vie , dont elle passoit tous les momens dans les plaisirs. Elle étoit née pour éprouver l'excès du bonheur & de l'infortune. Elle auroit fixé sa destinée à finir ses jours en France ; mais la politique de Catherine de Médicis étoit trop contraire à ce projet ; le Duc de Guise en auroit tiré de grands avantages qui auroient fait ombrage à cette Princesse.

Dailleurs Marie Stuard comment auroit-elle pû décemment abandonner son Royaume ? Il y avoit un tempéramment qui pouvoit tout accorder ; si on n'eut pas trouvé Charles IX. qui n'avoit que douze ans trop jeune , il auroit épousé cette Princesse , alors il auroit regné en Ecoſſe par un Vice-roi.

Brantôme dit qu'il en étoit tellement amoureux qu'il ne regardoit jamais son portrait qu'il n'y eut les yeux collés de façon qu'il n'en pouvoit détacher ses regards. Il disoit que c'étoit la plus belle Princesse qui fut jamais née ; que le Roi son frere étoit trop heureux de l'avoir possédée : Brantôme le fait parler en jeune hom-

me en lui faisant dire qu'il avoit été plus heureux d'être son époux que d'être Roi. Quoiqu'il ne l'eut possédée qu'un si court espace de tems, il y a lieu de croire que si elle eut encore demeuré deux ans en France, le Roi Charles IX. qui étoit tyrannisé par ses passions l'auroit épousée.

2561.

Elle se vit obligée, après avoir temporisé quelque tems, de se rendre à Calais avec une compagnie nombreuse pour retourner en son pays. Elle trouva au Port deux Galeres & deux Navires de charge pour tout armement.

Après qu'elle eut fait six jours de séjour à Calais, elle fit des adieux fort tristes à tout le monde, & s'embarqua avec M. Daumalle Grand Prieur d'Elbeuf, & Messieurs Danville ses oncles, & force Noblesse.

A peine commençoit-elle à sortir du Port, & les Rames étoient elles mouillées, qu'elle vit entrer en pleine mer, & à sa vüe s'enfoncer un Vaisseau devant elle qui perit, & dont la plupart des mariniers se noyèrent pour n'avoir pas bien pris le courant. Elle s'écria, ah mon Dieu, quel augure de voyage est cecy ! La Galere étant enfin sortie du Port, il s'éleva

un petit vent frais ; on commença à faire voile. Marie Stuard s'appuya les bras sur la Galere du côté du timont ; elle se mit à fondre en larmes, jettant ses beaux yeux sur le Port d'où elle étoit partie , prononçant ces tristes paroles, *adieu France*, & les répétant à tout moment, elle continua cet exercice plus de cinq heures, jusqu'à ce qu'il commençât de faire nuit. On l'invita alors de quitter ce poste pour venir souper, elle redoubla ses sanglots en dilant, c'est bien a cette heure, ma chere France, que je vous perds entierement de vuë, puisque la nuit jalouse & envieuse du plaisir que j'ai de vous voir me le dérobe entierement par son voile noir, *adieu donc ma chere France, je ne vous verrai plus.* Elle ajoûta, je n'imite pas Didon, qui ne fit que regarder la mer quand *Ænée* la quitta, pour moi j'ai toujours les yeux attachez sur la terre. On eut bien de la peine à la faire souper. Avant que de se coucher, elle recommanda bien au rimonier que s'il voyoit le terrain de France avant qu'il fut jour de l'éveiller pour l'en avertir, & de ne pas s'embarraffer d'interrompre son sommeil. On n'avança gueres cet-

te nuit. Le vent cessa, on eut recours aux rames. Le jour paroissant, le terrain de France parut encore, le timonier avertit cette Princesse. Elle se leva sur son lit, & se mit à contempler la France tant qu'elle put; mais la Galere s'éloignant, éloigna son plaisir, & lui enleva tout ce qui lui restoit de contentement. *Adieu France*, s'écria-t'elle alors, *je ne vous verrai jamais plus*. Ah! continua-t'elle, si une armée d'Angleterre paroissoit alors, nous serions contrains de relâcher au Port d'où nous sommes partis pour nous sauver. Elle disoit cela parcequ'on étoit menacé de cette armée Navale.

Un Dimanche matin, avant qu'on arrivât en Ecoffe, il s'éleva un si grand brouillard, qu'on ne pouvoit pas voir depuis la poupe jusqu'à la proue. Ce brouillard dura tout le jour & toute la nuit jusqu'au lendemain à huit heures que l'on se trouva environné d'écüiels, de sorte que l'on eut péri si l'on eut avancé.

Marie Stuard témoigna que la mort lui étoit indifférente, & qu'elle ne songeoit à conserver ses jours, que parceque Dieu la destinoit à gouverner

un Royaume. Ce brouillard donna lieu d'augurer à bien des gens que le Royaume seroit broüillé & troublé, car les Prophetes sinistres ne manquent jamais.

On alla prendre terre au petit Luc, ensuite on se rendit à Lislebourg qui n'est qu'à une petite lieue delà sur des haquenées du pays fort mal harnachées. Quand la Reine les compara aux équipages de la France, ses regrets en furent plus amers.

J'ai tiré de Brantôme toutes ces circonstances qui ne sont pas dignes de la gravité de l'histoire, mais qui servent à amuser un Lecteur, & j'ai cru que je devois sacrifier quelque chose à son plaisir.

La Reine logea en bas de l'Abbaye de Lislebourg. C'étoit un beau bâtiment, & qui ne répondoit point au pays sauvage. On voulut sur le soir donner une serenade à la Reine, mais, bon Dieu, quelle musique de violons faux, de Pseaumes mal chantés ! On faillit à tuer l'Aumonier de la Reine qui se sauva. Qu'est-ce que cela m'annonce, dit la Reine ! n'est-ce pas le présage de bien des malheurs.

Avant que de raconter toute l'histoi-

re de Marie Stuard, j'ai crû que je devois dire l'incident tragique d'un Gentilhomme nommé Chatelart, dont Brantôme nous fait part. Cet Auteur nous en fait un portrait comme d'un petit Maître, car il y a eu de tout tems dans les Cours des Princes des gens de cette espece. C'étoit un Gentilhomme du Dauphiné, neveu du côté de sa mere du Chevalier Bayard à qui il ressembloit. Brantôme dit qu'il avoit l'ame très-belle, c'est-à-dire selon lui qu'il avoit de beaux dehors. *Il parloit très-bien, dit-il, & mettoit par écrit des mieux, & même en rimes, aussi bien qu'aucun Gentilhomme de France, usant d'une Poësie fort douce & gentille en Cavalier.* Voilà ce que Brantôme entend quand il dit qu'il étoit accompli, & qu'il avoit l'ame très-belle. Avec ce caractère de Poëte, & de faiseur de jolis vers, d'homme d'une conversation agréable, il s'insinua, & fut bien reçu de Marie Stuard. Nôtre petit Maître bien accueilli prit feu. Il accompagna la Reine à laquelle il se dévoua, elle le reçut agréablement, ne jugeant pas qu'il dût s'oublier. Chatelart conduit par sa passion, eut la témérité de se cacher sous le lit de

la Reine. Voilà la folie du petit Maître, il fut découvert. La Reine après une vive réprimande, lui pardonna, il n'en fut pas plus sage. Toujours conseillé par le même amour, il tenta la même aventure. La Reine craignant pour le coup que son indulgence ne portât atteinte à son honneur, le mit entre les mains de la Justice, qui le condamna à avoir la tête tranchée indignée d'une telle insolence. Il mourut avec beaucoup de constance, & lut sur l'échaffaud toute l'Hymne de la mort de Ronfard sans autre préparation à ce dernier passage, puis se tournant vers le lieu où il croyoit que la Reine étoit, il s'écria adieu la plus belle, & la plus cruelle Princesse du monde, & tendit ensuite le col au bourreau; digne mort d'un petit Maître à laquelle l'irreligion met le sceau.

Le Royaume d'Ecosse étoit partagé en Catholiques & en Protestans. Pendant que les premiers étoient ravivés d'avoir une Reine de leur Religion, & qui avoit beaucoup de zèle pour elle, les derniers étoient très-mortifiés d'en avoir une qui les regardoit comme hérétiques. Jacques Stuard son frere naturel étoit le plus animé.

contre la Religion Catholique à qui il faisoit la guerre. C'étoit son unique défaut. M. de Thou fait l'éloge de sa probité. On peut s'en tenir à cet Historien malgré les satires des partisans de la Reine Marie qui eut d'abord beaucoup de confiance en lui, elle le maria en 1561. & lui donna le Comté de Murrai dont il porta toujours le nom : la Reine changea d'idée, elle s'appliqua à l'abaisser suivant le conseil de ses oncles, parcequ'il étoit trop puissant.

Marie Stuard avoit pris à la Cour de France, suivant le conseil du Cardinal de Lorraine, la qualité de Reine d'Angleterre & d'Irlande, & avoit mis dans le fond du cœur d'Elisabeth qui avoit en partage cette Couronne un soucy mortel, parcequ'on l'avoit déclarée en même tems bâtarde & usurpatrice.

Elisabeth prévint Marie en lui envoyant une Ambassade magnifique où elle lui faisoit des assurances d'une sincere amitié qui ne coûtent rien aux Princes politiques.

Marie qui n'étoit pas si raffinée se livra à elle de bonne foi en lui envoyant un Ambassadeur qui lui donna

un diamant fort gros taillé en cœur , la priant de conserver ce gage de son amitié qui seroit toujours plus ferme que le diamant. La Reine Elisabeth lui envoya un gage semblable.

Après beaucoup de négociations , on conclut un Traité entre les deux Couronnes à ces conditions : que la Reine d'Ecosse ne prendroit plus les armes , ni les titres des Royaumes d'Angleterre & d'Irlande pendant la vie d'Elisabeth & celle de ses enfans , si elle en avoit , & que la Reine d'Angleterre auroit attention qu'il ne se fit rien qui pût affoiblir le droit qu'avoit la Reine d'Ecosse à la succession d'Angleterre ; cela se fit l'an 1561.

Il s'agissoit de marier la Reine d'Ecosse , elle étoit jeune , belle , Reine , d'une complexion ardente , & attiroit sur elle les regards de tous côtés. Tout le monde qui lisoit dans son cœur lui souhaittoit un époux. Elle avoit vécu trois ans avec beaucoup de sagesse , elle avoit failli à épouser l'Archiduc.

Mathieu Stuard Comte de Lenox , & Henry son fils Comte d'Arlay , avoient obtenu permission d'Elisabeth de passer en Ecosse pour voir la Reine Marie leur proche parente. Le fils

étoit un des hommes d'Angleterre le mieux fait , & de la plus belle prestance. Il n'avoit pas plus de dix-sept ans. On pouvoit dire que l'amour avoit versé sur lui toutes ses graces , & avoit eu en vuë qu'il fit fortune dans son empire. Dès qu'il se présenta à Marie Stuard , il trouva le chemin de son cœur , elle prit feu , ils s'entendirent d'abord , & ils crurent qu'ils étoient faits l'un pour l'autre.

Vainement la Reine Elisabeth voulut traverser leurs amours , & rappeler les Anglois , & donner le change en mettant sur les rangs le Comte de Leicester ; elle ne fit qu'attiser le feu , & hâter le mariage des deux amans. Bientôt cette Princeesse inconsante qui trouva bien du rabais dans son imagination méprisa son époux & lui ôta la connoissance des affaires.

Rien ne prouve mieux , quoiqu'en disent ses partisans , que sa vertu n'étoit pas soutenue par des principes solides , & qu'elle ne sçavoit pas se précautionner contre les degoûts que le tems amene. Comme elle sentoit du vuide dans son cœur , elle le remplit en y plaçant un homme d'une

basse naissance nommé David Rizzo, Italien qu'elle fit son Secrétaire; il étoit Musicien, homme laid, âgé, morne, & mal plaisant, c'est ainsi que le définit l'Auteur de l'Histoire de Marie Stuard imprimée en 1589. Elle l'admit dans une familiarité intime. Bientôt l'amour propre engendra chez lui un orgueil qui dégénéra en insolence. Il n'en falloit pas tant pour l'éblouir. Il osa le disputer au Roi par la magnificence de son train & de ses meubles, & par le rang qu'il tenoit auprès de la Reine; il faisoit tout ce que fait un homme qui court à sa perte. Ce qui piquoit vivement le Roi c'est que la Reine avoit pour Rizzo des distinctions capables de rendre son époux jaloux.

Le Roi indigné résolut de sacrifier cet homme de néant, chargé de la haine de tout le monde, qui le couvroit d'opprobre, aussi bien que la Reine.

Un soir que Rizzo soupoit chez la Reine, le Roi entra avec des gens armés, on nomme le Comte Morton, le Lord Ruthven, & le bâtard de Douglas. Il commanda à Rizzo de se lever de table; la Reine toute éplovée se jeta entre lui & les gens armés

trait qui dût attacher à lui ; il avoit au contraire toute la ferocité de sa nation , & au lieu d'inspirer de l'amour , il sembloit qu'il étoit né pour l'éloigner du cœur d'une femme. Mais il est réservé à des femmes d'un certain tempéramment de ne pouvoir pas haïr ce qui est le plus haïssable.

Le Roi qui avoit acheté la haine de Marie Stuard par le meurtre de Rizzo, se tint longtems éloigné d'elle. Il tomba malade , les Médecins jugerent qu'il étoit empoisonné , il fut réduit à l'extrémité. Je ne vois pas qu'on ait accusé Marie Stuard de lui avoir fait donner du poison. Qui pourroit concevoir qu'une belle Reine , dont le cœur est fait pour aimer , ayant aimé avec ardeur un bel époux, ait logé ensuite dans son cœur pour le même une haine violente jusqu'à travailler à le détruire ? Cela ne paroît pas être dans la nature , & peut servir à justifier cette Princesse du dessein qu'on lui imputa dans la suite d'avoir fait perir ce Prince , si l'on s'arrête d'abord aux premières idées qui se présentent.

Quoiqu'il en soit , la force du tempéramment du Roi lui fit vaincre son mal. Il se fit porter à Edimbourg , afin

de se reconcilier avec la Reine qui avoit témoigné desirer cette réconciliation. Elle le fit loger dans une maison à demi ruinée , où elle lui rendit visite , & se présenta à lui avec tous les dehors d'une véritable amitié. Si elle étoit coupable , & qu'elle méditât alors des projets de vengeance , de quelle noirceur ne devoit-elle pas être ? faloit-il qu'un beau corps ne logeât pas une belle ame.

Deux jours après ce Prince fut étranglé dans son lit par des gens que le Comte de Bothuel avoit envoyés pour cela. En même tems la maison fut emportée par une mine qu'on avoit faite au dessous ; quelques-uns disent que le Roi ne fut point étranglé , mais qu'il périt par l'effet de la mine. L'on publia aussitôt à la Cour que le Comte de Murray étoit l'auteur de cet assassinat ; le peuple le crût , & la créance en passa même en Angleterre & en France ; mais peu de tems après l'on fut désabusé & l'on reconnut que le Comte de Bothuel étoit le meurtrier du Roi , cela arriva l'an 1567.

Ce crime detestable peint d'un seul trait Bothuel , tel étoit le monstre

que Marie Stuard aimoit. Qui croiroit que la Reine l'eut épousé, après l'avoir fait déclarer innocent par les formalitez de la Justice. Ce mariage ne laissa aucune ressource de tendresse dans le cœur des sujets de la Reine, & le mépris ferma tout le retour à de tels sentimens. Je dirai malgré ses partisans, sans vouloir épouser la satire de Buchanam qui lui déclara la guerre dans son Histoire, que sa conduite contre la bienfaisance avec David Rizzo, le desir de se venger de son époux qui l'avoit blessée jusqu'au vif en ravissant la vie à son amant, ne me détermineroient pas à la condamner comme coupable du meurtre de son mari, quoique je sçache qu'il n'est point d'excès dont une passion déreglée ne soit capable, mais une présomption qui doit tenir lieu de certitude, suivant l'esprit du Droit Civil, c'est qu'elle épouse le meurtrier. Car combien de présomptions naissent de celle là ? Premièrement, elle est amoureuse du meurtrier, & l'on n'ignore pas que des amans n'ont qu'un même cœur, & une même ame, les mêmes pensées & les mêmes secrets. L'un a-t'il pû s'occuper tout en-

tier du même crime sans en avoir fait part à l'autre ; quand il auroit voulu le lui celer, il se seroit trahi lui-même.

Secondement, la vengeance qui embrasoit le cœur de cette Reine, n'est elle pas présumée lui avoir inspiré ce crime. On dit qu'elle jura de se venger.

Troisièmement, l'intérêt de sa passion lui a conseillé ce crime : *is fecit scelus cui prodest*. L'intérêt de nos passions, c'est le nôtre.

Quatrièmement, elle est soupçonnée violemment de l'avoir commis. Bouthuel en est accusé, elle voit que par ce mariage elle confirme ce soupçon, elle ne laisse donc pas lieu d'en douter, & par conséquent elle se déshonore entièrement. Rien ne l'arrête, elle sacrifie son honneur, & consent à acquiescer cette réputation. N'est-ce pas une preuve que la passion est si forte qu'elle l'oblige à lui immoler ce qu'elle a de plus cher & de plus précieux. Elle la contraint à tremper dans un si grand crime. Elle l'oblige à en recueillir le fruit. Non seulement la crainte de perdre son honneur, n'est pas un frein assez puissant, mais la crainte de subir la peine qu'elle mérite ne fait pas sur elle une impression assez forte

pour la retenir. Je ſçai bien qu'on a dit que M. de Montgeorge , amant de Madame Tiquet , n'étoit pas coupable de l'aſſassinat de M. Tiquet qu'elle avoit formé. Mais qu'on y prenne garde , il n'y avoit contre M. de Montgeorge que la ſeule préſomption de ſon amour encore entraînant-il bien des gens. La préſomption fondée ſur le deſir de la vengeance , & ſur le mariage ne ſe rencontroient pas , mais ici toutes ces préſomptions ſe réunifſent.

Un amant peut être capable du crime d'adultere , comme j'ai dit ailleurs , ſans être capable du crime d'aſſaſſiner un mari , quoique le premier crime ſoit une tentation du ſecond. L'honneur a mis un ſi grand intervalle entre ces deux crimes , que quand on a franchi l'un , on a bien encore du chemin à faire avant que de franchir l'autre. Il eſt conſtant parmi les hommes que le premier crime ne dépouille pas le coupable de ſon honneur , & ne lui ôte pas cette eſtime qui eſt cette vie précieufe dont nous vivons dans l'imagination des hommes. Les loix de l'honneur du monde n'arrêtent donc pas ſur le penchant du premier

crime , comme elles arrêtent sur le penchant du second , dont elles font regarder le coupable comme un monstre dans la société civile. J'ai aussi ajouté ailleurs que quand on pense que celui qui est coupable du premier crime , est présumé infailliblement coupable du second , on est un grand ignorant dans la science du cœur humain , puisque ces crimes étant si opposés , les pas qu'on fait dans la première voye n'approchent point de la seconde. Les fibres du cœur humain , qui conçoit le premier crime , sont bien autrement arrangées que celles du cœur qui conçoit le second , ce sont deux cœurs tous différens.

Qu'on rassemble toutes les présomptions , quelle force ne s'entreprendront-elles pas ? Marie Stuard amoureuse de Bothuel , meurtrier de son mari. Marie Stuard voulut se venger de son mari qui avoit fait assassiner son amant. Marie Stuard qui épouse le meurtrier que tant de raisons devoient lui interdire , après avoir consenti qu'il l'enlevât , & qui montre par là qu'après avoir fait tant de sacrifices , sa passion est si forte qu'elle ne lui permet pas de les faire vainement.

Ne peut-on pas dire après cela qu'on la voit elle-même pour assassiner son mari , armer la main du meurtrier. Après que cette Reine furieuse s'est souillée d'un tel crime , & a enflammé son amant de la même fureur dont elle est animée, ne doit-on pas dire que rien n'est plus pernicieux que la beauté.

Ce qui est de plus étrange , c'est que pour faire voir la nécessité où elle étoit d'épouser le Comte de Bothuel , elle répandit un écrit où elle disoit qu'elle ne pouvoit pas faire autrement ayant été enlevée par le Comte de Bothuel qui avoit couché avec elle contre sa volonté. On laisse à juger de quelle nature étoit cette violence : & comme Bothuel étoit déjà marié , on cassa le mariage.

On mettra encore en œuvre une présomption contre Marie Stuard. C'est sa complexion vive & ardente qui la rendoit capable de ce crime pour pouvoir se satisfaire. Ainsi on ne doit point s'emporter contre Buchanam qui a peint cette Princesse avec les couleurs les plus noires. Elle encherit elle-même par sa conduite sur ce portrait affreux.

Si un homme & une femme dans

le Droit Romain, accusés d'adultere, venoient à se marier, ils étoient punis de ce crime par la seule présomption que le mariage n'étoit qu'un effet de la même passion qui les avoit rendu suspects d'adultere, suivant la loi 34. au Code, *titulo ad legem Juliam de adulteriis, & stupro*, qui établit cette présomption certaine & concluante, comme une preuve de la vérité qui y conduit infailliblement. J'ai crû qu'on me pardonneroit cette digression dans mon histoire, afin qu'on connoisse bien Marie Stuard.

Les Grands d'Ecosse se liguerent contre le meurtrier de leur Roi (c'est ainsi qu'ils appelloient Bothuel), prirent les armes, & se mirent en campagne; la Reine marcha contre eux à la tête de ses troupes; mais étant imprudemment entrée dans leur camp, sur la confiance qu'ils la recevroient avec respect, ils se saisirent de sa personne, & l'amenerent comme en triomphe à Edimbourg, portant devant elle un étendart où étoit représenté le Roi mort. Ensuite par une résolution de l'assemblée des Grands, elle fut retenue prisonniere. L'on fit le procès au Comte de Bothuel qui fut

condamné à mort comme coupable du meurtre commis en la personne du Roi, mais il s'enfuit hors du Royaume, il se retira en Dannemarck où l'on croit qu'il fut empoisonné. D'autres disent qu'il y mourut de pure misere au bout de dix ans, & perdit l'esprit.

Les Confederés presserent la Reine de se démettre de la Royauté en faveur de son fils, & de donner le Gouvernement du Royaume à celui des Seigneurs qu'elle voudroit. Elle consentit par force à cette proposition, & nomma pour Regent du Royaume le Comte de Murrai qui étoit alors en France, où il s'étoit retiré dès que la Reine avoit été arrêtée, afin de n'avoir point de part à tout ce qui s'étoit fait contre elle, quoiqu'il crût que l'on ne pourroit rien entreprendre de trop violent. Il revint en Ecosse, la Reine Elizabeth conduisoit toute l'intrigue.

Marie avant que de se démettre du Royaume, fit sa protestation par un acte authentique, mais secret, contre la démission que ses Sujets lui arrachèrent par violence. Aussi-tôt Jacques VI. fils de Marie fut proclamé Roi d'Ecosse le 9. Juillet 1567. & le

Comte 'e Murrai Viceroy pendant la minorité de ce jeune Prince. Environ un an après la Reine se sauva de sa prison , & quantité de Noblesse s'étant renduë auprès d'elle , elle publia la protestation qu'elle avoit faite contre la violence de ses Sujets ; & sa démission fut déclarée nulle par ceux qui étant auprès d'elle , prétendirent représenter la Noblesse du Royaume. En dix jours elle assembla 7000. hommes avec lesquels elle marcha contre les Révoltés. Le Viceroy lui donna bataille avec 4000. hommes seulement , & remporta la victoire le 13. May 1568. Dès que Marie vit de dessus une éminence d'où elle regardoit le combat , que ses troupes étoient défaites , elle prit en diligence le chemin d'Angleterre , & lorsqu'elle fut arrivée sur les frontieres , elle fit sçavoir à la Reine l'état de ses affaires , & mit sa personne & sa fortune sous sa protection. Cette résolution ne fut pas approuvée de ses bons serviteurs , qui lui conseillèrent de passer plutôt en France.

Voici comme Brantôme , Partisan de Marie Stuard , raconte le fait ; *elle fut , dit-il , mise en prison dans un fort*

* D'autres disent que c'est le Château de Lochlevin. *Château, on dit que c'est Saint André en Ecosse* * ; y ayant demeuré misérablement captive près d'un an, elle fut délivrée par le moyen d'un fort honnête Gentilhomme du Pays, nommé M. Beton.

Voilà donc, poursuit-il, cette Reine en liberté qui ne chauma pas, & en moins de rien eut amassé une armée de ceux qu'elle estimoit ses plus fideles, & la menant la premiere montée en tête sur une bonne hacquenée, vêtue d'un simple cottillon, ou juppe de taffetas blanc, & coëffée d'une coëffe de crêpe dessus. Cette Princesse belle & généreuse comme une seconde Zénobie à la tête de son armée, la conduisoit pour affronter ses ennemis, & leur livrer bataille, mais hélas quel malheur ! ainsi qu'elle pensoit les siens venir aux mains avec les autres, & ainsi qu'elle les exhortoit & animoit par ses belles paroles, qui eussent pû émouvoir les rochers, ils vinrent tous à haussier leurs piques sans rendre combat, & tant d'un côté que d'autre vinrent mettre les armes bas, s'embrasser, se faire amis, & tous confédérés & conjurés ensemble firent complot de se saisir de leur Reine, & la prendre prisonniere, & la mener en Angleterre.

Selon Brantome , ce furent les Sujets qui la menerent en Angleterre , & selon tous les Historiens ce fut elle qui se déterminâ à y aller pour s'y réfugier.

Elisabeth eut un singulier plaisir quand elle se vit Marie Stuard entre les mains. Il lui échapa de dire : *voici le premier sujet que j'ai de me rejouir des maximes de ma politique depuis que je suis Reine.*

Elle avoit lieu de craindre qu'en donnant un azile dans son Royaume à une Reine qui avoit des droits sur la Couronne, l'hospitalité ne fut dangereuse ; elle résolut de la sacrifier à sa sûreté ; dut-elle acquérir une réputation de Princesse peu délicate sur sa probité , elle fit assurer à Marie qu'elle employeroit volontiers toutes ses forces pour la rétablir dans son Royaume. Elle lui fit dire que comme elle étoit chargée par la voix publique d'avoir fait mourir le Roi son époux , ou du moins de n'avoir fait aucune recherche d'un tel crime , & de garder à son service des gens accusés d'en être complices , elle ne pouvoit la voir avant qu'elle eut effacé ces mauvaises impressions. On

convint qu'Elisabeth écouterait sa justification. Elle lui fit donner des Gardes qui ne la quitterent point, de sorte qu'elle étoit déjà prisonnière, quoiqu'elle ne fut pas enfermée dans une prison.

Esclave des maximes, suivant lesquelles elle regnoit, elle se mit au dessus de la honte : Elisabeth envoya en Ecosse des Ambassadeurs pour négocier en apparence le rétablissement de Marie, mais ils ne mirent pas en œuvre des moyens efficaces : on se tromperoit fort, si on jugeoit du cœur d'un politique par ses actions. Marie de son côté y envoya Jacques Hamilton, Chef de sa Maison, la plus illustre d'Ecosse. Elle lui donna le titre de son Lieutenant général dans le Royaume, & l'adopta pour son pere, (titre inouï, excepté dans l'ancien tems) (a). Hamilton qui étoit comme exilé de son pays, fut ravi d'y retourner avec ce

(a) La coutume d'adopter étoit fort familière aux Romains qui l'avoient apprise des Grecs. Les Romains adoptés partageoient avec les enfans naturels, c'est pourquoi ils prenoient le nom & le surnom de celui qui les adoptoit ; seulement pour marquer leur extraction & leur naissance, ils joignoient le nom de la maison d'où ils descendoient, ou le surnom de la branche particulière d'où ils étoient issus.

titre honorable , mais il n'y fit rien qui répondit à l'attente de la Reine.

Ainsi Elisabeth s'enveloppa dans sa politique , elle engagea Marie à envoyer des Députés à Yorck. Elle obligea en même tems le Comte de Murray d'y venir. Marie pour se justifier des crimes qu'on lui imputoit , & produire ses pièces justificatives , & le Comte pour instruire son accusation ; Marie envoya ses Députés , le Comte de Murray y vint : mais l'un & l'autre ne conduisirent point leurs projets à leur fin , & la Reine Elisabeth , au lieu de prononcer s'en défendit. La conférence fut renvoyée à Hampton-court où elle n'eut pas plus de succès.

Dès lors la Reine Elisabeth forma le dessein de ne point relâcher la Reine Marie , & la fit transferer en plusieurs prisons , à Duri , Coventri , & enfin à Fotheringay qui est un Château éloigné de Londres de 25. lieues françoises , qui lui tint presque toujours lieu de prison.

Pendant que Marie Stuard étoit prisonnière en Angleterre , un quatrième époux étoit sur les rangs ; c'étoit le Duc de Norfolck suscitè par les partisans de cette Princesse. C'é-

toit un des plus grands Seigneurs & des plus riches d'Angleterre, qui se comparoit aux Souverains. On faisoit un secret de ce mariage à Elisabeth; comme la nouvelle en circuloit partout, elle l'eut bientôt appris. Elle manda le Duc de Norfolck, lui reprocha son imprudence & sa temerité d'avoir formé ce projet sans le lui communiquer; elle lui ordonna de s'en désister. Le Duc avoïa qu'il avoit consenti à la proposition, & promit d'y renoncer. Il quitta la Cour quelque tems après, comme s'il eut voulu reprendre ce dessein, mais il se repentit de cette démarche précipitée qui pouvoit faire naître des soupçons contre lui; il reprit le chemin de la Cour, & écrivit à la Reine pour lui demander pardon, & pria ses amis de lui parler en sa faveur. Se défiant de lui elle l'envoya à la tour. Quoiqu'il fut le chef du parti de Marie qui s'étoit formé pour elle pendant sa prison, la Reine le mit pourtant en liberté; parcequ'il protesta de bouche & par écrit qu'il ne pensoit plus au mariage de Marie qui y avoit pourtant consenti; soit que le parti sur toutes les vües qu'on lui proposoit lui convint, ou soit qu'elle l'en-

visageât seulement comme un moyen qui pût lui procurer sa liberté.

Le Duc de Norfolck ayant en effet repris le dessein d'épouser Marie, donna lieu de croire qu'en épousant cette Reine il prétendoit faire valoir les droits qu'elle s'attribuoit sur la Couronne d'Angleterre. On l'arrêta, on lui fit un crime d'Etat de son dessein, on le condamna à la mort, il fut exécuté quelques mois après.

Dès qu'on lui eut fait son Procès, on interrogea la Reine Marie. Elle ne nia point qu'elle n'eut consenti à épouser le Duc de Norfolck : mais elle dit que ce mariage étoit de l'avis des principaux du Conseil de la Reine Elisabeth. Elle se retrancha sur ses bonnes intentions en faveur d'Elisabeth, & de son Royaume. Le Comte de Murrai fut assassiné par un Hamilton d'une Arquebusade, & le Comte de Lenox fut Viceroy d'Ecosse, qui ayant été tué peu de tems après, le Comte Demarre fut élu Régent.

Marie fut détenue plus de dix-huit ans sous une garde fort étroite. Pendant ce tems-là, la Reine Elisabeth fit un traité avec le Roi d'Ecosse qui contenoit une ligue défensive & offen-

sive au sujet de la Religion Protestante que les deux Nations embrassoient. Mais quoiqu'elle eut traité avec le fils, elle ne laissa pas de se déterminer enfin à faire le Procès à la mere.

On accusa Marie d'avoir conspiré contre Elisabeth, ou du moins d'être complice des attentats qu'on fit à sa personne, on enleva à Marie tous ses papiers. On dit qu'Elisabeth intercepta une lettre que Philippe II. écrivoit à Marie Stuard, où il lui disoit : *je prie Votre Majesté d'avoir bon courage, puisque j'espere avec le secours de Dieu & celui de mes armes de vous voir bientôt sur le Trône, où vous verrés à vos pieds celle qui vous opprime maintenant.*

Cette lettre confirma Elisabeth dans sa résolution funeste à Marie.

On arrêta en même tems Nau & Curle, Secretaires de Marie, l'un François, & l'autre Ecoissois, & elle ne pût point leur parler. On fit faire le procès à quatorze des conjurés qui furent condamnés à mort, & ils avoüerent tout.

Nau & Curle confesserent qu'ils avoient écrit les lettres en chiffres qui avoient été trouvées dans le cabinet de leur maîtresse. Le cas de fai-

re le procès à une Reine étrangere, qui n'étoit pas venue en armes dans le Royaume, mais pour y chercher un azile en qualité de suppliante, étoit si extraordinaire, qu'il n'y a personne qui ne se récriât contre cette entreprise. On la fonda sur un Statut que le Parlement avoit fait depuis peu, où il condamnoit à des peines capitales ceux qui voudroient donner atteinte aux droits de la Reine Elisabeth, quelques moyens qu'ils missent en œuvre. La commission fut donnée pour faire le procès à Marie, & comme Elisabeth voulut s'assurer du succès du jugement, elle donna à Marie cent vingt Juges, tirés du Parlement, parmi lesquels étoient ses Ministres & ses Conseillers. Cette affectation étoit une grande injustice. C'est une circonstance qui rend ce procès bien odieux. Il y avoit environ quinze Juges Catholiques pour faire voir que Marie avoit été condamnée par ceux de l'une & de l'autre Religion.

Trente six des Commissaires se rendirent à Fotheringay, & notifierent à Marie leur commission. Elle répondit qu'elle étoit Reine, & nullement sujette de la Reine Elisa-

beth, qu'elle ne feroit rien qui pût porter préjudice à la dignité Royale & au Roi son fils. Elle persista deux jours sur l'incompétence de ses Juges. Elle se laissa enfin ébranler par Hatton l'un des Commissaires, qui lui dit que véritablement elle étoit accusée, mais qu'elle n'étoit pas condamnée. Que si elle étoit innocente, elle faisoit un tort extrême à sa réputation, en se laissant condamner par défaut; que la Reine seroit très-aïse qu'on ne put rien prouver contre elle, ainsi qu'il l'avoit ouï de sa propre bouche, lorsqu'il avoit pris congé d'elle.

Marie se borna à faire des protestations dont elle exigea l'enregistrement. Si Marie eut bien entendu ses intérêts, elle auroit persisté à dire qu'Elisabeth n'avoit point d'autre juridiction sur elle que celle que lui donnoit la force, & elle n'auroit point répondu. On croit qu'Elisabeth qui auroit vû qu'une Sentence par défaut attaquoit des principes inviolables, ne l'auroit pas fait rendre.

Les Juges étant assemblés au nombre de trente-six, Marie s'y rendit. Après qu'elle se fut assise sur un siège qui lui étoit préparé, & que les Juges eurent

eurent pris leur place, le Chancelier lui dit qu'elle étoit accusée d'avoir machiné la perte de la Reine, la ruine du Royaume & de la Religion Protestante; qu'ils étoient commis pour examiner & juger l'accusation & ses défenses. La Reine répondit qu'elle ne comparoissoit que pour mettre son honneur & sa réputation à couvert. Elle fit ses protestations. Le Chancelier en soutenant qu'elles étoient inutiles, ordonna qu'elles seroient enregistrées. On lût les lettres qu'on disoit que Babington principal conjuré lui avoit écrites, & ses propres lettres qu'on disoit qu'elle avoit fait écrire en chiffres, & les dépositions de *Savage* & de *Ballard*, conjurés. Rien n'étoit plus irregulier que cette procédure. Les lettres de Babington n'étoient que des copies appuyées sur une confession qu'il avoit fait, qu'il avoit écrit de pareilles lettres. Les trois conjurés qui dépositoient contre elle avoient été exécutés à mort sans lui être confrontés. C'est une loi reçue dans l'Univers, que l'on ne rend nul jugement criminel sur le fondement de la preuve testimoniale sans confrontation.

Marie dit qu'à l'égard des lettres en

chiffres, on s'étoit servi des chiffres qu'elle avoit en France pour les contrefaire.

Dailleurs on se fendoit sur la déposition de ses Secretaires ; ils étoient pleins de vie, & ils ne lui furent point confrontés. Ainsi on doit envisager le jugement rendu contre Marie comme le jugement le plus injuste pour la forme qui ait jamais été rendu indépendamment du fonds.

La Cour s'étant rassemblée à Westminster dans la Chambre étoilée le 25. Octobre, fit venir devant elle Nau & Curle qui confirmèrent par serment leurs précédentes dépositions. Après quoi la Sentence fut prononcée.

On disoit dans la Sentence que depuis le premier Juin de l'année 1586. Babington avoit fait du vû & scû de Marie, plusieurs machinations contre la Reine Elisabeth ; que Marie elle-même avoit conduit les entreprises.

Les Juges déclarèrent que la Sentence ne portoit aucun préjudice au Roi d'Ecosse. Quatre jours après ils se rassemblèrent, la confirmèrent, & prièrent la Reine de la faire exécuter. Que delà dépendoit le repos du Royaume & celui de la Religion. Que

Marie & ses partisans étoient si opiniâtrés dans leurs mauvais desseins , qu'il n'y avoit aucune esperance de les reduire autrement. Que tant qu'elle vivroit, la Reine auroit en elle une ennemie & une concurrente implacable ; qu'il paroïssoit par ses lettres qu'elle portoit une haine mortelle à tout le Royaume ; qu'on avoit des preuves manifestes de la conspiration qu'elle & ses partisans avoient fait de tuer la Reine ; & qu'elle s'étoit même persuadé cette maxime execrable : que ce seroit faire un sacrifice à Dieu que de faire mourir Sa Majesté ; que par consequent laisser vivre une telle femme , ce seroit mettre le Royaume, la Religion & Sa Majesté en un peril manifeste ; puisque l'impunité est ordinairement la source de toutes sortes de malheurs dans un Etat.

On fit un mystere de la teneur de la Sentence , & l'on ne publia pas même la peine que le jugement portoit.

L'esprit de la Reine Elisabeth flot-
toit entre le desir qu'elle avoit de sacrifier Marie à sa sûreté & sa politique , & la crainte qu'elle avoit de se rendre odieuse à tout l'Univers , si elle

faisoit ce sacrifice ; & parceque toute la honte de cette injustice rejaillissoit sur elle, elle n'oublia rien pour s'y soustraire , l'écarter d'elle , & la rejeter sur tout autre objet. Elle pria les deux Chambres de chercher quelqu'autre expedient que la mort de Marie pour dérober elle & son Royaume au danger qui les menaçoit. Ils en chercherent, & n'en trouverent point. Elisabeth témoigna une plus grande inquiétude , & fit une peinture fort vive de sa triste destinée , en se voyant exposée à l'essuyer dans toute son étendue. Telle est la comedie qu'elle joua , & pour suivre son role , elle fit publier la sentence dans Londres. Elle disoit dans le préambule qu'ayant été informée des machinations de la Reine d'Ecosse , les Seigneurs de son conseil , & plusieurs autres l'avoient instamment suppliée de la mettre en Justice , & de la faire juger de la maniere la plus honorable ; & que sur ses vives prieres elle avoit fait expedier une commission , & qu'après un examen très-exact , les Juges avoient donné leur Sentence de cette maniere : *Que Marie avoit violé le Statut fait l'année précédente. Que le Parlement*

ayant examiné la Sentence , & les preuves sur lesquelles elles étoient fondées , en avoit demandé l'exécution , malgré les fréquentes instances pour faire en sorte qu'on cherchât d'autres moyens. Qu'ainsi touchée de son propre intérêt & de celui de son Royaume , elle avoit ordonné que la Sentence fut notifiée à ses bons sujets.

Dès que cette affaire fut devenuë publique , on entendit crier partout qu'il n'y avoit plus de sureté pour la Reine , tant que Marie seroit au monde , on demanda hautement sa mort. Plusieurs Seigneurs se jetterent aux pieds de la Reine , pour la prier d'avoir pitié d'eux & de leur famille , & de pourvoir par la mort de Marie à la sureté de la Religion & du Royaume.

Après la Sentence , elle balança encore , jusqu'à attendre que le Parlement la sollicitât deux fois de l'exécuter , & elle voulut s'exposer au reproche qu'il lui fit de lui refuser justice. Elle envoya l'ordre pour executer la Sentence , & témoigna le lendemain qu'elle avoit changé de pensée. Elle ne prit point de mesures pour contre-

mander l'ordre. Enfin les grimaces & les façons qu'elle fit sont infinies.

Quand on eut appris en France & en Ecoſſe l'Arrêt qu'on avoit répandu contre Marie, le Roi envoya inceſſamment M. de Bellievre en Angleterre, & le Roi d'Ecoſſe Milord Gray pour fléchir Eliſabeth, & lui repréſenter qu'elle n'avoit aucune juridiſtion ſur Marie, & qu'elle ſoiſſilleroit ſa gloire de l'injuſtice la plus enorme, ſi elle entreprenoit de la juger & de la condamner; qu'elle violeroit le Droit des Souverains.

La Reine qui entendoit le latin répondit : *Quod delinquens in alieno territorio, & ibi repertus punitur in loco delicti, nullâ habitâ ratione dignitatis honoris, aut privilegii.* C'eſt-a-dire, que lorsque quelqu'un a commis un crime dans un Pays où il n'eſt pas domicilié, il eſt puni dans le lieu du délit, ſans qu'on ſoit retenu par ſa dignité, ſa prééminence, ſon privilège. Ainſi ces Ambaſſadeurs employerent leur éloquence en pure perte. Eliſabeth étoit endurcie contre tout ce qu'on pouvoit lui dire : elle fit publier partout la Sentence de mort, & Marie lui écrivit la lettre ſuivante.

MADAME,

J'apprens que je suis condamnée à mort contre toutes les Loix Divines & humaines ; je suis Reine comme vous , Madame , une Reine n'a point droit d'en juger une autre. Pouvés - vous dire que Dieu vous ait donné cette autorité ? Il a établi les Rois pour juger les hommes ; mais lui seul s'est réservé le pouvoir de juger les Rois : vous avez attenté , Madame , au droit de Dieu , & vous avez renversé l'ordre qu'il a établi dans le monde. Qu'elle confusion n'y introduiroit pas un Roi qui non content de dispenser sa justice dans son Royaume , voudroit la dispenser dans un autre , & entreprendroit de juger les Rois qui doivent y regner ? Il diroit à Dieu : Seigneur , vous avez établi les Rois pour juger les hommes , & vous vous êtes arrogé le droit de juger les Rois ; voilà les limites que vous avés prescrites , semblables à celles que vous avez mises à la mer ; c'est pour cela que vous dites , que vous êtes le Roi des Rois. J'ai crû pourtant que je pouvois m'attribuer votre titre en jugeant une Reine. Croyez-vous , Madame , que vous seriez bien fondée de parler ainsi au

Dieu vivant. Comment justifierés-vous l'audace avec laquelle vous avez usurpé un droit qu'il s'est réservé. Ignorés-vous, Madame, qu'il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu jaloux de son autorité à laquelle on a attenté. Voilà, Madame, ce qui regarde la forme du jugement.

Quant au fonds, comment avez-vous pû me convaincre des crimes dont vous m'avez accusée, sans m'avoir recontré & confronté les témoins ? L'interrogatoire que vous m'avez fait subir n'est pas la partie la plus essentielle du procès ; pourquoi dit-on que le témoin est le juge de l'accusé ? c'est que sa déposition est son jugement ; il y trouve ou son absolution, ou sa condamnation, quand le témoin se conforme à la vérité. Ainsi s'il s'en écarte, ou qu'il veuille la dérober entièrement, on ouvre la voye à l'accusé par le recontrément & la confrontation de ramener le témoin à la vérité, & de le confondre. Lui refuser cette voye de droit, c'est l'opprimer, c'est vouloir le condamner en le désarmant des moyens de se défendre. Vous en avez usé de-même sur le chef de la conspiration dont vous m'avez accusée contre votre Etat & votre personne.

Il paroît d'abord impossible que dans ma prison j'aye pû tremper dans ce crime , puis que toutes les lettres que j'écrivois, & qu'on me rendoit passoient par les mains de ceux à qui ma garde étoit confiée. Ils n'auroient pas permis que j'eusse usé d'aucun chiffre par le droit qu'il croyoient avoir de voir tous mes secrets. Tout ce que j'ai fait n'aboutissoit qu'à me procurer la liberté. Si je suis criminelle , tous les prisonniers le sont. Voilà votre conduite envers moi , Madame ; permettez-moi de vous la présenter sous sa véritable face. Persecutée , opprimée par mes sujets , échappée de la prison où ils avoient eu l'audace de me retenir , je me réfugie dans votre Royaume , je me jette entre vos bras , vous m'embrassés pour m'étouffer. A qui faites-vous ce traitement , à une Reine que vous appelez Sœur ; à qui vous avés envoyé un diamant pour gage de votre amitié. Ai-je dû m'attendre à un pareil retour de la votre ?

Après vous avoir mis devant les yeux toute mon affaire en peu de mots & les sujets essentiels que j'ai de me plaindre , je me borne à présent aux graces que j'ai à vous demander. Je passe légèrement sur toutes les indignités qu'on m'a fait es-

suiver en votre nom dans la prison , le détail en seroit trop long. Puisque vous renfermez ma vie dans un court espace de tems , permettez que mon Aumonier me prépare à la mort , & me ménage les secours spirituels qui me sont nécessaires, jusqu'à ce qu'il ait recueilli mes derniers soupirs. Souffrés que je sois servie de deux femmes de chambre auxquelles il ne soit pas permis de m'abandonner. Que je meure publiquement , sur tout en présence de mes domestiques , afin qu'ils puissent rendre témoignage de ma mort dans la Religion Catholique , Apostolique & Romaine dont je fais profession. Ne m'enviez pas cette gloire dont je suis extrêmement jalouse. Si vous avez quelque vestige de l'ancienne amitié que vous m'avez témoignée , qu'il soit permis à mes domestiques de se retirer librement , & de jouir de la petite récompense que la pauvreté où je suis m'a permis de leur laisser. Que mon corps soit porté en France pour y être enterré. Voilà les graces que je vous demande par les liens de notre parenté , par la mémoire d'Henry VII. nôtre ayeul commun , par la qualité de Reine que je porterai jusqu'à la mort , & que le public lira sur mon tombeau quand on ne me la donneroit pas.

Je ne finirai point cette lettre sans rappeler que vous avés secondé mes ennemis qui m'ont ôté la couronne pour la transférer à mon fils dans le berceau. J'ai été moins sensible à cette injure, qu'à la douleur qu'on m'a causé en éteignant sa tendresse pour moi, & en l'élevant dans une autre Religion que la mienne. Songez que le seul intérêt de la vraie Religion peut vous permettre de lui ravir le dépôt de votre couronne qui vous a été confiée. Dieu vous la fasse connoître cette vraie Religion : tremblés, vous qui avés jugé une Reine en attendant au droit de Dieu; vous serés jugée par le Roi des Rois.

Cette lettre, si Elisabeth a été curieuse de la lire, a dû la frapper; on n'a pas appris qu'elle ait produit aucun effet. On envoya aux Comtes de Scharesbury & de Kent qui étoient chargés de faire exécuter l'Arrêt, ce jugement qui la condamnoit à mort, & on leur donna ordre d'assembler toute la Noblesse d'alentour afin qu'elle prêtât main forte à l'exécution. Ils le dénoncerent à la Reine Marie; elle leur répondit avec un visage serain: qu'elle savoit l'ordre qu'ils avoient reçu, que le plutôt ne seroit que le meilleur pour elle; qu'on l'exécutât, puisqu'elle alloit changer une

couronne périssable contre une autre qui seroit éternelle. Elle avoit pris dans sa prison l'esprit de la pénitence.

Elle demanda du tems au Comte de Scharesbury pour mettre ordre à ses affaires. Vous pouvez, lui dit-elle, m'accorder cette grace, puisqu'elle dépend de votre Commission, ainsi qu'elle le porte. *Non, non*, lui répondit-il rudement ; *tenés-vous prête, Madame, demain entre sept ou huit heures du matin. On ne prolongera pas le délai d'un moment.* Le Comte de Kent voulut entreprendre de lui inspi- rer de la fermeté pour soutenir la mort & ses approches. Elle lui répon- dit qu'elle n'avoit point besoin de ses bons offices ; que sa Religion l'avoit prévenuë, qu'elle lui auroit une obli- gation que rien n'égaleroit, si il lui faisoit venir son Aumônier. Le Com- te de Kent lui repliqua qu'on lui laisse- roit voir son Confesseur en présence de tout le monde, & qu'elle ne pour- roit point lui parler en secret. Elle écrivit à son Confesseur :

J'ai été attaquée aujourd'hui sur ma Religion ; les Hérétiques m'ont offert de me consoler à la veille de ma mort. Bou- ryon & d'autres vous diront que j'ai fait

ma protestation de la foy en laquelle je
veux mourir ; je vous ai demandé pour
me confesser, ce qu'on m'a refusé inhumai-
nement. Je me vois obligée de reconnoître
en général l'énormité de mes péchés & de
m'en accuser. Je vous supplie de passer
cette nuit pour moi en prieres , & de de-
mander que Dieu me regarde avec un œil
misericordieux. Envoyez-moi l'absolu-
tion générale ; je vous demanderai par-
don devant tout le monde. Suggestez-moi
par écrit les prieres les plus touchantes ,
& les plus propres à mon état. Je vous
recommanderai au Roi , il vous conser-
vera vos Benefices : fortifiés-moi dans les
pensées les plus nécessaires à mon salut.
Elle écrivit ensuite au Roi , à la Rei-
ne Mere , à Monsieur , à Madame de
Guise. Dans toutes ses lettres elle
leur disoit que leur mémoire étoit vi-
vement gravée dans son ame ; qu'ac-
cablée de peines depuis vingt années ,
elle en voyoit le terme avec une gran-
de satisfaction. Elle leur envoya à tous
des présens proportionnés à l'état d'u-
ne Reine prisonniere. Elle demandoit
au Roi qu'après sa mort , il destinât
une partie de son doüaire pour ré-
compenser ses domestiques. Elle fit
son testament où elle nommoit le Roi

Catholique au Royaume d'Angleterre & d'Ecosse à la place de son fils au cas qu'il embrassât la Religion des Calvinistes.

Si les Rois n'ont droit d'appeller à la Couronne que ceux que le sang y appelle, sur quoi étoit-elle fondée à faire cette nomination ?

Elle envoya ensuite querir sa Maison depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; fit ouvrir ses coffres , supputa ce qu'elle avoit , le leur partagea suivant les regles de la justice distributive, conformément aux services qu'ils lui avoient rendus, à sa condition présente, & au rang qu'ils tenoient chez elle. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici Brantome à cause que sa naïveté est expressive. *Elle partagea*, dit-il, *à ses femmes tout ce qui lui pouvoit rester de bagues, de carcans, de liettes & accoutremens, leur disant à tous, que c'étoit avec beaucoup de regret qu'elle n'avoit davantage pour leur donner & récompenser, mais qu'elle s'assûroit que son fils satisferoit à sa nécessité, & pria son Maître-d'Hôtel de le faire entendre à son dit fils, à qui elle envoyoit sa bénédiction, le priant de ne point venger sa mort, laissant le tout à Dieu à en ordonner à ses*

divines volontés, & leur dit adieu à tous, sans larmoyer aucunement, mais au contraire les consolait, & leur disoit qu'il ne falloit pas qu'ils pleurassent sur le point de la voir bienheureuse en contre échange de tant de malheurs qu'elle avoit eus; puis les fit tous sortir de sa chambre réservé ses femmes.

Il étoit nuit, elle se retira en son Oratoire où elle pria Dieu plus de deux heures les genoux nuds contre terre, car ses femmes s'en apperçurent, & puis elle s'en vint dans sa chambre, & leur dit : je crois qu'il vaut beaucoup mieux, mes amies, que je mange quelque chose, & que je me couche après, afin que je ne fasse rien demain d'indigne de moi, & que les forces ne me manquent point. Elle prit seulement une rotie au vin, elle s'alla coucher, & dormit d'un léger & court sommeil. Elle employa une partie de la nuit en prières; elle se leva deux heures avant le jour, & s'habilla avec une propreté recherchée. Elle prit une juppe de velours noir, en disant à ses femmes : mes amies, je vous aurois laissé cette juppe, si je n'étois pas obligée d'aller à la mort un peu honorablement, & d'y être un peu distinguée. Voilà un

mouchoir broché en or , ajouta-t'elle , que j'ai destiné pour me bander les yeux. Quand il en faudra venir là , dit-elle , à une de ses femmes , je vous ai réservée cette fonction. On ne vit jamais une présence d'esprit plus merveilleuse ; cet état ne pouvoit être que le fruit d'une grande fermeté d'ame , & d'un long exercice dans la vertu , car elle étoit depuis plusieurs mois instruite de sa destinée. Elle se retira dans son Oratoire ayant dit plusieurs particularités à ses femmes qu'elle chargea de rapporter au Roi de France , aux Reines , & à ses parens. Ce qu'on admira fut qu'elle ne dit rien dans ses discours qui tendit à inspirer la moindre vengeance. Cela prouve encore que par la pratique des vertus , elle s'étoit nourrie de la Morale Chrétienne. Elle communia dans son Oratoire avec une Hostie consacrée que le Pape Pie V. lui avoit envoyée , & qu'elle avoit toujours gardée avec une extrême religion. Elle se répandit en longues oraisons. Elle vint ensuite dans sa chambre , & s'assit auprès du feu en parlant à ses femmes pour les consoler , oubliant que c'étoient elles qui devoient la consoler elle-même ; met-

tant en œuvre les motifs de la Religion & de la Morale les plus solides & les plus touchans. Elle leur disoit que rien n'étoit plus vain que les félicités de ce monde les plus éclatantes; qu'elle avoit été Reine de France, ensuite d'Ecosse; que la nature, la fortune l'avoient élevée au faite des grandeurs humaines, & que dans le dernier période de sa vie, elle mourroit de la main du bourreau. Que ses honneurs, & ses grandeurs avoient abouti à la plus grande infamie. Qu'elle pouvoit servir d'exemple depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Qu'elle avoit une consolation dont la douceur inondoit son ame, & l'empêchoit de trouver ce calice amer: c'est qu'elle étoit innocente, & mourroit pour la Religion: qu'elle souhaitoit que malgré le déplaisir mortel que ses domestiques auroient de la voir mourir sur un échaffaut, qu'elles y fussent présentes, parcequ'elle ne pourroit pas avoir de plus fideles temoins de la vérité, qui la garantissent mieux des atteintes que ses ennemis lui voudroient porter. Marie croyant mourir pour la Religion, elle pensoit que sa mort pouvoit être utile, ainsi

elle prenoit des mesures pour que rien ne pût la ternir. Elle achevoit à peine ces paroles, que l'on vint heurter fort rudement à la porte ; ses femmes se doutant que c'étoit l'heure qu'on la venoit querir, voulurent faire résistance d'ouvrir, mais elle leur dit : *mes amies, cela ne sert de rien, ouvrez.*

Dabord il entra un Scherif avec un baton blanc à la main, qui après avoir fait dans sa chambre deux allées & deux venuës, dit deux fois, *me voici venu.* La Reine jugeant que l'heure de son supplice approchoit, prit à la main un petit Crucifix d'yvoire.

Les Comtes de Scharesbury & de Kent, Commissaires, entrèrent ensuite. La Reine alla au-devant d'eux, & leur dit : *Messieurs, j'ai été cette nuit plus vigilante que vous ; ne croyés pas, que j'aye aucun ressentiment contre la Reine Elisabeth ma sœur, ni contre vous qui avez fait la recherche de mon procès.* Elle tenoit ce langage avec une douceur & une fermeté admirables. Elle persuadoit sa sincérité avec une éloquence qu'elle sembloit emprunter de sa beauté. Jamais on ne la vit plus belle. Son malheur donnoit

du relief à ses appas. Les Commissaires malgré la sévérité de leur justice parurent émus. Elle mit sa main sur l'épaule d'un des Milords, parce que sa longue prison lui avoit causé une sciatique qui l'obligeoit de marcher avec peine, & s'appuyant ainsi sur lui elle alla au lieu du supplice. Elle avoit la tête couverte d'un voile, & portoit une couronne à sa ceinture.

Les Commissaires témoignèrent qu'ils ne vouloient pas que ses femmes la suivissent dans le lieu du supplice, de peur que par leurs cris & leurs lamentations, elles ne causassent du désordre, & ne troublassent l'ordre de la Justice. *Eh quoi, Messieurs, leur dit-elle, voudriés-vous user d'une si grande rigueur que de ne pas leur permettre de m'accompagner ! je vous promets que je leur imposerai silence, les contienrai, & les ferai venir quand il faudra. Que j'obtienne au moins cette faveur de vous.* Ils ne purent lui résister.

Elle fut conduite d'abord dans une Galerie où ses Juges l'attendoient. Son Ecuyer Malvio se mit à genoux devant elle, & fondant en larmes, lui demanda ses derniers ordres : *Ne pleurez pas, lui dit-elle, rejouissés-vous plû-*

tôt de ce que *Marie Stuard* va être bientôt délivrée de tous ses maux. Je vous prie seulement de dire à mon fils que je meurs constante dans la Religion Catholique , & que je le prie pour l'amour de Dieu qu'il veuille toujours demeurer ferme dans la foi de ses peres ; d'aimer la justice , de conserver ses peuples en paix , & de n'entreprendre jamais rien contre la Reine *Elisabeth*. Je n'ai au reste rien fait de préjudiciable à l'*Ecosse* , & je meurs toute affectionnée à la France.

Le lieu de l'exécution étoit dans la Sale , au milieu duquel on avoit dressé un échaffaut large de douze pieds en quarré , & haut de deux , tapissé de méchante serge noire.

Elle entra dans cette Sale avec la même majesté , la même grace que si elle fut entrée dans une sale de bal. On n'a jamais vû aux approches de la mort cet air de grandeur.

Quand elle fut auprès de l'échaffaut , elle appella son Maître d'Hôtel ; elle lui dit , *aidés-moi à monter , c'est le dernier service que je reçois de vous* , & lui repeta tous les discours dont elle l'avoit chargé pour les rapporter au Roi son fils ; puis étant sur l'échaffaut , elle s'assit sur une chaise ; le Greffier lui lut sa Sentence.

On eut la cruauté de lui refuser la consolation de mourir assistée par son Directeur. On lui donna le Docteur Richard Fletcher , Doyen de Peter-bourrow.

Je ne rapporterai point le discours qu'il lui fit , il reussit merveilleusement à la fatiguer. Elle l'interrompit trois ou quatre fois pour se débarrasser de lui comme d'un vain discoureur. *M. le Doyen* , lui dit-elle enfin , *je vous prie de vous taire , & de me laisser en repos , de ne vous pas tourmenter inutilement vous-même : je vous assure que je suis ferme dans l'ancienne & véritable Religion Catholique pour laquelle je suis résoluë de répandre mon sang.* Le Doyen lui répondit : *Madame , je vous supplie de changer de sentimens , de vous repentir de vos pechés passez & de vous appuyer uniquement en la foi de Jesus-Christ.* A quoi elle répliqua : *M. le Doyen , ne vous mettés pas en peine de cela , car comme je suis née dans la Religion Catholique , je suis aussi entièrement résoluë d'y mourir.*

Les deux Comtes qui assistoient à ce discours du Doyen , voyant que la Reine l'écoutoit avec chagrin , lui dirent : *Madame , nous prierons Dieu*

avec le Doyen , afin qu'il lui plaise d'éclairer votre esprit , & qu'il vous montre le chemin de la véritable connoissance de Dieu & de sa parole. A quoi la Reine répliqua : Messieurs, si vous voulez prier avec moi , je vous en aurai obligation , & je le regarderai comme une grande faveur que j'aurai reçue de vous , mais je ne me joindrai jamais avec vous pour prier Dieu à vôtre maniere , puisque Dieu ne vous a pas fait la grace d'être de la même Religion que moi. Le Comte de Kent lui répondit à cela , qu'il étoit fâché de son obstination ; que Dieu vouloit qu'on le possedât dans le cœur , non qu'on le tint à la main. La Reine lui répliqua encore : qu'elle tenoit à la main la figure de Jesus-Christ (a) pour mieux se ressouvenir de son saint nom. A quoi le Comte répondit : quoique vous ayez refusé d'entendre la grace que Dieu vous présentoit , nous ne laisserons pas de le prier qu'il vous fasse misericorde. A quoi

(a) Les Images sont les livres des ignorans , & nous remettent à tous dans l'esprit les originaux , ou les mysteres qu'ils représentent. Elles nous portent à la reconnoissance envers Dieu , à l'imitation des Saints ; à la piété. Nous ne croyons pas qu'il y ait en elles aucune divinité , ni aucune vertu ; nous ne leur adressons pas nos prieres , mais à Jesus-Christ , ou aux Saints que ces images représentent. Nous ne mettons pas nôtre con-

la Reine répliqua enfin : *priés-le de votre côté, je le prierai aussi du mien.* On se mit à genoux. Le Doyen fit la prière à la manière des Réformés, elle pria comme les Catholiques : ils se seroient accordés s'il eussent dit ensemble le *Pater*. La Reine fit alors venir ses femmes. Elle baisoit souvent le Crucifix qu'elle tenoit à la main, & disoit ces paroles : *Seigneur qui avez autrefois étendu vos mains pour sauver tout le genre humain, recevez moi quoique je sois une misérable pecheresse dans vos mains misericordieuses.*

La Reine protesta alors qu'elle n'avoit point attenté à la vie de la Reine Elisabeth ni à l'Etat ; qu'elle n'étoit coupable que d'avoir voulu chercher sa liberté ; qu'il n'y a point de prisonnier à qui on ne put imputer le même crime. Qu'elle s'estimoit très-heureuse, parceque sa Religion étoit la cause de sa mort ; qu'en la sanctifiant par

fiance en ces images, au lieu que les Idolâtres la mettoient en leurs idoles : loin que Dieu ait condamné l'usage des statuës & des images, il l'a autorisé comme on le voit dans l'Ecriture. Ce fut par ordre de Dieu que Moïse mit au dessus de l'Arche d'alliance l'image des Cherubins, & qu'il fit élever le Serpent d'airain, & Dieu approuva les figures des Bœufs ou d'autres animaux dans le Temple de Salomon *.

* Exode 25.
18. Nom.
21. 8. 9. 3.
Reg. 7. 29.

un si grand motif, on lui ouvroit le chemin du Ciel.

Elle fit ensuite à genoux des prières pour le Pape, les Rois de France & d'Espagne, pour la Reine d'Angleterre à qui elle pardonna sa mort. Elle pria pour son fils, pour les peuples d'Angleterre & d'Ecosse; sa charité n'oublia rien.

Cela fait, elle appella ses femmes pour lui aider à ôter son voile noir, sa coëffe, & ses autres ornemens; (a) l'une desquelles entrant dans la sale, voyant sa maîtresse entre les mains des bourreaux ne put se défendre de crier & de gémir. La Reine lui ayant fait signe, le doigt sur la bouche, elle se contint; & comme le bourreau vouloit se mêler de la servir, elle lui dit: *ah mon ami, ne me touche point.*

(a) Voici les habits qu'on lui ôta, ainsi qu'ils sont désignés dans son histoire imprimée en 1579. Un voile de crêpe blanc qui la couvroit depuis la tête, & qui traînoit à terre. Sa coëffure de même étoffe qu'elle avoit accoutumée de mettre dans ses plus beaux atours. Un grand manteau de satin noir goffré de paremens de Marthe d'un grand prix, doublé de taffetas noir. Les manches pendantes à longue queue, & le collet à l'Italienne. Un pourpoint de satin noir; une jupe de velours cramoisy brune; une valquine de taffetas velouté, des calçons de futaine bleu, des bas de soye bleue, des jartieres de soye, & des escarpins de maroquin.

Toutefois,

Toutefois , dit Brantome , elle ne put l'empêcher , car après , dit-il , qu'on eut abaissé la robe jusqu'à la ceinture , ce vilain la tira par le bras assés lourdement , & lui ôta son pourpoint , son corps de cotte , avec le collet bas , de sorte que tout son col , & sa belle gorge qu'elle avoit couverte si modestement , malgré sa précaution , trahit alors sa modestie.

Elle-même s'accommoda le plus diligemment qu'elle pouvoit , en disant , qu'elle n'étoit pas accoutumée à se déshabiller devant le monde , ni à se servir de pareils valets de chambre. Il pouvoit bien y avoir trois cens personnes.

Le bourreau se mit à genoux , & lui demanda pardon , à quoi elle répondit : qu'elle lui pardonnoit aussi-bien qu'aux auteurs de sa mort , comme elle esperoit que Dieu lui pardonneroit. Elle portoit une croix d'or où il y avoit de la vraie Croix avec une image de nôtre Seigneur qu'elle vouloit donner à une de ses demoiselles. Le bourreau s'y opposa quoi qu'elle lui eut promis que la demoiselle lui payeroit trois fois la valeur. Ainsi étant préparée à subir le supplice , elle baïsa ses demoiselles , leur donnant avec sa bé-

nédiction congé de se retirer en faisant le signe de la Croix sur elles, & voyant qu'une d'elles ne pouvoit s'empêcher de pleurer, elle lui imposa silence, en lui disant qu'elle avoit répondu que ses femmes ne troubleroient point l'assemblée par leurs pleurs & gémissemens. Elle leur dit de se retirer doucement, de prier Dieu pour elle, & de rendre témoignage comme elle étoit morte dans l'ancienne, sainte, & Catholique Religion. L'une d'elles lui ayant bandé les yeux de son mouchoir qu'elle avoit réservé, elle se jeta incontinent à genoux, & sans qu'on vit la moindre impression de la crainte de la mort sur son visage, elle récita le Psaume 31. *In te Domine speravi non confundar in aeternum*, &c. Après qu'elle l'eut achevée, elle se baissa, & mit la tête sur le billot, disant à haute voix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, &c. Un des bourreaux lui tenoit les mains, & l'autre lui coupa la tête avec une hache, en deux coups ne l'ayant pû faire du premier. Celui qui lui avoit tenu les mains prit la tête, & l'ayant montrée aux assistans, se prit à crier : Dieu garde nôtre Reine ; à quoi le Doyen ajoûta : ainsi puissenz

perir les ennemis de Dieu, & ceux de la Religion. Le même bourreau décoëffa la tête, afin de montrer ses cheveux qu'elle avoit déjà blancs, comptant de la rendre méprisable par là. Elle n'étoit pas vieille, puisqu'elle n'avoit gueres plus de quarante ans; mais ses soucis, ses chagrins, lui avoient blanchi ses cheveux. Un Historien a raconté ainsi cette execution : deux bourreaux prirent Marie l'un d'un côté, & l'autre de l'autre par les épaules, la mirent à genoux la voulant coucher. Elle étendoit le col, & prioit toujours Dieu; continuant de la coucher sur le ventre tout de son long, ils lui firent mettre le col sur le billot préparé pour cet effet vers le bout de l'échaffaut. Un bourreau levant une hache par le taillant, de la façon de celles qui servent à fendre le bois, lui donna un coup par derriere qui n'entroit pas bien avant; le second coupa une partie du col, & le troisième acheva. Brantome dit que le second coup lui enfonça les attifets dans la tête.

Après cette catastrophe tragique, qui arriva le 28. Février 1587. les demoiselles de Marie Stuard s'adresserent à Paulet son Gardien & Géolier,

& le prièrent de lui confier son corps , afin qu'elles pussent le dépouiller quand tout le monde seroit retiré , & pour que le bourreau ne la touchât plus , ni lui fit aucune indignité , promettant de lui donner toute la dépouille. Paulet brutalement ne les écouta pas , & les fit sortir hors de la sale. Voilà une ferocité qui auroit été bien éloignée de nos mœurs ; c'est ce qui montre la difference qu'il y a de Nation à Nation : ainsi le bourreau eut le corps à sa discretion ; il la déchaussa , & il s'appropriâ tous les ornemens Royaux. Il y en a qui ont dit qu'on lui ôta la dépouille , & qu'on lui en paya la valeur.

Brantome est mon garant de tous ces faits. Il avoue qu'il a été instruit dans un livre françois qui a pour titre : *Histoire & Martyre de la Reine d'Ecosse , & Douairiere de France* , à Paris , chez Guillaume Bichon rue saint Jacques au Bichon , en 1589.

Rien n'est plus édifiant que la mort de la Reine Marie. Quoique ses passions auxquelles elle s'est livrée , l'ayent mise dans une situation où elle commit de grands crimes ; comme on a lieu de le juger , elle les a expié par

sa longue prison , & s'est exercée dans les vertus Chrétiennes , de sorte qu'on peut dire que transformée dans une autre elle-même , elle nous a donné le spectacle d'une héroïne dont la Religion a tout l'honneur.

Sixte V. qui étoit sur la Chaire de saint Pierre , qu'on regarde comme un grand politique , & dont le foible étoit d'admirer , sans mesurer son admiration à la Religion , tous ceux qui possédoient l'art de regner , s'écria en apprenant cette mort , parlant de la Reine Elisabeth : *ô l'heureuse Reine qui a été trouvée digne de voir tomber à ses pieds une tête couronnée.*

Ce Pape ne considéroit parmi les Rois qui regnoient en Europe qu'Henry IV. & Elisabeth , & il disoit de cette Reine que s'il l'eut épousée il auroit mis au monde des Héros.

Après la mort de Marie Stuard, l'injustice de son supplice se présenta à Elisabeth dans toute son horreur. Elle crût qu'elle devoit se réfugier dans son hypocrisie pour imposer à tout le monde , & persuader qu'elle n'avoit point part à cette action, ayant cependant signé l'Arrêt de sa mort.

Le même jour que le peuple apprit

à Londres que l'on avoit coupé le col à cette Reine, on fit des feux de joye, comme si l'Angleterre avoit eu quelque glorieux succès. Elisabeth ayant mis la tête à la fenêtre, demanda pourquoi l'on faisoit ces réjouissances. On lui répondit qu'on les faisoit au sujet de l'exécution de la Reine Marie. Sur quoi affectant un grand étonnement elle répliqua : *Quoi la Reine Marie est donc morte ! qui est-ce qui l'a fait mourir ? on m'a donc trompée ?* Après cela la Reine s'enferma pendant trois jours dans son appartement sans voir personne, & fit dire par ses Officiers & Domestiques *qu'elle ne pouvoit se consoler de la mort de la Reine Marie.* Elle parut ensuite dans un grand deuil, & fit sçavoir qu'on lui feroit plaisir de lui rendre des visites de condoléance sur la mort de cette Reine.

Tous les Ambassadeurs prirent ce parti ; elle ne leur parla dans les audiences qu'elle leur donna *que du déplaisir qu'elle avoit de voir mourir une Reine dans son Royaume sans ses ordres exprès, ajoutant qu'on devoit avoir plus de respect pour des têtes couronnées.*

On ne voit pas dans l'Histoire un si grand exemple de dissimulation : tel

a été Cromwel sur un pareil modele.

La Reine vint au point où elle voulut faire le procès à Davisson qui avoit envoyé l'ordre de l'exécution que la Reine avoit signé. Elle le taxa de désobéissance, comme s'il eut agi contre son intention. Elle voulut que la conduite des Conseillers qui avoient jugé, fut examinée à la rigueur; elle ne leur accorda leur pardon, que parcequ'elle reconnut qu'ils avoient failli par un excès de zele pour elle & pour le Royaume. Davisson fut seul sacrifié. Il demeura long-tems en prison où la Reine lui envoyoit de quoi subsister. Dans le dessein où elle étoit de dérober cette action aux hommes, elle auroit voulu se la dérober à elle-même, mais la pouvoit-elle voiler à l'œil invisible du Dieu vivant. Elle écrivit dans cet esprit au Roi Jacques. On appelleroit cette lettre le chef-d'œuvre de la dissimulation, s'il étoit possible qu'elle eut pû se déguiser jusqu'à persuader qu'elle étoit innocente.

Elisabeth poussa la curiosité jusqu'à vouloir être instruite de la conformation du corps de Marie Stuard; car on parle d'un rapport que fit Water

Médecin demeurant à Stansfort à trois lieues du Château de Fotheringay, accompagné du Chirurgien du village, de quelques soldats, de Paullet qui étoit le Concierge, & du Prevôt. Jamais on ne vit un corps mieux conformé & plus parfait; il sembloit que la nature l'eut formé le compas à la main pour en conduire surtout les parties extérieures à la perfection. Quelle en devoit être la rondeur & la fermeté avant que la mort les leur eut ôté. Quel n'en étoit pas l'éclat éblouissant. C'est la jalousie de cette beauté si rare qui entra dans le dessein que forma Elisabeth de la perdre; car quelque beauté que l'on donne à Elisabeth, il s'en faut bien qu'elle approchât de celle de Marie, & qu'elle put lui être comparée. Elle fut également poussée par sa politique. Au reste ses parties intérieures furent trouvées sans aucun vice, bien constituées, & comme destinées à durer long-tems.

La Reine Elisabeth qui étoit venue à son but en faisant mourir la Reine Marie, & l'ayant soumise à sa justice en la confondant avec ses sujets, crut qu'elle la devoit distinguer par les obseques qu'elle lui fit faire six mois après sa mort.

Ces obseques auxquels on dépensa douze mille livres sterling, furent fort magnifiques. On a raison de dire que de belles obseques sont la marque ordinaire du chagrin de ceux qui n'en ont guères.

Marie fut enterrée à Peterborow près de la Reine Catherine : on lui fit bâtir une Chapelle & un Tombeau de marbre, où l'on n'épargna rien.

Malgré tous les honneurs qu'on lui faisoit, on retint prisonniers tous ses domestiques dans le Château de Fotheringay, sans qu'on leur permit de parler à personne. Ils n'eurent la liberté que long-tems après.

Jacques VI. fils de Marie témoigna d'abord beaucoup de ressentiment de la mort de sa mere, mais la politique l'eut bientôt apaisé, & le Royaume d'Angleterre dont il devoit hériter, & dont il ne vouloit pas se fermer la voye qui l'y conduisoit, étouffa tous les sentimens de la nature. Ce fut la cause qui l'attacha à la Religion Protestante. Il ne pouvoit pas ignorer que sans la Religion Catholique dont sa mere faisoit profession, Elisabeth n'auroit pas pû en faire la victime de sa politique.

La tragédie qu'elle fit jouer, fut le sujet de l'entretien de tout le monde. Les Protestans en ont parlé comme d'une action de Justice qui tient sa place dans sa vie sans la défigurer. Plusieurs Catholiques la racontent comme une injustice criante, comme un violement des droits des Souverains, comme un attentat horrible à leurs Majestés. Ils l'envisagent comme une martyre pour nôtre Religion; ils ont crû que pour nous conduire à cette idée, ils devoient faire son apologie, & la représenter comme innocente des crimes qu'on lui impute.

Je n'ai pas jugé que je dût faire violence aux règles sur lesquelles est fondée la vérité de cette histoire, ni renverser & mépriser les preuves évidentes qu'on oppose, mais je n'ai pas jugé aussi que les crimes dont Marie s'est souillée, eussent donné à Elisabeth aucun droit de la punir. Elisabeth elle-même a attenté par l'exemple qu'elle a donné dans Marie Stuard à ses propres droits de Souveraine, qui sont de ne pouvoir être jugée que par Dieu même : c'est une erreur de dire que Marie s'étant réfugiée en Angleterre est devenue sa justiciable, ayant conspiré contre la Couronne

& la vie de la Reine Elisabeth. Mais pour exposer la chose telle qu'elle est, & montrer en même tems combien le procédé de la Reine Elisabeth est odieux, il faut dire que Marie avoit imploré sa protection, qu'elle s'est prévaluë de ce que Marie s'est mise entre ses mains pour la retenir prisonniere étant en paix avec elle, & que dans la suite, sous prétexte de conspiration qu'elle dit que Marie a tramée contre elle, elle la fait juger, condamner à mort, & exécuter.

C'est une maxime certaine que la Justice d'un Souverain n'est point subordonnée à celle d'un autre Souverain: c'est le droit du Royaume où regne le Souverain: ainsi Elisabeth en soumettant à sa Justice Marie, a violé les droits de l'Ecosse. C'est encore une maxime certaine qu'un Souverain ne dépend que de Dieu: ainsi Elisabeth a entrepris sur les droits de Dieu même. C'est un principe incontestable qu'un Roi porte toujours avec lui le caractère de Roi dans son Royaume & hors de son Royaume. Un des principaux traits de l'image de Dieu, c'est la Justice du Souverain; elle n'a ce caractère que parcequ'elle n'est infé-

rieure à personne , & qu'elle est seule supérieure dans le ressort de sa Souveraineté.

On n'ignore point un trait de François premier dans sa prison à Madrid. Il jouïa si heureusement avec un Grand, qu'à la fin du jeu, il gagna une somme immense. Le Grand piqué de son malheur, en payant le Roi, lui dit avec beaucoup de fierté : *Garde cela pour ta rançon.* Ce Prince à qui on ne manquoit pas de respect impunément, donna un coup d'épée sur la tête à ce Grand qui mourut peu de jours après de sa blessure. Les parens de ce Seigneur demanderent justice à Charles V. qui ayant appris ce qui s'étoit passé, leur dit : François premier a bien fait, tout Roi est Roi partout. Christine Reine de Suede ayant abdiqué son Royaume, vint en France, où elle fit mourir le Marquis de Monaldeschi, son Grand.Ecuyer, dans la Galerie des Cerfs de Fontainebleau, parcequ'il étoit coupable d'avoir publié des faveurs qu'il avoit reçus de cette Reine. Louis XIV. ne traita point d'attentat a sa justice l'entreprise qu'elle avoit fait, parcequ'il jugea que pour se venger, un Souverain pouvoit exercer sa justice partout.

On ajoutera que le repos des Royaumes & la tranquillité des Sujets exigent que les droits des Souverains soient inviolables , que le bon ordre regne là dessus. Ce seroit plonger le Royaume dans l'anarchie & une confusion horrible , s'il étoit permis de donner atteinte aux privileges des Souverains , & si on pouvoit les confondre avec leurs Sujets. La Reine Elisabeth s'exposoit à descendre de son trône en renversant les loix sur lesquelles sa Souveraineté étoit établie. On lui attribue pourtant une action héroïque de justice que je vais raconter.

Marie Lembrun Ecoissoise avoit été au service de Marie Stuard ; elle se maria à un Ecoissois à qui cette Reine accorda plusieurs graces. Il fut si affligé de la triste destinée de Marie Stuard, qu'il mourut le même jour que cette Reine fut décapitée.

Marie Lembrun qui aimoit tendrement son mari , & qui étoit très-attachée à cette Reine , forma le dessein de venger ces deux morts sur la Reine Elisabeth qui les avoit causées. Elle se déguisa en homme , & se fit appeller Antoine Spark , & se dit Ecoissois. Elle

cacha deux pistolets sous ses habits , elle se détermina à se glisser dans la foule ; quand Elisabeth iroit à sa Chapelle , elle vouloit tirer un de ses pistolets sur cette Reine , & se tuer de l'autre , pour se dérober à la Justice. Quand on est né avec un grand courage , il n'est point d'extrémité où nous ne soyons portés par une passion violente.

Un jour que la Reine se promenoit dans ses jardins , Marie Lembrun voulut exécuter son dessein. Elle perça la foule avec trop de précipitation , un de ses pistolets tomba , & fut apperçu par un des Gardes de la Reine , qui se saisit de cette Ecoissoise. Le Comte d'Essex & d'autres Seigneurs vouloient qu'on la menât en prison , parcequ'on lui avoit trouvé sur elle l'autre pistolet. Mais Elisabeth la fit approcher , & lui demanda qui elle étoit. Je suis femme , répondit-elle , quoique je sois habillée en homme. J'ai été plusieurs années au service de Marie Stuard que vous avez fait mourir si injustement ; mon mari est mort de déplaisir de voir mourir une Reine si innocente sa bienfaitrice. Comme j'aimois beaucoup ma maîtresse & mon

mari , j'avois résolu de venger au péril de ma vie leur mort par la votre : il est vrai , lui dit-elle , que j'ai souffert au dedans de moi-même de violens combats ; mais j'ai éprouvé que rien ne peut détourner une femme courageuse de la vengeance , lorsqu'elle y est excitée par l'amour : son nom qu'elle apprit , & le son de sa voix , & ses traits que l'on se rappella , la firent connoître à plusieurs personnes qui se souvinrent de l'avoir vûe chez Marie Stuard.

Vous avez donc crû , lui dit la Reine , de faire votre devoir en m'assassinant ; que pensés-vous que je doive faire ? me demandez-vous cela , lui dit Marie Lembrun , en qualité de Reine , ou de Juge ? Quand Elisabeth lui eut dit que c'étoit en qualité de Reine , vous devés donc , reprit le faux Spark , me faire grace. Quelle assurance , lui dit Elisabeth , me donnez-vous que vous n'abuseriez point de cette grace , & que vous n'attenteriez pas une seconde fois à ma vie ? Madame , répondit l'Ecossoise avec beaucoup de fermeté , la grace que l'on veut donner avec tant de précaution n'est plus une grace , ainsi vous pouvez en user en Juge.

Elisabeth se tournant vers des Seigneurs de sa Cour : Depuis trente ans, dit-elle, que je regne, personne ne m'a encore donné une si belle leçon ! Quoique tout le monde lui conseillât d'abandonner Marie Lembrun à la sévérité des loix, elle lui accorda la vie. L'Ecoissoise eut assez de présence d'esprit pour lui dire : si vous voulez que la grace que vous m'accordez me soit utile, faites-moi conduire sûrement hors du Royaume, & jusques sur les côtes de France. La Reine lui accorda encore ce qu'elle lui demandoit ; elle se jeta aux genoux de la Reine pour la remercier. On ne sçait ce qu'on doit le plus admirer, ou la fermeté de Marie Lambrun, ou la clémence héroïque d'Elisabeth. C'est une réparation qu'elle vouloit faire à la mémoire de Marie Stuard. Elle avoit sacrifié toutes les loix à la politique ; elle crut par cette générosité pouvoir expier ce sacrifice odieux.

On finira en découvrant les véritables crimes de Marie Stuard aux yeux d'Elisabeth, & on expliquera les causes de sa condamnation auxquelles elle ne pouvoit pas se dérober.

Premierement, elle étoit petite-

filles de Marguerite , fille d'Henry VII. & sœur d'Henry VIII. ainsi son droit étoit plus solide que celui d'Elisabeth qui avoit été appelée à la succession d'Henry VIII. quoiqu'elle eût été déclarée sa bâtarde. Anne de Boulen, mere d'Elisabeth avoit épousé Henry VIII. avant que le divorce de Catherine d'Arragon , sa première femme, eut été prononcé. Quoi de plus irrégulier ! Ce mariage a toujours été nul. Il avoit habité avec elle plus de vingt ans. Le droit de Marie Stuard du premier coup d'œil effaçoit celui d'Elisabeth ; on peut dire que celui-ci ne le balançoit pas , & que le premier étoit d'autant plus favorable , que Marie Stuard avoit un fils , au lieu qu'Elisabeth étoit sans posterité. L'esperance qu'elle donnoit depuis qu'elle étoit montée sur le trône n'étoit qu'une comédie.

Secondement , on a déjà dit que Marie Stuard étoit Catholique ; c'étoit un crime impardonnable , elle avoit acheté la haine des Protestans , le parti dominant ; sa Religion la faisoit paroître infiniment coupable.

Troisièmement , elle étoit d'une beauté si rare , qu'Elisabeth qui aspi-

roit par ses agrémens à se distinguer des Princesses , étoit une aussi foible concurrente de cette Princesse pour la beauté que pour la Couronne , eu égard à la valeur de ses droits. Qu'on juge si Marie Stuard pouvoit n'être pas la victime d'Elisabeth.

On ne voit nulle part qu'on ait exécuté Nau & Curle Secrétaires de Marie , & par conséquent qu'on leur ait fait leur procès ; on ne les a ouï que comme témoins. Pourquoi en a-t-on usé de la sorte , c'est parcequ'on les a regardé comme des Sujets obligés d'obéir à leur Reine , d'où il s'ensuit que la Souveraine elle-même , qui a le droit de les mettre à l'abri de la Justice , ne peut pas y être exposée par les ordres qu'elle leur prescrit qui en sont exemts.





FILIATION

RECLAME'E ,

*Sans Acte de Baptême , sans
une véritable possession d'état ,
sur le fondement de plusieurs
fortes conjectures.*

P A R M I les plaisirs de l'esprit , nul selon moi plus exquis que celui des Spectateurs des combats de deux Avocats qui dans une affaire importante s'efforcent de l'emporter l'un sur l'autre par la force de leur Logique. Ils parent mutuellement les coups qu'ils se portent , étudient le foible de la Cause de leurs adversaires , & s'efforcent de les vaincre par l'endroit où ils sont à découvert ; image naturelle des combats des anciens Athletes qui faisoient pour se vaincre jouter leur force , & par leurs efforts long-tems égaux , balançoient la victoire , jusqu'à ce que la destinée ou l'adresse

de l'un le rendit supérieur à l'autre.

On verra dans l'affaire suivante que M^e. Cochin & M^e. de Laverdy ont épuisé toutes les ressources de leur génie pour défendre leurs Cliens. Si le premier a vaincu, sa victoire a sa source dans la bonté de sa cause fondée sur les regles & les maximes. Le dernier a tout mis en usage pour se prévaloir des conjectures, & donner la face la plus favorable à ses moyens, mais il ne pouvoit l'emporter sur le premier qui a manié avec une éloquence vehemente les grandes maximes qui parloient pour lui.

Plaidoyer
de M^e. de
Laverdy
pour la Da-
me de
Bruys,

Voici comme M^e. de Laverdy qui parloit pour la dame de Bruys qui reclamoit l'état de fille du Marquis & de la Marquise de la Ferté Seneterre, épouse en secondes nœces du Marquis de Boudeville, a arrangé les faits de son histoire; il les a ajustés au besoin de sa cause, ainsi on n'y doit ajoûter foi que lorsqu'ils sont bien établis.

La Marquise de Boudeville est devenue grosse en 1704. sur la fin du mois de May, elle ne quitta point le Palais Royal pendant les neuf mois de sa grossesse. Lorsqu'elle crût toucher au moment de l'accouchement,

elle eut recours à la demoiselle Benac son amie qui occupoit une maison rue des Bons Enfans ; cette maison parut propre à son dessein , on y pouvoit aller par les cuisines du Palais Royal.

Le 11. Février 1705. sur le soir , la Marquise de Boudeville sentit les premières douleurs. Maisonneuve son domestique alla chercher Desforges Chirurgien qui vint , & qui jugea qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. La Marquise de Boudeville fut conduite chez la demoiselle Benac.

Elle accoucha sur le minuit. L'enfant qui fut une fille fut reçue par Desforges , elle passa dans les mains de Françoise Boucher femme de chambre de la Marquise , qui ayant suivi sa maîtresse assista aux couches.

Celle-ci remit l'enfant à Maisonneuve , qui dès la pointe du jour prit un carrosse sur la Place du Palais Royal , enveloppé dans un manteau rouge , il porta cette enfant chez la Fauvergue que l'on avoit retenuë pour nourrice , & lui donna ordre le lendemain de la porter à saint Merry pour y être baptisée , & elle la fut sous les noms de fille de pere & de mere supposés.

La Marquise de Boudeville qu'on a

laissé chez la demoiselle Benac y passa le reste de la nuit, & le soir du jour suivant elle se fit reporter dans sa maison.

Lorsque l'enfant eut été pendant dix-huit mois chez la Fauvergue nourrice, on l'en retira, on la conduisit rue de Grenelle chez la Mondevis, sœur de l'une des femmes de la Marquise de Boudeville. La Mondevis étant morte, on mit l'enfant rue Neuve des Petits Champs chez la nommée Brunier sœur de la Mondevis.

Voilà bien des faits précis & suivis que la dame de Bruys allègue, pourquoi n'a-t-elle pas été reçue à la preuve ? Que l'on suspende son jugement.

Enfin en 1711. le Marquis & la Marquise de la Ferté ayant pris un Hôtel rue Neuve des Petits Champs, comme ils se trouverent logés plus au large, ils souhaitterent d'avoir leur fille sous leurs yeux. La dame de Bruys entroit alors dans sa sixième année.

• La Brunier chez qui l'enfant étoit en pension la suivit dans l'Hôtel, & y resta avec elle. On donna à l'enfant le nom de Mimi, nom d'affection qu'elle a porté jusqu'à son mariage. Elle reçut son éducation de la Marquise,

élevée sous ses yeux dans son appartement, par ses soins, mangeant à la table du Marquis & de la Marquise dès l'âge de six à sept ans, servie par leurs domestiques, tenuë en habits comme auroit été leur propre fille. Musique, danse, clavecin rien ne fut épargné ; on lui donna les plus grands Maîtres. A mesure que l'enfant croissoit, l'affection de sa mère augmentoit. La Marquise ne paroissoit point aux spectacles, aux promenades, dans la compagnie, sans avoir avec elle la petite Mimi ; elle la mene en visite, elle la présente partout, la dame de Bruys mange avec la compagnie, elle y fait des parties de jeu. La Marquise vantoit-elle en Sologne chez la Duchesse de la Ferté sa mere, elle y mene la petite Mimi qui mange à la table de la Duchesse.

Lors du mariage du Prince de Soubise, petit-fils de la Duchesse de Vantadour, avec Mademoiselle d'Epinoy, la Marquise mene la petite Mimi à Versailles où le mariage devoit être célébré.

La Marquise veuve encore, & prête à former de nouveaux engagements, crut qu'il seroit à propos d'établir sa

filles ; elle se proposa de consommer en la mariant le sacrifice de son état. Elle projette de la marier avec le sieur de Bruys Lieutenant Colonel d'Infanterie. Il accepte la proposition , il va à Bayonne pour en faire part à son pere , & obtenir son consentement ; celui-ci fait difficulté de l'accorder. La Marquise fait écrire au sieur de Bruys deux lettres par la demoiselle de saint Jean sa meilleure amie qui les signe au nom de la Marquise , elle y met en œuvre les expressions les plus insinuanes pour engager le sieur de Bruys à prendre le parti qu'on lui propose.

La Marquise fit conduire la petite Mimi au Couvent de Belle-Chasse par la demoiselle de saint Martin son amie & sa confidente. Mimi resta six mois au Couvent à raison de huit cens livres par an. Afin de lui acquérir un domicile sur saint Sulpice, différent de celui de la Marquise , elle fut mise à Belle-Chasse sous le nom de la demoiselle la Lande.

Le tems du mariage approchant , on fut obligé de lever l'Extrait-Baptistaire de la dame de Bruys où on lui donnoit pour pere Guillaume de la Salle ,

Salle , & pour mere Antoinette Barriere qui n'ont jamais existé , selon la Dame de Bruys.

Comme elle étoit mineure , & que ce pere & cette mere ne paroissent point , l'on convoqua une assemblée d'amis par l'ordonnance du Magistrat. Ils nomment à la demoiselle un tuteur qui l'autorise pour le mariage qu'elle étoit sur le point de faire.

Le contrat de mariage fut passé ensuite. Le nom qu'on donne à la dame de Bruys est celui de Marie de la Salle ; on la dit fille de Guillaume de la Salle & d'Antoinette Barriere ; le contrat ne comprend point de dot , la Marquise n'y paroît point , le sieur de Bruys lui constitue 15000. livres de Doüaire , & trois mille livres de préciput.

Le mariage est célébré le 2. Juin 1723. ce mariage se fait de grand matin. La Marquise fait tous les frais de la nôce , habits , bijoux , repas , mais elle n'assiste point à la bénédiction nuptiale. Si elle craint de paroître à l'Eglise , dit M^c. de Laverdy , elle s'en dédommage , & vient joindre les nouveaux époux ; elle passe le reste de la journée avec eux , & dès

cependant user d'une contrainte qu'on n'avoit point connuë jusqu'alors. L'arrangement dont on convint fut que la dame de Bruys ne se trouveroit point chez la Marquise lorsque le Marquis y seroit, elle étoit même obligée de se cacher pour écrire à la dame de Bruys.

Mais elle sçavoit se dédommager d'une contrainte si cruelle, elle étoit continuellement dans la maison où étoit la dame de Bruys, & elle faisoit toute la dépense.

La dame de Bruys tombe dangereusement malade à Paris. La Marquise ne consulte plus que son cœur; elle ne connoît plus de ménagement. Dès le matin elle vole chez elle, elle n'en sort qu'à minuit, elle y envoie jusqu'à deux ou trois fois la nuit; elle se faisoit éveiller pour en apprendre des nouvelles, qu'auroit fait de plus la mere la plus tendre?

La dame de Bruys rétablie, & en état de soutenir le carrosse, elle retourna à Bayonne avec son mari.

Icy nouvelles lettres de la Marquise, elle sçait le jour que la dame de Bruys doit arriver à Bayonne, elle prend ses mesures pour qu'elle trouve de ses let-

tres en arrivant , & quelles lettres !

Je ne rapporterai point toutes celles qu'écrivoit M^e. de Laverdy , je me contenterai d'en mettre ici une qui peut faire juger des autres.

Ce lundy 30. Juillet 1730.

Je voudrois pouvoir vous cacher ma douleur , ma chere Mimi , afin de ménager la votre , mais il ne m'est pas possible de me taire sur le chagrin dont je suis pénétrée depuis le cruel moment de nôtre séparation. Chaque jour me la fait sentir plus vivement , & rien ne m'en peut distraire que l'inquiétude que j'ai de l'évenement de votre voyage. Je tremble pour votre santé dans l'état où vous êtes ; la fatigue de la poste , & les chaleurs excessives qu'il fait depuis deux jours. J'espere que je recevrai de vos nouvelles avant votre arrivée à Bayonne ; j'en attens , & j'en desire avec une impatience égale à mes sentimens ; je connois les vôtres , mon cher cœur , & je suis bien sûre qu'ils ne se démentiront jamais pour moi. La preuve que j'en exige c'est de vous bien ménager , je vous promets la même chose de mon côté. Le tendre attachement que j'ai pour vous me fait aimer la vie ; j'en desire la prolongation pour contribuer au

bonheur de la votre, loin comme de près ; c'est surquoi vous devez absolument compter. J'ai soupé tous les soirs chez M. Dargen depuis votre départ & avec des compagnies insupportables. La maîtresse de la maison m'en a dédommagé avec une amitié & des regrets qui redoublent ma tendresse pour elle. Je dinai hier chez Fonp, où il ne fut question que de vous. Je n'ai pas entendu parler du Philosophe manqué, je souhaite qu'il se rende la justice de ne plus venir chez moi ; ma maison m'est devenue odieuse, tout y ressent la tristesse de votre départ. Vous avez fait une impression sur tous ceux qui vous ont connue qui est bien flatueuse, car il n'y a ni petits ni grands qui ne chantent vos louanges.

Je dirai que rien n'est plus pur pour le stile, ni plus délicat pour les sentimens que cette lettre ; les autres sont à peu près de la même force, elles peuvent servir de modele dans l'art d'écrire des lettres, cet art de rendre si bien les sentimens de la nature, n'a jamais été connu de tant d'épistolaires célèbres.

Dans les lettres de la Marquise, la nature parle avec une élégance faite pour elle ; mais ce que l'on admire,

si l'on adopte le système de madame de Bruys, c'est qu'au milieu de cette tendresse qui remplit le cœur de la Marquise, il ne lui échappe point d'expression qui caractérise la maternité & la filiation. S'est-on jamais tant possédée quand l'on aime avec une si grande violence ?

Les lettres se succèdent rapidement, le chagrin de la Marquise de se voir séparée de la dame de Bruys y éclate partout, on y trouve l'amour le plus tendre, cet amour ingénieux fournit à la Marquise un expédient pour rejoindre la dame de Bruys, elle se fait ordonner les eaux de Bannieres qui n'est qu'à vingt lieues de Bayonne.

C'étoit un prétexte pour aller voir la dame de Bruys & sa petite famille.

Les eaux de Bannieres sont ordonnées, la Marquise s'applaudit de l'expédient, le Marquis se met du voyage, par-là le projet de la Marquise est déconcerté : nouvelles lettres à ce sujet écrites de Bannieres; quels traits employés pour exprimer sa douleur sur ce contre-tems !

Enfin toute la ressource de la Mar-

quise est de s'entretenir de la dame de Bruys qu'elle ne peut pas voir, elle trouve aux eaux des Dames de Bayonne, elle s'unit à elles pour pouvoir s'entretenir de la dame de Bruys ; ces Dames partent-elles pour s'en retourner à Bayonne, elle leur remet des présens pour la dame de Bruys, c'étoit des bijoux & quarante louis d'or.

Enfin la Marquise s'ennuye avec tout le monde, elle ne se plaît plus (ce sont ses expressions) qu'avec ceux avec qui elle peut parler ouvertement de la dame de Bruys, qui sont les confidens de sa naissance, avec qui elle peut s'entretenir des éloges qu'elle a mérités dans son voyage de Paris, de ses graces, de son esprit, avec qui enfin elle peut parler & penser tout haut sur son compte (a) :

Revenons à la dame de Bruys, il se présente un nouvel ordre de faits.

La dame de Bruys a une sœur vi-

(a) Cette expression *de penser tout haut*, a une énergie qui pénètre l'ame : c'est-à-dire, que sans rien craindre, on peut exprimer sur son visage les pensées qui nous affectent : car peindre sur son visage ses pensées, c'est parler tout haut. Cette expression si forte nous rappelle celle d'une Dame cruellement outragée qui écrivit à celui qui l'avoit offensé : Maraut, si les Corps de bâton pouvoient écrire, tu ne lirois ma lettre qu'avec le dos.

vante qui avoit été amenée chez la Mondevis comme elle , qui avoit été reçue chez le Marquis & la Marquise de la Ferté , & qui avoit été élevée avec la dame de Bruys. On va rendre compte de son sort.

Virgine , c'est le nom qui avoit été donné à cette fille , avoit aussi été reçue par Desforges Accoucheur , présentée au Baptême à saint Merry le 15. Novembre 1706. nourrie par la nommée Deville.

Virgine est dite fille de Louis de Sainte-Maxence , Ecuyer Sieur de la Boulaye , Capitaine de Dragons , & de demoiselle Charlotte de Longpré , ils sont absens. Cette fille avoit eu la même éducation , & reçu les mêmes soins que la dame de Bruys , elle passoit pour sa sœur. Cependant leurs Extraits-Baptistaires ne peuvent pas se concilier , quelle contradiction ! quel mystère !

Cette fille en devenant grande avoit eu le malheur de déplaire à la Marquise ; la dame de Bruys avoit seule toute son affection , toute la préférence. Cette fille qu'on maltraitoit encore plus depuis le mariage de la Marquise se retira au Couvent des Dames

de la Visitation de Sainte Marie de Melun , delà elle écrit à la Marquise , elle lui demande hautement les secours qu'elle croit lui être dûs , & qui lui étoient nécessaires. Elle signe la *Ferté-Senneterre* , cette signature irrite la Marquise. Virgine est reléguée dans un Couvent à Boulogne-sur-mer , où on la retient par ordre supérieur sans avoir même la liberté d'écrire.

Virgine persécutée , prit sans vocation l'habit de Novice ; les Religieuses étoient chargées de lui faire sentir que c'étoit le seul parti qui lui restoit. La Marquise s'apaise dès qu'elle sçait que Virgine se résout d'être Religieuse. On ne la laisse manquer de rien , on a pour elle toute sorte d'égards dans le Couvent.

La Marquise lui fournit de quoi satisfaire à ses caprices. Cependant Virgine recule toujours l'instant du sacrifice ; on lui fait changer de Couvent , parcequ'elle allégué que l'air de Boulogne lui est contraire , la Marquise se prête. La Lettre de Cachet qui subsistoit est encore revoquée. Virgine demande un Couvent à Calais , elle y est conduite. Nouvelles complaisances à son égard. Elle dépense dix mille li-

très dans ces Couvens ; mais libre, elle perd la vocation qu'elle n'avoit eue que quand elle étoit captive & retenuë par une Lettre de Cachet : alors on lui propose d'aller demeurer avec le sieur & dame de Bruys en leur payant une bonne pension.

Virgine donne de nouveaux sujets de plainte , on accepte son repentir , elle manque de nouveau. Elle se porte à des extrémités qui sont telles qu'il s'agit de réprimer pour jamais sa témérité , son insolence , son imposture , suivant les propres termes des lettres écrites par la Marquise à la dame de Bruys. Qui ne croiroit que Virgine va être abandonnée ? cependant la Marquise s'intéresse encore pour elle.

Au fond quel étoit le crime de Virgine ; elle avoit signé la *Ferté-Senneterre*, elle avoit porté ses plaintes jusqu'à la Cour , elle avoit demandé justice par une lettre en forme de Mémoire instructif qui est communiqué à la Marquise , elle éclate d'abord , mais elle juge à propos d'employer le sieur de la Brosse son ami pour négocier avec Virgine. Il part en poste pour Calais. Il convient d'une pension viagère de 1800. livres , dont il y aura

1300. livres d'une rente pour 13000 livres fournies par Virgine, quoiqu'elle n'ait rien, avec 500. livres dont la Marquise lui fait donation après sa mort pour cause d'affection.

Virgine remet la procuration au sieur de la Brosse pour passer cet Acte à Paris, & pour accepter la constitution de rente & la donation.

L'Acte est passé par la Marquise ; on prétend qu'il y a une contre-lettre qui a été déposée. On prétend que Virgine se reconnoît remboursée, & que sur l'enveloppe du dépôt, on a écrit que le dépôt doit être remis à la Marquise, si Virgine lui fait un procès.

Cette conduite que la Marquise a tenue avec Virgine a d'abord persuadé des Philosophes qui pénètrent les sentimens de la nature, que Virgine étoit la fille de la Marquise ; Virgine, disent-ils, haïe, méprisée de la Marquise, comment, à quel titre, mériter-elle d'être dotée, si ce n'est à celui de la filiation ? Auroit-elle placé ses bienfaits dans une personne qu'elle en jugeoit si indigne, si elle n'en eut pas été mere ? elle aimoit tendrement la dame de Bruys, ainsi elle l'a pû combler de bienfaits sans être sa mere,

mais elle n'a pû être bienfaisante envers Virgine sans être sa mere , pensant pour elle comme elle pensoit.

Revenons à la dame de Bruys. La Marquise par ses lettres la rappelle à Paris , la dame de Bruys cède aux empressements & aux vives instances de la Marquise , elle vient à Paris , & y amene ses trois enfans. Tout ce que la tendresse la plus vive peut produire de sentimens éclate dans la Marquise ; cette tendresse se répand dans de nouveaux bienfaits. La dame de Bruys lui demande de la maniere la plus soumise , la plus respectueuse , qu'elle la reconnoisse pour sa fille ; elle prétend que sa mere a délibéré là-dessus avec la Duchesse de Vantadour , elle rapporte une lettre de la Marquise qu'elle interprete selon cette idée , enfin elle la fait assigner , & la fait interroger. La Marquise piquée joue un role négatif dans l'interrogatoire. Le premier Juge admet la dame de Bruys à la preuve des faits qu'elle a articulés , preuve qu'elle a demandée. Il se conforme aux conclusions de l'Avocat du Roi qui montre dans son Plaidoyer qu'il a hérité par avance de l'éloquence de son illustre pere *.

* M. Gilbe
de Voisins
premier
Avocat G
néral.

Heureusement ces successions là sercueillent pendant la vie des peres , & sans qu'ils soient dépoüillés ; la Marquise appelle , elle obtient des défenses au Parlement où interviennent les Collateraux. Voici les moyens que mit en œuvre M^e. de Laverdy , Défenseur de la dame de Bruys.

L'état est le premier & le plus précieux patrimoine de l'homme , c'est le droit de la naissance , c'est le rang dans lequel on naît dans la société.

La soustraction de l'état d'un Citoyen est un crime du premier ordre que la loi ne laisse pas impuni.

S'il faut conserver l'état d'un Citoyen , il faut prendre garde de ne pas ouvrir la porte à l'imposture.

Sacrifier un Citoyen qui reclame son état , autoriser des imposteurs qui voudroient s'introduire dans des familles , dans de grandes Maisons , voilà deux écueils qu'on doit également éviter.

Il faut donc sçavoir se frayer une route sûre , qui en conservant l'état , punisse les imposteurs ; cette route est seule digne de la Justice.

Il faut distinguer deux sortes d'Extraits-Baptistaires , les uns en don-

niant des peres & des meres certains , ont été suivis de reconnoissance de leur part , & de la possession d'état ; les autres Extraits-Baptistaires ne donnent aucun état , & n'ont été suivis d'aucune possession , ils ne présentent qu'une énigme. Ces derniers Extraits-Baptistaires n'offrent que des peres & & des meres inconnus , non mariés , non existans.

De pareils actes ne présentent qu'un mystere criminel , & alors ou on peut approfondir ce mystere , & parvenir jusqu'à la vérité par une route sûre , ou on ne peut pas l'approfondir.

Si on peut éclaircir le mystere sans courir risque d'autoriser l'imposture , il n'est rien qu'on ne doive mettre en usage pour rendre au Citoyen son état qui lui a été ravi.

Mais par quelle voye , dira-t-on , approfondir sûrement l'état de cet enfant ?

Il faut premierement prouver l'imposture de l'Extrait-Baptistaire.

Il faut en second lieu prouver quel est l'état qui a été déguisé lors de l'Extrait-Baptistaire. Pour parvenir là , il faut examiner qui est-ce qui a rempli à l'égard de l'enfant les devoirs de

père & de mere ; quelle est la main secourable qui a pourvû à ses besoins dès l'instant qu'il a vû le jour.

Il faut examiner la qualité des soins qu'on a pris de l'enfant , & de leur durée. Il faut prendre l'enfant depuis sa naissance , le suivre dans tous les âges , voir si la même personne ne l'a jamais abandonné. L'enfant a-t'il été élevé dans la maison de ses pere & mere, sous leurs yeux , par leurs soins , avec une telle distinction qu'il ne lui ait manqué que le nom ? qui est-ce qui l'a établi par mariage ? qui est-ce qui l'a doté ?

Enfin ces soins ont-ils été tels qu'on ne puisse l'attribuer qu'à des pere & mere pour leur enfant , qu'à ces sentimens que la nature grave dans le cœur des pere & mere. Il faut aller jusqu'au principe de ces sentimens , suivre la nature pas à pas dans les démarches qu'elle a fait faire.

Envain , dit-on , que la preuve par témoins doit être absolument réjetée en matiere d'état , qu'on ne doit connoître que l'Extrait-Baptistaire dès qu'il y en a un. Que si l'on en usoit autrement , ce seroit ébranler la sûreté publique , & jeter le trouble dans les

Familles. Maximes, dit-on, que l'Arrêt rendu en faveur de la demoiselle Fer-rand confirme loin de les ébranler.

On va établir des principes au sujet de la preuve testimoniale qui sont au dessus de toute critique ; de ces principes dictés par la raison & l'impartialité, principes adoptés plus d'une fois par Messieurs les Gens du Roi, principes consacrés par les Arrêts de la Cour. Admettre la preuve indistinctement en matiere d'état seroit un relâchement dangereux & condamnable. La rejeter indistinctement, cette preuve, seroit d'un côté une injustice criante, & on peut dire une inhumanité.

Il est donc des cas dans lesquels la preuve par témoins est nécessaire, quoiqu'en général on doive être infiniment réservé à faire usage de cette preuve, & les cas dans lesquels on doit avoir recours à cette preuve, sont toujours soumis à la lumiere & à la sagesse des Magistrats.

Un assemblage de circonstances bien suivies, des actes qui se lient avec les faits, une conduite qui ne se dément point pour l'éducation, & l'établissement d'un enfant, un mystère

prouvé, une vérité qui se fait jour, la nature qui éclate, des preuves qui sortent de toutes parts, & dont la preuve par témoins doit devenir le lien qui les unira & qui les rapprochera les unes des autres, sont des commencemens de preuve que la Justice écoute, & à la faveur desquels elle admet la preuve testimoniale.

On a beau vouloir étouffer la voix de la vérité, ce qu'on fait pour l'anéantir ne sert souvent, par un effet heureux, qu'à la conserver & à la manifester.

La preuve par témoins est expressément interdite par l'Ordonnance en matière de conventions, & cependant elle est admise, quand il y a un commencement de preuve par écrit. A plus forte raison la preuve doit-elle avoir lieu en matière d'état, puisqu'elle n'est prohibée ni expressément ni tacitement.

Quand l'Ordonnance de 1667. dit que *les Registres publics feront preuve de l'âge, du mariage, des décès*, il faut bien peser ces termes. C'est une sorte de preuve que la loi admet, mais elle n'exclut pas toute autre preuve. C'est une précaution sage que

la loi prend pour rendre la preuve par témoins moins fréquente, ce n'est pas de sa part une proscription absoluë & indefinie de la preuve par témoins, l'Ordonnance prévoit au contraire le cas dans lequel les Registres publics seront muets, elle prévoit le cas dans lequel ils ne fourniront point la preuve pour laquelle ils ont été établis, & dans ces cas elle veut que la preuve soit reçue tant par titres que par témoins. Elle admet comme un commencement de preuve par écrit l'écriture privée des pere & mere qui indique la naissance de leurs enfans : *Si les Registres sont perdus, ou s'il n'y en a jamais eu.* Mais ces mots qui ne comprennent que deux cas, excluent-ils tellement tout autre cas, & disent-ils que la preuve doit être rejetée, quand il y a des Registres, ainsi que le prétend la Marquise de Boudeville.

Quoi quand les Registres seront falsifiés, quand on aura déguisé la naissance d'un enfant par une fausse déclaration, quand les pere & mere exprimés dans l'acte de Baptême n'auront jamais existé, quand on rapportera un acte de Baptême qui ne sera

point signé du pere , ni d'aucune personne digne de foi , quand l'Extrait-Baptistaire n'aura été suivi d'aucune possession d'état , quand on verra que lorsqu'ils s'est agi d'établir un enfant, les prétendus pere & mere énoncés dans l'acte de Baptême n'ont point paru , qu'ils n'ont été dits ni vivans ni morts, parcequ'ils n'ont jamais existé , & que par un acte authentique & une foule de preuves , il sera bien établi que l'enfant n'a ni pere ni mere connus , que son Extrait-Batistaire ne lui en donne point de véritable. Quoi dans toutes ces circonstances , on laissera un pareil crime impuni ! On en sera quitte pour dire l'Ordonnance n'admet la preuve par témoins , que *quand les Registres sont perdus , ou qu'il n'y en a jamais eu.* Vous n'êtes ni dans l'un ni dans l'autre de ces cas , & par conséquent on ne doit pas vous écouter. Comme si la preuve par témoins ne devoit pas être reçue toutes les fois que les Registres publics ne déterminent pas l'état , comme si ce n'étoit pas là l'esprit du Législateur d'ouvrir la voye à cette preuve pour manifester la vérité qui s'annonce par de puissantes présomptions , comme si

enfin l'état pouvoit être fixé & déterminé par un autre Extrait-baptistaire que celui qui donne des pere & mere véritables, qui l'ont signé, ou qui l'ont avoué par la possession d'état qui s'est jointe à la déclaration de leur qualité de pere & de mere, en sorte que leur reconnoissance soutienne l'énonciation, & en prouve la vérité.

Quoi on admettra la preuve par témoins quand l'Extrait-Baptistaire ne contiendra point les noms des pere & mere, & on la bannira quand les noms qu'il contient sont prouvés faux & supposés! A-t'on jamais proposé rien de plus absurde, rien de plus injuste?

L'Ordonnance n'a-t'elle pas laissé tous les cas imprevis à la sagesse des Magistrats même dans les cas de conventions où la preuve par témoins est interdite expressément?

Quand les Registres sont perdus, ou qu'il n'y en a jamais eu, c'est un malheur qu'il faut réparer, & qui provient souvent de la négligence des Curés, & ce n'est pas un crime qu'il faille punir, comme quand des pere & mere ont soustrait l'état de leurs enfans. Quoi la loi sera impuissante

dans le cas du crime volontaire & réfléchi , elle qui veille dans le cas de la négligence ? Il ne s'agira que d'être coupable du crime dans toute sa malice pour n'être point puni ? il ne s'agira que de déguiser les noms des père & mere , la chose du monde la plus facile , & l'enfant sera dépoüillé de son état sans ressource ?

Malheureuses victimes que vous êtes à plaindre , vous voyez le jour sans le connoître , vous ne sçavez encore que jeter des cris , vous allés être sacrifiées en naissant , jouet infortuné des passions , on vous confie à des domestiques ministres de la cruauté de leurs maîtres , on déguise les noms de vos véritables pere & mere. Le Curé qui vous administre le sacrement de Baptême est obligé de se conformer à la déclaration suspecte & infidele que des gens sans aveu viennent lui faire , & quand le crime sera découvert , qu'on connoitra votre état , qu'on en présentera les preuves à la Justice , on vous opposera comme le titre de votre état , celui qui vous le ravit , sans que vous ayez résisté , sans que personne ait pû prendre votre défense.

Oh mais , dit-on , il faut bien distinguer en matiere d'état le point immédiat de la filiation , l'identité. C'est-à-dire vous devez prouver que vous êtes né d'un tel , ou que vous êtes le même que celui qui est né dont la nativité est constante , vaine subtilité.

Quoi on prouvera par témoins qu'une personne est le même que celui qui est né d'une telle , & on ne prouvera pas la grossesse & l'accouchement qui tend à établir la filiation ? l'identité de l'enfant est cependant plus susceptible de beaucoup plus de preuves par écrit ; la continuité de tems , les changemens de l'enfant en avançant en âge , les pensions où on l'a mis , les états auxquels on l'a destiné , & qu'on lui a fait embrasser fournissent bien plus d'occasions à la paternité déclater. Combien de titres par écrit ne trouve-t'on pas ? au lieu qu'à l'égard du fait unique de la grossesse & de l'accouchement , on n'en passe pas des actes. Pourquoi donc la preuve testimoniale doit-elle être plutôt dans ce cas là que dans celui de l'identité ? Cette identité étant bien prouvée par tous les faits constans depuis la naissance de l'enfant , remonte

jusqu'au point immédiat de la filiation, & fait présumer la grossesse & l'accouchement.

De même dans l'espece du procès tous les faits conduisent l'un à l'autre : les traitemens, l'éducation, le mystere de la naissance, & de l'Extrait-Baptistaire, la chaîne de tous les faits, l'amas de toutes les circonstances font présumer, ou plutôt prouvent évidemment la grossesse & l'accouchement, & tous établissent la filiation & la possession d'état.

La Marquise de Boudeville a traité la dame de Bruys en fille depuis sa naissance ; la Marquise de Boudeville est donc mere, elle en est donc accouchée. Voilà le lien précieux qui unit tous ces faits. Hé qu'importe par où on arrive à la vérité ? Qu'on commence par le fait de la grossesse, ou qu'on y parvienne en retrogradant, le point unique est de sçavoir si l'on prouve.

Envain prétend-on que tout commencement de preuve par écrit doit consister dans un *Registre domestique des pere & mere décedés*. Quelle absurdité ! Combien d'autres commencemens de preuves par écrit plus puissans peuvent être administrés à la Justice ?

Peut-

Peut-on mettre une note domestique en parallele avec tout un corps de conduite, avec le langage non équivoque de la nature , avec une éducation distinguée dans la maison sous des yeux des pere & mere , avec des liberalités continuées , avec un détour mis en usage pour les faire ces liberalités , avec l'affectation de ne pas paroître lors du mariage d'un enfant qu'on méconnoît , mais sans l'abandonner , & à qui on fait un don de cent mille livres , avec un Extrait-Baptistaire misterieux , avec un avis d'amis qui prouve la supposition de cet Extrait , & qui prouve encore la maternité de la Marquise , d'autant qu'elle a fait plus d'efforts pour en dérober la connoissance.

J'ajouterais ici ce que dit la Bruyere : regarder sans cesse dans une compagnie une jolie femme , ou affecter de ne la point regarder du tout , fait également penser la même chose. C'est-à-dire qu'on en est amoureux. On sçait si bien , dit Monsieur de Bussy à une belle Dame , qu'il faut vous regarder , que qui ne le fait pas dans une compagnie , y entend finesse. De même dans cette affectation perpetuelle de

la Marquise d'éviter les noms de mere & de fille dans ses épanchemens de tendresse, de ne point assister à tous les actes importans qui concernent la dame de Bruys, fait présumer qu'elle veut celer sa maternité; & toute celée qu'elle est elle éclate, je ne dis pas cela pour fortifier le raisonnement de M^e. de Laverdy.

Mais, dit-il, appliquons plus précisément ces principes.

Premierement, la dame de Bruys n'a point d'état, son Extrait-Baptistaire n'est qu'un mystere criminel; des actes solennels prouvent que les Registres ont été falsifiés à son égard.

Secondement, il faut examiner si ce mystere d'iniquité est impenetrable, ou s'il peut être approfondi.

: En premier lieu la dame de Bruys n'a point d'état, ce point est infiniment important; par-là tombe l'état qu'on donne à la dame de Bruys, par-là tombe la possession d'état qu'on lui oppose.

La dame de Bruys n'est point fille de Guillaume la Salle, la dame de Bruys n'est point niece de Tonton femme de chambre de la Marquise, voilà les deux états qu'on voudroit substituer au véritable état.

Enfin quel est donc l'état de la dame de Bruys ? voilà ce qu'il faut examiner.

Premierement, Guillaume la Salle qui est pere n'a pas signé l'Extrait-Baptistaire, il est dit absent, & par conséquent cet acte ne présente qu'une énonciation de paternité.

La dame de Bruys n'est pas fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere.

Secondement, ceux qui ont redigé l'Extrait-Baptistaire étoient des domestiques de Desforges Accoucheur, ainsi gens peu propres à donner du poids à l'énonciation qu'ils ont fait des pere & mere; naissance misterieuse chez un Accoucheur.

Troisièmement, le nom de la prétendue mere n'est pas dans le corps de l'acte, il se trouve en marge écrit après coup, & sans signature, ni paraphe; il a sans doute été ajouté lorsque s'agissant de marier la dame de Bruys en 1723. on a été obligé de recourir à l'Extrait-Baptistaire qui s'est trouvé imparfait.

Quatrièmement, Guillaume la Salle & Antoinette Barriere n'ont jamais pris aucun soin de l'enfant dont on les dit pere & mere.

Cinquièmement, il y a plus, ces prétendus pere & mere n'ont jamais existé: la preuve s'en trouve dans le

contrat de mariage de la dame de Bruys, dans l'acte de célébration de son mariage, & dans cet avis d'amis dont on a rendu compte, dont la pièce est victorieuse.

En effet qu'on se rappelle cette pièce, les personnages que la Marquise de Boudeville a fait paroître chez le Magistrat, son Intendant Benoît, son Chirurgien, Brunier son domestique, qui tous ont caché les qualités qui les attachoient à la Marquise; qu'on se rappelle les fausses déclarations qu'ils ont fait devant le Magistrat, que les pere & mere de la dame de Bruys étoient inconnus, qu'ils n'avoient jamais entendu parler de Guillaume la Salle ni d'Antoinette Barriere. Que la dame de Bruys étoit un enfant anonyme & sans parens. Qu'on se rappelle enfin ces mensonges affectés pour cacher l'éducation de la dame de Bruys dans la maison de la Marquise; cet acte n'est qu'un tissu de faussetés dont l'objet étoit de cacher le soin que la Marquise avoit pris de la dame de Bruys. Dans le contrat, & dans l'acte de célébration de mariage de la dame de Bruys, on ne voit point paroître Guillaume la Salle & An-

toinette Barriere, ils ne sont dits ni vivans ni morts, parcequ'ils n'avoient jamais existé.

Envain dit-on que la Dame de Bruys ne doit pas se faire un moyen de l'obscurité de ses pere & mere qui a fait qu'ils ont été inconnus; ce fait que les pere & mere de la dame de Bruys sont inconnus, il faut le rapprocher des autres faits de la cause, il ne faut pas les diviser, leur réunion fait leur force, & fait une démonstration complete.

Un pere absent dans l'Extrait-Baptistaire, une mere dont le nom est mis par renvoi sans signature & sans paraphe, les domestiques d'un Accoucheur qui présentent un enfant sous le nom qu'on leur indique, des pere & mere qui ne paroissent point, qui ne prennent aucun soin de l'enfant, un enfant sans parens; il est sensible que les pere & mere n'ont été inconnus que parcequ'ils étoient supposés. Voilà donc un mystere dans l'Extrait-Baptistaire de la dame de Bruys.

Les Registres cependant doivent assurer l'état, c'est leur objet. Est-ce à assurer que de donner pour pere &

mere des personnes qui n'ont jamais existé ? Est-ce satisfaire à la loi , ou plutôt n'est-ce pas s'en jouer ? Tel est cependant l'Extrait-Baptistaire pour lequel on exige du respect.

Que devient la possession d'état de fille de Guillaume la Salle & d'Anroinette Barriere qu'on oppose à la dame de Bruys , quand on renverse le fondement de cette possession ?

On ne lui a donné le nom de la Salle que lors de son Baptême & lors de son Mariage. Il faut commencer par retrancher l'Extrait-Baptistaire , il n'est pas son ouvrage , on ne peut le lui opposer sans injustice.

Depuis elle a porté le nom de Mimi , & elle a été traitée comme la demoiselle de la Ferté : voilà sa possession d'état.

Lorsqu'il fut question de son mariage , la Marquise fit mettre la dame de Bruys à Belle-Chasse sous le nom de la Lande , elle y fut conduite par la demoiselle de saint Martin , l'amie , la confidente de la Marquise , qui a payé sa pension à raison de huit cens livres par an.

La dame de Bruys a été mariée en 1723. sous le nom de la Salle , porté

par son *Extrait-Baptistaire*, & par conséquent sous un nom qui se trouve supposé.

Qu'on se représente la situation d'une fille de dix-sept ans qui attendoit tout d'une mere qui lui a ravi son état ; la situation d'une fille qu'au sortir de Belle-Chasse on conduit chez le Lieutenant Civil, où les confidens & les domestiques de la Marquise paroissent pour déguiser la vérité, pour couvrir de nuage l'état de la dame de Bruys, & pour se jouïr de la Religion à laquelle ils insultent par un faux serment, & de la Justice qu'ils trompent par de fausses déclarations. C'est à la vérité qu'il en faut revenir : Qu'on cesse donc d'opposer le crime qui est deferé à la Justice, & tout ce qui en est le fruit.

Puisque la dame de Bruys n'a point d'*Extrait-Baptistaire* qui lui indique des pere & mere, il faut la regarder comme si elle avoit été baptisée anonymement, alors il est indubitable qu'elle seroit en état de chercher hors des Registres des pere & mere, ce que les Registres ne lui indiquent point.

Que l'on sente bien tout le poids de l'avis d'amis de 1723. il efface l'Ex-

trait-Baptistaire de la dame de Bruys , les noms de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere ; voilà ce que l'on s'étoit proposé d'abord d'établir. On prouvera dans la suite qu'on doit mettre à la place de ces noms ceux du Marquis & de la Marquise de la Ferté. Hé qu'on cesse donc de dire que l'obscurité de la naissance de la dame de Bruys n'est pas un titre pour se prétendre fille de la Marquise de Boudeville ; que plus on sera d'une naissance obscure , plus on pourra usurper un état éclatant ; *qu'on changera d'état comme on change de mode !* Il s'agit de sçavoir si la dame de Bruys n'a pas d'état suivant son Extrait-Baptistaire : & si elle prouve que la Marquise lui a soustrait un état , si elle prouve que les noms du Marquis & de la Marquise doivent être substitués aux noms supposés de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere. Depuis l'instant de la naissance de la dame de Bruys , quel traitement de la part de la Marquise ! quel enchaînement de faits ! quelles preuves de toute espece ! preuves variées , preuves toujours d'accord pour établir la maternité.

Tout annonce , tout prouve que

Cet enfant dont la naissance est mystérieuse, est l'enfant de la Marquise qui s'est caché sous des noms supposés. C'est un mystère qu'il est facile d'approfondir, malgré tous les efforts qu'on a fait pour le rendre impénétrable.

Mais après avoir fait voir que la dame de Bruys n'est pas fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barrière, il faut prouver qu'elle n'est pas nièce de Tonton, femme de chambre de la Marquise, ainsi qu'elle l'a allégué.

La dame de Bruys n'est pas nièce de Tonton.

C'est ici une fable si décriée, qu'elle ne mérite pas d'être combattue sérieusement, aussi la Marquise n'ose-t-elle plus donner affirmativement cette qualité à la dame de Bruys.

Elle a, dit-on, été introduite dans la maison de la Marquise en qualité de nièce de Tonton; une personne de sa naissance ne daigne pas approfondir l'état des personnes de cette espèce.

L'éducation distinguée que la Marquise a donné à la dame de Bruys, les démarches qu'elle a fait pour la marier, les soins qu'elle a pris pour se cacher, le mystère répandu dans tou-

te cette affaire , le mystere prouvé par écrit , tout cela se peut-il concilier avec l'état de nièce de Tonton quel'on voudroit donner à la dame de Bruys.

Il y a plus, il est impossible d'appliquer les noms de l'Extrait-Baptistaire de la dame de Bruys à un frere ou une sœur de Tonton qui tous étoient connus de la Marquise , ainsi qu'elle le déclare dans son interrogatoire.

Si la Dame de Bruys avoit été nièce de Tonton , son Extrait-Baptistaire lui assureroit un rang dans cette famille parfaitement connuë de la Marquise , car pourquoi auroit-on déguisé son état ?

La qualité de nièce de Tonton n'est donc qu'une qualité chimerique , imaginée pour déguiser le véritable état de la Dame de Bruys.

La Marquise dit qu'elle avoit eu beaucoup de bontés pour Tonton , & pour toute la famille de Tonton qui lui étoit attachée , & qui avoit aussi éprouvé ses bontés. Elle ajoute que le pere , la mere , les freres & sœurs de Tonton demeproient dans sa maison ; comment donc ne peut-on pas prouver la qualité de nièce de Tonton , quand toute sa famille est si connue ?

Enfin lors du mariage de la dame de Bruys en 1723. elle n'est plus nièce de Tonton, Brunier beau-frère de Tonton qui auroit été son oncle ne paroît que comme ami, il ne connoît point, dit-il, les pere & mere de la dame de Bruys, & il a grand soin de cacher qu'elle a été élevée dans la maison de la Marquise, fait qui étoit de sa connoissance.

Mais qu'a fait la Marquise pour cet enfant qu'elle a reçu dans sa maison dès l'âge de six ans? Elle l'a gardé jusqu'au moment où elle l'a établi, elle la doté; & plus elle a cherché à se cacher, plus elle s'est trahie elle-même. Enfin elle a eu pour cet enfant les sentimens que la nature seule place dans le cœur d'une mere.

Quoi, elle ne connoissoit point un enfant pour qui elle a fait des choses si extraordinaires! quelle illusion! Quoi un enfant inconnu a reçu une éducation distinguée, a eu toutes sortes de Maîtres! Et qu'on ne dise pas que Tonton payoit ces Maîtres; cette réponse a révolté toutes les personnes sensées, il est même prouvé que cet enfant étoit étranger à Tonton.

On voit dans les lettres que la Mar-

quise écrit à la dame de Bruys , qu'elle y parle de Tonton comme d'une domestique , d'une confidente commune.

Enfin la Marquise s'entretient de la dame de Bruys avec les personnes du plus haut rang qui en ressentent l'absence ; preuve qu'elle étoit de leur compagnie , preuve qu'elle accompagnoit la Marquise ; certainement elle ne leur avoit pas été présentée comme nièce de Tonton.

La Marquise dit qu'elle a fait du bien à Tonton & à toute sa famille ; elle en tire la conséquence , qu'elle a agi par le même principe quand elle a gratifié la dame de Bruys.

Elle n'a fait aucune donation à Tonton , elle l'avoit même mis hors de la maison , lorsqu'elle versoit ses bienfaits sur la dame de Bruys. On peut faire de petites libéralités à une domestique , mais on ne leur donna jamais jusqu'à cent mille livres , & on n'a jamais donné une éducation distinguée à la parente d'une domestique.

La dame
de Bruys est
fille de la
Marquise de
la Ferté.

La dame de Bruys n'est donc ni fille de Guillaume la Salle , ni nièce de Tonton.

Il faut prouver qui elle est vérita-

blement : ici il faut retracer en peu de mots les principes en matiere d'état.

La soustraction d'état est un crime du premier ordre qui ne doit pas rester impuni ; il y auroit du danger , & de l'indiscrétion à admettre indistinctement la preuve par témoins ; il y auroit aussi de l'injustice & de l'inhumanité à la rejeter aussi indistinctement.

Le lien qui unit ces deux principes , & qui en détermine l'usage , c'est un amas de circonstances & de certains commencemens de preuves par écrit dont il sort une lumiere qu'on ne peut méconnoître. Il faut suivre la trace des faits , les rapprocher , en former une espee de chaîne ; c'est de leur union , c'est de leur concours que naît ce genre de preuve qui convainc , qui ne laisse aucun doute , qui forme une démonstration.

La dame de Bruys a en sa faveur cinq commencemens de preuves par écrit ; le premier c'est le mystere de l'Extrait-Baptistaire , la supposition des noms des pere & mere prouvée par écrit , qu'on pourroit à plus juste titre appeller preuve complete.

Le second , c'est l'éducation donnée à la dame de Bruys , le soin que la

Marquise en a pris dans tous les tems, le mariage de la dame de Bruys, & tous les Actes pour y parvenir; les liberalités continuées de la Marquise, la dot de cent mille livres, la donation de mille livres de pension viagère pour son entretien.

Le troisième, c'est l'interrogatoire de la Marquise.

Le quatrième, ses lettres.

Enfin le cinquième, le fait de Virginie, & dans tous ces commencemens de preuve par écrit, on connoît la relation nécessaire de tous les faits à la Marquise, qui forme la preuve la plus convaincante.

Premier commencement de preuve par écrit.

Mistère de l'Extrait-Baptistaire; supposition des noms des pere & mere, prouvée par écrit.

C'est un commencement de preuve par écrit de la suppression d'état qu'un mistère & la relation de ce mistère à une personne qui a rempli tous les devoirs de la mere la plus tendre, qui en a toujours eu les sentimens & la conduite, & qui ne s'est démentie que lorsqu'elle a été dans les liens d'un nouveau mariage. Telle est la première preuve que la dame de Bruys présente à la Justice.

Les Registres sont muets à son égard, ou s'ils parlent, ce n'est que pour lui ravir son état, & pour imposer

fer au Public & à la Justice.

Mais heureusement la vérité s'est fait jour lors du mariage de la dame de Bruys ; il a falu un Tuteur à une Mineure , il a falu exposer son état au Magistrat , il a falu la faire connoître ; les pere & mere qu'on lui avoit donné par son Extrait-Baptistaire ont disparu : on a été obligé d'avoüer qu'ils étoient supposés , que ces prétendus pere & mere n'avoient jamais existé. La dame de Bruys a été présentée comme une fille anonyme ; sa naissance est donc un mystere , son Extrait-Baptistaire ne lui donne point d'état. Qu'on se rappelle toutes les circonstances dont on a rendu compte , & que l'on ne répète point.

Mais depuis la naissance de la dame de Bruys , la Marquise ne l'a pas perdue de vûe un seul instant. Voilà la relation du mystere à la Marquise.

Dès l'âge de six ans , elle est entrée dans la maison de la Marquise , elle y a reçu de ses pere & mere l'éducation la plus distinguée.

S'agit-il de marier la dame de Bruys , c'est la Marquise qui projette , qui arrête le mariage , qui écrit à ce sujet. C'est elle qui fait toute la dépense né-

Second commencement de preuve par écrit.

Education donnée à la Dame de Bruys

Soin distingué que la Marquise en a pris.

cessaire , c'est elle qui soutient le ménage des nouveaux époux , elle donne une dot de cent mille livres , elle fait une donation de mille livres de pension viagere pour l'entretien de l'épouse.

Enfin le mistere qui accompagne toutes les démarches de la Marquise , est la preuve la plus formidable contre elle. Mistere dans les lettres qu'elle a fait écrire par la demoiselle de Saint-Jean , sa meilleure amie , qui signe *la Marquise de la Ferté* , & qui se sert de son cachet.

Mistere dans la conduite de la Marquise qui fait mener cet enfant à Belle-Chasse pour lui former un domicile different du sien , qui la fait conduire à ce Couvent par la demoiselle Saint-Martin , son amie & sa confidente. Mistere dans la conduite de la Marquise , lors du mariage de la dame de Bruys ; elle n'honore point de sa présence le mariage d'une fille qu'elle avoit élevée publiquement & avec tant de soins , elle ne soucrit ni au contrat , ni à l'acte de célébration de mariage.

La donation de mille livres de rente viagere est détachée du contrat de

mariage , est faite postérieurement. La libéralité de cent mille livres , comme trop considérable , & capable de dévoiler le mystère , est faite avec précaution ; la Marquise use de détour , elle fait un billet sous un nom interposé.

Quoi la Marquise donne cent mille livres sans vouloir paroître donner , au contraire elle est débitrice en apparence , quand elle est donatrice en effet.

Que signifient tous ces mystères à ceux qui les veulent pénétrer ? la Marquise ne leur dit-elle pas : j'apprends que ma maternité éclate , je la veux dérober par là ; mais tandis qu'elle la voile , ne la découvre-t-elle pas ?

Premièrement , on n'a point cherché à tendre un piège à la Marquise en lui cachant les faits sur lesquels elle devoit être interrogée. Artifice , piège indigne d'une Cause où la vérité paroît avec autant d'avantages que dans la Cause qui est à décider ; cependant la vérité s'est fait jour malgré la résolution la plus ferme de tout nier dont elle s'étoit armée.

Secondement , quand on réunit cet interrogatoire avec tous les faits qui

Troisième commencement de preuve par écrit.

Interrogatoire de la Marquise.

sont prouvés , qu'on les rapproche les uns des autres , il en résulte une preuve à l'évidence de laquelle il n'est pas possible de se refuser.

Dans cet interrogatoire on y trouve des dénégations nécessaires dans le système de la Marquise , des aveux importants , des impostures qui la confondent , qu'on pardonne cette expression à la nécessité de la cause , des équivoques ou des refus de répondre sur des faits essentiels.

M^e. de Laverdy entre là-dessus dans un grand détail , je n'en rapporterai que ce qui peut faire impression.

Interroge-t-on la Marquise de Boudeville sur l'affaire de Virgine ; elle en a , dit-elle , oublié les circonstances , hé quelles circonstances ! Qu'on se rappelle ici les allarmes de la Marquise ; Virgine alloit éclater , la Marquise n'avoit pas vécu tranquille depuis cet instant. Un ami secourable termine heureusement une affaire aussi délicate ; Virgine ingrate & détestée est comblée de biens par la Marquise ; & ce qu'il y a de plus admirable , c'est la Marquise qui triomphe , c'est Virgine qui est subjuguée.

Quoi ces circonstances si remarqua-

bles exprimées si vivement dans les lettres de la Marquise, ces circonstances qui avoient fait une si forte impression sur elle, sont effacées au point qu'elle les a oubliées ? Qui le croira, ou qui ne voit que cet oubli affecté est une imposture réfléchie & déterminée ?

Enfin présente-t'on à la Marquise ces lettres remplies d'expressions qui ne sont énigmatiques que pour ceux qui veulent fermer les yeux à la vérité, elle s'embarrasse, son esprit l'abandonne, c'est beaucoup que son cœur ne la trahisse pas. Elle dit à la dame de Bruys que tout ce qu'elle fait ne tend qu'à l'idée d'amener les choses avec la personne que vous sçavez au point de lui faire trouver bon que je vous avouë authentiquement pour la meilleure de mes amies.

Vainement veut-on lui faire avouer qu'elle désigne son mari, par *la personne que vous sçavez*. Ce sont, dit-elle, des secrets de femme à femme, d'amie à amie, de confidente à confidente.

Mais n'est-il pas permis de se faire des amies, continue celui qui l'interroge ? votre amitié pour une person-

ne de votre sexe ne paroît pas devoir faire un mystère. Pourquoi tant d'efforts pour obliger un mari à consentir que vous fîssiez l'aveu authentique d'une amie ? j'ai répondu , dit la Marquise.

Il faut regarder un Interrogatoire comme un piège qu'on tend. Celui qui vous interroge cherche à vous surprendre la vérité. Vous qui répondez êtes sur vos gardes pour n'être point surpris. Dès que vous lui offrez un côté foible , il vous attaque par-là , alors vous le fortifiez.

Il arrive quelquefois que vous cachez une vérité qui vous serviroit , dans la crainte que vous avez qu'elle ne vous nuise. Vous portez toute votre attention à ne point fournir des armes contre vous-même , c'est un combat dont la vérité sort rarement victorieuse , lorsqu'elle est contre une personne qui a l'art de répondre.

Quatrième
commence-
ment de
preuve par
écrit.

C'est ici où M^e. de Laverdy tâche de faire voir que dans les lettres tendres que la Marquise écrit , cette tendresse ne peut être que celle d'une mere. Voici la plus forte qu'il cite.

du 5. Octobre 1730.

Je ne lis point vos lettres sans être

émuë de tous les sentimens les plus tendres qui ne cessent d'occuper mon cœur. Si votre fils avoit l'esprit de vous rendre ce que je lui dis chaque jour de vous, ses lettres pourroient suppléer aux miennes, car assurément, ma chere Mimi, il me voit des mouvemens bien vrais, & que l'absence ne ralentit point, quand je suis en liberté de parler de vous.

Mais pourquoi ne veut-on pas qu'une femme qui a l'imagination vive, & qui s'étudie souvent quand elle écrit, à encherir par ses expressions sur ce quelle ressent, parle ainsi à une amie, soit qu'elle feigne, ou qu'elle croye sentir ce qu'elle exprime, ou que son amitié même aille réellement jusques-là. La nature a-t'elle un sceau particulier dans le langage d'une tendresse maternelle, que l'art ne puisse contrefaire, ou qu'elle n'exprime elle-même aussi vivement dans le langage de l'amitié.

Ainsi je ne suis point affecté quand Me. de Laverdy me dit que le quatrième commencement de preuve par écrit qui renferme les sentimens qui animent les lettres de la Marquise, est une preuve très-puissante. Sa cinquième preuve est spécieuse, mais

Tome XVII.

* N xj

Cinquième commencement de preuve par écrit.

malheureusement pour son système, Virgine a dans son acte de Baptême un autre pere & une autre mere.

Ici, dit-il, ce n'est point l'amitié qui fait agir la Marquise, elle hait Virgine, elle ne l'a jamais pû souffrir, son caractère lui déplaît. *Entre nous, elle est sotte, dit elle, & dissimulée, elle n'a jamais aimé que la canaille.*

Cependant Virgine est élevée dans la maison de la Marquise sous ses yeux, elle ne la laisse manquer de rien, si elle l'écarte de sa maison, lors de son second mariage, elle pourvoit à sa subsistance dans les Couvens dans lesquels elle la place; Virgine se plaint, la Marquise prétend qu'elle s'est rendue coupable à son égard; elle reçoit son repentir, & continue d'avoir pour elle les mêmes bontés.

La Marquise desire que Virgine se fasse Religieuse, Virgine semble prendre ce parti. Quels égards n'a-t'on pas pour elle dans le Couvent? avec quelle profusion ne pourvoit-on pas à ses besoins?

Virgine ne veut plus être Religieuse, la Marquise veut l'engager à venir demeurer avec la Dame de Bruys, en payant une bonne pension.

La Marquise piquée contre Virgine croit pouvoir interrompre le cours de ses bontés, Virgine se plaint hautement. Qu'on se représente ici le crime de Virgine, la situation de la Marquise, & ce qu'elle a fait cependant pour Virgine. Quelle preuve plus complète de maternité ?

Virgine a porté à l'extrême, dit la Marquise, *l'insolence, la témérité & l'imposture*. Eh ! dites donc quel étoit le crime de Virgine ? Quelle peine étoit dûe à la nièce de Tonton ? le mépris & l'abandon. Mais quelles alarmes de la part de la Marquise : sa situation est telle qu'elle n'a pas un instant de tranquillité. *Vous sentez*, dit-elle à la dame Bruys, *toute l'horreur de ma situation*. Quelle étoit donc cette situation, les motifs ne pouvoient pas en être confiés au papier.

Vous en sçaurez quelque jour les circonstances, & vous jugez bien qu'il est impossible de vous les mander. J'avois bien recommandé à votre fils de vous faire entendre à demi les horreurs de ma situation. Faut-il faire beaucoup d'efforts pour connoître que Virgine en vouloit venir à un éclat, & se faire reconnoître.

Le dénouement ne permet pas d'en douter. On voit une donation de 1800. livres de rente ; est-ce ainsi qu'on punit *l'insolence, la témérité & l'imposture* de la nièce d'une femme de chambre qu'on n'a pû souffrir.

A ces traits qu'on reconnoisse plutôt les devoirs d'une mere, les alarmes sur le procès que Virgine lui pouvoit faire, & dont elle menaçoit. Voilà la cause de l'horreur de la situation de la Marquise, voilà pourquoi elle n'a pas vécu un instant tranquille. La donation tient lieu d'alimens à cette fille infortunée qui a transigé sur son état.

Ce que la Marquise a fait pour Virgine par devoir fait connoître le principe qui la conduit à l'égard de la dame de Bruys, la piété, le devoir, l'inclination, la tendresse, l'amitié, l'amour, tout a parlé en faveur de la dame de Bruys.

Après des preuves si complètes, peut-on encore douter de l'état de la dame de Bruys ? peut-on hésiter d'admettre la preuve par témoins ?

A la bonne heure que l'on soit infiniment réservé sur les questions d'état qui se présentent, qu'on exige la conviction

viction la plus complete, qu'on réunisse tous les genres de preuve qui peuvent concourir afin de mieux s'assurer d'une vérité aussi importante, de ne rien donner au hazard, ou de se mettre plus sûrement à l'abri de l'imposture. Mais l'on doit se rendre à un assemblage de preuves, à un corps de conduite suivie. On ne peut pas attribuer une telle éducation à la pitié, à la charité, à la commiseration, ou à l'amitié; surtout quand on voit de ces traits qui ne peuvent avoir que la tendresse ou le devoir de mere pour principe.

M^e. de Laverdy parcourt ensuite les faits dont il demande la preuve, ils sont entrés dans la narration qu'il a faite.

On prétend que la grossesse & l'accouchement qu'il veut prouver sont trop importans pour les confier à la foi des témoins. Quoi toutes les fois qu'on cachera une grossesse, & qu'on enlèvera à un enfant son état, on l'arrêtera au premier pas, on opposera le crime même comme une barrière qui empêchera de l'approfondir!

Les preuves, dit-on, que les loix exigent sont un Extrait-Baptistaire,

mais cet Extrait-Baptistaire est-ce un acte dont la preuve soit sûre ? ne peut-on pas tromper la vigilance des loix ? si on ne fait qu'ondoyer l'enfant , par exemple , si pour rendre la grossesse & l'accouchement plus cachés , on ne présente point l'enfant au Baptême , l'enfant perdra-t-il l'état que la naissance lui donne ? si en présentant l'enfant à l'Eglise pour satisfaire à la Religion , on déguise l'état de l'enfant , on lui donne un faux pere , une fausse mere , que cela soit prouvé par écrit comme dans l'espece , quoi cet enfant ne pourra pas prouver son état ! si la possession d'état , si les preuves par écrit les plus victorieuses lui découvrent les véritables pere & mere qu'on s'est efforcé de cacher , il ne pourra pas , quand tout est prouvé depuis l'instant de sa naissance , quand on voit une chaîne de faits non interrompus qui se lient les uns avec les autres , qui forment ce merveilleux accord , caractère de la vérité , faits dont les uns sont prouvés par écrit , les autres présumés par leur liaison avec ceux qui sont prouvés ou avoués , ou par la suite qu'ils forment réunis , faits marqués au coin de la vérité , on

ne pourra pas rendre cette preuve complete en confirmant par la preuve par témoins la grossesse & l'accouchement qui sont déjà prouvés par tous les caractères parlans de la nature, par les traitemens qu'un enfant reçoit de son pere & de sa mere, enfin par le mystere que l'on répand sur la conduite que l'on a tenu ?

Quoi, a-t-on dit, on confiera à deux ou trois témoins, gens vils, gens indignes de toutes confiance, à des domestiques, à une femme de chambre, à une garde, la preuve d'un fait si important ? On préférera leur déposition à la déclaration d'une femme de condition qui atteste avec la religion du serment qu'elle n'a point eu d'enfans ? on préférera leur déposition au suffrage de toute une famille, à l'intérêt du public, & de tout l'Univers qui reclame contre le danger d'une pareille preuve ?

C'est-à-dire qu'une femme de condition pourra impunément supprimer l'état de son enfant, & qu'on interdira la preuve d'un crime si énorme. On sera obligé d'ajouter foi à son serment, un parjure la mettra à l'abri de la peine de son crime. Les témoins nécessaire-

res seront regardés comme des gens vils dont on doit rejeter le témoignage. Ces grands mots d'intérêt public de suffrage d'une famille quoiqu'intéressée, imposeront & condamneront au silence un enfant infortuné, il sera obligé d'étouffer la voix de la vérité qui s'élève pour lui.

D'ailleurs le fait de la grossesse qui se lie avec le fait de l'accouchement, combien de témoins respectables n'a-t-elle pas eu ? Des confidens avec qui la Marquise *pensoit tout haut*, pour se servir de ses termes. Leur témoignage qui s'accorde avec ceux des témoins que l'on appelle gens vils ne forment-ils pas le concert de la vérité ?

On a opposé dans un mémoire que la Dame de Bruys n'avoit ni titre, ni possession, & on lui oppose au contraire titre & possession.

Les titres les plus solennels enchaînent, dit-on, la dame de Bruys à l'état qu'elle veut abdiquer. Il faudroit détruire les actes de deux générations, actes passés en minorité, actes passés en majorité, ce qui opere même une fin de non-recevoir en faveur de la Marquise. Enfin on oppose, les suffrages de Messieurs les gens du Roi

dans ces actions d'éclat où il s'est agi des questions d'état, on oppose des préjugés qu'on a rassemblés, & l'Arrêt de Safilly qu'on chérit singulièrement.

Les titres que la dame de Bruys a produit sont les preuves littérales qu'elle apporte où sa filiation se manifeste.

La possession d'état n'est pas moins certaine, elle n'a pas porté le nom de la Ferté, il est vrai, mais elle a été connue pour telle, & a été élevée & traitée comme telle. Plus la Marquise a fait d'efforts pour n'être pas connue, plus elle s'est démasquée. Quelle possession plus éclatante ! sous le nom de Mimi tout le monde a connu la demoiselle de la Ferté ; la dame de Bruys a donc en sa faveur titres & possession.

C'est le comble de l'égarement que de prétendre que la dame de Bruys est liée à l'état de Marie la Salle par des titres & une possession d'état que rien ne peut déranger, & même de se faire une fin de non-recevoir de cette foule d'actes qu'on exagere. Son Extrait-Baptistaire marqué au coin de la fausseté, tel qu'on l'a dé-

peint, peut-il jamais être un titre? Depuis cet instant quel nom a-t'elle porté? Mimi dans la maison de la Marquise de la Ferté, la Lande dans le Couvent de Belle-Chasse où on la conduit, l'avis d'amis où on lui donne le nom de Marie la Salle, n'est-ce pas l'ouvrage de l'imposture de la Marquise & de ses confidens? l'acte de célébration de mariage & le contrat sont aussi les ouvrages de la Marquise. On supprime l'état de la Marquise de Bruys à sa naissance, on continue de le supprimer, & on veut que la suppression & la continuation soient un titre, une possession: c'est-à-dire qu'on se fait du crime que l'on commet un titre & une possession du crime qui se perpetue. Au contraire ces actes qu'on oppose, où l'on découvre le crime, établissent invinciblement la qualité de mere de la Marquise.

On se fait des armes des cinq Extraits-Baptistaires des enfans de la dame de Bruys, où, dit-on, on leur a donné le nom d'enfant de Marie la Salle. Quatre ont été baptisés, la dame de Bruys étant encore mineure, & à l'égard du cinquième, né depuis la ma-

jorité de la Dame de Bruys , on a donné le nom à la mere de la Ferté Senneterre. Qui ne voit qu'à l'égard des quatre premiers le mari a été obligé de cacher l'état de la dame de Bruys dans les Extraits-Baptistaires de ces quatre enfans , parcequ'on ne vouloit pas irriter la Marquise , & qu'on vouloit la conduire dans un tems favorable à publier le mystere , tems que l'on attendoit & que l'on préparoit ? voilà cette foule d'actes de toute espece dans deux générations en majorité , en minorité. Aucun de ces actes n'est l'ouvrage de la dame de Bruys. Ce n'est pas une femme qui fait rediger l'Extrait-Baptistaire de l'enfant , elle ne le souscrit pas , son mari pouvoit-il lui porter du préjudice ?

! Dans le droit, l'état n'est-il pas inalienable , & imprescriptible ? Peut-on même opposer à la dame de Bruys les actes qui forment le corps de délit qui est déferé à la Cour ? tels sont l'Extrait-Baptistaire , l'avis d'amis , l'acte de célébration de mariage , la donation de la rente viagere ; il est prouvé que les uns & les autres , encore une fois , sont également les ouvrages de la Marquise.

Il faut à présent parcourir les principes que l'on a, dit-on, puisés dans les discours de Messieurs les Avocats Généraux, & les Arrêts que l'on a cités avec tant de confiance.

Bardet tome premier livre 3. chap. 68. rapporte un Arrêt du 4. Décembre 1669. par lequel on a jugé qu'on n'étoit pas recevable à prouver par témoins qu'un particulier avoit fait Profession dans l'ordre de Malte en qualité de frere servant.

M. l'Avocat Général Talon qui portoit la parole dans cette cause dit que l'Avocat de l'appellant avoit avancé de fausses maximes. *Cette cause est une cause d'état & importante*, ce sont les termes de M. Talon. *Ainsi la preuve des faits avancés ne doit pas être reçue par témoins, mais seulement par actes & instrumens autentiques; il ne faut pas confier à la déposition de deux ou trois témoins l'état d'une personne.* Les principes de M. Talon sont excellens, mais ils sont sans application dans l'espece qui est à décider. Comment prouver qu'un homme est Religieux autrement qu'en rapportant un acte; la Profession est une convention de la part.

Dans l'affaire de la Coulon, M. Talon établit *qu'au fonds la seule preuve par témoins n'étoit pas suffisante dans les questions d'état*. Hé qui est ce qui prétend le contraire ? la dame de Bruys ne rapporte-t-elle pas dès à présent une preuve complete ?

Sur la question qui a pour objet de sçavoir si au défaut de preuves par écrit on devoit permettre la preuve par témoins à la Coulon, M. Talon disoit *que dans les circonstances où la Coulon se trouvoit, elle ne pouvoit pas demander à faire preuve de sa légitimité*; ces termes sont bien remarquables. Donc il y a des circonstances où la preuve de l'état doit être admise. Peut-il y en avoir de plus favorables que celles qui se présentent dans cette Cause ; M. Talon ne l'auroit-il pas pensé ?

A l'égard des Arrêts qu'on oppose à la Dame de Bruys, il suffit de les parcourir.

Le premier Arrêt est du 2. Mars 1641. il est rapporté par Sœfve. On pourroit se dispenser de répondre à cet Auteur, parceque l'auteur n'en cite pas la moindre circonstance.

Sœfve dit seulement que Marie Daminié ne rapportant aucune piece ju-

stificative de la filiation, elle étoit non-recevable à demander qu'il lui fut permis de la vérifier par témoins, & il paroît clairement que Marie Damitié ne succomba que parcequ'elle n'avoit aucun commencement de preuves : *Soli testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt.*

L'Arrêt de la Porte de 1553. qui est le second préjugé, n'a sans doute été employé que pour intimider. Dans l'espece de cet Arrêt, on voit le sieur la Porte se présenter avec confiance à la Justice, & rendre plainte contre un imposteur qui dans une Enquête s'étoit qualifié son fils légitime, & qui sans doute se préparoit des armes pour l'attaquer dans la suite. Cet imposteur fut confondu, & il fut condamné à paroître à l'Audience en présence du sieur la Porte & de six personnes telles qu'il voudroit choisir, & de déclarer que témérairement, & sans preuve, ces termes sont remarquables, il s'étoit dit fils du sieur la Porte dont il se repentoit, & demandoit pardon à Dieu, au Roi, à la Justice, & pareillement au sieur la Porte. On lui fait défenses de prendre cette qualité à l'avenir. Rien n'est plus injuste que de punir severement

les imposteurs ; on retrouve partout la sagesse de la Cour. La Croix avoit pris la qualité de fils légitime du sieur la Porte , mais il l'avoit prise témérairement & sans preuve , & il falloit que l'imposture fut bien averée pour avoir mérité la punition exemplaire prononcée par l'Arrêt ? Quel rapport peut avoir un exemple de cette qualité avec la cause de la dame de Bruys dans laquelle on trouve les preuves concluantes ? Si on a prétendu induire de cet Arrêt que la preuve testimoniale ne doit pas être admise en matiere d'état , c'est quand il n'y a aucun commencement de preuve par écrit , qui étoit le cas dans lequel se trouvoit Georges de la Croix , & par conséquent cet Arrêt est sans application à la cause qui est à décider.

Le troisième Arrêt est de l'année 1686. il est à peu près de la même force. Joublot garçon Menuisier entreprend de se donner pour pere Claude Marfaut , & pour mere Eleonor Sauvage , femme de Claude Marfaut.

Joublot pour se faire reconnoître commence par arrêter la dame Marfaut sur un grand chemin , il veut entrer de force dans son carrosse.

Le mari & la femme rendent plainte de l'insulte , ils en font informer devant le Lieutenant Criminel de Chaumont qui décerne contre Joublot un decret d'ajournement personnel.

Joublot dit pour sa justification qu'il est fils de Marfaut & de sa femme , il offre de le prouver par témoins ; le Lieutenant Criminel le lui permet.

Marfaut & sa femme interjettent appel , & par l'Arrêt toute la procédure est déclarée nulle. En même tems il est fait défense à Joublot de se dire fils de Marfaut & de sa femme.

La nullité de la procédure s'établissoit d'elle-même. L'admission d'un fait justificatif avant la visite du Procès , une Enquête tendante à la preuve de l'état sans commencement de preuve par écrit , tout cela heurtoit de front les principes les plus certains.

A l'égard de la défense de se dire fils de Marfaut & de sa femme , plusieurs circonstances donnerent lieu à la décision.

L'une étoit que l'Enquête toute nulle qu'elle étoit démontroit l'imposture par l'absurdité des faits , & par la contradiction des témoins.

L'autre que la dame Marfaut avoit

articulé que jamais elle n'avoit eu d'enfans, qu'elle avoit été visitée, & que le fait avoit été prouvé. Il n'est pas étonnant que dans de telles circonstances on ait crû devoir arrêter le progrès de l'imposture.

Le quatrième Arrêt est de 1691. voici l'espece. Françoise Coulon se donne pour fille de Pierre d'Avril & d'Anne Laval son épouse; elle articule pour principe & premier fait, qu'elle est née en 1650. elle rapportoit le certificat d'un Religieux qui véritablement étoit fils de d'Avril, & qui la reconnoissoit pour sa sœur. Le certificat portoit qu'elle étoit née dans la même année que l'illustre M. Broussel * avoit été arrêté, qu'on fixoit à 1650. par erreur.

On lui répondoit que puisque selon elle-même, elle étoit née en 1650. elle ne pouvoit être fille de d'Avril parcequ'il étoit mort en 1646.

Ce fait répondoit suffisamment au certificat du Religieux. On ajoutoit encore l'attestation de ses superieurs qui déclaroient que *c'étoit un fripon*: c'étoient les termes de l'attestation, on disoit qu'il étoit capable de tout faire pour du vin. Le certificat portoit dailleurs avec lui une double preuve de

* Conseiller au Parlement, que la Cour fit arrêter dans la Minorité de Louis XIV qui fut relâché peu de tems après.

fausseté : il fixoit l'époque de la naissance de François Coulon à l'année où M. Broussel fut arrêté , on dit que c'étoit en 1650. & c'étoit en 1648. qui n'étoit pas plus conciliable avec la mort de d'Avril en 1646.

Par l'Arrêt il fut fait défense à la Coulon de se dire fille de d'Avril & sa femme.

Mais parceque des imposteurs ont été punis , faut-il ne pas écouter des enfans légitimes dont l'état a été souffert ? ne seroit-ce pas imiter Orgon dans la Comedie ? qui , parcequ'il a été joué par le Tartuffe , forme la résolution :

D'avoir pour les dévots une haine effroyable

D'être dorénavant pour eux pire qu'un Diable.

Combien d'enfans légitimes ont été rétablis dans leurs droits ?

Le sieur de Tourville qui avoit un Extrait-Baptistaire sous des noms supposés , n'a-t'il pas été admis à la preuve , quoiqu'on lui opposât un Extrait-Baptistaire déguisé ?

La demoiselle de Bonneval dont l'état étoit contesté par sa propre mere qui la désavouoit , & qui lui opposoit

un Extrait-Baptistaire, n'a-t'elle pas été admise à la preuve par témoins ?

Autre Arrêt de 1721. qui a admis François Alexandre à la même preuve.

Louis Toquelin avoit un Extrait-Baptistaire déguisé, & il a été admis à la preuve testimoniale par Arrêt de 1722.

L'Arrêt de Sasilly qu'on fait tant valloir est sans application à la cause qui est à décider.

Dans l'espèce de cet Arrêt trouvoit-on cet enchaînement de preuves par écrit, cette variété, cette multitude, cet accord de faits, ce mystere toujours relatif à la Marquise qui ne veut pas paroître ? y avoit-il une possession d'état si soutenuë, aussi caractérisée, aussi convenable à l'état réclamé, aussi peu convenable à l'état fictif ? à peine paroïssoit-il quelques lueurs qui pouvoient être trompeuses, quelques soins peu importans qui pouvoient être attribués à la charité, & qui regardoient même plutôt le sieur de Marconay que la dame de Sasilly. Cependant les premiers Juges avoient admis à la preuve, & la Cour n'avoit pas crû la devoir suspendre. Cette preuve avoit été faite, & n'étoit rien moins que concluante, & il y avoit

des nullités dans les Enquêtes ; de sorte que l'Arrêt définitif n'a pas décidé que la preuve ne pût être admise dans l'espèce , mais il a décidé que la preuve n'étoit pas complète. Nous ne demandons que la preuve à laquelle a été admis le prétendu Saffilly ; si elle n'est pas parfaite , nous aurons le même sort ; on trouvoit dans la cause de Saffilly un Religieux qui faisoit un rôle déplacé , & qui étoit aussi suspect que le Religieux d'Avril dans la cause de la Coulon.

Enfin par un Arrêt récent , la Cour vient d'admettre la preuve que l'on combat aujourd'hui. Vaine subtilité de dire que la demoiselle Ferrand , en faveur de qui cet Arrêt a été rendu , avoit un Extrait-Baptistaire , que la preuve qu'on demandoit n'avoit pour objet que de contester celle là même dont parloit l'Extrait-Baptistaire.

Cet Extrait étoit formé de la combinaison de trois piéces , de l'Extrait-Baptistaire sans noms , de l'acte passé chez Carnot par M. le Président Ferrand , & de l'aveu de Madame Ferrand dans son interrogatoire , qu'elle étoit accouchée.

M. l'Avocat Général Gilbert de

Voisins qui portoit la paro'le dans cette affaire , a-t'il regardé ces pièces réunies comme formant un *Extrait-Baptistaire* ? il les a regardées comme prouvant un *mistere* , comme une espèce de preuve précieuse pour la *Justice* , comme un commencement de preuve par écrit , capable de favoriser la preuve testimoniale qui étoit demandée. Or combien la dame de Bruys n'a-t'elle pas de commencemens de preuve par écrit , il s'en faloit bien que la demoiselle Ferrand eut des preuves aussi suivies , une possession d'état aussi caractérisée , des preuves de toute espèce , & un cri de la nature tel que celui qui s'élève en faveur de la dame de Bruys.

Toutes les questions d'état ont des traits singuliers qui frappent. L'acte de M. le Président Ferrand a ce caractère , mais ici il y a plusieurs traits singuliers qui font cet effet ; tels sont les actes que cette Cause présente , & tous les faits qui sont prouvés , la conduite de la Marquise forme un corps de preuves qu'on peut bien attaquer , mais qu'on ne parviendra jamais à détruire.

Que l'on rapproche maintenant tant de faits dont la liaison & le tissu

opere une démonstration complète en faveur de la dame de Bruys. Mais que l'on réunisse principalement les faits qui sont prouvés , avoués même par la Marquise ; l'éducation que la dame de Bruys a reçu dans la maison paternelle , les circonstances qui ont précédé ou suivi son mariage , les lettres pour y parvenir , cet avis d'amis si remarquable, si décisif, cette dot mystérieuse de cent mille livres , la donation de 1000. livres de rente viagère , le mystère perpétuel de la part de la Marquise pour s'envelopper , ce qui s'est passé pendant le séjour de la dame de Bruys à Bayonne & dans son voyage de Paris , ces lettres tendres où la nature se trahit , & qui manifestent si clairement la naissance de la dame de Bruys.

Que l'on joigne à tous ces faits l'interrogatoire de la Marquise , ces dénégations confonduës , ces mensonges évidens , ces contradictions , ces réponses qu'elle a craint de faire , ces éclaircissimens qu'elle a refusés à la Justice , ces aveus importans qu'elle a été forcée de faire. Que l'on réfléchisse sur la conduite de la Marquise avec Virginie , sur la haine qu'elle avoit con-

qu'e contre elle , sur les plaintes , les mécontentemens , sur les dépenses qu'elle fait cependant pour elle , sur les donations qu'elle lui assure ; a ces contradictions apparentes , qui peut méconnoître une mere ?

Mais de quoi s'agit-il ? Quoique la dame de Bruys prouve invinciblement son état , elle ne demande encore qu'à éclaircir la vérité , elle ne demande qu'à joindre à des preuves si décisives , une foule de témoignages qui lient ensemble tous les faits , & qui fassent comme une chaîne non interrompue.

Tous ces faits si liés , si suivis , depuis l'instant de la naissance de la dame de Bruys joints a tant d'autres preuves que la Cour a sous les yeux pourroient ils être négligés ? la preuve en peut elle être faite autrement que par témoins ?

La Marquise demande réparation , elle crie a l'injure , à la calomnie , se flatte t'elle que la Justice étouffera la voix de la dame de Bruys , qu'elle la jugera calomniatrice sans daigner instruire sa religion sur un fait de notoriété publique qui ne seroit caché que par la Justice.

Il est vrai que si la dame de Bruys est admise à faire la preuve qu'elle demande , le triomphe de la dame de Bruys est certain ; il est encore vrai que c'est un triomphe funeste qui dèshonore celle à qui on doit le jour , mais fatale nécessité où elle a réduit elle-même la dame de Bruys.

Loin d'ici ces odieux préjugés qu'il faut arrêter à jamais , ce torrent de questions d'état qui inondent les Tribunaux.

Quoi , parceque les crimes d'état se multiplient , la Justice sera moins vigilante , moins severe, elle ne daignera plus rechercher la vérité ? il faudra condamner sans les entendre ces enfans malheureux qui reclament l'état dont on les a dépouillés , & couronner un sacrifice si inhumain ?

La tranquillité publique , dit on , les demande ces odieux sacrifices ; & les faire , c'est pratiquer ces grandes maximes auxquelles il n'appartient pas à des ames communes de s'élever. Qu'on dise bien plutôt maximes détestables qui détruisent l'œconomie de la société. Oüi l'ordre de la société demande que l'état de chaque Citoyen soit conservé ; & loin de déranger l'or-

dre des familles , c'est le rétablir que de rendre à ceux qui en font partie le rang qu'ils tiennent de leur naissance. Ainsi maximes fausses , maximes détestables que le crime a enfantées pour se dérober à la Justice , & se procurer l'impunité.

Enfin , il ne s'agit pas encore de prononcer diffinitivement , il ne s'agit point encore de déclarer la dame de Bruys fille de la Marquise , il n'est question que d'approfondir la vérité. Il s'agit de joindre la preuve testimoniale à tant de preuves qui concourent déjà en sa faveur. Hé ! qui n'est pas convaincu de l'état de la dame de Bruys ? on refuseroit d'instruire juridiquement une vérité que tout le monde connoît , & dont on est sûr de trouver la preuve ? on rejetteroit tant de preuves de toute espece ? on refuseroit d'y mettre le sceau par la dernière preuve qui est offerte ? c'est un crime de le penser. La Marquise ne veut étouffer la voix de sa fille que parcequ'elle sent la preuve prête à l'accabler , mais c'est cette raison même qui doit porter la Justice à approfondir. La Cour sera toujours maîtresse de la destinée de la dame de Bruys , elle pe-

tera le mérite de la preuve , elle accordera la victoire à un heureux accord qui est le caractère de la vérité. Quel regret de l'avoir étouffée , & de l'avoir empêchée de paroître dans tout son éclat , d'avoir fait une victime qui rendroit le crime audacieux par l'impunité , & peut-être de voir la Marquise se repentir de son injustice en mourant , & réparer autant qu'il seroit en elle l'Arrêt de la Cour par son testament. Le zele pour la dame de Bruys , la conviction de son bon droit inspirent des allarmes ; la réflexion sur l'équité , les lumieres de la Cour les condamnent.

L'éloquence de M^e. de Laverdy a fait ici les derniers efforts ; elle fut secondée par celle de M^e. de Blaru qui défendit la même Cause. Les mêmes moyens furent employés , mais sous des formes différentes. Je ne les repeterai point , je dirai seulement ce qu'il me paroît que M^e. de Blaru dit de singulier. Les tours nouveaux des raisons , ce n'est pas ce que cherche mon lecteur , ce sont les nouvelles raisons.

Voici comme il parle de la premiere Sentence : Sentence qui a jetté l'al-

larme dans la famille, Sentence dont la nouvelle a frappé d'étonnement tous les Ordres du Royaume. Les Auditeurs qui ont assisté en foule aux Plaidories dans le cours d'onze Audiences, ont été témoins que les deux Avocats de la Marquise de Boudeville ont mis en usage tout ce que l'éloquence a de plus séduisant; que l'Avocat du Roi * qui a porté la parole a mis avec la plus scrupuleuse exactitude, les mêmes moyens de la Marquise de Boudeville dans le plus grand jour; que le public enlevé par ses discours s'est livré aux empressemens dûs à ses talens, encore plus à la droiture de ses intentions & à son zèle pour la Justice; qu'enfin les premiers Juges après avoir réfléchi pendant un mois sur les moyens proposés de part & d'autre, n'ont pu refuser des éclaircissmens si nécessaires à la Justice, soit pour confondre l'imposture, si la dame de Bruys est coupable, soit pour la rétablir dans son état, si par la preuve qu'elle demande, elle parvient à dissiper les nuages qui couvrent sa naissance.

* M. Gilbert de Voisins, fils de M. l'Avocat Général.

M. de Blaru s'efforce de rendre odieux les principes qu'on lui oppose.

Qu'un pere & une mere , dit-il , soient déterminés à sacrifier leurs enfans , rien de plus facile , c'est un crime qu'il suffit de vouloir pour le connoître. L'enfant naît sans se connoître , il a les yeux ouverts , mais il ne voit rien ; il a le malheur de trouver ses ennemis dans ceux qui devoient être ses protecteurs ; on le présente à l'Eglise sous le nom qu'ils jugent à propos de lui donner , on le met entre les bras d'une femme étrangere : le même mystere qui a couvert sa naissance , regne dans l'éducation , les alimens qu'on n'a pas l'inhumanité de lui refuser. Il découvre son état , il acquiert les droits que la nature qui travaille à les recouvrer lui ménage , il ne lui sera pas permis de les faire valoir : la preuve testimoniale n'est jamais admise en matiere de filiation contre le Registre , titre primitif de son état corroboré par la possession ; il n'est point permis de rien envisager au-delà des Registres confirmés par la possession.

A ces affreux principes que la Marquise met en œuvre , il ne faut qu'opposer les raisonnemens les plus simples.

En

En matiere d'état , quand on creuse, on decouvre les plus grands crimes.

L'ambition a guidé la Marquise de Boudeville , d'autres sont entraînés par l'avarice. Il y a des peres jaloux dont les meres trop complaisantes n'ont pû arrêter les coups. Le cœur humain n'est-il pas le jouiet d'une infinité de passions souvent plus fortes que les mouvemens de la nature ? Plus ces crimes sont horribles , plus ils paroissent incroyables , plus il les faut approfondir , c'est un des emplois des plus nécessaires de la Justice.

Peut-on proposer sérieusement à des Magistrats respectables, que leur devoir est de ne pas rechercher la vérité, parcequ'elle peut être obscure ? S'ils la cherchent cette vérité, s'ils la trouvent, que pourra-t'on opposer ? Déjà elle éclate, il n'y a qu'un degré à ajouter pour la rendre sensible, évidente, palpable. Faut-il que les Juges abandonnent la route qui peut les conduire à la vérité, pour devenir les complices d'une mere qui a sacrifié l'état de son enfant, & qui ne jette de si hauts cris que dans la crainte de voir son projet déconcerté & renversé.

Voilà des traits d'éloquence qui frappent , je voudrois que la loi qui m'engage à ne pas offrir à mon lecteur les mêmes moyens , ne me gêne point. Il semble même qu'elle ne s'applique point ici , parcequ'ils sont présentés sous une face différente , & que les traits d'éloquence nouveaux qui sont employés demandent pour les sentir mieux qu'on les rapporte ces moyens : mais on envisageroit toujours cela comme une répétition un peu déguisée , je la dois donc éviter.

M^e. de Blaru finit son Mémoire en disant : mais quel a été le motif de la dame de Boudeville , elle reproche que celui qui est allégué contre elle est absurde. Le mari & la femme qui ont vécu d'intelligence ont-ils pû de concert former le complot odieux de supprimer l'état des filles pour ne reconnoître que les mâles ; en cachant la grossesse , la naissance des mâles devenoit problématique , ils n'auroient raisonné ni agi conséquemment. S'ils n'ont agi ni raisonné conséquemment , c'est que le crime aveugle ; il est rare de s'engager dans le crime sans s'égarer. Ce qui est de certain , c'est que voilà deux filles désavouées , & un fils

seul reconnu. Le motif est donc vrai ; s'il est faux , qu'on en explique un autre , & qu'importe que le motif soit certain , si le fait l'est ; & ne voyons-nous pas que l'accident du fils eut été l'époque de la reconnoissance , si le second mari ne l'eut empêché ? Enfin la conduite de la dame de Boudeville n'est-elle pas un assemblage de contradictions ? elle ne veut pas reconnoître sa fille , elle l'éloigne , elle va voir la nourrice , elle fait venir la nourrice chez elle , elle élève sa fille dans sa maison , elle remplit tous les devoirs de mere à l'égard d'une fille qu'elle a porté dans son sein , elle se déguise , la nature la trahit à tous les instans. Elle écrit des lettres que la nature lui dicte , elle passe des actes , elle ne veut pas qu'on la soupçonne , elle se confesse à ses amis , & tous ceux qui la connoissent deviennent ses confidens.

Si ce qui paroît peut avoir deux faces , si elle a fait tout à la fois les personnages de mere & d'étrangere , la Justice sçaura bien démêler le véritable. La liberté de faire entendre des témoins est réciproque , c'est la seule voye de justifier la dame de Boude-

ville , si elle est innocente. Que n'a pas à craindre la dame de Bruys , si elle est coupable !

La dame de Bruys n'a point d'état certain , dans le doute qu'on voudroit que jettassent sur sa naissance les deux personnages qu'a joué la dame de Boudeville. Si elle n'a point d'état certain , en conclusés-vous , dit la dame de Boudeville , que je suis sa mere ? un enfant de la lie du peuple , sur le prétexte de l'incertitude de son état , n'a qu'à aller attaquer le plus grand Seigneur du Royaume. Nous lui répondrons que quand un enfant vient avec des moyens tels que ceux que la dame de Bruys présente , qui tous lui ont été administrés par le cœur maternel , il faudra l'entendre , il faudra approfondir , il faudra lui rendre justice , s'il dit vrai , le punir s'il est imposteur. Et quand ce grand Seigneur n'aura d'autre défense que de dire qu'il n'est pas vraisemblable qu'il ait commis un crime si atroce , la Justice n'en sera point touchée. Plus le crime est atroce , plus la Justice doit se livrer à toutes sortes d'éclaircissements. *Indignum est crimina ipsa atrocitate deffendi* , dit Quintilien , que l'a-

trocité du crime serve de défense au criminel ; la proposition révoltée.

Il est tems que la vérité se fasse jour , le public est convaincu qu'elle doit avoir ce triomphe , la Justice le lui doit , la nature le demande , les remords , les regrets , les inquiétudes dont la dame de Boudeville est agitée , seront calmés. L'union renaîtra entre la mere & la fille , l'ayeule & les petits enfans. La nature conduite par la Religion rentrera dans ses droits , le second mari n'aura point de reproches à faire , peut-être que lui-même fatigué d'une guerre trop longue dont il est l'auteur , connoîtra qu'il est de son intérêt bien entendu de donner la paix à la mere , aux enfans , pour se la procurer à soi-même.

M^e. de Blaru dans un supplément de Mémoire où il a tâché de donner à ses moyens toute la force dont ils pouvoient être susceptibles , finit en rapportant ce que dit la dame de Boudeville. J'ai nié , dit-elle , que j'aye accouchée de la dame de Bruys. Votre vie , lui répond éloquemment M^e. de Blaru , a été un accouchement perpétuel par les peines continuelles de votre tendresse maternelle. Vos douleurs

se sont multipliées , votre qualité de mere est publique , votre dénégation n'a produit d'autre effet que d'armer contre vous la calomnie dans l'histoire qu'elle a débité sur la naissance de votre fille à qui elle a donné un pere hors du lit nuptial. L'Arrêt qui intervendra vanger la mere , & mettra la fille en état d'éclaircir aux yeux des Juges une vérité dont la Cour & la Ville sont également convaincuës.

M^r. Cochin , défenseur de la Marquise de Boudeville , soutient avec cette éloquence supérieure qui lui est propre , que les grands principes parloient pour lui.

Plaidoyer
pour Madame
la Marquise de
Boudeville,
son époux,
& les parens
collatéraux.

Si le public , dit-il , a pris tant de part aux questions d'état qui se sont élevées depuis quelques années , s'il a été effrayé de ces entreprises téméraires dans lesquelles sans aucun titre , sans aucune ombre de possession , des personnes inconnuës ont tenté de se procurer un rang distingué , de quelles allarmes ne doit-il pas être saisi dans la Cause de la dame de Bruys en possession d'un état obscur , affermi par une foule de monumens authentiques qui se sont succédés les uns aux autres pendant le cours de trente années ? La

dame de Bruys entreprend d'abdiquer cet état & de s'en former un nouveau , elle choisit une des plus illustres Maisons du Royaume pour y prendre place , elle veut s'élever au faite des honneurs , & s'associer à ce qu'il y a de plus grand & de plus distingué dans l'Etat. Si à la faveur de la preuve testimoniale , on peut esperer de pareilles métamorphoses , l'état des hommes ne sera plus que le jouet de l'audace & du caprice , la plus haute noblesse sera dégradée , les personnes de la plus vile condition perceront l'obscurité qui les enveloppe pour se donner en spectacle à l'Univers dans les places les plus éminentes.

Des objets si intéressans doivent élever tous les esprits à ces vûes supérieures du bien public qui forment le premier objet de la Justice , il s'agit du sort de toutes les familles compromis dans une seule cause.

L'état qui appartient légitimement à la dame de Bruys par sa naissance n'est pas un objet qui interesse assez la maison de la Ferté , pour qu'elle se soit donné la peine de l'approfondir.

Quand il seroit encore inconnu , la dame de Bruys ne pourroit s'en pré-

valoir. Il ne suffit pas d'être dans l'ignorance de son sort pour se procurer un état au gré de son ambition. Il est de malheureuses destinées qui cachent quelquefois aux hommes les circonstances les plus essentielles de leur naissance, & qui les présentent à eux-mêmes comme une énigme qu'ils ne peuvent pénétrer. S'ils sont à plaindre d'être réduits à un sort si funeste, leur unique ressource est de réparer par leur sagesse & leur retenue les malheurs de leur naissance; & lorsqu'ils veulent au contraire s'en faire un prétexte pour s'élever au dessus de leur obscurité, & pour se placer dans un rang éclatant, ce trait d'ambition déplacé ne sert qu'à les couvrir d'un nouvel opprobre.

Telle seroit l'idée qu'il faudroit se former de la prétention de la dame de Bruys, s'il étoit vrai, comme elle le prétend, qu'elle n'a point actuellement d'état. Mais elle a pris soin elle-même de rassembler une foule de titres qui fixent son sort d'une manière immuable.

M^e. Cochin raconte ensuite le fait conformément aux actes de Baptême, aux actes de tutelle, au contrat de

mariage , aux Baptêmes des enfans de la dame de Bruys où elle a pris le nom de Marie la Salle , fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere. Il fait là-dessus ses reflexions. Que les amis de Marie la Salle âgée de 18. ans n'ayent point connu Guillaume la Salle & Antoinette Barriere ses pere & mere , il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit leur fille ; ils ont pû s'absenter , sortir du Royaume , en un mot être inconnus à Paris sans que l'on puisse dire pour cela qu'ils n'ayent jamais existé. Aussi le Lieutenant Civil qui sur un avis d'amis a pourvû à la tutelle de la mineure , n'a-t'il pas hésité de lui donner un Tuteur comme à Marie la Salle , c'est le nom qui lui est donné dans la sentence de tutelle. Son état , cet état fixé par l'acte de Baptême est donc confirmé par la sentence du 28. May 1723.

Quand il résulteroit de l'acte de tutelle que Marie la Salle ne seroit pas nièce de Tonton , cela seroit sans conséquence , car si Tonton a fait passer Marie la Salle pour sa nièce sans qu'elle la fut , celle-ci n'en sera pas moins fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere , suivant son

acte de Baptême & son acte de tutelle. Tonton aura trompé en ce point la Marquise de Boudeville, mais cette erreur indifférente n'aura point altéré la foi des actes solennels qui fixent le sort de la dame de Bruys, d'autant plus que les actes qui ont suivi, ont confirmé la foi des premiers.

En un mot pendant trente années entières, l'état de la dame de Bruys a été le même qu'elle avoit reçu en naissant, actes de Baptême, de tutelle, contrat de mariage, acte de célébration, contrat pardevant Notaires, Baptême de ses enfans, tout fixe son sort, tout caractérise une fille née dans une condition obscure; & qu'un mariage honorable a élevé à un rang qui devoit remplir ses vœux. Cependant elle a réclamé l'état de fille de la Marquise de la Ferté.

M^e. Cochin fait voir en rappelant les réponses personnelles de la Marquise qu'elle a nié tous les articles essentiels.

C'est en cet état que la cause a été portée à l'Audience du Châtelet par un de ces événemens qui déconcertent quelquefois la prudence humaine. On a vû les premiers Juges donner dans

les pièges de la preuve testimoniale qui leur étoit demandée par la dame de Bruys. A la nouvelle de ce jugement tous les ordres du Royaume ont été frappés d'étonnement ; la Cour elle-même s'est empressée d'en suspendre l'exécution par un Arrêt de défenses.

M^e. Cochin dit ensuite qu'on s'égare souvent dans cette matiere pour donner dans des excès également contraires aux principes.

Avant que d'établir ces propositions, il les développe.

Principes sur les questions d'Etat.

Si les Legislaturs n'avoient pris aucune précaution pour fixer l'état des hommes, les citoyens ne pourroient se connoître entre eux que par la possession. Telle étoit la regle qui les distinguoit seule avant que les états policés eussent établi des loix sur une matiere aussi importante ; les familles se formoient des mariages publics, les enfans étoient élevés dans la maison des pere & mere, comme les fruits précieux de l'union conjugale. Le rapport de differens membres d'une famille se confirmoit de jour en jour par

la notoriété, ils se connoissoient, ils étoient connus des autres comme frères & sœurs, comme oncles & neveux, comme cousins, par cette habitude journaliere de se traiter réciproquement dans ces différentes qualités.

C'étoit donc la possession seule qui fixoit l'état des hommes, c'étoit l'unique espece de preuve qui fut connue; & qui auroit voulu troubler cette possession en supposant un état & une filiation contraire à celle qui étoit annoncée par cette longue suite de reconnoissances, auroit troublé toute l'harmonie du genre humain.

Les Législateurs ont crû qu'ils devoient porter plus loin les mesures de leur sagesse, ils ont crû que si au moment de la naissance de chaque citoyen son état étoit consigné dans des Registres publics, ce genre de preuve ajouteroit un nouveau degré de force à l'état qui devoit être établi dans la suite par la possession, ou que si la possession par quelques circonstances impossibles à prévoir pouvoit devenir équivoque, le titre primordial pourroit en réparer les vices, venir au secours du citoyen privé des avantages d'une reconnoissance solemnelle;

c'est donc ce qui a introduit l'usage des Registres publics prescrits par nos Ordonnances.

C'est sur ces deux genres de preuves que porte l'état des hommes ; celle de la possession publique est la plus ancienne & la moins sujette à l'erreur ; celle des Registres publics est la plus nouvelle & la plus authentique. Quand elles se prêtent un secours mutuel , tous les doutes disparaissent ; quand elles ne sont pas unies , les questions peuvent dépendre de la variété des espèces & des circonstances.

Où l'on est attaqué dans un état dont l'on est en possession , ou l'on réclame un état dont on n'a jamais joui. Dans le premier cas , la possession suffit à celui qui est attaqué , il n'a pas besoin de recourir à un autre genre de preuve , il possède , & à ce seul titre , on ne peut pas hésiter à le maintenir.

Dans le second cas , celui qui réclame un état dont il n'a jamais joui , trouvant l'obstacle de la possession , ne peut réussir dans son entreprise , s'il n'a en sa faveur des titres solennels qui prouvent que la passion & l'injustice l'ont dépouillé.

Ainsi la possession publique qui devoit seule avant l'établissement des Registres publics conserver toujours son premier empire, c'est elle qui forme toujours la preuve la plus éclatante, la plus décisive, & si elle peut être combattue par des preuves contraires, ce n'est qu'autant que ces preuves posent d'abord sur un fondement solide adopté par la loi, c'est-à-dire sur les titres les plus authentiques & les plus respectables.

De ces vérités que la raison dicte seule, & qu'elle grave pour ainsi dire dans les cœurs de tous les hommes, naît une conséquence qu'il faut toujours avoir présente à l'esprit : c'est qu'il ne peut jamais se former une question sérieuse sur l'état d'un citoyen, quand les titres & la possession sont d'accord à son égard, soit que ces preuves se réunissent pour confirmer l'état qu'on lui conteste, soit qu'elles se réunissent pour l'exclure de l'état auquel il aspire.

Cette vérité se manifeste également dans deux hypothèses que l'on peut former.

Première hypothèse, un homme par son acte de Baptême est déclaré fils

légitime d'un tel & d'une telle sa femme, il a toujours été élevé, connu comme leur fils légitime; si quelqu'un entreprenoit de contester son état, seroit-il écouté? quand il auroit à combattre en même tems & la preuve résultante des Registres publics, & celle qu'administre la possession, en vain articuleroit-il des faits, & demanderoit-il permission d'en faire preuve? il seroit nécessairement accablé par le poids de ces deux preuves réunies.

Seconde hypothese, un citoyen veut se donner entrée dans une famille, il n'a pour y parvenir ni le secours des monumens publics, ni l'avantage de la possession; arrêté par ces obstacles invincibles, qu'il articule des faits, qu'il demande permission d'en faire preuve, cette voye inconnue à la loi, funeste à la société, sera nécessairement rejetée dans tous les Tribunaux.

La raison en est sensible, c'est que les deux genres destinés à fixer l'état des hommes se réunissent ou pour confirmer l'état de celui qui est troublé, ou pour exclure de l'état celui qui le reclame; tout autre genre de preuve est nécessairement impuissant. La loi

naturelle a établi la preuve qui naît de la possession publique , la loi civile & politique a établi la preuve qui naît des Registres publics. L'autorité que forme le concours de ces preuves est inébranlable ; la preuve testimoniale n'est pas d'un poids & d'un caractère qui puisse leur être opposé : vingt témoins qui diroient, vous avez été baptisée comme fille d'un tel & d'une telle, vous avez toujours vécu, vous avez toujours contracté comme fille des même pere & mere, & néanmoins vous n'êtes pas leur fille, c'est une autre mere qui vous a donné le jour, ainsi il faut vous chasser du rang que vous occupés dès le premier moment de votre naissance ; ces témoins ne feroient aucune impression en Justice, leur suffrage seroit méprisé, & ne pourroit passer que pour une imposture odieuse, autrement il n'y auroit personne qui pût un seul instant être assuré de son état, n'ayant pour garants de son sort que les Registres publics & la possession. De même vingt témoins qui diroient les Registres publics n'annoncent point que vous soyez née d'un tel & d'une telle sa femme, jamais vous n'avez été élevée ni connue pour leur

filles , jamais vous n'en avez porté le nom , jamais vous n'en avez occupé le rang ; n'importe nous certifions , & nous déposons que vous êtes le fruit de leur mariage , & il faut vous introduire dans leur maison. Ces témoins dans ce cas non seulement ne peuvent mériter la confiance de la Justice , mais elle ne peut les entendre qu'avec indignation , parceque leur suffrage est combattu par le concours des preuves qu'administrent la loi naturelle & politique dont le poids les accable.

Disons donc que quand on a en sa faveur l'autorité des titres publics & de la possession , on jouit d'un état inébranlable , & que par la même raison , quand on n'a en sa faveur ni l'une ni l'autre de ces preuves , les tentatives que l'on fait pour s'arroger un état dont on n'a jamais joui , ne peuvent tourner qu'à la confusion de ceux qui s'engagent dans des démarches si téméraires.

Il n'en est pas de même quand les titres & la possession se choquent & se contredisent ; dans la balance de ces preuves contraires , on peut pour se déterminer emprunter le secours de la

preuve testimoniale , & de tout autre genre de preuves , parceque la vérité n'étant pas marquée à ces caractères dont les loix exigent le concours , il faut se prêter à tous les éclaircissements qui peuvent la développer. On ne s'y détermine qu'avec peine , mais il est des circonstances où c'est un remède nécessaire.

Tels sont les principes , on ne peut trop le répéter , que la raison dicte seule , & qui sont d'ailleurs appuyés sur la décision des loix , le suffrage des grands hommes , & la saine jurisprudence.

Que l'on parcoure les loix Romaines , on trouvera partout la preuve testimoniale proscrire dans les questions d'état : *Si tibi controversia ingenuitas fiat , deffende causam tuam instrumentis & argumentis quibus potes , soli enim testes ad ingenuitatis probationem non sufficiunt.* C'est la disposition de la loi 2. c. de testibus. La loi 14. ff. de prob. n'est pas moins formelle : *probationes quæ filiis dantur non in solâ affirmatione testium dantur.*

Les Ordonnances du Royaume animées du même esprit ont voulu que la preuve de la naissance fut faite par les

Registres publics, comme on le fera voir dans la suite, & en cas de la perte des Registres publics, elles ont voulu que l'on eut recours aux Registres & papiers domestiques des pere & mere décedés, pour ne pas faire dépendre l'état, la filiation, l'ordre & l'harmonie des familles des preuves équivoques & dangereuses telle que la preuve testimoniale, dont l'incertitude a toujours effrayé les Législateurs.

Aussi toutes les fois qu'on s'est présenté avec des faits circonstanciés, & qu'on a entrepris de faire la conquête d'un état nouveau, en demandant permission d'en faire preuve par témoins, le suffrage des plus grands Magistrats s'est élevé contre une prétention si funeste à la société, & la Cour s'est opposée par son autorité à une tentative si dangereuse. Chaque espece a été chargée de circonstances différentes, mais le principe général s'est soutenu dans cette variété. L'art a pû prendre à chaque instant des formes nouvelles, mais une regle invariable a toujours conduit la vérité au milieu de ce labyrinthe de faits disposés pour séduire & pour égarer; c'est ce qu'il est aisé de

reconnoître en parcourant les principaux monumens de la Jurisprudence qui ont été transmis à la posterité.

Me. Cochin cite ensuite l'Arrêt du 7. Mars 1641. qui a déboute Marie Damié de la permission qu'elle demandoit de faire preuve par témoins qu'elle étoit sœur d'Elisabeth & d'Anne Roussel. M. Talon dit qu'il étoit d'une périlleuse conséquence d'admettre cette preuve, parcequ'il seroit facile à toute sorte de personnes de se dire & de s'établir de quelle famille il leur plairoit.

* Il le dit de
1657. Me.
de Laverdy
de 1653.

Me. Cochin cite ensuite l'Arrêt de la Porte *, & prétend que suivant le même principe, Georges de la Croix qui vouloit s'introduire dans la famille du sieur la Porte fut déclaré imposteur, conformément aux conclusions de M. Talon.

Joublot, quoiqu'il eut le suffrage des parens des pere & mere qui le désavouoient, & qu'il y eut une information conforme aux faits qu'il avoit articulés, fut exclus de la famille de Marsault où il vouloit entrer, par Arrêt du 12. Janvier 1686. Suivant les conclusions de M. Talon, la procédure fut infirmée.

Les mêmes principes furent consacrés par l'Arrêt du 19. May 1691. qui débouta la Coulon de sa demande de la preuve testimoniale qui tendoit à la faire recevoir dans la famille du sieur d'Avril. M. le Chancelier, alors Avocat Général, avoit par ses conclusions annoncé l'Arrêt. M^e. Cochin rapporte ensuite l'Arrêt récent contre le prétendu Sasilly.

C'est donc, dit-il, une jurisprudence fondée sur l'autorité des loix & des ordonnances, qu'en matiere d'état il faut avoir dans les Registres publics, ou dans des monumens autentiques, une preuve de filiation. Quand on est dénué de ce secours, la preuve ne peut être admise. Si on l'a admise dans l'affaire de la demoiselle Ferrand, c'est qu'il y avoit dans les Registres de la Paroisse de saint Sulpice, & dans le procès verbal fait le même jour à la Requête de M. le Président Ferrand son pere, une preuve légale de sa naissance & de l'accouchement de Madame Ferrand, preuve soutenue par la reconnoissance précise de Madame la Présidente Ferrand qu'elle étoit accouchée d'une fille le même jour sans pouvoir justifier de sa mort. Ces titres,

cette reconnoissance mettoient la cause de la demoiselle Ferrand dans un si grand jour , qu'on ne pouvoit jamais apprehender la preuve testimoniale qui devoit leur donner un nouveau poids. Disons plus , la preuve de la naissance & de l'existence d'une fille de Madame la Présidente Ferrand , n'avoit plus besoin d'être soutenue d'aucune preuve , & si on la demandoit surabondamment , ce n'étoit que pour achever de dissiper les doutes que l'on affectoit de répandre sur l'identité de la personne qui se présentoit comme fille dont Madame la Présidente Ferrand étoit accouchée.

Ce préjugé qui n'a point été entendu au Châtelet , & sur lequel il ne seroit pas impossible que le public ne se fut abusé , n'est point à craindre en la Cour qui en sçait les motifs & les circonstances , elle a toujours été animée du même esprit qui a dicté l'Arrêt de Safilly , elle a rejeté dans celui-ci la preuve testimoniale , parcequ'il n'y avoit aucune preuve autentique de filiation ; elle l'a admise dans l'autre espece , parcequ'au contraire les monumens publics s'expliquoient en faveur de la demoiselle Ferrand. C'est

ainfi que la droite raifon fçait éviter des extremités également funeftes , & que comme elle ne rejette point une preuve juridique , elle ne donne point auffi légèrement dans une preuve contre laquelle toutes les loix & les principes fe font élevés dans tous les tems.

PREMIERE PROPOSITION.

La Dame de Bruys n'a ni titre ni poffeffion de l'état de fille des fieur & dame de la Ferté , & par conféquent ne peut être admife à la preuve qu'elle eft née de leur mariage.

Il n'y a point d'équivoque dans le fait , la dame de Bruys a été baptifée dans l'Eglife de faint Merry le 13. Février 1705. elle n'eft point infcrite dans les Regiftres comme fille des fieur & dame de la Ferté , dont il n'eft parlé ni directement ni indirectement. Jamais elle n'a été élevée comme fille des fieur & dame de la Ferté , jamais elle n'a porté leur nom. On lui a donné un tuteur en 1723. aucun des parens de la Maifon de la Ferté n'a paru dans l'acte de tutele. La fentence qui lui donne un tuteur ne la désigne que fous le nom de la Salle ; elle a été mariée ,

& l'alliance qu'elle a faite n'a rien qui réponde à l'éclat du nom de la Ferté ; aussi ni dans le contrat de mariage , ni dans l'acte de célébration , ne trouve-t'on aucune expression , aucun indice même qui puisse la faire regarder comme appartenante à la Maison de la Ferté. La dame Marquise de Boudeville n'y est point partie , & n'y stipule point comme pour la dame de Bruys , aucun des parens n'y a assisté. Enfin la dame de Bruys a passé différens actes pardevant Notaire , elle a eu des enfans , & les a fait baptiser sans jamais avoir pris dans ces actes le nom de la Ferté ; ces différens actes remplissent le cours de plus de trente années. Il y en a plusieurs dans lesquels la dame de Bruys est la principale partie , il y en a même qu'elle a passés en pleine majorité , ce sont les actes les plus importans & les plus solennels , ceux dans lesquels on veille avec plus de soin à conserver les droits de la naissance. Mais la dame de Bruys toujours étrangère à la Maison de la Ferté n'a jamais prétendu s'y donner un rang , c'est une vision qu'elle n'avoit pas encore conçue. La droiture , la simplicité dont elle suivoit alors les loix

loix, ne lui permettoient pas de sortir de son état pour donner dans une illusion : il est donc constant qu'elle n'a ni titre, ni possession de fille des sieur & dame de la Ferté qu'elle veut s'arroger.

Mais dans cette situation peut-elle donc demander permission de faire preuve qu'elle leur doit le jour sans offenser tout à la fois la nature, la loi & les lumieres de la raison. Les principes que l'on vient d'expliquer ne permettent point de balancer sur cette question. Quand les titres & la possession d'état sont d'accord sur l'état d'un Citoyen, la preuve testimoniale qui a pour objet de les combattre, ne peut jamais être admise. 1°. parcequ'elle est nécessairement impuissante. 2°. parcequ'elle est infiniment dangereuse.

On dit d'abord qu'elle est nécessairement impuissante. La loi naturelle, comme on a dit, ne connoissoit point d'autre preuve de l'état des hommes que la possession publique. La loi civile y a ajouté la preuve des Registres & des monumens domestiques des pere & mere décédés. Quand ces deux preuves se réunissent, elles forment un corps de démonstration, elles ré-

pandent un éclat & un jour auquel il n'est pas possible de résister, ce sont les seules preuves que la loi reconnoisse, les seules qu'elle ait adoptées. Que peut-on donc espérer de la preuve testimoniale qu'on entreprend de leur opposer ? Que les témoins parlent tant que l'on voudra au gré d'une partie ambitieuse, leurs déclarations pourront-elles jamais être mises en balance avec le poids des preuves qu'administrent les titres & la possession. Ce sont d'un côté des preuves juridiques auxquelles la loi a donné toute sa confiance, ce n'est de l'autre qu'une preuve inconnue à la loi, & qui ne roule que sur des discours toujours suspects. Mettre ces differens genres de preuve en parallele, ce seroit déjà faire injure à la sagesse des Législateurs ; vouloir donner la préférence à la dernière, c'est une idée qui révolte & qui scandalise d'autant plus, que l'on ne propose jamais pour former la preuve testimoniale dans ces occasions que des témoins obscurs d'une part, & des faits cachés & mystérieux de l'autre. Les témoins que l'on annonce c'est une Sage-femme, c'est une Garde, une Nourrice, ce

sont en un mot des gens de la lie du peuple ; le poids de leur autorité est-il capable de subjuguier les preuves les plus éclatantes. Les faits qu'on prétend leur faire déposer sont enveloppés de nuages & d'obscurité. C'est un accouchement fait dans une maison étrangère, caché à la famille & au public. Ce sont des voyes obliques & détournées, ce sont des précautions prises avec art, & pratiquées dans les ténèbres. Mais tous ces faits mystérieux débités par des gens de la plus vile condition, pourroient-ils jamais mériter la confiance de la Justice ? Quand elle verra d'un côté les titres & la possession déposer contre l'état que reclame une partie téméraire, quand elle entendra de l'autre des témoins obscurs qui viendront proposer des faits déguisés au public, & pour ainsi dire dérobés au grand jour, ne sera-t-elle pas nécessairement entraînée dans le parti de la lumière & de l'évidence ? La preuve testimoniale dans ces matieres est donc nécessairement impuissante.

Elle est infiniment dangereuse si on l'admet en faveur de ceux qui n'ont ni titres ni possession. L'état des hom-

mes , ce bien si précieux qui fait pour ainsi dire une portion de nous-mêmes , & auquel nous sommes attachés par des liens si sacrés , n'aura plus rien de certain ; on le verra tous les jours exposé aux plus étranges révolutions. L'homme qui jouit d'un nom illustre , & d'un rang distingué , sera renversé & pour ainsi dire précipité dans le néant , parcequ'on entreprendra de lui prouver par témoins qu'il n'est point né des pere & mere qui lui ont été donnés dans son acte de Baptême , & qui l'ont élevé publiquement comme leur enfant. On supposera des faits auxquels on donnera un extérieur de vraisemblance. Une grande Maison , dira-t'on , étoit prête à s'éteindre , on a eu recours à la fiction pour la perpétuer , on a pris un enfant étranger , & on lui a procuré les titres & la possession propres à l'introduire dans le sein de cette famille. Mais il faut que la vérité triomphe , & la seule preuve testimoniale peut la développer. C'est ainsi que dans l'état le plus tranquille on verra son nom , sa fortune , son rang compromis & livrés aux dangers d'une preuve plus souvent dévouée à la corruption & au

menfonge , qu'à la vérité. D'un autre côté un enfant de ténèbres qui ne trouve dans son sort que dégoût & misères entreprendra tout pour en sortir. Plus sa destinée sera obscure & inconnue au Public , plus il lui sera facile de se donner un nom & un rang distingué , s'il lui est permis d'y aspirer avec quelques témoins disposés à soutenir son imposture. Ainsi la société civile ne sera plus qu'un cahos dans lequel on ne pourra plus se distinguer & se reconnoître à des caractères certains ; on changera d'état comme de modes , & les conditions distribuées par la Providence au milieu des tempêtes dont elles seront agitées , éprouveront des vicissitudes qui seroient l'opprobre de la nature.

Qu'on ne dise pas que ce sont là des inconveniens & de vaines terreurs qui ne doivent pas prévaloir sur la vérité. Sans doute que si la vérité pouvoit briller à nos yeux avec cet éclat dont l'évidence est accompagnée , il faudroit l'embrasser & la soutenir avec courage , mais il ne faut pas se flatter de la trouver jamais dans les questions d'état à ce degré d'évidence , & pour ainsi dire d'infailibilité qui pourroit rem-

plir tous nos vœux. La conception , la naissance peuvent être enveloppées de mille nuages , les passions peuvent y jouer leur rôle , & substituer des couleurs à la réalité , l'illusion peut y trouver sa place. Mais si c'est un malheur attaché à la condition humaine , il faut dans l'incertitude où elle est plongée , se fixer à des regles certaines qui conduisent le plus ordinairement à la vérité , qui du moins entretiennent l'ordre & la paix ; avantages infiniment précieux pour la société en général qu'il faut préférer aux intérêts des particuliers.

Or les regles qui peuvent seules nous servir de boussole dans cette mer orageuse , c'est la possession publique , principalement quand elle est fortifiée par l'autorité des Registres & des monumens les plus authentiques. Abandonner la route qu'elle nous trace pour s'engager dans les misteres de la preuve testimoniale , c'est se livrer à des écueils dans lesquels la vérité court un risque évident de faire naufrage.

Il est donc de la sagesse des Magistrats , il est de l'intérêt essentiel de la société , de s'en tenir à ces preuves juridiques , connues , respectées dans

tous les tems , adoptées par la loi , & qui sont le langage de la tranquillité publique. A l'abri de leur autorité , chaque Citoyen renfermé dans la condition que la Providence lui a distribuée , ne cherche qu'à en remplir les devoirs. L'ambition & l'avidité renuées en quelque maniere captives , ne ravagent point la société , les hommes ne se déchirent point , ne se déshonorent point les uns les autres pour s'enlever les biens , les honneurs qui sont le partage de chaque état ; on n'est occupé qu'à s'élever ou à se maintenir par les talens , par la vertu , par les services que l'on peut rendre à sa patrie , & l'ordre public conserve du moins tout son éclat. Sacrifiera-t'on de si grands avantages à la cupidité de quelques particuliers qui pour sortir de leur obscurité imaginent des faits , les arrangent avec art , & n'ont pour toute ressource que l'incertitude de la preuve testimoniale. C'est faire injure à la sagesse de la Cour que de lui proposer des principes si funestes.

Cependant c'est l'unique fondement sur lequel porte la Cause de la dame de Bruys ; dans les questions d'état la preuve testimoniale ne peut être refu-

fée, quand même elle ne seroit soutenue d'aucun commencement de preuves. C'est la première, la plus ancienne de toutes les preuves, elle est admise dans les matieres criminelles, elle est même admise quelquefois en matiere civile; enfin on ne trouve aucune loi qui en ait interdit l'usage dans les questions d'état; telle est la première partie de son système. Elle ajoute dans la seconde qu'elle a des commencemens de preuves par écrit.

On répond qu'avant que les Etats fussent disciplinés par des loix dont de profondes réflexions ont fait sentir la nécessité, on pouvoit admettre arbitrairement toute sorte de preuves. La police publique n'étoit point encore perfectionnée, on marchoit pour ainsi dire au hazard. Mais l'expérience ayant fait connoître combien il étoit dangereux de mettre sa confiance dans la preuve testimoniale, on lui a substitué des preuves d'autre nature, des preuves écrites, des Registres publics plus propres à fixer l'état des hommes. C'est donc à ce dernier genre de preuves qu'il faut se réduire, sans être touché de l'antiquité des autres, puisque ce caractère ne sert qu'à faire connoître

tre qu'on a été obligé de les abroger.

Dailleurs quand on dit que la preuve testimoniale est la plus ancienne de toutes les preuves, veut-on dire que dans les questions d'état elle fut reçue contre l'autorité de la possession publique ? ce seroit le plus faux & le plus absurde de tous les paradoxes. La preuve testimoniale pourroit être admise, ou pour conserver l'état dont on étoit en possession, si on y étoit troublé, ou pour combattre ceux qui vouloient se former un état nouveau. On articuloit des faits de possession publique, & la preuve en étoit admise sans difficulté, comme elle le seroit encore aujourd'hui, mais on ne justifiera jamais qu'en aucun tems, on ait permis, pour détruire une possession constante, d'articuler des faits secrets & misterieux concernant la naissance, ni d'en faire preuve par témoins, cet égarement étoit réservé à des tems dans lesquels il semble que l'on ne puisse plus mettre de frein à la cupidité.

Ecartons donc ce caractère d'antiquité qu'on veut donner à la preuve testimoniale en matiere d'état ; si on l'avoit admise autrefois, ce seroit dans un tems où l'on n'en avoit pas encore

senti les dangers , & où la police publique n'avoit pas encore déployé toute sa sagesse pour nous indiquer des routes plus sûres , mais jamais elle n'a été admise que pour manifester la possession publique , & non pour appuyer des faits obscurs & impénétrables.

Pourquoi se rendre si difficile , ajoûte-t'on , sur la preuve testimoniale , puisqu'elle décide tous les jours de l'honneur & de la vie des Citoyens. Dans les matieres criminelles on n'abuseroit point d'un exemple si souvent opposé dans ces questions , si on donnoit un moment d'attention à la différence des objets. Pourquoi rejette-t'on la preuve testimoniale dans les questions d'état quand elle a pour objet de combattre les titres & la possession , c'est que la preuve de l'état est déjà faite par les seules voyes que la loi puisse connoître & autoriser ; c'est qu'il n'est pas permis d'opposer une preuve casuelle , incertaine à des preuves juridiques , c'est qu'elle est en un mot également impuissante & dangereuse. Mais dans les matieres criminelles , il n'y a point & ne peut y avoir d'autre preuve que la preuve testimoniale. Elle est admise parcequ'elle

le est la seule , parceque la loi n'en a point proposé & n'en peut point proposer d'autres , parcequ'elle n'en a point d'autre à combattre , qui en balance , ou qui en détruise le préjugé. Est-il donc bien extraordinaire que dans une matiere on admette la preuve par témoins , parcequ'elle est la seule , & que dans une autre matiere on la rejette parcequ'elle ne peut jamais l'emporter sur les preuves décisives qui dissipent jusqu'au moindre doute ?

Encore avec quelles précautions la preuve testimoniale est elle admise dans les matieres criminelles ? 1°. Les dépositions des témoins entendus dans l'information ne font point preuve par elles-mêmes ; il faut qu'après un intervalle qui donne le tems au témoin de réfléchir sur sa déposition , il en prenne de nouveau lecture pour changer ou pour expliquer ce qu'il a avancé. 2°. Il faut que le témoin soit confronté à l'accusé pour soutenir le choc de sa contradiction. 3°. Quelles précautions ne prend-on pas dailleurs pour juger si les dépositions méritent la confiance de la Justice ? on pèse toutes les circonstances , on interroge plusieurs fois l'accusé , on lui fait su-

bir des interrogatoires dans lesquels il devient en quelque maniere l'arbitre de son sort. C'est donc un genre d'affaires tout différent , & dans lequel la preuve testimoniale , quoique la seule qu'on puisse admettre , est temperée par une infinité de voyes différentes.

Mais dans les questions d'état où la loi a établi d'autres genres de preuves , elles sont revêtues d'un tel degré d'autorité , que la preuve testimoniale ne peut jamais dissiper l'éclat qu'elles répandent , & ne serviroit qu'à exciter des doutes funestes sur les plus importantes vérités.

Qu'il n'y ait point de loi prohibitive d'admettre la preuve testimoniale dans les questions d'état , c'est une proposition qui révolte. 1°. la raison seule suffiroit pour l'exclure. 2°. la loi s'est même expliquée trop clairement pour que la prohibition puisse être révoquée en doute.

La raison ne permet pas d'admettre la preuve par témoins dans les questions d'état , quand les titres & la possession se réunissent pour fixer le sort d'un Citoyen , cela est évident , parceque les titres & la possession formant une preuve complete , la preu-

ve par témoins ne peut jamais la détruire ; c'est demander une preuve pour combattre une preuve faite. Ce qui ne tend qu'à porter le trouble & l'incertitude dans l'esprit des Magistrats , c'est élever une preuve contre une autre preuve , mais une preuve frivole contre des preuves juridiques , & qui ne peut jamais se tolerer dans l'ordre judiciaire.

2°. La loi n'a laissé aucun doute sur cette question. L'Ordonnance de 1667. art. 7. du tit. 20. veut que *les preuves de l'âge , des mariages & du tems des décès soient reçues par des Registres en bonne forme , qui feront foi & preuve en Justice.*

C'est donc à l'autorité des Registres que la loi se refere ; les Registres sont établis comme la preuve légale , *feront foi & preuve en Justice.* Mais peut-être que la loi dans la suite donne aussi quelque autorité à la preuve testimoniale. L'article 14. du même titre l'admet en effet , mais elle la restreint à deux cas seulement : *Si les Registres sont perdus , ou s'il n'y en a jamais eu , la preuve en sera reçue tant par titres que par témoins. En l'un & l'autre cas , les Baptêmes , mariages , sépultures*

pourront être justifiés tant par les Registres & papiers domestiques des pere & mere décédés que par témoins.

Il faut donc que pour prouver un Baptême & une naissance par témoins, que les Registres soient perdus, ou qu'il n'y en ait jamais eu; l'Ordonnance n'admet cette preuve, *que dans l'un & l'autre cas*, ces termes sont limitatifs, & par conséquent, quand les Registres existent en bonne forme, cette preuve doit être absolument rejetée; encore dans l'un & l'autre cas, répétons-le, l'Ordonnance n'admet-elle la preuve testimoniale, qu'autant qu'elle concourt avec les Registres & papiers domestiques des pere & mere, tant elle fait peu de cas de cette preuve même, quand elle devient en quelque sorte nécessaire par la perte des Registres ou leur inexistence.

Aussi la saine Jurisprudence qui est l'interprète le plus fidele de la loi nous a-t'elle appris que ce genre de preuve ne pouvoit être proposé dans les questions d'état quand elle n'étoit soutenue ni de titres, ni de possession d'état. C'est ce que l'on croit avoir démontré, & pour se renfermer dans le seul Arrêt de Saffilly, il a dissipé tous les dou-

tes que l'on vouloit répandre sur cette matiere. La preuve avoit été ordonnée par les premiers Juges , elle étoit même faite , & l'on ne craint pas de dire qu'elle étoit si forte & si concluante que personne ne pouvoit se refuser à l'évidence qu'elle présentoit , si ce genre de preuve pouvoit déterminer. Mais la Cour inflexible sur des regles qui seules peuvent maintenir l'ordre & la tranquillité publique , ne crût pas même devoir entrer dans le mérite de la preuve , & en infirmant la Sentence qui l'avoit admise , débouta le prétendu Sasilly de sa demande. Cet exemple encore présent à tous les esprits , annonce à la dame de Bruys le sort que doivent avoir sa demande & la Sentence qu'elle a obtenuë.

La seconde objection de la dame de Bruys qui consiste à dire qu'elle a des commencemens de preuve par écrit , ne fera pas plus difficile à détruire. On pourroit demander d'abord si dans les questions d'état , il suffit d'avoir un commencement de preuves par écrit pour être admis à une preuve testimoniale ; l'Ordonnance ne s'en contente point , elle exige au défaut de la possession publique de l'état l'au-

torité des Registres dont elle a établi la forme , la nécessité. Ce n'est que dans le cas où ces Registres n'existent point qu'elle permet de recourir tant aux papiers domestiques des pere & mere , qu'à la preuve par témoins. Elle rejette donc dans le cas de l'existence des Registres toute autre preuve même ébauchée par des commencemens de preuves par écrit , & en effet il est aisé de concevoir combien il seroit facile de renverser tous les états & toutes les conditions à la faveur de simples commencemens de preuves par écrit qui ne peuvent jamais être mis en parallele avec la preuve qui naît des titres & possession.

Mais enfin si les commencemens de preuve par écrit pouvoient servir de vehicule à la preuve testimoniale , il faudroit au moins que ces commencemens de preuve se trouvassent dans des actes qui auroient un rapport direct à la filiation : car de nous présenter des actes absolument étrangers à l'objet de la naissance , & que l'on ne veut y appliquer que par des commentaires purement arbitraires , des écrits qui peuvent convenir à toutes personnes indifferemment , soit enfans,

soit étrangers, c'est éluder la loi par des subtilités qui l'offensent, & qui la feroient dégénérer dans une véritable chimère. Si de pareils écrits pouvoient conduire à la preuve testimoniale de la filiation, il n'y a personne qui n'eût un champ libre pour entrer dans cette carrière. On ne se présentera jamais pour entrer dans une famille que l'on n'ait eu avec elle quelque relation, & qu'il n'en paroisse des vestiges par quelque écrit. On s'écriera donc avec confiance: j'ai des commencemens de preuve par écrit, voilà les temoignages qu'on m'a donnés des relations, des habitudes que j'ai eu, on y reconnoît de l'estime, de l'amitié & de l'attention pour moi, & à ce seul titre, il faudra admettre une preuve testimoniale, & donner atteinte à l'état de toutes les familles? c'est une nouvelle illusion qui ne seroit pas moins funeste que la première, ou plutôt c'est la même illusion déguisée sous de vaines couleurs qui n'en changent point la nature: car enfin proposer dans ce cas là la preuve testimoniale, c'est la donner comme une preuve qui toute seule peut décider du sort des hommes sans le secours des titres ni de la possession.

Suivant ces notions , examinons ce que la dame de Bruys nous donne pour des commencemens de preuve par écrit. Elle distingue elle-même deux sortes de faits, celui de l'accouchement prétendu de la dame de Boudeville en 1705. qui est la base & le fondement de toute sa prétention. A cet égard elle convient en termes précis qu'elle n'en a aucune preuve par écrit, mais elle prétend qu'il lui suffit qu'elle ait des preuves que la dame de Boudeville ait élevé la dame de Bruys, qu'elle ait eu pour elle l'amitié la plus tendre, qu'elle lui ait fait du bien; c'est la seconde sorte de faits, ces faits là font remonter insensiblement jusqu'au fait de l'accouchement dont la preuve est légitime, quand il y a un commencement de preuve de ce qui a suivi.

Il ne faudroit que ce seul raisonnement pour faire connoître combien la prétention de la dame de Bruys est chimerique, & à quel point elle offense toutes les regles & les lumieres de la raison. Car enfin quel est l'unique point qui nous divise? c'est de sçavoir s'il est né une fille de la dame de Boudeville en 1705. Le fait de cet

accouchement prétendu ne nous est annoncé dans aucun monument. La fille qui prétend lui devoir le jour n'a ni titres ni possession, elle convient même n'avoir aucun commencement de preuve par écrit de ce fait essentiel & capital. Cependant elle demande à le prouver par témoins. N'est-ce pas proposer tranquillement à la Justice de renverser toutes les loix, d'admettre une preuve inconnue à la loi, impuissante, dangereuse, sans avoir aucun prétexte qui l'autorise ? Quoi ! la naissance, ce fait si intéressant pour une Maison illustre, & même pour toute la société, ce fait dont on ne trouve aucun vestige ni dans les titres, ni dans la possession sera prouvé par témoins sans qu'il y ait même aucun commencement de preuve ? On ne craint point de le dire, la dame de Bruys a prononcé elle-même sa condamnation par un aveu si formel de son indigence.

L'excuse qu'elle propose est admirable ; on ne peut pas, dit-elle, avoir des preuves par écrit de l'accouchement. Une femme avant que de mettre un enfant au monde n'en fait point dresser d'acte devant Notaires. Mais en

premier lieu s'il étoit vrai qu'il fut impossible d'avoir un commencement de preuve par écrit de l'accouchement & de la naissance, tout ce qu'il en faudroit conclurre seroit que la preuve par témoins n'en devroit jamais être admise, car suivant les principes qu'on a établis, l'état des hommes étant fixé par les titres & par la possession, & la preuve par témoins toute seule ne pouvant jamais changer ce qui est affermi sur des fondemens si solides; si cette preuve par témoins ne peut jamais être préparée par des commencemens de preuve par écrit, il faut la rejeter absolument & sans ressource. C'est une plaisante illusion que de se faire un moyen de sa propre misère & de sa propre impuissance. Je n'ai rien pour soutenir l'éclat que je reclame, je n'ai ni titres ni possession, je ne peux pas même avoir de commencement de preuve par écrit, donc il me faut permettre de faire une preuve toujours dangereuse, toujours équivoque, toujours impuissante contre les titres & la possession réunis, n'est-ce pas là le comble de l'égarement?

En second lieu, on convient qu'une femme ne fait point dresser un Pro-

cès verbal devant Notaire de son accouchement ; mais sans ce cérémonial insolite , on peut avoir des commencemens de preuves par écrit de l'accouchement & de la naissance , on peut avoir des actes qui en parlent , qui l'énoncent , qui le justifient , quoiqu'ils n'aient pas été passés dans l'instant même , ainsi c'est une illusion de dire que l'on ne puisse pas avoir des commencemens de preuve par écrit de la naissance.

Quoiqu'il en soit , la dame de Bruys convient qu'elle n'en a aucun : elle n'a donc pas même cette foible ressource pour faire admettre sa preuve testimoniale ?

Mais j'ai , dit-elle , des commencemens de preuve par écrit de faits postérieurs qui me donnent droit au fait de l'accouchement. Je les trouve ces commencemens de preuve dans les lettres de la dame de Boudeville , dans les libéralités qu'elle m'a faites , dans son interrogatoire , dans les circonstances qui regardent Virgine. Avant que de suivre la dame de Bruys dans ses ébauches de preuve qu'elle nous présente , commençons par deux réflexions préliminaires qui suffiroient pour les écarter.

Premierement , ces commence-
mens de preuve selon elle-même n'ont
aucun rapport direct , ni à l'accou-
chement ni à la naissance.

On ne les applique qu'à des faits
d'éducation , de tendresse & de libe-
ralité. Mais il ne s'agit pas de prouver
que la dame de Boudeville a élevé ,
aimé & gratifié la dame de Bruys , il
s'agit de prouver que la dame de Bou-
deville est sa mere. Comme on peut
élever , on peut aimer , on peut gra-
tifier un enfant sans lui avoir donné
le jour : la preuve de ce fait est abso-
lument inutile , quand il s'agit de la
filiation. Par-là tombe le raisonne-
ment de la dame de Bruys. Vous nous
parlez toujours , dit-elle , du fait de
l'accouchement & de la naissance ,
vous voulez toujours nous placer
dans cette époque décisive , mais il
faut y monter par degrés , il faut
consulter l'éducation , les traitemens ,
la conduite qui a suivi pour nous éle-
ver ensuite jusqu'au fait de l'accouche-
ment. Pouvoit-on mieux nous faire
sentir à quelle extrémité est réduite
la dame de Bruys ? Elle n'a qu'un ob-
jet à établir qui est que la dame de
Boudeville lui a donné la naissance.

Tout ce qu'elle craint, est qu'on ne lui parle de ce fait essentiel & décisif; tout ce qu'elle craint est qu'on ne lui en demande la preuve, est qu'on n'en exige du moins un commencement de preuve par écrit. N'allons pas si vite, nous dit-elle, ne parlons pas encore du fait de l'accouchement. Voila sans doute une étrange situation pour une femme ambitieuse qui veut prouver qu'elle a reçu le jour dans une Maison illustre, d'éviter sans cesse le moment de la naissance qu'elle prétend avoir reçue, & d'écarter tout ce qui tend à en fonder la preuve.

Secondement, les faits d'éducation, de traitement, des soins & de tendresse sont concluans, quand il s'agit de reconnoître un enfant dont la naissance est certaine, quand il s'agit de l'identité. Ainsi lorsqu'il est prouvé, lorsqu'il est reconnu qu'un enfant est venu au monde dans une certaine famille, qu'il se présente une partie qui prétende qu'il est ce même enfant, si l'on conteste le fait de l'identité, alors il l'établira avec force, avec solidité, en justifiant que ceux qu'il reclame comme ses pere & mere l'ont élevé, ont payé ses pensions, & ont

donné dans tous les tems des marques d'attention & de tendresse. L'existence d'un enfant étant certaine, on peut reconnoître ce même enfant dans celui à qui on a prodigué tant de marques d'affection. C'est dans ce sens que les Jurisconsultes que l'on cite pour la dame de Bruys ont fait valoir *le Tractatum*, le traitement dont ils parlent si souvent. Mais quand la naissance n'est pas prouvée, quand la filiation, en elle-même n'est point établie, les soins, la tendresse, l'amitié, l'éducation même ne sont même que des faits indifferens. On peut donner toutes ces marques d'attachement à un étranger aussi bien qu'à un enfant; mille motifs peuvent y engager: la compassion, la charité, l'estime, certaine prévention que le caractère, que l'esprit d'une jeune personne, que sa figure seule & ses manieres peuvent quelquefois inspirer.

C'est donc abuser des choses les plus innocentes de vouloir que les soins & la tendresse deviennent des preuves de maternité, c'est bannir de la société toutes ces communications qui peuvent la rendre si douce & si agréable. Si l'on est en droit d'en tirer

rer de si funestes consequences , c'est se servir des propres bienfaits d'une personne tendre & charitable pour la dèshonorer, en un mot, c'est corrompre , c'est empoisonner ce qu'il y a de plus pur & de plus sacré (a).

On pourroit donc passer à la dame de Bruys tout ce qu'elle debite sur ces prétendus commencemens de preuve. Elle prétend établir que la dame de Boudeville l'a élevée chez elle avec beaucoup de soin , & même de distinction , qu'elle lui a témoigné une tendresse sans bornes , qu'elle l'a comblé de biens ; à ces traits on pourroit reconnoître un enfant dont la naissance seroit établie , mais dont l'identité seroit contestée. Mais à ces traits on ne reconnoitra jamais un accouchement dont il n'y a aucun commencement de preuves. A ces traits on ne donnera point un enfant à une Maison illustre, quand les titres, quand la possession lui en ferment l'entrée.

(a) Saint Augustin pour inspirer la charité pour les pauvres à un pere de famille, lui dit : *Vous avez quatre enfans, té bien, prenez un pauvre que vous élèverez comme s'il étoit votre cinquième enfant.* Saint Augustin ne donneroît pas un conseil qu'on ne pourroit pas pratiquer : donc on peut donner de l'éducation à un enfant à titre de charité, sans qu'il s'ensuive que ce soit un titre de filiation.

Mais les faits que la dame de Bruys debite avec tant de confiance sont faux ou exagérés, suivant les pieces mêmes qu'elle rapporte. Elle prétend prouver qu'elle a été élevée par les soins & aux dépens de la Marquise de Boudeville, mariée, dotée par elle, qu'elle a été comblée des marques de l'amitié la plus tendre, & enfin qu'elle en a reçu de grandes liberalités.

Pour établir tous ces faits, elle rapporte un grand nombre de lettres; les premières sont de l'année 1728. & les dernières de 1735. On y voit que la dame de Bruys mariée avec un Officier qui avoit le grade de Lieutenant Colonel reformé, avoit fait de grands progrès dans l'amitié de la dame de Boudeville qui lui témoigne l'attachement le plus vif & le plus tendre. Voilà uniquement ce qui résulte des lettres, sentimens passionnés, empressement de voir la dame de Bruys, douleur de son absence, vœux ardens de passer quelque tems avec elle, envie de lui faire plaisir, c'est ce que l'on trouve répété presque dans chaque lettre, mais quel usage peut-on faire de ces sentimens, & quel commencement de preuve y

trouve-t'on que la dame de Boudeville soit accouchée en 1705. & soit mere de la dame de Bruys. Si on ne pouvoit témoigner une tendresse vive & passionnée qu'à ses enfans, le système de la dame de Bruys auroit quelque prétexte; mais si on peut porter l'amitié pour une étrangere jusqu'à la passion même, l'aveuglement, comme personne n'en peut douter, on ne voit pas quelle induction l'on peut tirer de ces lettres dans la question qui se présente.

Mais on peut ajouter quelques réflexions sur ces lettres qui acheveront de faire connoître combien l'étalage qu'on en fait est inutile.

La dame de Bruys prétend qu'elle a été élevée dès sa plus tendre enfance par les soins & aux dépens de la dame de Boudeville; les lettres ne disent pas un seul mot de ce fait que la dame de Bruys regarde comme le plus important.

Secondement, la dame de Bruys prétend qu'elle a été mariée & dotée par la dame de Boudeville; les lettres ne contiennent encore rien qui ait rapport à ce fait.

D'ailleurs il est prouvé par le con-

trat de la Dame de Bruys & son acte de célébration , qu'elle n'y a pris aucune part , elle n'est présente dans aucun de ces actes , elle ne stipule dans aucun de ces actes , elle n'en signe aucun , comment donc ose-t'on avancer que le mariage a été fait par elle ; & que c'est elle qui a doté la dame de Bruys. Les propres titres de la dame de Bruys justifient le contraire. Il est vrai que l'on prétend avoir des lettres écrites sous le nom de la dame de Boudeville qui proposent le mariage , mais la dame de Bruys convient qu'elles ne sont ni écrites , ni signées de la dame de Boudeville , & que c'est une étrangere qui a emprunté son nom pour forger ces pieces ; on ignore en quel tems , & dans quelles vûes. Quoiqu'il en soit , elles ne sont point l'ouvrage de la dame de Boudeville , & par conséquent elles ne peuvent lui être opposées.

Troisièmement , les lettres de la dame de Boudeville contiennent , comme on l'a dit , de grandes marques de tendresse , mais ces expressions dont on fait tant de bruit n'ont rien qui ne puisse convenir à toute autre qu'une mere ; la dame de Boudeville est na-

tuellement vive dans ses expressions. La dame de Bruys n'est pas la seule à qui elle ait écrit sur le même ton : il n'en faudroit point d'autres preuves que les lettres mêmes qu'elle a écrites à la demoiselle de saint Jean, & que la dame de Bruys a fait imprimer avec celles qu'elle a reçues personnellement. La dame de Boudeville y parle à la demoiselle de saint Jean comme à la personne qu'elle aime le plus tendrement : *il n'y a personne qui vous aime si véritablement que moi, lui dit-elle dans une de ses lettres, mais je ne croirai jamais que vous ne me mettiez à portée de vous marquer la façon dont je pense. . . . Je ne tiens au monde que par l'amitié des personnes à qui j'en ai vouée une véritable, dont vous êtes assurément, ma chere bonne amie, celle sur qui je compte le plus, & que j'aime le plus tendrement.*

Si la dame de Bruys vouloit faire le commentaire de cette lettre dans le goût des notes qu'il lui a plu de faire sur toutes celles qui lui ont été écrites, elle metamorphoseroit bientôt la dame de saint Jean en fille de la dame de Boudeville. Voyez-vous, nous diroit-elle, quelle tendresse on fait

éclater pour la demoiselle de saint Jean, c'est une amitié de préférence à toute autre, on ne tient plus au monde que par l'amitié qu'on lui a vouée, la demoiselle de saint Jean est celle que la dame de Boudeville *aime le plus tendrement*. N'est-ce pas là le langage d'une mère ? ses entrailles sont émuës, & ne peuvent retenir toute la vivacité de sa passion, car c'est ainsi que la dame de Bruys paraphrase toutes les lettres qui lui sont personnelles. Mais pourquoi ce commentaire ne pourroit-il pas être employé pour un autre ? mais non la dame de Bruys veut qu'on s'en tienne à la lettre des expressions pour les autres, & veut pour elle seule que l'on y trouve un sens qui ne réside que dans son imagination. Mais ramenons les choses à la vérité, que devient un système fondé sur des expressions si communes, & que tant de personnes différentes trouveront dans les lettres que la dame de Boudeville lui a adressées ?

Au surplus les lettres de la dame de Boudeville à la dame de Bruys, loin de développer le caractère d'une mère qui écrit à sa fille, présentent au con-

traire par tout l'idée d'une passion qui ne peut être l'ouvrage de la nature. C'est le jugement que toutes les personnes sensées en ont porté. Rien n'égale la tendresse des pere & mere pour leurs enfans , mais cette tendresse se ressent toujours dans ses expressions de la superiorité que la nature a formée dans la personne des pere & mere.

On ne les voit point écrire dans un stile de complimens , qui ne convient qu'à des étrangers , faire des protestations d'attachement , employer tous les tours de l'éloquence la plus patetique pour persuader que leur affection est sans bornes. S'épuiser en démonstrations de tendresse , ces ressorts de la persuasion peuvent imprimer avec plus de force dans le cœur d'une simple amie les sentimens dont on veut la convaincre , mais on n'a jamais vu une mere les employer auprès de sa fille comme un gage de cette affection dont la nature seule est un garant fidele.

M^e. Cochin dit ensuite que la dame de Boudeville regardoit la dame de Bruys comme la nièce de Tonton sa femme de chambre , qu'elle se joüoit dans les expressions où l'on veut qu'el-

le n'ait pas eu cette idée ; que si elle a été abusée , on n'en peut tirer aucune induction.

Il faut donc qu'il demeure pour certain non seulement que les lettres ne contiennent pas le plus léger commencement de preuves de l'accouchement de la dame de Boudeville en 1705. ni de la naissance de la dame de Bruys dans le sein de la Maison de la Ferté, mais que l'on n'y trouve pas même le moindre indice que la dame de Bruys ait été élevée par les soins & aux dépens de la dame de Boudeville , qu'elle ait été mariée & dotée par elle. En un mot on n'y trouve rien qui ait quelque rapport à la filiation : de grands témoignages de tendresse , voilà tout ce qui éclate dans les lettres. Mais que la tendresse seule , quelque vive, quelque passionnée qu'elle soit , devienne une preuve de maternité , c'est une proposition qui révolte , principalement quand les lettres mêmes portent en propres termes que c'est à la nièce d'un étranger que l'on a voué une affection si généreuse.

Mais , dit-on , on découvre d'autres traits dans ces lettres qui doivent faire de grandes impressions , on y

trouve que la dame de Boudeville vouloit avoir la dame de Bruys chez elle, & qu'elle éprouvoit sur cela la plus forte contradiction de la part du sieur de Boudeville. D'où venoit cette opposition, si ce n'est de ce que la reconnaissance d'une fille pouvoit affoiblir les avantages qu'il s'étoit procuré par son contrat de mariage ? on y trouve que la dame de Boudeville faisoit souvent des libéralités, & il est prouvé d'ailleurs qu'elle lui a donné, lors de son mariage, mille livres de pension viagere, & depuis une somme de cent mille livres qui n'est qu'une libéralité déguisée sous la forme extérieure d'un billet ; ces graces étoient répandues de tems en tems sur la dame de Bruys pour l'empêcher d'éclater & de réclamer son état.

Enfin on voit par les lettres que la dame de Boudeville n'aimoit point Virgine, & cependant elle lui a donné 1300. livres de pension viagere. Toutes ces circonstances réunies forment des présomptions que l'on peut regarder comme des commencemens de preuve.

Quand une fois on a perdu de vûe les principes, on s'égare dans mille

routes différentes , on adopte toutes les fausses lueurs qui nous flattent , on les présente comme des objets capables de toucher les autres ; mais c'est une illusion dont il est facile de se garantir. La dame de Boudeville auroit voulu recevoir chez elle la dame de Bruys qui venoit faire un voyage à Paris , le sieur de Boudeville s'y opposoit , c'est une présomption que la dame de Boudeville est mere de la dame de Bruys ? A qui peut-on proposer sérieusement une pareille conséquence ? Ne peut-on donner un asile chez soi qu'à ses enfans ? n'offre-t-on pas tous les jours sa maison à une personne qui vient de province passer quelque tems à Paris ? Mais pourquoi le sieur de Boudeville s'y opposoit-il ? Rien de plus indifférent que le motif qui l'animoit ; mais sans effort d'imagination , il n'y a personne qui ne conçoive aisément qu'un homme de condition comme le sieur de Boudeville pouvoit trouver indécent que la dame de Boudeville reçut avec tant d'affection la nièce d'une ancienne femme de chambre. L'amitié formée par la convenance des caractères peut fermer les yeux sur certaines bien-

séances dont les autres sont justement frappés. Dailleurs la dame de Boudeville pouvoit aimer la dame de Bruys, & le Sr de Boudeville au contraire pouvoit avoir de l'éloignement pour elle, comme il en avoit pour Tonton & toute sa famille. Suivant ce qui résulte des lettres de la dame de Boudeville, rien n'est plus simple & plus naturel que cette opposition du sieur de Boudeville. Cependant une imagination échauffée s'égare en mille raisonnemens sur une circonstance si indifferente; on lui donne des motifs arbitraires, on fait agir tous les personnages qu'on introduit sur la scène suivant les vûes qu'on leur prête, & de cet amas de fausses idées, on bâtit un système qu'un souffle seul fait disparoître.

Que la dame de Boudeville ait fait des liberalités à la dame de Bruys, c'est une vérité qu'elle a reconnuë dans son interrogatoire, & c'est un effet naturel de l'amitié qu'elle avoit conçue pour la dame de Bruys; mais quelle conséquence en peut-on tirer pour la question qui se présente? J'ai aimé quelqu'un, je lui ai fait du bien, donc je suis sa mere. Voilà le paradoxe le plus étrange & le plus bizarre

que l'on puisse proposer. Mais ce qui achève d'en découvrir l'illusion , ce sont les circonstances mêmes qui accompagnent ces libéralités. 1°. On ne voit aucune libéralité exercée à l'égard de la dame de Bruys. Tant qu'elle a été fille , on la regardoit alors comme la nièce de Tonton qui seule en avoit soin , qui seule faisoit la dépense qui lui convenoit. La dame de Boudeville a déclaré qu'elle n'y avoit jamais contribué , qu'elle ne lui avoit donné ni payé aucun Maître , & il n'y a aucune preuve du contraire. 2°. Lorsque la dame de Bruys a été mariée , la dame de Boudeville ne s'est mêlée ni directement ni indirectement de cet engagement ; elle n'a honoré même aucun de ses actes ni de sa présence , ni de sa signature ; elle n'a rien donné , elle n'a rien promis ; c'est ce qui est établi tant par le contrat que par l'acte de célébration. 3°. Ce n'est donc que depuis le mariage que la dame de Boudeville a commencé à donner des preuves de sa générosité à la dame de Bruys. Ce mariage en effet élevoit , décoroit la dame de Bruys , puisqu'elle avoit épousé un Officier déjà avancé dans le service ,

elle pouvoit plus aisément par là trouver une place dans le cœur & dans l'affection de la dame de Boudeville. Cependant les libéralités furent modiques, elles se réduisirent à une simple pension viagere de mille livres, récompense assez ordinaire pour les services d'une ancienne femme de chambre ou de sa nièce. Elles n'ont consisté depuis que dans les présens de quelques robes, & ces objets, quoique très-médiocres, excitoient même de grands témoignages de reconnoissance de la part de la dame de Bruys, comme il paroît par les lettres de la dame de Boudeville. Une fille qui auroit reçu de pareilles marques d'attention de la part de sa mere, n'en auroit pas été touchée si vivement. Il est vrai qu'en 1730. la dame de Boudeville a porté plus loin la générosité, & paroît avoir donné cent mille livres, comme elle en est convenuë dans son interrogatoire. Mais il faut observer que la dame de Boudeville qui jouït de très-grands biens n'a qu'un fils qu'une santé chancelante a obligé de se voïer à la retraite, & de perdre toute vûë d'établissement, & que d'un autre côté la dame de Bruys avoit eu le tems de

faire sentir à la dame de Boudeville les besoins d'une nombreuse famille dont elle étoit chargée. C'est dans ces circonstances que la dame de Boudeville déjà éprise d'une vive tendresse pour la dame de Bruys se porta à lui donner, non pas une somme de cent mille livres, mais un titre pour exiger cette somme après sa mort. En cela elle ne se dépouilloit de rien, & procuroit seulement une ressource éloignée à la dame de Bruys aux dépens ou d'un fils ou de collatéraux qui devoient jouir d'une fortune si éclatante, que cet objet devoit peu les toucher. Qu'y a-t'il en cela qui puisse autoriser les indignes soupçons que la dame de Bruys veut exciter? Elle a trouvé une dame généreuse qui lui a fait un présent digne de la grandeur & de la noblesse de ses sentimens, & à ce titre elle croit être en droit de lui faire la plus sanglante injure. Vous m'avez comblée de biens, lui dit elle, donc vous êtes convaincuë d'un crime énorme, de la suppression de mon état, de mon rang, des honneurs auxquels je pouvois prétendre; & par vos propres bienfaits, j'ai acquis le droit de vous perdre & de vous dèshonorer. Etrange raisonne-

ment qui tend à tarir parmi les hommes la source de toutes les graces & de toutes les libéralités. La générosité ne sera plus une vertu digne de nos éloges, ce sera un titre pour nous couvrir d'opprobre; on rougit de combattre un système si odieux, si funeste.

Pourquoi a-t'on affecté du mystère dans ce présent, nous dit encore la dame de Bruys? pourquoi l'a-t'on fait par la voye d'un billet, & non d'une donation? pourquoi l'a-t'on datté de 1720. quoiqu'il ait été fait depuis? Il est aisé sur cela de contenter la dame de Bruys, & de lui enlever les avantages qu'elle veut tirer des circonstances qu'elle relève. Si la dame de Boudeville avoit pensé à gratifier la dame de Bruys dans un tems où elle avoit toute liberté de disposer, elle auroit donné ouvertement & sans détour comme elle a donné les mille livres de pension viagere en 1723. mais la proposition n'en a été faite qu'en 1730. dans un tems où la dame de Boudeville s'étoit remariée, & ne pouvoit donner sans être autorisée par son mari. Il ne convenoit pas de le faire entrer dans une pareille libéralité; on a vû qu'il n'avoit pas des senti-

mens assez considérables pour la dame de Bruys pour lui en faire la proposition ; on crut donc que la voye d'un billet datté de 1720. c'est-à-dire du veuvage de la dame de Boudeville , étoit le seul expédient que l'on put prendre. Ce n'est donc pas par rapport à la dame de Boudeville & pour cacher sa générosité que l'on s'est conduit ainsi , mais pour lever l'obstacle qui pouvoit venir du chef du sieur de Boudeville , ce détour est donc absolument indifférent.

Il ne reste à répondre qu'à ce qu'on observe à l'égard de Virgine. On prétend que la dame de Boudeville ne l'aimoit point , & n'étoit pas contente de son caractère , & l'accuse même dans ses lettres d'avoir porté les choses jusqu'à l'insolence à son égard. Cependant elle lui a fait du bien , & lui a donné jusqu'à 1300. livres de pension viagère. Comment accorder une pareille contradiction entre les sentimens & la conduite de la dame de Boudeville , si on ne reconnoît que la nature a prévalu sur la haine & sur l'antipathie , & qu'elle a crû devoir une subsistance à une fille quoiqu'elle ne la put souffrir. Ce ne sont jamais les faits

par eux-mêmes qui fournissent des preuves à la dame de Bruys , mais les faux raisonnemens qu'il lui plaît de hasarder pour nous conduire à son système. La dame de Boudeville s'est plaint dans quelques lettres des procédés de Virgine , cependant elle lui a assuré du pain , donc elle est sa fille. Ce sont là des conséquences très-familieres à la dame de Bruys , mais très-étrangeres à la raison. Sonder le cœur de l'homme pour pénétrer dans les motifs qui le font agir , est toujours une entreprise très-téméraire ; les oracles de la Justice sont bien éloignés d'adopter de pareilles idées , principalement quand il s'agit de convaincre quelqu'un d'un crime & de le diffamer. En effet la dame de Boudeville n'a-t-elle pû faire quelque avantage modique à Virgine sans se couvrir d'opprobre. Virgine avoit été élevée auprès de Tonton sa tante , femme de chambre de la Marquise de Boudeville , elle avoit servi d'amusement à la dame de Boudeville qui avoit promis à Tonton de lui faire du bien , elle étoit sœur de la dame de Bruys pour qui la dame de Boudeville avoit conçu beaucoup de tendresse ; tous ces liens attachoient

la dame de Boudeville à Virgine , & quoiqu'elle eut pû s'oublier dans quelques occasions , ce n'étoit pas une raison pour l'abandonner & la livrer à une extrême misere dont la dame de Bruys ni Tonton n'auroient pas été en état de la tirer. On lui a donc donné une pension modique de 1300. livres. Ce grand effort deviendra-t'il un titre contre la dame de Boudeville ? est-ce donc la premiere fois que l'on a vû la Religion , la générosité répandre ses bienfaits sur un ingrat ? On n'est pas étonné que la dame de Bruys qui n'a pas le moindre prétexte pour soutenir sa demande , s'attache à de si vaines circonstances , & courre après de vaines ombres , quand elle n'a rien de réel à présenter ; mais ce que l'on ne concevra jamais , c'est qu'il ait été quelqu'un capable de donner dans de pareilles chimeres.

Voilà cependant à quoi se réduisent toutes ses recherches & ses efforts d'imagination. Elle veut être reconnue pour fille des sieur & dame de la Ferté, quoiqu'elle n'ait ni titre ni possession d'un état si distingué ; elle demande contre l'autorité de tous les principes à en faire preuve par témoins , &

quand on lui dit, mais où sont donc au moins vos commencemens de preuves par écrit ? elle répond tranquillement, je n'en ai aucun de l'accouchement de la dame de Boudeville, ni du fait capital que j'avance que je lui dois le jour, mais je prouve qu'elle m'a aimée, & qu'elle m'a fait du bien, je prouve qu'elle n'a point aimé ma sœur, & qu'elle lui a donné de quoi subsister ; à ces seuls traits il la faut reconnoître pour ma mere. Voilà à quoi se terminent tous ses raisonnemens, voilà en un mot le précis de tant d'imprimés, de tant de volumes que l'on voit répandre chaque jour. N'est-ce pas faire injure à la raison & aux Tribunaux auxquels on s'adresse, que de leur proposer sérieusement un système si bizarre, si indécent, & qui ne tend à rien moins qu'à renverser tous les états & l'harmonie de la société ?



SECONDE PROPOSITION.

La dame de Bruys qui n'a ni titre ni possession de l'état de fille des sieur & dame de la Ferté, a titre & possession d'un état contraire qui ne peut être ébranlé par aucun genre de preuve.

La dame de Bruys rapporte elle-même son acte de Baptême du 13. Février 1705. dans lequel elle est déclarée fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere sa femme. Voilà l'état & le caractère qui lui est imprimé dans ces Registres authentiques destinés par la loi à déterminer le sort & la condition de ceux qui font pour ainsi dire leur entrée dans la société civile ; la loi a voulu qu'au premier moment de leur naissance leur place fut marquée ; elle y a établi des Registres pour inscrire leur rang ; celui de la dame de Bruys est d'être fille légitime de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere.

C'est ce même rang que la dame de Bruys a occupé pendant plus de trente années , & qu'elle s'est conservé précieusement par les titres les plus solennels. A-t'il été question de lui don-

ner un Tuteur ? c'est à Marie la Salle, fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere qu'il a été créé par la Sentence du Châtelier du 28. May 1723. A-t'il été question de la marier ? le contrat de mariage & l'acte de célébration nous annoncent également que c'est Marie la Salle, fille de Guillaume le Salle & d'Antoinette Barriere qui a épousé le sieur de Bruys. Dans les actes qu'elle a passé devant Notaires, elle a pris la même qualité ; dans les actes de Baptême de ses enfans, ce sont les enfans de Bernard de Bruys & de Marie la Salle qui ont été baptisés. En un mot la possession est constante & uniforme pendant tout le cours de la vie de la Dame de Bruys. Elle a confirmé depuis sa majorité tout ce qui avoit été fait pendant la minorité sur son état, elle l'a communiqué à ses propres enfans, deux générations se sont élevées sur la foi de ces actes, elles y ont puisé leurs titres, leur rang, leur condition.

Pour abdiquer un état affermi par tant de titres, & par une possession si constante, la dame de Bruys peut-elle invoquer le secours de la preuve testimoniale ? C'est un principe invaria-

ble dans la Jurisprudence qu'on n'admet point de preuve testimoniale contre des preuves par écrit, & principalement contre des actes qui sont du propre fait de celui qui propose la preuve par témoins. Nous avons ici des titres en grand nombre, des titres consacrés par la loi, des titres du propre fait de la dame de Bruys. Ce seroit donc renverser tous les principes que de l'admettre à une preuve testimoniale pour en ébranler l'autorité.

Si l'état qui lui est acquis par ces titres lui étoit précieux, & qu'elle eût intérêt de le conserver, pourroit-on jamais parvenir à le lui enlever? supposons par exemple que quelqu'un lui ait fait un legs universel, & que l'héritier du sang voulut le contester en soutenant que la dame de Bruys est la bâtarde du testateur, on la verroit aussi-tôt repousser avec une juste indignation une injure si atroce, rapporter son Extrait-Baptistaire, & tous les actes dont on a rendu compte, invoquer la force de sa possession, & se récrier contre la témérité d'une partie qui oseroit se refuser à l'évidence de son droit. Envain l'héritier offriroit-il de prouver par témoins la naissance

illégitime de la dame de Bruys, cette preuve impuissante contre des titres solennels seroit traitée par elle comme une voye odieuse & proscrire par toutes les loix, elle sçauroit bien faire valoir alors tous les principes qui la condamnent, & on ne peut pas douter qu'elle ne le fit avec succès. Mais si ces titres seroient décisifs pour elle dans le cas où elle auroit intérêt de les faire valoir, peuvent-ils devenir impuissans, quand on les lui oppose? Y a-t'il donc deux poids & deux mesures dans ce qui l'intéresse? La loi met-elle son état à l'abri de toutes atteintes, si elle le soutient? le laisse-t'elle exposé à une ruine entière, si elle l'abandonne & le conteste elle-même? Disons donc que comme on ne pourroit jamais le lui enlever, elle ne peut pas l'abdiquer pour en usurper un autre qui flate son ambition.

Mais, dit-on, tout cela n'est qu'un enchaînement d'erreurs & d'injustices qui se sont succédées les unes aux autres. Un enfant seroit bien à plaindre si venant au monde dans un état de foiblesse & d'impuissance des parens dénaturés, ou des domestiques infidèles pouvoient lui ravir son état en fai-

sant de fausses déclarations au Ministre de l'Eglise , & lui faisant porter dans la suite un nom qui lui est étranger. Cet enfant infortuné qui ne se connoît que par les fausses idées qu'on aura donné de lui-même , aura continué de porter ce nom supposé , & l'aura adopté dans differens actes. Mais si la vérité pénètre enfin jusqu'à lui, n'aura-t'il donc aucune ressource pour la faire triompher ? & demeurera-t'il la victime des passions ctuelles qui l'auront immolé ?

Dans le fait particulier, la supposition de l'acte de Baptême est constante. Jamais la dame de Bruys n'a connu Guillaume la Salle & Antoinette Barriere ; l'acte de tutele de 1723. prouve qu'ils n'ont point été connus aux amis assemblés devant le Magistrat ; on ne peut ni les représenter , ni indiquer ce qu'ils sont devenus , c'est donc une pure fiction qu'il faut détruire par la preuve testimoniale.

Ecartons d'abord ces idées générales sur le danger auquel sont exposés les enfans au moment de leur naissance. Quand ils sont le fruit d'une union légitime , il n'est pas possible de penser que les pere & mere se portent à leur

leur enlever un état qui leur est acquis par des titres si sacrés. L'intérêt des pere & mere en ce cas est intimement uni à celui des enfans. La nature qui les attache les uns aux autres par des liens si étroits ne permet pas même de les distinguer. Le pere , la mere , l'enfant ne forment pour ainsi dire qu'un seul corps , qu'une seule substance , & quand les pere & mere veillent à l'intérêt de leurs enfans , c'est pour eux mêmes qu'ils agissent. Peut-on donc supposer que dans cet état ils ravissent à un enfant ce qu'il a de plus précieux ? En a-t'on vû qui se soit porté à étouffer le fruit légitime de leur mariage ? pourquoi seroient-ils capables de lui enlever son état ?

Dailleurs par quel crime un enfant qui ne fait que de naître auroit-il pû s'attirer une pareille disgrâce ? Il n'a , dit-on , que ses larmes en partage ; mais ses larmes sont capables d'intéresser en sa faveur le cœur le plus barbare , son innocence fait sa sureté. La nature a pourvû à tous ses besoins , & si elle le fait naître sans défense , elle le fait naître aussi sans ennemis.

Ou le pere & la mere sont parfaitement unis , ou de tyranniques passions

ont élevé entre eux une division funeste; s'ils sont unis, quel motif peut jamais les porter à sacrifier un enfant qui leur est si cher? s'ils sont divisés, les attentats de l'un trouveront toujours dans la tendresse de l'autre des obstacles insurmontables; & si la nature pouvoit encore être muette dans le cœur de celui qui n'a point conçu un projet si odieux, la contradiction seule l'obligeroit de s'élever contre l'inhumanité de l'autre.

Ces dangers de suppression d'état dans les actes de Baptême ne peuvent jamais tomber sur des enfans légitimes, & s'il s'y glisse quelque déclaration infidèle, elle ne peut jamais regarder que ceux dont la naissance est enveloppée d'opprobre que l'on cherche à cacher au grand jour, & en ce cas l'infidélité de la déclaration est plutôt un avantage pour eux qu'un juste motif de plainte & de déclamation.

Le sieur & la dame de la Ferté vivoient dans une parfaite union, la dame de Bruys en convient. Ils n'avoient donc aucun motif de supprimer l'état d'un enfant né de leur mariage, & par conséquent on ne peut leur attribuer une fille qu'ils n'ont jamais re-

connuë. On dit qu'en sacrifiant tout à l'idole de l'ambition, & voulant conserver leur bien pour les mâles, ils avoient formé de concert le projet de manifester la naissance si c'étoit un enfant mâle, & de la supprimer si c'étoit une fille; mais indépendamment de l'absurdité d'un pareil complot qui n'est jamais entré dans l'esprit de personne, il est évident que l'exécution même en étoit impossible. Car enfin dans ce système il falloit nécessairement que la grossesse fut inconnue, qu'elle fut cachée à tous les parens, à tous les amis, au public, puisque si la dame de Boudeville accouchoit d'une fille, on vouloit que son sort ne pût être pénétré. Mais en faisant de la grossesse un mystère profond, que seroit-on devenu, si on eut eû un enfant mâle? auroit-on annoncé que la dame de Boudeville auroit accouchée subitement d'un enfant mâle? la famille ne se seroit-elle pas soulevée contre un fait qui n'auroit pû être traité que d'imposture? l'état de cet enfant mâle seroit devenu au moins un problème, & dans le tems que l'on suppose que les sieur & dame de la Ferté uniquement occupés de la gran-

deur de leurs enfans mâles , le seul fruit de leur zèle & de leur ambition , auroit été de compromettre leur état ; on ne peut donc imaginer un système plus absurde que celui de la dame de Bruys , elle veut taxer d'infidélité son acte de Baptême , & le prétexte qu'elle attribue au sieur & dame de la Ferté est le comble de l'extravagance.

En général les pere & mere ne peuvent jamais se porter à supprimer l'état d'un enfant légitime , les sieur & dame de la Ferté n'avoient aucun motif qui put les y engager , & la conduite de la dame de Boudeville annonce clairement qu'elle ne l'a pas fait. Ecartons tout soupçon , toute inquiétude sur l'acte de Baptême de la dame de Bruys.

Mais , dit-elle , je n'ai jamais connu mes pere & mere , c'est-à-dire Guillaume la Salle & Antoinette Barriere. Mes amis assemblés devant les Magistrats ont déclaré qu'ils ne les avoient jamais connus. On ne peut ni les indiquer , ni prouver qu'ils aient jamais existé. Mais quelle conséquence peut-on tirer de cette ignorance ? Les pere & mere de la dame de Bruys étoient sans doute d'une condition ob-

seure ; ils ont pû mourir peu de tems après la naissance de leur fille , & n'avoir jamais été connus ni d'elle ni de ses amis ; ils ont pû passer en pays étrangers & y mourir. En conclura-t'on pour cela qu'ils n'ont jamais existé , & que ce sont des noms chimeriques que l'on a inventé lors de son Baptême ?

On ne peut, dit-on, ni les indiquer, ni prouver qu'ils aient jamais existé. Mais un enfant de la lie du peuple n'a qu'à aller attaquer le plus grand Seigneur du Royaume , & demander d'être reconnu pour son fils , il aura les mêmes armes que la dame de Bruys , & dira comme elle : voilà mon acte de Baptême dans lequel on me donne tel pere & telle mere , mais dites-moi ce qu'ils sont devenus ? où ils habitent ? s'ils sont vivans ? où ils ont vécu ? s'ils sont décedés ? Plus il y aura d'intervalle entre celui qui agira sur ce principe , & celui qui sera attaqué , & plus il sera impossible de satisfaire à de pareilles demandes. Mais pour contenter une telle curiosité , on répondra solidement à ce temeraire demandeur : j'ignore qui vous êtes , & de qui vous tenés le jour , mais

S iij

puisque vous avez vos titres à la main, que vous vous en servés, & que vous les produisés vous-même, je m'en tiens à ce qu'ils contiennent. Ce n'est point à moi à pénétrer dans l'obscurité de votre famille qui m'est aussi étrangere que vous-même, vos titres vous donnent un état certain, c'en est assez pour vous confondre. La dame de Boudeville a donc raison de faire aujourd'hui la même réponse à la dame de Bruys.

Les titres & la possession lui donnent un état certain, on ne peut admettre la preuve par témoins contre tant de monumens. Qu'elle cherche si elle veut ses pere & mere, & sa famille qu'elle connoît peut-être parfaitement dans le tems même qu'elle affecte de les ignorer ; mais enfin qu'elle les découvre, ou qu'elle ne puisse y parvenir, cela est indifferant, parcequ'un enfant abandonné de ses parens, & qui ne les a jamais connus, n'en est pas moins leur enfant, & ne doit pas moins conserver l'état qu'il trouve établi par tous les titres qui le concernent.

L'état d'un Citoyen dépend des titres & de la possession qui le consti-

tuent , soit qu'ils lui donnent une famille connue , soit qu'ils l'unissent à des pere & mere , & a une famille que l'on ne peut découvrir. C'est ce que la dame de Bruys a reconnu elle-même dans la Requête qu'elle a présentée au Lieutenant Civil en 1723. pour se faire nommer un Tuteur. Elle expose qu'elle est fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere , & cependant elle ajoute qu'elle ne les a jamais connu. Elle convient donc que son état n'est pas moins certain , quoique ceux qui lui sont indiqués par ses titres de filiation n'ayent point préfidé à la suite de sa vie, le Magistrat l'a reconnu de même. Car quoique l'exposé de la dame de Bruys , & la déclaration des amis assemblés soient d'accord en ce point, ils n'en ont pas moins élu un Tuteur à Marie la Salle , & on n'en a pas moins réglé par là son sort pour l'avenir , ce qui a été suivi depuis dans les actes les plus importants.

Qu'il demeure donc pour constant que la dame de Bruys a un état certain par les seules preuves que la loi reconnoisse , & par conséquent qu'elle ne peut jamais le changer par le se-

cours de la preuve testimoniale.

Ce moyen est absolument surabondant , car quand la dame de Bruys n'auroit aucun état certain , quand son sort seroit une énigme pour elle & pour tout l'Univers , l'entrée dans la Maison de la Ferté ne lui seroit pas moins interdite dès qu'elle n'a ni titre , ni possession qui la favorise ; elle seroit une personne obscure , inconnue , sans parens , sans alliés , sans état si l'on veut , mais jamais cela ne lui donneroit droit de choisir arbitrairement dans les plus grandes Maisons du Royaume , de s'y destiner une place , ni d'y parvenir en associant à sa fable un nombre de témoins prêts à la soutenir. Ce moyen seul l'accablera toujours. Mais quand elle nous établit elle-même par des titres authentiques un état contraire , on ne conçoit pas comment elle a pû se livrer à une entreprise si temeraire. L'impuissance de parvenir à l'état auquel elle aspire , l'impossibilité d'abdiquer celui qui lui est imprimé par tant de monumens , formeront à jamais deux obstacles insurmontables contre lesquels doivent échoüer tous les jeux d'imagination auxquels sa défense est réduite.

Il faut convenir qu'on ne peut pas se prévaloir avec plus de force de l'autorité des grands principes, ni les mettre dans un jour plus frappant, on sent que l'auteur parle en maître, & soutient ce caractère avec dignité.

Me. Cochin fit un mémoire où il usa de redites en d'autres termes; il a dû le faire afin de mieux imprimer ses moyens dans l'esprit de ses Juges. Ce sont de second traits qui donnent de la force & de la vivacité aux premiers. Avant le jugement, dans l'incertitude du succès, un Avocat ne doit rien oublier de peur d'omettre un moyen utile, il peut en hasarder d'inutiles, mais je ne suis pas dans la même situation, je dois éviter les répétitions de peur de déplaire à mon lecteur en l'instruisant, à moins qu'elles n'aient quelque chose de singulier.

Je ne rapporterai seulement quelques raisons nouvelles qu'il employa en parlant du mystère qu'on vouloit que la dame de Boudeville eut fait; c'est, dit-on, une affectation qui la découvre dans les mesures mêmes qu'elle a prise pour se cacher. Me. Cochin se récrie là dessus: étrange effet de l'aveuglement qui regne dans la

défense de la dame de Bruys ! Si la dame de Boudeville avoit pris la moindre part à ce mariage , on en triompheroit de la part de la dame de Bruys. On diroit , voyez la dame de Boudeville qui ne peut quitter de vue cette fille si chérie , qui préside à son établissement , qui la conduit elle-même aux pieds des Autels , peut-on la méconnoître pour la mere ? Mais tout cela n'est point arrivé , n'importe , la dame de Bruys y trouve encore les mêmes avantages. La dame de Boudeville n'a été présente ni au contrat , ni à l'acte de célébration , c'est une affectation qui prouve encore qu'elle est mere ; le oui & le non , le pour & le contre , ce que la dame de Boudeville auroit fait , ce qu'elle n'a pas fait , tout fournit des armes à la dame de Bruys , tout est moyen en sa faveur. Mais la raison elle-même choquée dans de pareils raisonnemens , ne rejettera-t'elle point avec indignation un pareil système ?

A l'égard des lettres où l'on prétend trouver la maternité de la dame de Boudeville , M^r. Cochin dit que l'empressement à mériter nôtre amitié , la complaisance pour tous nos sentimens ,

les marques d'un dévouement sans bornes , le zele pour nous obliger dans toutes les occasions, la sympathie, la douceur du caractère, souvent même certaines impressions dont nous ne connoissons pas nous-même la cause, nous lient, nous attachent inviolablement à quelqu'un, & nous transportent pour lui. A ce caractère faudra-t'il donc reconnoître un pere ou une mere ?

Dailleurs il y a des personnes plus vives, plus impetueuses les unes que les autres qui expriment les sentimens les plus ordinaires dans des termes pathétiques & touchans sans être pour cela plus affectées : tel est manifestement le caractère de la dame de Boudeville.

Enfin le stile même des lettres qu'on rapporte ne convient point au caractère d'une mere. L'amitié qu'elle ressent pour ses enfans s'exprime plus simplement; elle ne s'exhale point en complimens, en protestations d'une tendresse par préférence, elle ne fait point valoir des sentimens que l'absence n'a pû étouffer, elle n'emploie point ces traits vifs qui ne servent qu'à convaincre une étrangere des

impressions qu'elle a fait seule & sans le secours de la nature. Les lettres bien entendues, sont donc bien plus contraires au système de la dame de Bruys qu'elles ne peuvent lui être favorables.

Par quelle bizarrerie ose-t'on imaginer que le sieur de Boudeville craignoit que la dame de Boudeville ne voulut reconnoître la dame de Bruys pour sa fille.

La dame de Boudeville avoit été veuve pendant douze ans, elle étoit alors en pleine liberté, elle n'avoit point reconnu la dame de Bruys. Comment cette idée ne lui seroit elle venue que depuis son second mariage ? pourquoi ne fait-on naître cette idée que quand on imagine un obstacle insurmontable ? c'est que l'on donne tout ici à l'imagination, & rien à la vérité.

A l'égard de Virgine que la dame de Boudeville a établie malgré son antipathie, d'où la dame de Bruys conclut qu'étant sœur de Virgine, la dame de Boudeville est sa mère, parce qu'il est évident par cette conduite qu'elle est la mère de Virgine. M^c. Cochin dit que Virgine ne reclame

point l'état de fille de la dame de Boudeville ; que la dame de Bruys ne peut point établir qu'elle est sœur de Virginie , qu'il n'y a aucun rapport entre les actes de Baptême de l'une & de l'autre , puisqu'elles y ont chacune un différent pere & une différente mere.

Il conclut en disant que ces lettres tant vantées ne sont qu'un épisode très-inutile dans la cause ; qu'on retranche les commentaires odieux , les raisonnemens arbitraires , les inductions forcées dont on les accompagne ; qu'on retranche ce ton maternel qu'on leur donne en les lisant , & dans le moment qu'on n'en peut tirer aucun avantage ; ce ne sont que des discours & des sons qu'on nous donne ici pour des commencemens de preuve par écrit.

Quant à la libéralité des cent mille livres , M^r. Cochin fait voir qu'elle ne peut pas être envisagée comme une dot , puisqu'elle a été faite sept ans après le mariage. A quoi se réduit donc ce billet , à une simple libéralité qu'un excès d'amitié a produit. La dame de Bruys a sçu profiter des senti-

mens favorables que la dame de Boudeville lui avoit témoignés ; elle lui a peint le peu de fortune de son mari , & la nombreuse famille dont elle étoit chargée ; elle lui a représenté que le Marquis de la Ferté son fils auroit de si grands biens qu'un si foible retranchement ne lui seroit point onereux ; en un mot elle a émû sa compassion , & quand elle s'est ménagée avec souplesse une libéralité qui ne devoit rien coûter à la dame de Boudeville pendant sa vie , elle vient insulter à sa bienfaitrice , & se faire un titre pour la déshonorer à cause de son extrême facilité.

La dame de Bruys avoit pris des Lettres de Rescision contre les actes où elle avoit pris la qualité de fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere.

Enfin cette célèbre question fut jugée conformément aux conclusions de M. Joly de Fleury , Avocat Général par un Arrêt qui fut rendu le 8. Avril 1737.

Arrêt définitif.

La dame de Bruys fut déboutée de sa demande en entérinement des Lettres de Rescision contre les actes où elle avoit

pris la qualité de fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere sa femme, en tant que touche l'appel qu'elle a interjetté de la Sentence du Châtelet qui nomme Pierre brunier son Tutur, met l'appellation au néant, la condamne à l'amende & aux dépens, & ordonne que ce dont est appel sortira son plein & entier effet; en ce qui touche l'appel interjetté par la dame de Boudville de la Sentence qui a admis la dame de Bruys à faire preuve de l'état qu'elle reclame, l'appellation au néant; émendant déboute ladite dame de Bruys de sa demande, & la condamne aux dépens. A l'égard de la demande formée par la dame de Bruys concernant le Billet de cent mille livres, renvoye les Parties au Châtelet pour y être fait droit, dépens à cet égard réservés. Sur le surplus des demandes des Parties, hors de cour & de procès.

L'affaire du Billet fut depuis jugée au Châtelet. On condamna la Marquise de Boudeville à faire une rente à la dame de Bruys au principal de cent mille livres, dont les arrerages courroient à commencer du jour de la Sentence. Sur l'appel qui fut interjetté de ce Jugement par la dame de

Boudeville , il fut infirmé par Arrêt du 29. Mars 1738. en ce qu'il avoit prononcé touchant les arrerages , elle fut condamnée du jour de sa mort à constituer une rente de cent mille livres dont les arrerages seroient fixés au tau de l'Ordonnance.

Cet Arrêt est une foible consolation pour la dame de Bruys de la perte de son procès , où elle se flattoit de faire la conquête d'un état distingué.

J'ai reçu une lettre sur ce procès d'un Magistrat de Province qui m'honore de son amitié , dont la curiosité étoit fort attentive sur le succès ; il avoit lû tous les Factums. J'ai crû que sa lettre pourroit instruire mon Lecteur.

Lettre d'un
Magistrat
de Province
à l'Auteur.

Je ne suis pas surpris que l'affaire de Madame de Bruys ait mis tout Paris en mouvement ; il y a pour elle des circonstances si favorables , & qui parlent si haut , que je ne pense pas qu'on la doive mettre dans le rang des imposteurs. Si elle s'est trompée dans son idée , la Marquise de Boudeville par les liberalités qu'elle lui a faites , par la nourriture & l'entretien qu'elle lui a donnés , ne semble-t-elle pas avoir

aidé à la tromper, un présent de cent mille livres est un assez grand objet dans un siècle où la libéralité ne regne pas pour qu'il puisse lui avoir fait illusion. Je sçais bien qu'il y a un détour dans cette libéralité, mais à travers ce voile on voit toujours que l'intention de la Marquise a été de donner cent mille livres à la Dame de Bruys. La haine, l'antipathie pour Virgine qu'on couvre de bienfaits, offre aussi l'idée que c'est le cœur d'une mere de Virgine, mais comment peut-on réaliser cette chimere ? Qui peut deviner tous les motifs secrets que peut avoir la Marquise ? D'ailleurs on ne prouve point que Madame de Bruys & Virgine soient sœurs. On a allegué que Guillaume la Salle & Antoinette Barriere qu'on donne pour pere & mere à Madame de Bruys sont des noms fictifs. Mais a-t'on indiqué comment on feroit cette preuve ? s'ensuit-il que l'obscurité de ces noms en établisse la supposition dans une Ville qui fourmille de tant de familles obscures. Toute autre ville que Paris ne réussiroit pas à dérober longtems des familles inconnues. Pourquoi les Juges

n'ont-ils pas pris l'éclaircissement que leur offroit la preuve testimoniale ? leur Religion sembloit demander qu'ils ne s'y refusassent pas. Si les faits qu'elle articuloit quand elle auroit fait entendre ses témoins, n'eussent pas prouvé la filiation de la Dame de Bruys, ç'auroit bien été le cas de ne la pas écouter. Mais la Justice devoit-elle être sourde à sa demande ? l'instruction importante de mon Lecteur demande que j'épuise la matière, & je dirai, où la Justice devoit être sourde à sa demande. La Dame de Bruys ayant un acte de Baptême qui lui donne un autre pere & une autre mere que ceux qu'elle reclamoit, & n'ayant point de véritable possession de l'état qu'elle s'attribuoit, ne pouvoit point être admise à la preuve testimoniale. Voilà de grands principes sur lesquels porte la tranquillité publique ; mais qu'est-ce que cet Acte de Baptême ? c'est un acte rédigé par un Curé qui n'y parle que sur la foi du témoignage de celui qui lui porte l'enfant. Souvent il n'a point de lumieres par lui-même, car enfin il faut mettre en œuvre tout ce que la mauvaise cause peut dire. Ce qui ferme la bou-

che ici , c'est que Madame de Bruys à une possession conforme à son état : Voilà la raison invincible qu'elle n'é-ludera jamais. Des gens soutiennent toujours qu'on ne court aucun risque d'admettre la preuve dès qu'on a un concours de circonstances assez fortes pour faire impression. Les imposteurs , disent-ils , auront-ils ces circonstances ? s'ils les ont , la preuve testimoniale ne les démas-quera-t-elle pas ? Les premiers Juges qui accorderont la preuve à la Dame de Bruys , ne considereront-ils pas que cette preuve accordée n'in-troduisoit point la Dame de Bruys dans l'état qu'elle reclamoit , il fa-loit que la vérité par son Enquête fut environnée des rayons les plus vifs. La vérité de l'état qu'on offre à prouver n'est-elle pas entièrement entre leurs mains ; dans quel dan-ger le Juge ne se précipite-t'il pas en s'exposant à une preuve si dan-gereuse ? n'allons-nous pas retom-ber dans le mal que nous avons évité , & dans le désordre qu'il traî-ne après soi ? Bientôt une experien-ce heureuse en va causer plusieurs autres , & le monde va être plongé

dans un cahos. La sagesse du Parlement nous mettra à l'abri du malheur dont nous sommes menacés, nous pouvons nous reposer là-dessus.

Il est vrai que le Magistrat qui exerce avec beaucoup de dignité le ministère public au Châtelet demanda la preuve testimoniale pour la Dame de Bruys dans ses conclusions ; il avoit sans doute communiqué son plaidoyer à son pere , qui porte la parole dans le même ministère avec tant d'éclat au Parlement. Nous pouvons donc juger qu'il a honoré les conclusions de son fils de son suffrage , mais opposons ici un Oracle à un Oracle , le Magistrat qui a demandé dans ses conclusions au Parlement qu'on n'écoutât point la Dame de Bruys , est aussi fils d'un Magistrat célèbre dont il retrace l'éloquence , à qui il aura fait part de son plaidoyer , car peut-on penser qu'il n'ait pas consulté son pere , & un tel pere ! On est heureux que dans des matieres qui ne sont pas évidentes , il s'offre à nous de tels guides , leurs lumieres nous rendent tranquilles , & le Parlement ensuite a mis le sceau à l'examen du précurseur. A l'égard des premiers Juges , ils ont crû

que M. l'Avocat du Roi , qui avoit soumis ses lumieres à celles d'un pere si éclairé , pouvoit leur servir de flambeau.

Les Juges superieurs ont pensé comme les premiers que la Dame de Bruys étoit dans la bonne foi , & ils ne l'ont point punie , quoiqu'ils ayent décidé qu'elle s'attribuoit un faux état. Il faut ici considerer la condition des premiers Juges , qui voyant deux voyes également lumineuses se présenter à eux , appréhendent de ne pas embrasser la plus juste. Lorsqu'on leur proposa la question si la demoiselle de Grand-Maison, réputée concubine du sieur Perraut , n'étoit pas indigne d'une libéralité qu'il lui avoit faite , ils crurent que le Parlement leur avoit frayé la voye qu'ils devoient suivre, lorsqu'il avoit jugé que la demoiselle Gardel étoit indigne de son legs , quoiqu'il parut qu'elle n'avoit pas les caracteres de concubine. Ainsi ces premiers Juges penserent qu'ils ne devoient pas hesiter à proscrire la donation qui avoit été faite à la demoiselle de Grand-Maison; cependant leur Sentence fut infirmée au Parlement qui confirma cette libéralité.

Ces mêmes Juges ayant balancé à accorder à la demoiselle Ferrand, qui reclamoit l'état de fille du Président & de la Présidente Ferrand, la preuve qu'elle demandoit, puisqu'ils appointerent le procès, elle fut admise à cette preuve en l'Audience du Parlement par Arrêt qui infirma la Sentence. Voilà ce qui engagea les premiers Juges à prêter l'oreille à la demande de la Dame de Bruys. Tous ces Jugemens contraires de Magistrats très-éclairés ne servent qu'à nous faire déplorer la condition des hommes dont leurs propres lumières leur servent de piège.

Après avoir rassemblé en peu de mots ce qu'on peut dire en faveur de la Dame de Bruys, il faut revenir aux grands principes qui firent proscrire sa prétention. Me. Cochin a mis dans un grand jour l'acte de Baptême de la Dame de Bruys, les actes solennels conformes à l'acte de Baptême. Jamais elle n'avoit possédé l'état qu'elle reclamoit; la nourriture & l'entretien qu'elle prétendoit avoir reçu de la Marquise, elle ne les avoit jamais eu à titre de filiation; les Juges s'arrêtèrent, & ne voulurent jamais pénétrer plus avant. On disoit que l'acte de Baptême
pouvoit

pouvoit être faux. Mais on ne disoit rien de convainquant , & dès qu'on n'ébranloit point cet acte, tout ce qu'on disoit pour établir la prétendue filiation de Madame de Bruys tomboit de lui-même. Elle n'avoit, comme M^e. Cochin l'a dit, ni possession, ni titre, elle avoit contre elle & possession & titre, ces deux propositions mises dans tout leur jour justifient parfaitement Madame de Boudeville, malgré la prévention favorable qu'on peut avoir conçu pour Madame de Bruys. Nul homme qui ne soit frappé de la vérité de ces deux propositions que cet Avocat a démontrées, & qui en même tems ne justifie Madame de Boudeville, car elles sont inconciliables avec la filiation prétendue, mais elles ne laissent pas de s'accorder avec l'erreur de bonne foi de Madame de Bruys, c'est-à-dire qu'elle peut avoir eu une naissance obscure conformément à son titre & à sa possession, & avoir possédé dans cet état le cœur de Madame de Boudeville, & y avoir régné avec tant d'empire qu'elle en a obtenu toutes les preuves de la tendresse la plus violente, & même la libéralité de cent mille livres tout extraor-

dinaire qu'elle paroisse. J'ai vû un exemple d'une tendresse pareille, & peut-être plus forte d'une femme pour une autre femme d'un grand mérite. Elle éprouvoit les mêmes transports, la même jalousie, la même tyrannie d'imagination que fait naître l'amour le plus ardent.

A l'égard de Virgine sur qui Madame de Boudeville a versé ses bienfaits, malgré l'antipatie qu'elle avoit pour elle ; tout ce qu'on voit là dedans est un secret impenetrable, & dès qu'il y a une preuve invincible dans son acte de Baptême qu'elle n'est pas sœur de Madame de Bruys, rien n'est plus téméraire que la conjecture. On a pézé tous les inconveniens de part & d'autre, on s'est déterminé du côté où on acrû qu'ils n'étoient pas en si grand nombre ; on a sacrifié au public la Dame de Bruys : victime doiüe d'un véritable mérite. On a imité les idolatres qui dans les sacrifices d'hommes qu'ils faisoient à leur Dieu, choisissoient les plus accomplis. On m'a rapporté que lorsque la Dame de Bruys eut entendu l'Oracle qui lui annonçoit son sort, elle ne changea point de visage, & se posseda parfaitement,

& montra au public , qui avoit les yeux attachés sur elle, un visage serein, & se soutint jusqu'à ce qu'on l'eut perdu de vuë. Je pense qu'il seroit nécessaire que le Législateur rendit une Ordonnance qui pourroit couper la racine des questions d'état , puisqu'on veut que l'acte de Baptême soit si décisif , que le témoignage du Curé qui ne parle qu'à la relation de ceux qui lui présentent l'enfant , fasse une si grande foi. Ne devoit-on pas ordonner que lorsqu'il connoîtroit les pere & mere qu'on lui nomme , qu'il certifiât qu'il les connoît , & lorsqu'il ne les connoîtroit pas , qu'il le déclarât , & qu'il dit qu'il s'en est rapporté à ceux qui l'ont instruit ? Ne devoit-on pas obliger les peres à signer l'acte de Baptême , & lorsqu'ils ne pourroient être présens , qu'on fit mention de l'obstacle. Le Curé chercheroit la vérité s'il avoit été trompé , & tâcheroit de réparer son erreur. Il exigeroit des lumieres certaines s'il étoit possible des faits qu'on lui diroit. Cet acte de Baptême qui est si autentique auroit des fondemens solides. Nous avons bien besoin que le Législateur travaille sur cette matiere , & ferme

s'il se peut la porte aux imposteurs , & munisse la vérité contre les atteintes qu'on peut lui porter. Je suis , &c.

Quelque idée avantageuse à la dame de Bruys que cette lettre fasse naître , on doit s'attacher aux regles & aux principes qui ont animé l'Arrêt du Parlement. Ces Juges sages & éclairés ont porté leurs vûes dans l'avenir , & ont prévu les consequences dangereuses d'un Arrêt favorable à cette dame.

Après tout , quand on a tout balancé , on reconnoît que le Parlement a pris la meilleure voye , & que malgré le concours des circonstances heureuses pour la dame de Bruys , elle peut s'être trompée , & qu'il y a de la précipitation dans ceux qui jugent autrement.





S É D U C T E U R

QUI SE DÉVOILE

après la séduction.

ON présente une fille séduite qui s'y prend un peu tard pour se plaindre. A-t-elle eu honte jusques ici de faire éclater sa séduction, ou n'a-t-elle pû être déterminée qu'à présent qu'elle est entraînée par la tendresse qu'elle a pour le fruit de son crime, qui après avoir été élevé jusqu'alors avec assez de soin, a été enfin abandonné? Ces sortes d'actions doivent être poursuivies dans la chaleur de l'injure, ou autrement elles perdent beaucoup de leur force, & s'évaporent en partie avec le tems.

Sur la demande intentée par la Demoiselle qui se prétend séduite, l'Avocat du Séducteur a crû qu'il devoit se jouir dans sa défense, & tirer tous ses avantages de la plaisanterie; en suivant ce plan, son adversaire l'ac-

438 *Séducteur qui se dévoile*
cuse de n'avoir pas eû des mémoires fideles. Comme son ouvrage pourtant m'a paru bien écrire , & que j'y ai trouvé beaucoup d'art , j'ai crû devoir le rapporter tel qu'il est.

M E M O I R E

POUR M. le Marquis de B**.

C O N T R E Edme - Elisabeth de Lecluse.

LA demoiselle de Lecluse vient de m'intenter un procès contre lequel il m'étoit absolument impossible de me précautionner. Elle fait paroître sur la scene un enfant de dix-huit ans , dont elle prétend être la mere. Qu'elle la soit ou non , c'est ce que je ne sçais point ; au reste je rends trop de justice à son mérite pour la chicaner sur cette qualité : mais ce qui me surprend , & ce que je ne lui passerai pas avec la même indulgence , c'est qu'elle veut absolument que je m'avoüe le pere de cet enfant , dont j'entends aujourd'hui parler pour la premiere fois.

Pour me prouver que je lui dois à titre de justice cet aveu qu'elle exige de moi, la demoiselle de Lecluse allegue des faits, cite des loix.

Quant aux loix, j'avoüe que je ne les entends guères : j'ai seulement appris de quelques maris mécontents, qu'il y en avoit d'assez puissantes pour rendre peres beaucoup d'honnêtes gens qui n'avoient pas même pensé à le devenir. Cela m'a d'abord effrayé, mais on m'a rassuré en me faisant connoître que je n'étois point dans ce cas malheureux ; ainsi me voilà dispensé de répondre à l'érudition répandue dans les écrits de la demoiselle de Lecluse.

A l'égard des faits, cela est de mon ressort : je vais exposer naïvement ce que j'en sçais, mes Juges décideront.

La demoiselle de Lecluse est née à Paris sur la Paroisse de saint Merry, le premier Avril 1696. Je ne m'amuserai point à lui contester la prétendue noblesse de son origine ; ce que j'en ai appris, c'est qu'elle est fille d'un pere qui décoroit effectivement son extrême pauvreté du titre d'Ecuyer.

Je ne suis point assez instruit de toute la vie de la demoiselle de Lecluse, pour sçavoir ce qu'elle est devenue de-

puis sa naissance jusqu'à son adolescence ; elle ne paroît pas en être trop instruite elle-même, puisqu'elle ignore, ou du moins qu'elle feint d'ignorer, que Paris est le lieu de sa naissance, & qu'elle y demeueroit avec son pere & sa mere.

En effet si l'on veut s'en tenir à son roman, ce fut son pere, qui en 1718. l'amena pour la premiere fois à Paris, âgée alors de seize ans, dans le dessein de la mettre au Couvent. Elle ajoute qu'en cette même année, elle se trouva en liaison avec la demoiselle de Tagny ma nièce, qui lui procura ma connoissance. C'est ainsi que la demoiselle de Lecluse commence le récit de ses aventures ; mais je me crois obligé de l'avertir que sa mémoire est en défaut sur cette premiere époque : j'y découvre un petit anacronisme qu'il est important de faire remarquer.

Elle prétend être arrivée à Paris en 1718. à l'âge de seize ans, mais elle en impose sur chaque circonstance.

En premier lieu son Extrait-Baptistaire prouve qu'elle est née en 1696. ainsi en 1718. elle avoit vingt-deux ans.

En second lieu comment persuadera-t-elle qu'elle n'est arrivée à Paris qu'en 1718. lorsqu'on voit qu'elle y est née, qu'elle y a toujours demeuré ; que dès 1717. elle étoit fille des chœurs à l'Opera sous le nom de la demoiselle de Mereüil, & que cette même année, elle joüa dans l'Opera de Tancrede ?

Enfin comment a-t-elle imaginé qu'elle ait lié connoissance avec moi par le moyen de ma nièce qu'elle n'a jamais vüe ? Je suis d'assez bonne foi pour avoüer ingénument de quelle maniere se fit cette connoissance, & j'ai peine à croire que la demoiselle de Lecluse ose me dementir sur cet article.

Elle partageoit avec son pere, sa mere & son frere un troisiéme étage rue Aubry-Boucher, & elle avoit pour amie une nommée Pellegrin qui postuloit alors pour entrer à l'Opera. Ces deux filles avoient reçu de la nature des attraits & des talens qui sembloient les destiner aux grandes aventures ; mais sans ignorer le prix de ces avantages, elles avoient acquis assez de connoissance du monde, pour sçavoir que le mérite sans appui perce

difficilement ; c'est ce qui les avoit déterminées à se mettre sous la protection d'un patron , qui pour une part dans le produit , s'étoit chargé du soin de faire valoir leurs charmes.

Cet honnête homme se trouva un jour à l'Opera près de moi. Je ne le connoissois point , mais chacun sçait qu'aux spectacles , il suffit à deux personnes de se trouver dans une même loge , pour que l'un des deux ait le droit de s'entretenir avec l'autre. Notre conversation roula particulièrement sur les intrigues modernes des Actrices ; la matière étoit ample & réjouissante. Enfin après avoir parcouru les fastes galans de l'Opera , il me fit remarquer du côté du Roi la demoiselle de Lecluse , qui portoit alors le nom de Mereüil , & il me demanda comment je la trouvois. Je fixai les yeux sur elle , & je répondis qu'elle me paroissoit assez jolie ; mais comme je m'en expliquois froidement , il sentit bien que la conversation que nous venions d'avoir , m'avoit peu disposé en faveur de la jeune personne. Ne vous y trompés pas , me dit-il , celle-ci est bien différente des autres , c'est une fille de condition qui est sage , &

très-sage ; je la connois , & je pourrois répondre d'elle ; il n'y a que la nécessité qui l'ait obligée de prendre un parti indigne de sa naissance & de ses sentimens. Il continua sur le même ton , & avec un air de sincérité qui commença à m'intéresser , & qui me fit souhaiter de connoître ce phenix de l'Opera , je lui témoignai donc , de la meilleure foi du monde , l'envie qu'il me faisoit naître , & j'ajoutai que je serois charmé de trouver l'occasion de servir utilement une fille si aimable & si estimable. A ces mots l'adroît proxenete me voyant arrivé au point où il me souhaitoit , m'assura avec toutes les démonstrations d'une noble sensibilité , qu'à la première occasion il instruiroit la demoiselle de Mereüil de nôtre entretien , & que d'avance je pouvois compter sur sa reconnoissance.

Il me tint parole , & trois jours après nous nous rencontrâmes à l'Opera où il m'annonça pour le lendemain la visite de la demoiselle de Mereüil. Effectivement il me l'amena à l'heure marquée avec la demoiselle Pellegrin sa compagne. Ces deux Demoiselles se présentèrent avec une mo-

444 *Séducteur qui se dévoile*
destie fort piquante. Mademoiselle de Mereüil & moi nous nous fimes des politesses assez bien soutenues de part & d'autre , & après une petite conversation qui se passa en complimens, je proposai au galant *Trio* d'accepter mon diner. On fit par bienséance toutes les petites façons , & on accepta par goût. Je dis par goût , car la contenance que chaque convive tint à table , me persuada qu'aucun des trois n'avoit accepté avec répugnance.

Mais malheureusement un petit accident troubla la fête. La demoiselle de Mereüil qui apparemment avoit peu ménagé son estomac , se trouva mal au dessert. Sa compagne charitable la secourut , & obligeamment elle me laissa voir en la délaçant des grâces auxquelles la défaillance n'avoit rien fait perdre : cependant je n'en étois encore qu'à trouver beau ce qui l'étoit réellement , & j'avoüe franchement que mes vûes ne se portoient pas plus loin.

Depuis ce jour la demoiselle de Mereüil me rendit des visites assez fréquentes. Comme je ne demourois pas loin du Palais Royal , elle me venoit voir tous les jours d'Opera , du moins

elle n'y manquoit que lorsque son tems étoit employé plus utilement ailleurs. Les désagrémens de son état, les mauvais traitemens de sa mere, qu'elle me peignoit comme la femme la plus bizarre & la plus farouche, furent les premiers sujets de nos conversations. Elle me contoit ses prétendus chagrins avec des apparences de confiance si persuasives, qu'aidée par les préjugés avantageux qu'on m'avoit inspirés, elle réussissoit insensiblement à m'attendrir sur son état.

Nous en étions là, lorsque je ne sçai quelle aventure la fit chasser de l'Opera : elle eut grand soin de me déguiser cet événement, en me disant que sa mere par délicatesse de conscience, l'avoit obligée de se retirer d'un lieu où elle prétendoit qu'on respiroit un air mal sain pour la vertu ; cela étoit assez vraisemblable pour être crû.

Son expulsion de l'Opera fut suivie d'une catastrophe encore plus fâcheuse. La mere mieux informée que moi de la mauvaise conduite de sa fille, la maltraita vivement, & voulut la faire enfermer. La demoiselle de Mereuil, accoutumée à des traitemens

446 *Séducteur qui se dévoile*
plus doux , & jalouse d'une liberté
dont elle faisoit un si charmant usage ,
se trouva fort scandalisée de la mau-
vaise humeur , & des indécentes ré-
solutions de sa mere. Elle se sauva de
la maison paternelle , vint me trou-
ver fondant en larmes , & en me dé-
ployant toute sa douleur , elle ne m'en
cacha que la cause.

Elle me fit entendre qu'après la per-
te récente d'un procès considerable ,
son pere & sa mere venoient de se re-
tirer clandestinement dans la Province
pour soustraire quelques effets à l'avi-
dité de leurs créanciers : que réduits
eux-mêmes à ne pouvoir se procurer
les secours les plus nécessaires aux be-
soins de la vie , ils avoient été forcés
d'abandonner leur fille aux charita-
bles soins de la demoiselle Pellegrin :
que la fortune de celle-ci suffisant à
peine pour la faire vivre , elles se trou-
voient l'une & l'autre exposées à la
misere la plus effrayante. Ce récit fut
accompagné de tout ce qui pouvoit
donner des graces à la douleur : gestes ,
soupirs , larmes , sanglots , évanouis-
semens , rien n'y fut oublié : peut-être
en faloit-il moins pour m'engager à
lui payer une pension de 400. livres

chez la demoiselle Pellegrin son amie.

Cette petite marque d'amitié parut toucher la demoiselle de Lecluse, qui dès lors avoit quitté le nom de Mereüil; & comme dans les ames généreuses la reconnoissance est un des sentimens les plus vifs, cela me valut sur le champ une déclaration d'amour. Je ne sçais si elle me flatta plus qu'elle ne me surprit; tout ce que je peux dire, (car je ne déguise rien) c'est que j'y répondis avec assez de vivacité; mais la demoiselle de Mereüil ne démentit point encore la merveilleuse idée qu'on m'avoit donnée d'elle, & par là elle ajouta beaucoup aux heureuses dispositions où j'étois à son égard: je suis même obligé de convenir que peut-être par amour propre, je ne laissai pas de conserver dans la suite toute cette bonne opinion, quoiqu'alors la demoiselle de Lecluse semblât m'avoir permis d'en diminuer quelque chose. Au reste je pense que cette crédulité n'est pas moins d'un galant homme que d'une duppe.

Tout ce que je viens de dire a pour époque l'année 1717. mais je l'ai déjà remarqué, la demoiselle de Lecluse ne datte que de 1718. ainsi il ne doit

448 *Séducteur qui se dévoile*
pas paroître surprenant que toutes ces
petites particularités aient été retran-
chées du journal de sa vie.

Au mois de Septembre de la même
année 1717. je fus obligé de faire un
voyage à ma terre de B * *, la demoiselle de Lecluse m'y accompagna.
Pendant le séjour que nous y fîmes ,
deux dames de ma connoissance , Re-
ligieuses à l'Abbaye de Lonchamp ,
vinrent prendre les eaux de Forges
chez moi , & en y voyant la demoiselle de Lecluse , elles ne dissimule-
rent point qu'elles me trouvoient en-
trop bonne compagnie. Pour dissiper
leurs inquiétudes , je leur contai nô-
tre histoire , jusqu'à la déclaration d'a-
mour exclusivement. La singularité
des circonstances les surprit , sans ce-
pendant leur inspirer une grande sécu-
rité sur nôtre compte , en sorte qu'elles
ne me parurent pas moins alarmées de
l'avenir , qu'édifiées du passé. Leur
charité se proposa donc dès le moment
de nous garantir du précipice où elles
nous regardoient comme prêts à tom-
ber.

Ces deux saintes filles travaillèrent
en effet très-sérieusement à remplir ce
projet. La demoiselle de Lecluse &

moi nous eumes chacun en nôtre particulier bien des petits sermons , d'autant plus touchans , qu'ils étoient l'ouvrage visible de l'amitié la plus désintéressée , & du zele le plus pur. Leurs bonnes intentions eurent le succès qu'elles en pouvoient attendre ; la demoiselle de Lecluse parut pénétrée autant que je le fus en effet , & il fut arrêté entre nous quatre , qu'elle se retireroit au Couvent de Lonchamp , & que je payerois sa dot qui devoit être de 10000. livres.

A mon retour de B * * , je satisfis à mon engagement , je conduisis la demoiselle de Lecluse à l'Abbaye de Lonchamp , mais Madame l'Abbesse exigea qu'avant son entrée au noviciat , elle restât trois mois en qualité de pensionnaire : c'étoit une sage précaution , dont l'objet étoit d'éprouver la vocation de la demoiselle de Lecluse.

Cette épreuve fut plus longue qu'on avoit crû qu'elle dût l'être. A l'expiration des trois premiers mois , lorsqu'il fut question d'entrer au noviciat , la demoiselle de Lecluse se trouva irrésoluë : elle demanda un nouveau délai de trois mois , qui lui fut accor-

dé. Cet espace de tems ne s'étant point encore trouvé suffisant pour décider sa vocation, c'est-à-dire, pour l'enhardir à déclarer celle qu'elle avoit pour le monde, elle obtint par grace un dernier délai de trois mois.

Enfin, après m'avoir préparé pendant quelque tems par un petit air rêveur & mélancolique, la demoiselle de Lecluse crut qu'il étoit tems de prendre son parti; elle se détermina donc à me déclarer ses dispositions par une lettre qu'elle m'écrivit.

Cette lettre, quoique bien tournée, n'étoit au fond qu'un assemblage assez bizarre de sentimens d'amour, de Religion, de reconnoissance; en un mot tout autre que moi auroit fort bien pû y découvrir les vûës de la demoiselle de Lecluse: mais je ne suis pas si pénétrant, je me laissai séduire par dix ou douze petite phrases fort jolies, dont la conclusion étoit que Dieu n'appelloit point la demoiselle de Lecluse à la vie Religieuse, & je pris dès le moment la résolution de la retirer du Couvent, dans le dessein de lui procurer un établissement avec les dix mille livres que j'avois d'abord consacrées au payement de sa dot.

Ce fut dans ce tems que je lui écrivis une lettre qu'elle ose aujourd'hui produire contre moi. Dans cette lettre je lui marquois ingenuëment les sentimens d'amitié qui m'attachoient à elle, & je lui déclarois que puisqu'elle ne vouloit plus être Religieuse, je consentois de partager avec elle *les plaisirs innocens que la vraie amitié permet*, persuadé, lui disois-je, *que quand le Seigneur n'y est point offensé, cela dure davantage.*

La demoiselle de Lecluse sortit donc de l'Abbaye de Lonchamp le 25. Octobre 1718. je lui fis meubler un appartement rue de Richelieu, & j'ose dire qu'elle y trouva avec assez de décence toutes les commodités de la vie. Comme elle sçavoit qu'en considération de la vertu que je lui supposois, j'étois dans la résolution de lui faire du bien & de lui procurer un mariage honnête, elle avoit grand soin de soutenir avec moi cet extérieur de sagesse dont jusqu'alors elle s'étoit masquée si heureusement; mais dès qu'elle n'étoit plus sous mes yeux, elle ne manquoit aucune occasion de se dédommager de cette contrainte, & j'avois chez moi un Intendant qui lui fut en cela d'un

452 *Séducteur qui se dévoile*
grand secours. On juge bien que je n'étois pas informé de toute l'intimité de leur bonne intelligence ; mais les choses arriverent à un point où il étoit impossible de ne pas craindre que je m'en apperçusse. La demoiselle de Lecluse devenoit insensiblement un témoin contre elle-même ; chaque jour rendoit le danger plus pressant. Il n'y avoit qu'un moyen de prévenir l'éclat , c'étoit d'éloigner pour quelque tems la demoiselle de Lecluse ; mais il faloit un prétexte , il eut été étonnant que deux amans en eussent manqué dans une conjoncture si intéressante ; voici donc celui qu'ils imaginèrent.

La demoiselle de Lecluse vint me trouver avec une lettre à la main qu'une de ses parentes venoit, disoit-elle, de lui remettre. Elle me présenta cette lettre d'un air consterné, & se laissa tomber dans un fauteuil sans me rien dire. Je lûs ; on marquoit à la demoiselle de Lecluse que son pere étoit à l'extrémité, qu'il desiroit ardemment de la voir, qu'il la demandoit sans cesse. Le Secrétaire qui, autant que je peux me souvenir, prenoit la qualité d'oncle, exhortoit vivement

sa nièce à partir sur le champ. Cette lettre me toucha , & après avoir témoigné à la demoiselle de Lecluse combien j'étois sensible à sa juste douleur , je voulus lui faire quelques petites remontrances pour la détourner d'un voyage qui me paroissoit devoir être aussi désagréable pour elle , qu'inutile à son pere ; mais elle entra dans des transports de tendresse qui me firent presque regarder mes remontrances comme une injure que je faisois à son bon cœur ; en sorte que ne pouvant en moi-même désapprouver une résolution si loüable , je consentis qu'elle partit avec sa prétendue parente. Je lui donnai même quelque argent , tant pour les frais du voyage , que pour les besoins de son pere.

Je ne sçai point de quel côté la demoiselle de Lecluse tourna ses pas. Si je veux l'en croire, ce fut vers la rue de la Harpe , chez la nommée le Moine qui fut la discrete dépositaire du secret qu'on vouloit me cacher.

Après cette éclipse la demoiselle de Lecluse reparut sur l'horison comme un astre qui n'avoit rien perdu de son éclat. Je la reçûs avec amitié , & je me réjouis très-sincèrement avec elle de

la convalescence imaginaire du bonhomme , qui n'auroit pas , dit-on , manqué de m'écrire , si l'état de foiblesse où il étoit lui avoit permis de me marquer toute sa reconnoissance.

Je pris tout cela le mieux du monde , & comme il semble que tout ne serve qu'à fortifier les premières impressions d'un esprit prévenu , ce qui devoit déshonorer la demoiselle de Lecluse devint à mes yeux un nouveau mérite pour elle. Le tendre attachement que je croyois qu'elle venoit de marquer pour son pere me parut un garant sûr de l'excellence de son cœur , & je pris delà occasion de la proposer à mon Intendant comme un parti qui pouvoit le rendre heureux. Je n'oubliai point les dix mille livres de dot , & quelques menuës bagatelles qui pouvoient être d'une grande ressource dans la communauté. Mon Intendant étoit un homme en qui j'avois placé ma confiance depuis longtems , & je croyois lui procurer une bonne fortune. Il me parut très-sensible à mon choix , & m'assûra qu'il se trouvoit fort honoré de ma proposition. Il me dit , & il disoit vrai , qu'il connoissoit tout le prix de la demoiselle de Le-

cluse ; en un mot il rencherit sur tout le bien que je pouvois lui en dire , & finit en me déclarant qu'il seroit charmé d'être agréé par la demoiselle de Lecluse. Il ajouta néanmoins qu'il étoit de son intérêt de différer cet établissement , jusqu'à ce qu'il eût arrangé quelques affaires de famille qui tenoient la petite fortune en échec. Je n'avois garde de désapprouver une conduite qui paroissoit si sage & si prudente. J'en prévins la demoiselle de Lecluse , je lui vantai les bonnes qualités de son futur ; elle avoua modestement qu'il méritoit l'éloge que j'en faisois , & qu'au surplus l'estime que je marquois avoir pour lui , étoit le titre le plus avantageux sous lequel un homme pût se produire auprès d'elle.

Dès ce moment je crus pouvoir regarder l'affaire comme conclüe , & je ne pensai qu'à donner de jour en jour à l'un & à l'autre de nouvelles marques de confiance & d'amitié. Je ne rapporterai sur cela qu'un trait qui peut faire juger des autres , & qui d'ailleurs doit nécessairement trouver ici sa place.

Je l'ai déjà dit , le pere de la demois-

selle de Lecluse étoit fort pauvre, il le devint encore davantage ; on avoit exécuté ses meubles, un petit domaine de vingt ou trente pistoles de revenu qui faisoit tout son patrimoine, se trouvoit saisi depuis quelque tems par ses créanciers ; on en poursuivoit la vente avec vivacité, & le sieur de Lecluse qui n'avoit pas plus de crédit que d'argent, se voyoit chasser tristement de la Chaumière de ses peres sans espérance d'y rentrer. Mon Intendant de concert avec la demoiselle de Lecluse, me conta toute l'infortune de son beau-pere : deux cens pistoles, disoit il, pouvoient le tirer d'affaire, & la demoiselle de Lecluse, dans la crainte de paroître abuser de mes bontés, en me demandant ce petit secours, avoit pris son parti, c'étoit de mourir de chagrin. Assûrement j'aurois été bien fâché d'avoir à me reprocher la mort de la demoiselle de Lecluse. Je chargeai donc mon Intendant de s'informer des arrangemens qu'il y avoit à prendre pour conserver des jours qui lui étoient si précieux ; les éclaircissemens ne furent pas longtems à trouver. Je fus diligemment instruit, & en fort peu de
jours,

Jours , moyennant 4000. mille livres que je fis porter par mon Intendant au sieur Boiceau , Procureur des créanciers du sieur de Lecluse , l'affaire fut terminée , & les pièces me furent remises.

Mon intention étant que cette libéralité profitât à la demoiselle de Lecluse, à condition néanmoins qu'elle laisseroit à son pere , pendant sa vie , la jouissance du domaine en question ; mon Intendant fut attentif à tourner la quittance ou l'acte d'une maniere propre à remplir sur ce point mes volontés : cependant je sçai qu'il oublia finement d'y insérer la réserve de l'usufruit au profit du bon homme ; mais ç'auroit été faire injure à la demoiselle de Lecluse que de regarder l'omission de cette clause comme quelque chose d'important ; & l'on va voir par la maniere dont elle se disposa à user de mon bienfait , que je n'avois pas lieu de la soupçonner.

Elle me pria avec des transports de joye & de reconnoissance qui me charmoient , de lui laisser la satisfaction d'aller elle-même rétablir son pere dans ses biens ; elle devoit perdre , disoit-elle , le plaisir le plus vif

de sa vie , si toute autre personne qu'elle étoit chargée de porter une si heureuse nouvelle. Je n'avois point de raisons pour me refuser à ses instances ; je lui fis donc remettre les papiers avec la quittance du Procureur , & je la laissai partir accompagnée de sa domestique , dans une chaise que je lui fournis. Je lui donnai même 800. livres tant pour les frais du voyage , que pour réparer le dommage qu'avoient causé dans les meubles de son pere les incursions des Huissiers.

Arrivée à Fulvie , (c'est le nom du village où demouroit le pere) la demoiselle de Lecluse qui n'avoit point oublié ses premiers rôles , y prit tous les airs d'une divinité qui vient honorer la terre de sa présence. Elle regarda sa famille comme un petit essain de misérables qui devoient solliciter à genoux sa protection , & pour se déterminer à secourir son pere & ses freres , elle attendoit froidement que par leur encens & leurs hommages , ils commençassent à mériter ses bontés. Mais pendant qu'avec ses proches la demoiselle de Lecluse tranchoit ainsi de la déesse , elle ne dédaigna pas de s'humaniser avec quelques étran-

gers. Il y eut entre autre un Chevalier à qui elle ne refusa aucune marque de sa prédilection. J'ai entre les mains une lettre qui prouve à quel titre il la méritoit. Il faut remarquer que ce galant étoit *un Profès dans l'Ordre des Côteaux* *, & comme on prend assez volontiers le goût de ceux qu'on aime, la demoiselle de Lecluse n'eut pas de peine à s'habituer avec lui aux plaisirs de la table.

* C'est un de ces fins Bûveurs qui font profession de ne boire que du vin qui croît dans les côteaux.

Dans ces amusemens mêlés, elle commença suivant l'ordre, par dessécher l'amant; à ses fonds expédiés, succéderent mes 800. livres avec lesquels on ne brilla pas longtems; ensuite on trouva que ma chaise étoit un meuble assez inutile, on la vendit. Enfin après la chaise vendue, que faire des bottes du Postillon? on s'en défit en faveur d'un Fermier qui les prit à compte sur quelques provisions de bouche qu'il avoit fournies.

Après cette œconomique expédition, la demoiselle de Lecluse revint avec son Chevalier par la voiture publique, & sur la route, par maxime de bienséance, & pour éviter le scandale & les embarras, elle eut l'attention de se faire passer pour sa femme, &

460 *Séducteur qui se dévoile*
de se comporter comme telle.

Le Postillon mécontent de ce qu'elle l'avoit renvoyé à pied, m'apprit toutes ces aventures; j'en fus d'ailleurs instruit par plusieurs lettres qui sont entre les mains de mon Avocat; on y voit les lamentations du sieur de Lecluse qui se plaint à moi de sa misère, & de ce qu'au lieu de soulager sa famille, la demoiselle de Lecluse lui a laissé cent francs de dettes. On n'aura pas de peine à se persuader qu'après des découvertes de cette nature, je ne fis pas à la demoiselle de Lecluse une réception bien gracieuse. Elle voulut justifier sa conduite, & je ne doutai point que son apologie ne fût toute prête; mais le regne des fictions étoit passé, je refusai de l'entendre, & je la fis chasser de chez moi avec un mépris égal à l'estime que j'avois eu pour elle.

Il est sensible que mon Intendant avoit intérêt de la ménager, dans la crainte qu'elle n'intentât contre lui l'action qu'il lui fait aujourd'hui diriger contre moi; & ce motif que je devois ignorer, pouvoit facilement se déguiser sous le spécieux prétexte de la compassion. Il crût donc pou-

voir joindre auprès de mes amis ses sollicitations à celles de la demoiselle de Lecluse , qui me demandoit par charité une retraite dans un Couvent. Plusieurs personnes de piété m'en parlèrent , je cédaï à leurs prieres , & je consentis de payer la pension de la demoiselle de Lecluse à la Communauté des Filles de Saint Chaumont. Je crois que ce fut sur la fin du mois d'Août 1722. qu'elle entra dans ce Couvent ; mais la Supérieure ayant appris que sa nouvelle Pensionnaire étoit une pénitente de l'Opera , ne fut pas curieuse de conserver un dépôt si suspect ; elle pria poliment la demoiselle de Lecluse de choisir un autre asile.

De ce Couvent où la demoiselle de Lecluse ne coucha qu'une nuit , elle passa à la Communauté de Bonnes-Nouvelles ; mais je n'y payai pas long-tems sa pension. La demoiselle de Lecluse n'étoit pas née pour la retraite ; elle fit à la grille la conquête d'un Gendarme nommé de Chavanne ; aussitôt les billets doux se glissèrent de part & d'autre , quelques-uns furent interceptés , & découvrirent l'intrigue : la demoiselle de Lecluse fut chassée ; &

afin de n'être plus dans le risque de trahir par des lettres le secret de ses amours , elle alla demeurer avec le Gendarme ; ils restèrent même assez longtems ensemble. Les bons & les mauvais momens que la demoiselle de Lecluse passa avec lui , la porterent à croire qu'elle étoit sa femme , & elle en parut si intimement persuadée , qu'à la mort du sieur de Chavanne , elle prit le deuil , & se présenta en qualité de veuve pour recueillir sa succession. C'est une anecdote singuliere , dont je trouve la preuve dans une lettre du sieur de Lecluse son cousin germain.

Les veuves sont sujettes à trouver les héritiers de leurs maris des gens mal disposés & peu traitables ; c'est un malheur qu'éprouva la demoiselle de Lecluse. Les héritiers du sieur de Chavanne ne voulurent même entrer en aucune composition avec la veuve de leur parent ; ils la traitèrent d'une manière qui n'étoit rien moins que respectueuse ; mais la demoiselle de Lecluse sut profiter de ces leçons de l'adversité ; l'injustice de ces Collatéraux servit à lui ouvrir les yeux. Outrée de leurs mauvais procédés , elle

fit des réflexions sérieuses sur les risques auxquels s'expose une fille raisonnable , en donnant toute sa tendresse à un seul homme qui peut lui être enlevé par la mort ou par l'inconstance ; elle quitta sur le champ les lugubres ornemens de la viduité , & engagea son cœur & sa foi au public. Je ne crains pas de le dire , c'est le seul engagement auquel elle ait été fidèle.

Voilà dans la plus exacte vérité quelle est cette fille de condition , qui après dix-huit ans de réflexions , m'accuse aujourd'hui d'avoir séduit son innocence. Tant que mon Intendant a eu toute ma confiance , & qu'il a demeuré chez moi , la demoiselle de Lecluse a gardé le silence , je n'ai point entendu parler d'elle ; mais depuis que je n'ai plus cet Intendant à mon service , ils ont projeté ensemble de se débarrasser en ma faveur du fruit de leurs amours. L'Intendant y trouve son compte , & il a fait entendre à la demoiselle de Lecluse que cette translation de paternité seroit une fortune pour elle & pour son fils. Il paroît effectivement qu'elle le pense ainsi , puisqu'elle croit me faire gra-

ce en me demandant des sommes immenses tant pour les dommages & intérêts , que pour les alimens de ce fils , comme si en me supposant pere , on pouvoit exiger de moi autre chose qu'un métier pour un enfant âgé , dit-on , de dix-huit ans , qui dans l'hypothese, feroit un bâtard adulterin , puisqu'au tems où l'on place sa naissance , ma femme étoit encore vivante ; aussi cette demande ne m'effraye-t'elle pas beaucoup. Au reste je laisse à mon défenseur le soin d'en faire sentir tout le ridicule , pour moi , je ne me suis engagé qu'à une exposition naïve des faits , je viens de m'en acquitter à ma maniere , & j'ose me flater de les avoir rapportés avec toute l'exactitude & la bonne foi possibles ; je peux même dire qu'ils sont presque tous soutenus de preuves écrites. J'avoüerai cependant que je rougis du détail dans lequel je viens d'entrer. Devois-je descendre à cette espece de justification , & n'est-ce pas faire trop d'honneur aux fictions d'une héroïne de coulisse ?

Le Marquis de B** tenoit la véritable route pour se dégager à peu de frais de l'action qu'on lui intentoit ,

il donnoit l'idée de mademoiselle de Lecluse comme d'une aventuriere dont les faveurs n'étoient pas difficiles à obtenir ; en se jettant dans la plaisanterie , & ne s'attachant pas scrupuleusement à la vérité , il venoit à ses fins. Il falloit donc détruire sa batterie , & lui rendre traits pour traits ; car dans cette matiere il faut faire rire , & relacher un peu de cette gravité qu'on demande au Barreau dans les autres sujets. Il faut en même tems faire valoir les avantages de la vérité ; car après tout quand on ne la diroit pas avec les mêmes agrémens , & qu'on n'auroit pas de son côté les rieurs lorsqu'on la fait & qu'on la persuade , on a pour soi les Juges, & cela vaut bien mieux.

La demoiselle de Lecluse avant que de faire un mémoire dans le droit où elle établit solidement sa prétention , fit une réponse , où elle rétablit la vérité. A l'égard des faits , je n'en rapporterai que quelques endroits , & je viendrai ensuite au Plaidoyer où elle a mis en usage toutes ses raisons.

J'ai lieu de croire que le dessein du Marquis de B** en répandant son ingénieux libelle , a été de divertir le

Réponse de
la demoiselle
de Lecluse.

public , & se le rendre favorable , sans s'embarasser de persuader. Je ne lui envie point le triste avantage d'avoir réüssi au moins en partie.

Comme je n'ai pas assez de talens pour répondre dans le même goût , & que je ne suis point en état , comme lui , d'emprunter à grands frais la plume d'autrui , je me contenterai d'opposer des faits à des mots ; je ne dirai pas si bien , mais je dirai vrai , & je me flate que mes lecteurs seront tout à la fois convaincus de la réalité de mes malheurs , de la mauvaise foi de mon adversaire , & de la justice de ma cause ; c'est le précieux avantage de la vérité sur le mensonge : elle n'a pas besoin de ces vains ornemens du discours qui ne servent souvent qu'à la déshonorer , en la rendant elle-même suspecte.

Qu'il en coûte à quelqu'un qui a des sentimens dignes de sa naissance , d'entrer pour sa justification dans des détails aussi humilians que ceux à la discussion desquels je suis forcée de me livrer , & dont la délicatesse du Marquis de B** , s'il en étoit susceptible , auroit dû m'épargner une honte qu'il partage ! car enfin croit-il que

dans l'espece de la cause , le séducteur soit seul favorable ? les hommes ont-ils donc acquis le droit de badiner sur ce qui nous déshonore, de rendre muette cette partie des loix qui prononce également contre eux , & d'anéantir le crime en le couvrant des fleurs de l'éloquence ?

Si l'on en croit le Marquis de B** rien n'est plus chimerique & plus mal fondé que ma prétention ; la seule preuve qu'il en donne n'est néanmoins qu'un Roman fort bien écrit. Quel avantage de n'être point gêné par la vérité ! on se fournit à soi-même l'occasion de dire de jolies choses , & de placer des pointes à défaut de moyens.

Elle rend ensuite aux faits que le Marquis a défigurés la forme qu'ils doivent avoir. Elle raconte assez délicatement comme elle succomba. Ayant malheureusement pour moi , dit-elle , en parlant du Marquis , réussi à me tirer du cloître , ce premier pas franchi lui applanissoit les plus grandes difficultés pour parvenir à ses criminels desseins. Eh ! comment de ma part s'y pouvoir refuser ! nous demeurions ensemble , chaque jour étoit marqué

par de nouvelles complaisances , souvent il se mettoit à genoux devant moi , & dans cette attitude , il me disoit les choses du monde les plus tendres : c'est lui qui le premier m'a parlé de tendresse. Ah ! que le Marquis de B** a d'art pour rassûrer une innocence timide ; ne pourrois-je pas dire ici , en imitant son stile , *peut-être en faisoit-il moins pour m'engager dans un piège aussi séduisant , & une personne plus instruite que moi auroit eu bien de la peine à l'éviter.*

Je résistai pourtant encore longtemps ; quoique mon cœur fut séduit , ma vertu me soutenoit encore , parceque je n'étois pas faite au crime comme lui ; mais le Marquis de B** las de ma résistance & de ces sentimens qui lui paroïssent trop steriles , eut recours pour leur donner quelque réalité à la ruse & au secours d'une complice abominable , avec laquelle il m'amena souper à Boulogne ; je n'en dis pas davantage , mais mon séducteur m'entend bien.

Je me trouvai bientôt dans cet état qui est également la suite d'un commerce criminel , & des chastes embrassemens de deux tendres époux. A

L'approche du moment critique, le Marquis de B * * qui dit aujourd'hui qu'il ne sçait pas de quel côté je tournai mes pas, me conduisit lui-même chez la nommée le Moine sage-femme rue de la Harpe. Elle raconte ensuite comment le Marquis guérit d'elle.

Quant à moi, poursuit-elle, lorsque je me croyois au comble de la félicité, & que mon bonheur me sembloit à moi-même digne d'envie, par la malheureuse habitude où j'étois de jouir d'une fausse sécurité au milieu du crime, l'événement qui m'a tiré de cette espece de létargie, & qui m'a fait ouvrir les yeux sur mon état, est un de ces coups de la Providence, & de cette sagesse impénétrable, qui sçait tirer tous les jours le bien du mal même.

Le goût décidé du Marquis de B * * pour les richesses, & le moyen d'en acquérir, bien plus que les charmes de sa nouvelle conquête, m'enleva tout à coup son cœur; c'est une vérité que je puis avancer hardiment, quand on sçaura que cette redoutable rivale étoit la prétendue dame Law.

Mon amant intéressé, à qui elle fit envisager des bien immenses, ne pût

tenir contre des charmes qui flattoient agréablement sa cupidité ; en effet je ne dis pas les miens , mais quels autres appas auroient pû soutenir le parallèle ? Je fus donc sacrifiée à cette odieuse femme qui commença par le mettre à la tête des affaires de son mari fugitif , place dans laquelle il a travaillé avec d'autant plus de fruit , qu'il l'a fait par goût.

En donnant parmi plusieurs autres bijoux de prix son portrait enrichi de diamans au Marquis de B ** , la Law exigea de lui de me mettre dans un Couvent elle ne refusa pas plus sérieusement divers endroits du mémoire auquel elle répond d'abord en disant que son premier mouvement a été de plaindre le Marquis , quelque raison qu'elle ait de le haïr. Sans doute , dit-elle , que le grand âge du bon homme le rapproche de l'enfance , & que ceux qui ont intérêt à charmer son ennuy par de petits contes pour rire , se sont avisés de ceux-ci. Il faut bien qu'il ait en effet perdu le bon sens pour adopter & donner comme vrais de pareils jeux d'esprit. Elle retorque contre lui ce qu'il dit en finissant : *je rongis du détail dans lequel je viens d'en-*

trer, devois-je, poursuit-elle, descendre dans cette espece de justification; & puis se mettant tout de bon en colere: n'est-ce pas faire trop d'honneur aux fictions d'un vieillard décrepit, la risée de tous ceux qui n'ont pas besoin de lui, le fleau de tous ceux qui ont le malheur d'y avoir affaire, qui cependant, parcequ'il est comblé des biens de la fortune, & des adulateurs, vient d'entrer dans une illustre famille par une alliance que l'âge des parties rend des plus disproportionnée, trouve des défenseurs pour l'aider à s'élever un trophée galant de ses propres vices, & joïit enfin dans une securité Epicurienne, de ma honte & du fruit de ses forfaits?

*Dieux qui le connoissés,
Est-ce donc sa vertu que vous recompensés?*

J'ajouterais que l'histoire de l'Intendant que fait le Marquis, ne paroît pas ajustée au theatre avec assez de finesse pour pouvoir imposer & le justifier, car comment croira-t'on que le Marquis qui paya d'abord une pension de quatre cens livres pour la demoiselle de Lecluse, qui résolu de l'établir avec dix mille livres, qui

après l'avoir mise dans un Couvent ; l'en sortit & la plaça dans un appartement qu'il meubla où elle avoit avec assez de décence toutes les commodités de la vie ; qui sacrifia quatre mille livres pour secourir son pere ; il raconte lui-même toutes ses actions qui paroissent héroïques ; comment croirait-on, dis-je, que le Marquis, qui n'est pas un heros de charité, s'il n'en eut pas eu une par Venus, eut agi ainsi ? Il nous apprend lui-même comment il s'y est pris pour séduire la demoiselle, & je le condamnerois sur son mémoire.

La demoiselle de Lecluse ne s'entint pas à cette réponse. M^c. d'Hermant son Avocat donna au public un plaidoyer où il mit tout en usage pour éclaircir le droit & le fait. J'ai crû que cet ouvrage avoit tout l'agrément nécessaire pour insinuer dans l'esprit l'instruction qu'il renferme. Le voici :





PLAIDOYER

POUR Demoiselle Edme-Elisabeth
de Lecluse de Villiers-les Haux ,
Tutrice de Jean-Louis-Edme de
Saint Martin de Montigny , fils du
Sieur Marquis de B * *.

*C O N T R E le Marquis de B * *.*

Séduire une jeune fille de condition dans la ferveur de son Noviciat, la tirer du Couvent , abandonner cette fille séduite quand la passion est satisfaite , méconnoître son propre fils après quinze ans d'éducation , & déchirer par la déclamation la plus outrée la mere qui implore pour lui la commiseration des Magistrats ; tels sont les faits de la triste Cause qui s'offre en ce moment aux yeux de la Justice.

Celle pour qui je parle sort d'une ancienne Maison de la Province de Bourgogne.

Un procès attira son pere à Paris vers la fin de 1717. peu de tems après

la mort de son épouse , & il amena avec lui sa fille âgée alors de 16. à 17. ans.

Un ami respectable par sa condition & par son mérite , voulut bien partager ses chagrins & la peine des sollicitations. Il lui procura la connoissance du Marquis de B * * qui avoit avec lui une niece , fatale connoissance , qui conduisit la demoiselle de Lecluse a sa perte , & qui est devenue la source de tous ses malheurs.

La demoiselle de Lecluse conduite par son pere chez le Marquis de B * * , y vit la demoiselle de Tagny ; leur amitié commença à la premiere entrevue , & l'union la plus étroite succéda bientôt.

La demoiselle de Tagny produisit la demoiselle de Lecluse dans les meilleures compagnies : mais elle étoit peu en état de goûter ces avantages ; insensible aux plaisirs présens , elle n'étoit occupée que des incertitudes de l'avenir.

Son pere perdit le procès qui avoit donné lieu à son voyage ; ce facheux événement ôtant à la demoiselle de Lecluse tout espoir d'un établissement dans le monde , elle n'envifagea plus

d'autre parti pour elle que le Cloître. Mais dans quel Couvent se retirer ? Qui pouvoit lui en fournir les moyens ?

Elle fit part à la demoiselle de Tagny de sa situation , & la consulta sur son sort.

Celle-ci approuva ses résolutions , & lui dit que sa naissance & le talent de la voix dont la nature l'avoit favorisée , étoient des moyens très-propres à lui faire ouvrir les portes de quelque Abbaye Royale ; elle lui promit même d'engager l'Abbé Prévôt , Aumônier de M. le Cardinal de Noailles , & ses autres amis à s'intéresser pour elle.

La demoiselle de Tagny ne s'entint point à ces marques d'affection & de zèle , elle porta la générosité jusqu'à offrir à la demoiselle de Lecluse , dans le cas où elle ne réussiroit point à trouver une maison Religieuse , d'unir leur destinée dans quelque Communauté séculière où elles partageroient ensemble une pension considérable que lui faisoit son oncle , à qui elle avoit cédé tous ses biens.

La demoiselle de Lecluse fortifiée par les conseils de son amie , & ani-

mée par ses offres, ne songea plus qu'à satisfaire son vœu pour la retraite.

L'Abbé Prévôt travailla pour elle du côté de l'Abbaye de Fontevault ; mais au milieu de ces mouvemens le Marquis de B ** qui avoit sur la demoiselle de Lecluse des vuës qu'elle ignoroit , considérant que le parti qu'elle vouloit prendre détruiroit ses projets , ne songea qu'à la détourner de son entreprise.

Que n'avoit point à dire un homme aussi versé dans les intrigues galantes, pour détourner de l'idée du couvent une jeune personne dont il appercevoit bien que la vocation n'avoit pris naissance que dans le chagrin de la perte d'un procès qui achevoit la ruine de sa famille.

Il lui représenta que l'attachement de la demoiselle de Tagny pour elle devoit l'engager à ne point abandonner une si tendre amie ; que le plaisir qu'il avoit de leur union lui faisoit souhaiter qu'elle ne finit qu'à la mort ; & qu'à cet effet il lui offroit tout , pour ne mettre aucune distinction entre elle & cette nièce ; ainsi qu'elle pouvoit accepter librement chez lui un appartement & sa re-

ble, comme les y avoit la demoiselle de Tagny : enfin il lui dit que Paris étoit le lieu du monde où l'on rend le mieux de justice au mérite, qu'elle y pourroit trouver un établissement honnête, & qu'il y contribueroit de tout son pouvoir. Cependant tous ces témoignages de bienveillance du Marquis de B** ne dissuadoient point la demoiselle de Lecluse, & elle persistoit toujours à vouloir se faire Religieuse.

Alors nôtre adversaire craignant de de se démasquer s'il s'obstinoit à la combattre plus longtems, changea de plan ; il feignit d'être touché de ses raisons, il applaudit à ses sentimens, & comme s'il eut été émule de sa vertu, jusqu'à vouloir partager l'honneur de son sacrifice, il lui offrit & à son pere, de payer sa dot* dans tel Couvent dont il leur plairoit faire choix.

On sent combien il étoit naturel que la reconnoissance d'une offre si genereuse engageat la demoiselle de Lecluse & son pere à déferer ce choix au Marquis de B**.

Il proposa l'Abbaye de Lonchamp, & rendit de la préférence qu'il don-

* Ce fait est reconnu par le Marquis de B** dans deux endroits de son Mémoire.

noit à cette Maison, une raison si flatteuse pour la demoiselle de Lecluse, qu'elle ne pût qu'augmenter sa sensibilité au bienfait ; il lui dit que la proximité de cette Abbaye faciliteroit à sa nièce les moyens de cultiver son amitié, puisqu'elle pourroit souvent l'aller voir & recevoir tous les jours de ses nouvelles ; en sorte que la demoiselle de Lecluse charmée de pouvoir se conserver cet agrément, en renonçant au reste du monde, accepta de tout son cœur le Couvent de Lonchamp, & ne tarda pas à y être conduite par son pere & le Marquis de B**.

Entrée de la
demoiselle
de Lecluse
au Couvent
de Lon-
champ.

Elle y entra d'abord en qualité de Postulante, & peu de tems après elle y reçut le voile de Novice ; cette cérémonie faite, le sieur de Lecluse se retira de son côté dans sa Province, fort tranquille sur le parti qu'avoit embrassé sa fille.

L'éloignement de ce pere ranima le dessein que le Marquis de B** n'avoit fait que suspendre de s'opposer au sacrifice que vouloit faire la demoiselle de Lecluse, & voici quelles furent ses premières attaques.

L'on sçait que tous les Couvens ren-

ferment de ces fausses Héroïnes , qu'un zèle indiscret & une vertu mal éprouvée , ont arrachées au monde avant que de le connoître , & dont la ferveur bientôt éteinte quand elles ne communiquent plus avec lui qu'à travers une double grille , n'en laisse l'âme que plus ouverte à ses attraits ; l'Abbaye de Lonchamp avoit les siennes , & il ne fut pas difficile au Marquis de B** d'employer leur expérience pour instruire la jeune Novice du repentir qui ne suit que trop souvent l'engagement le plus volontaire de sa liberté.

Intrigue
ménagée par
deux Reli-
gieuses de
cette mai-
son.

Les lettres du Marquis de B** fidèlement remises pas les soins de ces Religieuses , vinrent d'abord à l'appuy de leurs leçons , & ce fut par des services si importans qu'elles méritèrent le nom affectueux de *mes cheres Tantes* , que le Marquis de B** n'a cessé de leur donner depuis.

Il étoit presque impossible qu'une fille de dix huit ans , qui n'avoit pas quitté le siècle par dégoût , mais par le peu d'espoir d'y former un établissement avantageux , ne fut extrêmement ébranlée sur sa vocation par de si pressantes attaques. Les cheres tan-

tes ne cessoient de lui vanter la noblesse des sentimens du Marquis de B**, de sorte qu'elles lui persuaderent qu'un homme assez liberal pour lui vouloir bien payer une dot de dix mille livres dans un Couvent dont elle prenoit le parti contre son intention, porteroit la générosité beaucoup plus loin pour jouir du plaisir de la voir honorablement pourvue dans le monde.

Le Marquis de B** instruit de la situation où l'on avoit amené la Novice, crût qu'il étoit tems de faire jouer les derniers ressorts pour achever sa conquête ; il lui écrivit une dernière lettre plus affectueuse , plus ardente que toutes les autres , que lui présenterent encore les adroites mains qui avoient déjà mis la négociation en si bon train.

Termes du
Marquis.

Cette lettre n'auroit été pour une fille plus instruite que mademoiselle de Lecluse , qu'un *assemblage bizarre d'amour & de Religion* , à travers duquel elle auroit bien démêlé celui des deux sentimens qui l'emportoit dans le cœur du Marquis de B** & ce qu'il demandoit d'elle : mais refroidie seulement dans son vœu de se consacrer

sacrifier au Seigneur, sans avoir perdu l'innocence de ce premier desir, elle crût qu'on lui offroit la sainteté du Couvent au milieu de la liberté du monde; & c'est ainsi que séduite par l'habileté d'un homme trop attaché à la perdre, elle est malheureusement tombée dans le piège qu'il lui tendoit.

Par cette lettre il lui marquoit que la médiocrité de sa fortune ne devoit pas l'empêcher de rentrer dans le monde; il lui en promettoit une brillante en l'assurant qu'étant déjà maîtresse de son cœur, elle le seroit bientôt de tout ce qu'il possédoit, il donnoit des éloges à sa sagesse, & l'exhortoit cependant à se mettre au dessus du *Qu'en dira-t-on* *. Il lui déclaroit vouloir partager avec elle tous les plaisirs innocens que la vraie amitié permet, persuadé, disoit-il, que quand le Seigneur n'y est point offensé, cela dure davantage; & la conclusion de toute cette belle morale, étoit qu'elle fit mettre ses hardes & paquets dans le chariot qu'il lui envoyoit; que le lendemain, il iroit diner avec elle & les chères Tantes, & qu'il l'emmeneroit, dût-il pleuvoir des hallebardes.

* Termes de la lettre du Marquis de B *** &c qu'il rapporte lui-même dans son Mémoire.

La demoiselle de Lecluse pleine de

Sortie de la
demoiselle
de Lecluse
du Couvent
de Lon-
champ pour
demeurer
chez le Mar-
quis de B**,
dont il con-
vient lui-
même dans
son *Mémoi-*
re.

confiance dans ce système , sortit donc du Couvent de Lonchamp le 25. Octobre 1718. Le Marquis de B** accompagné de sa nièce , l'étant venu chercher comme il le lui avoit mandé , & dès ce jour elle occupa l'appartement qu'il lui avoit fait préparer dans la maison où il demouroit avec cette nièce rue de Richelieu.

On pense bien que la demoiselle de Lecluse ne fit pas cette démarche sans avoir prévenu son pere sur son changement , & sans qu'il eût agréé son retour dans le monde.

On pense bien aussi que la nièce du Marquis de B** n'étoit point informée des vrais desseins de son oncle , & que la démarche à laquelle elle s'étoit prêtée en l'accompagnant à Lonchamp , n'avoit pour but que de hâter le moment de sa réunion avec la demoiselle de Lecluse.

Possesseur enfin de cet objet si désiré , le Marquis de B** *n'a-t'il partagé avec lui que les plaisirs innocens que la vraie amitié permet ?* Qui le pensera ? La demoiselle de Lecluse , au bout de trois mois seulement , laissa entrevoir sa défaite ; mais le crime de sa foiblesse n'est-il pas tout entier celui du Marquis

de B** puisqu'il est forcé de convenir lui-même qu'après être sortie du Couvent de Lonchamp elle ne démentoit point la merveilleuse idée qu'il avoit d'elle, & que par là elle augmenta beaucoup les dispositions où il étoit à son égard. Qui ne pardonnera point la chute d'une jeune personne que son séducteur avoue qu'il eut moins pressée, si elle eut été moins sage; principalement quand on voit que pour aider son triomphe, il fut forcé d'avoir recours à la surprise & à l'artifice.

Ce sont les termes du Marquis de B** dans son Mémoire.

Depuis ce jour fatal à son innocence, la demoiselle de Lecluse, livrée à l'humiliation des accidens qui font les délices des chastes épouses, paya bien cher par ce triste état les faveurs qu'on lui avoit arrachées. Elle cacha sa honte aussi longtems qu'elle pût, mais à l'approche du moment critique il fallut feindre un voyage. Le Marquis de B** plus sensible alors à l'honneur qu'il ne l'est aujourd'hui, la conduisit lui-même chez la nommée le Moine, Sage-femme rue de la Harpe, où elle accoucha le 18. Octobre 1719. d'un fils qui fut baptisé le lendemain à saint Severin, & nommé par ordre de son pere Jean-Louis-Edme de saint-Mar-

tin. Les trois noms de Baptême étoient ceux du Marquis de B** & de la demoiselle de Lecluse, & celui de *saint-Martin*, le nom d'une Terre dépendante du Marquisat de B**.

Pendant que la demoiselle de Lecluse demeura là, quelles assiduités ! que de fréquentes visites ! Elle eut dans son malheur la satisfaction de voir éclore cette nouvelle tendresse que témoigne toujours un pere à la vuë du fruit de son amour.

L'enfant mis d'abord en nourrice à saint Denis, parut bientôt au Marquis de B** trop éloigné, il voulut l'avoir dans son Hôtel, & lui donna pour seconde nourrice la nommée Adam femme de son Suisse ; elle le lui portoit tous les matins, il lui faisoit mille caresses, & sa libéralité, sa magnificence éclatoient dans tout ce qui avoit rapport à lui.

Le Marquis de B** confia ce fils nouvellement sorti de nourrice à la dame Desgages, qui demeurant dans les Quinze-vingt, logeoit pour ainsi dire à sa porte, & ne l'en retira que pour le mettre chez le sieur Desquinemard Maître de Pension au faubourg saint Antoine, où il le fit rece-

Le sieur de Saint-Martin est entré dans cette pension le dernier Octobre 1745.

voir , & inscrire sur les Registres comme son fils , & pour preuve qu'il le reconnoissoit pour tel , il lui donna un couvert & un gobelet à ses armes.

Cependant la sécurité & le repos où vivoit la demoiselle de Lecluse à la vuë de tous ces soins paternels , s'évanouirent bientôt ; une trop dangereuse rivale s'éleva contre elle , elle ne put résister à ses coups.

Le Marquis de B** assez heureux pour plaire à la prétendue dame Law ne pouvoit manquer de mettre à profit une aventure aussi précieuse : il est trop doux de convertir l'amant qui donne en amant qui reçoit , pour que le Marquis de B** , dont on connoît la prudente œconomie , ne fâisît point avec empressement l'occasion d'une si heureuse métamorphose.

Dénouement de l'intrigue à l'occasion de la Dame Law.

Son portrait enrichi de diamans que lui donna d'abord cette riche Angloise , & qu'il porta sur le champ en brasselet attaché avec un ruban gris-de-lin , fut le signal funeste qui annonça à la demoiselle de Lecluse la fin de son empire. Une inconstance déclarée avec si peu de ménagement lui fit répandre beaucoup de larmes ,

mais la résolution étoit trop bien prise pour être combattue avec succès, la dame Law avoit exigé le sacrifice, le Marquis de B * * pouvoit-il préférer un amour déjà satisfait à un amour que le Dieu des richesses lui-même devoit récompenser. La demoiselle de Lecluse ne fit donc qu'une résistance vaine, il falut se soumettre au parti de la retraite dans un Couvent, sur l'espoir que lui donna le Marquis de B * * qu'elle n'y resteroit pas longtemps, qu'il lui payeroit une pension de 3000. livres, & que cette complaisance donnée au tems & aux conjonctures, auroit le retour le plus avantageux. Ce furent là des dehors affectueux sous lesquels cet amant infidèle sçut cacher la dureté d'un adieu éternel. Il ne manquoit à ce rôle artificieux que quelques larmes qu'il eut l'adresse de verser le jour que la demoiselle de Lecluse partit, & qu'il la remit entre les mains de sa sœur qui la conduisit elle-même à Saint Chaumont.

Peu de tems après qu'elle fut dans cette Communauté, le Marquis de B * * la fit avertir de se transporter chez M^e. le Maignan Notaire pour si-

gner l'acceptation d'une donation qu'il avoit fait dresser à son profit ; c'étoit la donation d'une maison à lui appartenante sise rue saint Jean de Beauvais , dont il laissoit toucher depuis plusieurs années les loyers à la demoiselle de Lecluse sur ses quittances qu'il prenoit pour argent comptant du principal locataire. Elle ne manqua pas de se rendre chez le Notaire accompagnée de la Supérieure de Saint Chaumont.

Le dessein du Marquis de B** dans cette libéralité étoit sans doute d'adoucir la rigueur du sort qu'il faisoit essuyer à la demoiselle de Lecluse , en s'acquittant avec elle d'une partie de ce qu'il lui devoit , & selon la Religion & selon le monde.

Mais si l'on ne peut refuser au Marquis de B** l'aveu qu'il est trop honnête homme pour ne pas connoître à quoi la probité & l'honneur engagent , s'offensera-t'il d'entendre dire qu'il n'est pas assez délicat pour remplir les obligations dont il sent le devoir : ce n'est point ici la demoiselle de Lecluse qui s'explique , ce sont les faits qui parlent.

Croiriez-vous donc que cette do-

488 *Séducteur qui se dévoile*
nation dont elle demanda l'expédition
quelque tems après qu'elle l'eut si-
gnée, n'a point reçu la signature du
Donateur, & que cet acte qui a passé
à M^e. le Verrier, comme successeur
de M^e. le Maignan, est encore au
nombre de ses minutes imparfaites ?

Croira-t'on que de la pension de
mille écus promise à la demoiselle de
Lecluse en un Couvent, pour que sa
présence dans le monde ne corrompit
point l'encens que le Marquis de B **
vouloit offrir aux trésors de madame
Law, elle n'en a jamais touché que le
premier quartier qui fut payé d'avan-
ce ? & que cette pension réduite à
douze cens livres, dès le second quar-
tier, n'a eu lieu que pendant trois
ans ?

Croira-t'on que la demoiselle de
Lecluse amusée par le Marquis de
B ** par l'appas de differens maria-
ges avantageux qu'il vouloit lui pro-
curer, & qu'il a lui-même fait man-
quer, a été obligée d'entrer ensuite au
Couvent de Belle-Chasse pour jouir
d'une petite pension viagere de 400.
livres qu'il lui offroit.

Croira-t'on enfin que le Marquis
de B ** toujours infidele dans ses

obligations , & qui n'avoit d'autre dessein que de tromper la demoiselle de Lecluse , n'a même voulu payer cette modique pension que pendant un an , quoiqu'il en eut fait une promesse par écrit : de sorte que la demoiselle de Lecluse à toute la vie de laquelle il ne peut rien reprocher que le désordre dont il est seul coupable , s'est vuë forcée après plusieurs sommations inutiles qu'elle lui fit faire, de sortir de ce Couvent faute de paiement , & de se retirer aux Filles de Saint Thomas , où elle est restée plusieurs années , & tant qu'elle a pû payer sa pension , en vendant quelques héritages de peu de valeur qui lui restoient en Bourgogne.

Le Marquis de B ** pouvoit cependant continuer de payer cette pension sans qu'il lui en coûtât rien , avec les dividendes de trois Actions quatre dixièmes qu'il a encore à la demoiselle de Lecluse , & pour raison de quoi elle est actuellement en instance au Conseil , où elle a même obtenu un Arrêt qui condamne le Marquis de B ** à les lui restituer avec les intérêts.

Ces faits , quelques étrangers qu'ils paroissent , sont cependant certains.

Aujourd'hui la demoiselle de Lecluse dénuée de tout , ne subsiste que par la libéralité des propres amis du Marquis de B * * , qui ayant vû de près les liens qu'il a rompus , & en ayant bien connu l'origine & la trame , regardent son ingratitude & sa dureté comme une espece de violement des droits de la société civile.

Au moins étoit ce un adoucissement aux peines de la demoiselle de Lecluse de voir encore subsister le pere après avoir perdu l'amant.

Le Marquis de B * * informé que son fils étoit bien moins à la Pension du faubourg Saint Antoine que chez la dame Desgages , le fit ramener chez cette femme , d'où il n'est plus sorti que quand il a été en âge de commencer ses études. Alors le Marquis de B * * dont l'amitié pour ce fils sembloit augmenter à mesure qu'il le voyoit croître , le fit habiller en enfant de condition , le tint auprès de lui quelque tems à sa maison de campagne de Passy , voulut qu'on l'appellât de Montigny , du nom d'une Terre de 400. livres de rente , dont il disoit avoir dessein de lui faire donation , & chargea son Intendant de lui trou-

ver une pension où il fut aussi parfaitement pour les soins de sa personne , que pour l'avantage de ses études.

L'Intendant & la dame Desgages le placèrent au commencement de 1731. chez le sieur Chignon Maître de pension rue Saint Benoît faubourg Saint Germain , lequel fut exactement payé par cet Intendant & par les autres gens d'affaires du Marquis de B * * jusqu'au milieu de l'année 1734.

Cette date est la fatale époque des malheurs du fils entraîné dans les disgrâces de la mere : mais plus infortuné encore , il se trouve aujourd'hui forcé d'élever les cris contre un pere qu'il n'a jamais offensé , qu'il respecte , qu'il aime , & dont il est cependant désavoué.

La Justice les a déjà favorablement entendus en accordant à ce fils abandonné une pension alimentaire , & en ordonnant qu'on lui créeroit incessamment un Tuteur à la diligence duquel il seroit statué définitivement sur son état.

Cet emploi a été confié à la demoiselle de Lecluse ; qui pouvoit s'en acquitter en effet avec plus de fidélité & de zele ?

Envain le Marquis de B ** a voulu dérober à cette mere courageuse la gloire de son entreprise , & le succès qu'elle a droit de s'en promettre par une déclamation indécente , qui n'a d'autres fondemens que des idées romanesques ; Paris a jugé sainement de son ouvrage , le Marquis de B ** a diverti le public à ses dépens.

La demoiselle de Lecluse est convenuë d'avoir été séduite , elle a sacrifié à l'amour maternel , à la nécessité de défendre son fils , toute la répugnance qu'on pense bien que doit avoir une fille bien née pour un aveu aussi humiliant : mais elle n'a eu de foiblesse que pour son Séducteur , & il y a quinze ans qu'elle en fait la plus austere pénitence. Ce ne sont donc point là de ces sujets odieux , justes objets de la haine publique ; ainsi le Marquis de B ** pouvoit se dispenser de faire la demoiselle de Lecluse Fille d'Opera , seulement pour avoir le plaisir de tracer sur ce faux canevas tous les ridicules personnages qu'il a jugé à propos de lui faire jouer. On ne peut jamais être assez grave quand on défend sa cause devant les Magistrats & devant le public ; & n'est-

ce pas un scandale affreux , un oubli outré des mœurs , de voir le Séducteur prétendre se sauver en badinant sur la séduction & sur la personne séduite ?

J'ai crû devoir faire avec la demoiselle de Lecluse dans le sanctuaire de la Justice & dans le public cette réparation à la vraisemblance & à la vérité , si cruellement blessées par son adversaire.

Je vais maintenant exposer les moyens de sa Cause.

M O Y E N S .

Cette Cause a deux objets : Question de fait & Question de droit.

Pour établir la question de fait , c'est-à-dire la qualité du pere effectif du sieur de saint Martin dans la personne du Marquis de B** , il se présente naturellement quatre sortes de preuves.

Les deux premières personnelles à la demoiselle de Lecluse , sont d'abord les lettres que le Marquis de B** lui écrivit pendant son noviciat au Couvent de Lonchamp , & qui prouvent la séduction ; ensuite celles qu'il lui a écrites depuis sa sortie de ce Couvent ,

dans lesquelles on lit les preuves de l'intrigue qu'il s'est ménagée, & du commerce dans lequel il a en effet vecû avec elle.

Par rapport aux autres preuves de paternité, elles sont personnelles à l'enfant, & se tirent tant de son Extrait-Baptistaire, que des soins que le Marquis de B** son pere a pris de lui pendant quinze ans, ce qui forme en sa faveur une possession d'état.

C'est donc à l'établissement de ces preuves que se réduit cette Cause : car la paternité une fois constante, la question de droit ne souffre plus de difficulté, & le Marquis de B** doit être condamné tant aux dommages & intérêts de la demoiselle de Lecluse, qu'à prendre soin de son fils.

L'état des enfans naturels est un état de honte, j'en conviens, mais c'est toujours un état; les devoirs des peres n'en sont pas moins réels. Les enfans légitimes ne sont pas plus que ceux-ci une dépendance de leur pere; les uns & les autres sont également une partie de son être; ils entrent tous dans l'harmonie qui compose la société; s'il n'ont pas tous les mêmes droits, du moins ils en ont de cer-

tains , & la certitude de leur état qui leur assure ces droits , cette certitude peu honorable pour eux , leur est cependant également précieuse.

Ce sont les mêmes loix qui conduisent les uns à la preuve de leur état , & que doivent suivre les autres pour y parvenir ; ce sont les mêmes textes qu'ils doivent consulter , les mêmes Ordonnances qui les doivent guider : ils reconnoissent la même jurisprudence , & nous avons vû cette mariere si sérieusement approfondie dans tant de Causes aussi solennelles qu'intéressantes , qu'elle ne nous offre plus de difficulté.

Commençons donc l'établissement de la premiere preuve de l'état du sieur de Saint-Martin tirée des lettres que le Marquis de B * * écrivoit à la demoiselle de Lecluse , pendant son noviciat à Lonchamp.

On a vû dans le fait que deux Religieuses de cette Maison pour secondar les intentions du Marquis de B * * s'étoient chargées de remettre & de faire agréer à la demoiselle de Lecluse les lettres qu'il lui écrivoit.

Mais ce n'étoit point assez pour le Marquis de B * * d'avoir à lui deux

Premiere
preuve de la
paternité es-
sentielle du
sieur de
Saint-Mar-
tin dans la
personne du
Marquis de
B * * , éta-
blie par les

lettres qu'il
écrivait à sa
mère pen-
dant son
noviciat de
Lonchamp.

personnes, il faloit encore inspirer à la demoiselle de Lecluse de la confiance pour elles ; c'est à quoi il travailla dans une de ses lettres, où pour lui sauver les scrupules que pourroient lui causer leurs discours dans la ferveur de son noviciat, il lui dit ; *ne soyez point inquiète, ma chere poule, que mes cheres Tantes ne vous parlent que de moi & de rien autre chose.*

Par une autre lettre il paroît qu'il ne vouloit pas qu'elle eut d'autres objets devant elle que ceux qui pouvoient lui présenter son idée ; les termes dans lesquels il s'en explique font assez voir sa jalousie ; il se plaint à une des surveillantes de ce qu'elle a été au parloir sans elle ; *je vous prie, ma chere Tante, d'éviter ces visites à la petite, car cela ne me plaît point.*

Depuis que la demoiselle de Lecluse avoit été au parloir sans une Tante, tout étoit suspect au Marquis de B * *. Ayant appris qu'elle avoit écrit à une de ses amies, aussi-tôt nouvelles inquietudes, nouvelles jalousies, enfin nouvelle plainte adressée toujours aux cheres Tantes. *Je vous avoie, dit-il, que je crains les Demoiselles, je vous supplie de voir la réponse de ces-*

te amie , car je trouverois fort mauvais qu'elle eut commerce avec quelqu'un ; & pour adoucir ce dernier reproche : je vous embrasse , poursuit-il , cependant , ma chere Tante , très-tendrement , & votre amie , &c.

Les cheres Tantes pourn'être plus exposées à aucun reproche de la part du Marquis de B** , devenoient tous les jours plus attentives & plus exactes ; elles avoient soin de l'instruire du progrès qu'elles faisoient , & de l'état où elles mettoient cette jeune fille , novice à tous égards. C'est pourquoi à l'occasion des présens qu'il lui envoyoit pour distribuer à ses cheres Tantes , il hazardoit de tems en tems une lettre où étoit peint le portrait le plus frappant d'un amour parfait ; il sentoit la conséquence d'une lettre de cette nature , & le danger qu'il y avoit qu'elle restât entre les mains de cette jeune Novice , il en prévenoit sa chere Tante ; & pour n'en laisser subsister aucun vestige qui put autoriser la demoiselle de Lecluse à se plaindre un jour , ce qui caractérise le mauvais dessein , il lui marquoit dans une lettre particuliere : faites-lui brûler , ma chere Tante , la lettre que je lui écris au-

jourd'hui , car cela est inutile à garder. Est-ce par de telles lettres que le Marquis de B * * nourrissoit la vocation de la demoiselle de Lecluse ou l'éteignoit ? Comment a-t'il pû dire qu'il l'a conduit au Couvent , & qu'il s'étoit engagé de payer sa dot ? n'a-t'il pas joué la comédie ?

De toutes les lettres qui ont été brûlées , en voici une échappée à sa destinée , elle suffit seule pour faire juger des autres.

Je vous envoie , ma chere poule , le plus beau , le plus gros , & le meilleur jambon de Mayence qu'on ait pû trouver à Paris ; je suis sûr qu'il sera excellent , je le souhaite ; je vous l'aurois envoyé plutôt , si le Messager étoit venu. Je pars demain Vendredi pour ma campagne , & je reviendrai ici le soir , car je ne puis quitter un moment à cause de mes procès. En voilà assez sur cet article , parlons de votre repas : divertissez-vous bien , buvés à ma santé avec ces Dames ; je vous dispense de remplir vos lettres de remerciemens sur mes libéralités ; je vous ai déjà dit , ma chere poule , que j'avois plus de plaisir à vous les faire , que vous de les recevoir. Il faut pour-

tant que je vous mande ce que je vous en-
voye , pour sçavoir si l'on vous le porte.
Par exemple , je vous fais le mémoire
de tout ce que l'on vous porte , pour qu'il
n'y ait rien de perdu :

1. Jambon de 22. livres cacheté de
deux cachets de peur qu'on ne vous
le change.

4. Bouteilles de vin de Bourgogne.

Deux bouteilles de liqueurs.

Une bouteille de vin de Canarie.

Douze Oranges.

Huit Biscuits du Palais Royal , par-
cequ'on n'a pû trouver que cela.

Six Poulets & ris de veaux , trufes ,
morilles , champignons , & autres
assortimens.

Vingt-cinq livres de sucre en sept
Pains , pour mes cheres Tantes.

Six livres de dragées que vous avez
dû recevoir la dernière fois.

Une aulne de taffetas noir , avec du
ruban , pour faire un tablier à ma
chere Tante M * * *

Mandez-moi seulement, ma chere pou-
le , que vous avez reçu le contenu en ma
lettre, & je vous quitte du reste ; pourvu
que vous m'aimiez , ma chere enfant ,
que vous me le disiez de bon cœur tous les

* C'est une
de celles qui
le servoient
avec le plus
de zele.

300 *Séducteur qui se dévoile*

jours , je ne vous reprocherai point de me mander continuellement la même chose , ni je ne m'en ennuirai point , mais je ne dis pas de même , ma chere poule , de ne vous pas voir , je m'en ennuye très-fort , & commence à murmurer en secret , car je n'ai personne à qui je puisse décharger mon cœur ; si j'avois ma chere Tante à ma portée , cela me soulageroit fort. Adieu , ma chere poule , je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur ; j'embrasse aussi mes deux cheres Tantes , bûvées à ma santé avec elles , & mandez-moi si tout est arrivé à bon port.

Les présens qui furent souvent réitérés firent tant d'impression sur les cheres Tantes , qu'elles ajoutèrent aussitôt à la permission d'écrire & de venir souvent les voir , celle de souffrir que le Marquis de B** apportât son dîné pour pouvoir passer ensemble les journées entieres à la grille. Ce fait est prouvé par une de ses lettres : *Croit-t'on , dit-il , qu'on entrera demain , j'irai toujours dîner avec vous ; mais s'il y a entrée , je porterai aussi à souper.*

Plus les cheres Tantes avoient de complaisance pour le Marquis de B** en lui procurant de voir souvent l'ob-

jet de ses amours , plus ses desirs augmentoient pour s'en assurer la possession toute entière ; aussi mit-il tout en usage pour y parvenir. Ses cheres Tantes se joignirent à lui , & renouvelèrent leurs efforts auprès de la demoiselle de Lecluse ; elles firent si bien que quelques jours après , elles apprirent au Marquis de B * * qu'elles l'avoient totalement dégoûtée de son noviciat, qu'il ne lui restoit plus que des réflexions & des scrupules qui venoient d'un côté sur le peu de bien qu'elle possédoit , ce qui lui avoit rendu la retraite plus nécessaire , & d'un autre côté sur ce qu'elle ne pouvoit se déterminer à aller demeurer avec un homme qui l'aimoit , sans violer sa délicatesse & les bienséances ; sans craindre de faire parler sur son compte , & que son pere ne scût à qui attribuer un si prompt changement.

Le Marquis de B * * instruit de la situation où étoit sa Novice , lui écrivit une dernière lettre , que l'on peut appeller *un assemblage bizarre de sentimens d'amour & de Religion*, d'autant plus criminel , que le venin de la séduction qu'elle renfermoit étoit plus caché , & même que les termes de

dredi elles seront meublées ; l'on n'est occupé de tout côté qu'à décorer les habitations de la chere fille qui en fera tout l'ornement , quand elle sera fidelement & uniquement attachée à son cher Papa. Avant Jeudi il ira un chariot à votre Couvent pour apporter les meubles & hardes dont vous pouvez vous passer , & cela le matin ; j'irai dîner avec vous ; embrassez mes cheres Tantes , & ne laissez pas traîner cette lettre. J'irai à Passy, & ferai venir le Tapissier ; & encore une fois envoyez vos hardes par le chariot. Il a plu toute la nuit , voilà le beau tems ; je fais partir la charette à demain Mardi , dût-il pleuvoir des hallebardes.

Telles sont les lettres que le Marquis de B** écrivoit à la demoiselle de Lecluse pendant son noviciat à Lonchamp : en développant l'odieuse séduction dont la demoiselle de Lecluse est aujourd'hui la victime , ne deviennent-elles pas la premiere preuve de l'état du sieur de Saint-Martin , parceque , comme je l'ai observé dans le fait , la demoiselle de Lecluse en sortant du Couvent de Lonchamp vint demeurer chez le Marquis de B** & y accoucha un an après ; circonstances

ce importante , seule propre à faire connoître le Marquis de B** pour le pere de l'enfant dont il avoit depuis si longtems obsédé la mere , & qu'il avoit pour lors dans sa possession.

Il est encore une seconde preuve de l'état du sieur de Saint-Martin également convainquante, suivant l'axiome de Droit : *pater est is quem nuptiæ demonstrant* , *pater verò est is quem concubinatus demonstrat.*

Cette preuve se tire non seulement de l'intrigue que le Marquis de B** s'est ménagée , mais encore du commerce dans lequel il a en effet vécu avec la demoiselle de Lecluse. Pour être convaincu de l'un & de l'autre , il ne faut que lire entre autres lettres celle qu'il lui écrivoit à sa maison de campagne , où elle s'étoit retirée à l'occasion de la demoiselle de Tagny ; cette lettre est si claire , qu'elle suffit seule pour prouver le commerce , en voici les termes :

Seconde
preuve de
l'état du
sieur de
Saint-Mar-
tin,

Il me semble , ma chere poule , que pour avoir été si longtems sans m'écrire , vous le faites en racourci , & je m'apperçois , ma chere poule , que c'est vous qui commencés à m'oublier. Vous avez tort , car je pense pour vous toujours de même ;

je vous prie de retrancher les idées que vous me mandés; il ne faut pas insulter au malheureux. Je me suis privé de tout pour vous voir contente, & pour passer la fantaisie que vous avez eu; j'appelle privé de tout, quand je n'ai pas le plaisir de vous avoir avec moi, c'est un trait dans votre vie que vous ne devriez point oublier; il y a peu de personnes qui retranchent le seul plaisir qu'ils ont au monde pour satisfaire celui de ce qu'ils aiment, & qui vivent comme vous me faites vivre dans le célibat. Soyez donc sûre, ma chere poule, que le jour qu'il vous plaira revenir ici sera le jour qui me fera le plus de plaisir: Je ne vous en dis pas davantage; & si vous entendés bien tout cela, je verrai si vous m'aimés véritablement, vous qui m'avez dit cent fois, ma chere poule, qu'auprès de moi, vous n'aviés rien à souhaiter.

Je craindrois d'affoiblir le texte de cette lettre en y joignant quelques réflexions; rien de plus clair en effet que cet endroit essentiel: c'est un trait dans votre vie que vous ne devriez point oublier, il y a peu de personnes qui retranchent le seul plaisir qu'ils ont au monde, pour satisfaire celui de ce qu'ils aiment, & qui vivent comme vous me faites vivre dans le célibat.

Le commerce une fois établi , la naissance de l'enfant qui en est le fruit , n'en est-elle pas aussi une suite ordinaire ? il est né un enfant pendant le commerce , non seulement la naissance de cet enfant est arrivée un an après la sortie de la demoiselle de Lecluse du Couvent de Lonchamp , mais encore la naissance de cet enfant est reconnue par le Marquis de B **. La demoiselle de Lecluse , dit-il , devenoit insensiblement un témoin contre elle-même , chaque jour rendoit le danger plus pressant , il n'y avoit qu'un moyen de prévenir l'éclat , c'étoit d'éloigner pour quelque tems la demoiselle de Lecluse , ce qui fut fait à l'approche du moment critique ; mais après cette éclipse , continuait-il , la demoiselle de Lecluse reparut sur l'horison , comme un astre qui n'avoit rien perdu de sa beauté.

* Termes du Marquis de B ** dans son Mémoire.

Quel est donc le pere de cet enfant ? n'est-ce pas celui qui reconnoît la grossesse & les couches de la mere dont il avoit eu tant de peine à s'assurer la possession ? n'est-ce pas celui qui lui fait reproche dans une lettre de ce qu'elle le fait vivre dans le célibat ? n'est-ce pas celui en un mot qui continue de vivre encore avec elle pendant

508 *Séducteur qui se dévoile*
quatre ans depuis la naissance de cet
enfant ? Oûi sans doute , c'est le Mar-
quis de B ** & la preuve en est en-
tiere : *certus propriè est quem nuptiæ de-*
monstrant , certus quodam modo est is
quem concubinatus demonstrat , dit Cu-
jas sur la Nouvelle 18.

Je ne crois pas devoir m'étendre
davantage sur les preuves personnel-
les à la mere : passons maintenant à
celles qui sont personnelles à l'enfant ,
c'est-à-dire à celles qui se tirent tant
de son Extrait-Baptistaire , que des
soins que le Marquis de B ** son pere
a pris de lui pendant 15. ans , ce qui
forme en sa faveur une possession
d'état.

Troisième
preuve de
l'état du
seigneur de
Saint Mar-
tin.

Comme on ne doit pas s'attendre à
trouver toujours dans l'Extrait-Bapti-
staire des enfans naturels une preuve
complète de filiation , la loi 8. ff. *de*
statu hominum , décide que l'erreur
qui peut-être glissée dans le titre de
filiation , ne scauroit nuire à l'état de
l'enfant : *non ledi statum liberorum ob*
tenorem instrumenti mali concepti.

L'on voit tous les jours l'homme
tirannisé par ses passions tromper la
prévoyance des loix , les Registres
publics destinés à annoncer la naissan-

ce des Citoyens , recevoir également l'impression de la vérité & du mensonge ; le Ministre qui en est le dépositaire ne peut y tracer que ce qu'on lui dicte. Mais quels secours la Justice qui veille à tout , n'offre-t'elle pas à ces enfans ainsi sacrifiés dès leurs premiers soupirs ? Le danger des conséquences ne la porte point à les abandonner à leur malheureux sort ; elle ne rejette point les plaintes qu'ils lui adressent ; soigneuse de découvrir la vérité , elle s'étudie à percer les ténèbres dont l'iniquité a voulu l'obscurcir, attentive à tout , elle porte ses premiers regards sur le déguisement affecté dans les Registres publics , elle en pèse chaque mot , chaque circonstance ; marchant pour ainsi dire après l'enfant dans les différentes routes qu'il a parcourües , elle s'assure de la main qui lui a fourni les besoins de la vie , elle interroge le pere qui le désavoüe : & s'il reste encore quelque chose de douteux , elle cherche la vérité qu'elle desire dans le témoignage de ceux qu'une heureuse nécessité a fait les confidens & les témoins de l'intrigue.

L'extrait. Baptistaire du sieur de

Saint-Martin , dans lequel on a voulu tromper tout à la fois & la prévoyance des loix , & la Religion du Ministre , est malgré son déguisement un acte constitutif de filiation puisqu'à travers l'obscurité que l'on y a voulu répandre , il en sort des rayons de lumière plus que suffisans pour éclaircir les esprits , & pour faire voir que nul autre que le Marquis de B** & la demoiselle de Lecluse , ne peuvent être pere & mere de l'enfant qui fut baptisé à saint Severin le 18. Octobre 1719. sous les noms de *Jean-Louis-Edme de Saint-Martin* , & depuis appelé de *Montigny*.

En effet quels sont les noms de Jean-Louis : ceux du Marquis de B**. Quel est le nom d'Edme : c'est celui de la demoiselle de Lecluse. Quel est celui de Saint-Martin : c'est celui d'une Terre dépendante du Marquisat de B** aussi-bien que celui de Montigny que le Marquis de B** voulut dans la suite qu'on lui donnât , & qu'il porte encore , parceque , disoit-il , il lui faisoit présent de cette Terre.

Mais pourquoi cet enfant est-il baptisé à saint Severin pendant que le Marquis de B** demeueroit rue

de Richelieu ? c'est qu'alors comme on l'a déjà dit , plus sensible à l'honneur qu'il ne l'est aujourd'hui , il conduisit lui-même la demoiselle de Lecluse chez la nommée le Moine , Maîtresse Sage-femme , rue de la Harpe pour tâcher de voiler sa honte : cette même femme déclara lors du Baptême qu'elle l'avoit reçu chez elle , & que c'étoit un enfant naturel. En faut-il davantage pour faire voir que *Jean-Louis-Edme de Saint-Martin* , est fils de *Jean-Louis Marquis de B*** Seigneur de *Saint-Martin*.

En joignant à toutes ces circonstances la date de la naissance arrivée un an après la sortie de la demoiselle de Lecluse du Couvent de Longchamp , les fréquentes visites du Marquis de B** pendant ses couches , son fils nourri dans la maison par la femme de son Suisse , l'attention qu'il avoit de se le faire apporter tous les matins à son lit , les soins qu'en pere rendre il prit de son éducation , en le plaçant chez des Maîtres dont les pensions ont toujours été payées par ses gens d'affaires , la curiosité qu'il eut de le voir dans un âge plus avancé en se le faisant amener à Pas-

fi, le présent qu'il voulut lui faire de la Terre de Montigny, le nom qu'il lui en donna, les quatre cens-cinquantes livres qui ont été payées en 1733. de l'ordre du Marquis de B** par les mains de son nouvel Intendant au Maître de Pension, en l'étude & présence du Procureur de la partie adverse, & cela pour faire cesser les poursuites du Maître de Pension; ne sont-ce pas là autant de preuves séparées, qui réunies, annoncent & garantissent la filiation de cet enfant auquel même elles tiennent lieu de possession d'état : *Qua singula non prosunt, cumulata juvant.*

Enfin la nature, souvent curieuse de nous déceler ses secrets, nous offre une preuve bien complète de cette filiation dans la parfaite ressemblance entre le Marquis de B** & son fils, ce sont les mêmes traits, la même physionomie, la même taille, conformité avantageuse si l'on veut pour le sieur de Saint-Martin, mais encore plus utile aujourd'hui pour assurer son état.

Ces preuves reçoivent une nouvelle force quand on les rapproche du commerce dans lequel le Marquis de

B * * a encore vécu pendant quatre an avec la demoiselle de Lecluse depuis la naissance de cet enfant malheureux. Si l'on rappelle encore à la suite de tous ces faits la conduite du Marquis de B * * à l'égard de la demoiselle de Lecluse, son entrée au Couvent, la pension de trois mille livres qu'il lui a d'abord faite, celle de douze cens livres à laquelle elle fut réduite qu'il lui a payée pendant plusieurs années; la donation, quoique nulle, qu'il lui fit de la maison rue saint Jean de Beauvais dont la grosse en parchemin est encore en l'étude de M. le Verrier, successeur de M. le Maignan; le dessein dans lequel il a paru vouloir la marier; enfin la dernière promesse par écrit de lui payer quatre cens livres de pension sa vie durant: tous ces faits ne laissent plus de doute; une charité étrangère est certainement moins étendue, la nature & l'amour plus que la pitié paroissent avoir inspiré ces secours, & leur abondance constate leurs motifs.

Je crois avoir rempli le premier objet de ma Cause, & vous avoir prouvé à n'en pouvoir douter que *Je an-Louis-Edme de Saint-Martin* est

§ 14 *Séducteur qui se dévoile*
Le fils de Jean-Louis Marquis de B**
Seigneur de Saint-Martin. Le Marquis
de B** & la demoiselle de Lecluse
sont pere & mere de l'enfant , ce fait
doit demeurer pour constant , mais le
Marquis de B** doit-il une pension
alimentaire à son fils , & des dom-
mages & intérêts à la mere , c'est la
question de droit.

Question de Droit.

C'est un principe , *ex equitate Cano-
nicâ* , les alimens sont dûs aux bâards
qui ne sont souillés que de l'inconti-
nence de leur pere , *qui non peccave-
runt , sed vitio paterno laborant*. C'est
à celui qui a donné la vie à un autre de
la lui conserver , c'est une obligation
indispensable de sa part ; l'honneur est
un nouveau motif qui doit y engager
une personne de condition , autrement
ce ne seroit avoir été son pere que
pour devenir son bourreau , & ne lui
avoir donné la vie que pour lui faire
sentir dans l'instant les horreurs de la
mort.

Loi 4. ff. de
agnos. Et
alend. liberis.

Les enfans naturels sont hommes ,
nos loix empêcheroient elles que l'on
ne nourrisse des hommes ? Ils sont

citoyens, adopterions-nous des maximes qui laisseroient des citoyens dans la plus affreuse misère ? Ils sont innocens , quelle injustice nous porteroit à refuser à des innocens les moyens de subsister ? Mais si l'on n'ose pas dire que c'est parcequ'ils sont hommes , citoyens & innocens , leur refuserait-on donc à vivre , parcequ'ils sont nos enfans ? non , sans doute , il ne faut que consulter nôtre cœur , & écouter ses sentimens , c'est un devoir que la nature nous apprend , & une nécessité que la sévérité des loix impose à des peres tels que le Marquis de B **.

Toutes les fois qu'il s'en est trouvé d'assez inhumains pour méconnoître leurs enfans , & leur refuser les secours qu'ils leur avoient administrés depuis leur naissance , la Cour toujours protectrice de l'orphelin s'est armée pour la défense de ces victimes d'incontinence , & leur accordant des pensions alimentaires , elle a toujours fait attention , pour en fixer la quotité , à la condition , aux dignités , & à la fortune des peres.

Cette sage & judicieuse précaution devient pour le sieur de Saint-Mar-

tin une espèce de titre à la faveur duquel il doit compter sur une subsistance aisée : car par rapport à la naissance du Marquis de B **, il est d'une des bonnes Maisons de Normandie.

A l'égard de sa fortune, tout le monde sçait qu'elle étoit grande avant le Système, & que cet événement, par l'attention qu'il a eu d'en profiter, n'a pas peu contribué à l'augmenter.

Tout concourt donc à assurer au sieur de Saint-Martin une pension, mais une pension proportionnée à la fortune de son pere pour lui tenir lieu d'un établissement : car enfin il lui en doit un, & j'en ai pour garant la Jurisprudence de la Cour, & en particulier le jugement qu'elle a rendu dans la cause de la demoiselle Crucifix, contre le Marquis de Crequi, qui est parent du Marquis de B **.

Dans cette Cause, deux enfans, un fils & une fille, l'un de six ans, & l'autre de sept, demandoient des alimens au Marquis de Crequi leur pere; vous le condamnez à payer à ces deux enfans, c'est à sa fille dans un Couvent & à son fils chez son Maître où il étoit en apprentissage, une pen-

tion alimentaire jusqu'à l'âge de seize ans , sauf à eux à se pourvoir après ce tems contre leur pere pour raison de leur établissement.

L'espece de cette Cause , infiniment moins favorable , devient pour la nôtre un moyen victorieux. Dans l'espece la mere étoit une fille âgée de plus de trente ans qu'on ne pouvoit présumer avoir été séduite par le Marquis de Crequi , qui à peine étoit majeur ; & une circonstance remarquable , c'est que cette fille étoit femme de chambre de l'épouse du Marquis de Crequi dans la Maison duquel elle demouroit ; l'état des enfans fit sur vous son impression ordinaire ; vous nous apprenés donc que les enfans naturels ont une action ouverte en Justice contre leur pere , non seulement pour avoir de lui des alimens dans leur bas âge , mais encore pour raison de leur établissement.

Ce principe posé , le sieur de Saint-Martin âgé de dix-neuf ans , non pas mis en métier comme le fils du Marquis de Crequi , mais qui a reçu une éducation convenable , prêt de finir le cours de ses études dans lesquelles il s'est toujours distingué , ne doit-il pas

318 *Séducteur qui se dévoile*
espérer que la Cour le mettra en état de faire un établissement conforme à son éducation.

Si vous aviez besoin d'autres exemples de ce que vous avez fait dans de pareilles causes , je serois en état de vous rapporter nombre de Jugemens qui ont déjà décidé nôtre espece , & qui ont toujours mesuré la quotité de la pension à la condition , aux dignités , & à la fortune du pere.

Tout porte donc , sur l'état du sieur de Saint-Martin , la lumiere dans les esprits , la nécessité de lui assurer des alimens est démontrée , il n'a point à craindre ces fâcheux événemens dont on l'a menacé avec ce ton qu'on a vû prendre tant de fois à la mauvaise cause ; rassuré par la bonté de la sienne , plein de respect pour son pere qui le désavoie , & prêt à baiser la main qui le persecute , il fonde toutes ses esperances sur vos lumieres , sur votre justice.

Je crois avoir suffisamment établi ce moyen essentiel de ma Cause , je veux dire la nécessité d'assurer des alimens au sieur de Saint Martin ; passons maintenant au second objet , à la pension que le Marquis de B** doit à

la demoiselle de Lecluse pour lui tenir lieu de dommages & intérêts.

On me dira peut-être que demander des dommages & intérêts douze ans après une séduction, c'est s'y prendre un peu tard ; j'en conviens dans le principe général, mais en même tems je soutiens que l'enchaînement des faits, la succession non interrompue d'évenemens singuliers plus cruels les uns que les autres qui sont arrivés à la demoiselle de Lecluse, les pertes considérables qu'elle a souffertes par la méchanceté & la mauvaise foi réfléchie du Marquis de B** deviennent elles-mêmes des raisons & des motifs de dommages & intérêts aussi pressans que le premier corps de délit qui seul doit naturellement les opérer ; ainsi son silence, qu'elle garderoit encore au milieu même de l'oppression, si elle n'eut crû devoir le rompre pour les intérêts de son fils, devient chez elle une délicatesse qui rend les dommages & intérêts plus nécessaires ; c'est maintenant ce qu'il s'agit d'examiner : mais avant, & pour le faire avec plus de succès, il est bon de vous observer que le Marquis de

Dommages
& intérêts.

B * * a reconnu lui-même la justice de cette demande en faisant à la demoiselle de Lecluse une promesse par écrit , que je tiens à la main , de lui payer quatre cens livres de pension sa vie durant.

Les motifs de cette pension étoient bien justes ; séduction de la part d'un homme de plus de cinquante ans dans la personne d'une fille de seize , fille de condition , dèshonorée par la naissance d'un enfant , & un commerce de cinq ans. Perte irréparable qu'elle a fait de sa jeunesse , amusée tantôt par la promesse d'une pension de mille écus , qui n'a été payée que pendant un quartier , dès lors réduite à douze cens livres qu'elle n'a encore reçuë que pendant trois ans : tantôt par l'idée flatteuse d'un mariage que cent mille livres de dot doivent lui procurer ; premiere occasion d'établissement manquée par la trahison du Marquis de B * * lui-même ; seconde occasion d'établissement qu'il lui a fait perdre en lui refusant la restitution de son bien * ; abandon total qu'il a fait de sa personne : vie misérable & languissante qu'elle a traînée en s'exécutant elle-même pour subsister dans les Cou-

* Ce sont
es trois ac-
ions quate
ixièmes
our raison
e quoi la

vens jusqu'au tems de la promesse par écrit de quatre cens livres de pension ; enfin nouvelle misere dans laquelle elle est tombée depuis qu'il a cessé de la payer. Ce sont, j'ose le dire avec confiance, autant de torts qui chacun séparément méritent des dommages & intérêts, mais qui réunis, les rendent encore plus indispensables.

Combien cette demande devient-elle favorable, si on la met en parallèle avec l'action ouverte qu'a en Justice une concubine contre celui avec qui elle a vécu en commerce, pour le faire condamner à lui fournir des alimens ? & la raison qu'en donne l'Arrêtiste, qui en rapporte une infinité d'exemples, c'est afin qu'elle puisse vivre hors du vice.

Il est vrai que les loix dont la sage précaution ne tend qu'à la destruction du crime, distingue toujours les diverses sortes de concubinaires. Car si la Justice écoute les demandes en alimens de celles-ci, elle annule même les donations faites à celles-là. Rien de plus juste en effet que de défendre d'en faire à celles qui se prostituent à une impudicité publique : nos mœurs qui nereconnoissent d'autre union que

demoiselle
de Lecluse
est aujourd'hui avec
lui en instance au
Conseil.

le mariage, admettroient-elles aux donations les personnes que le droit Romain qui permettoit le concubinage n'y admettoit pas ? Nous nous faisons gloire de surpasser en cela les plus sages payens ; mais nous distinguons toujours dans la vengeance même du crime le motif qui nous anime.

Non seulement nous autorisons, dit Ricard , les donations modiques , c'est-à-dire , selon cet Auteur , les donations d'alimens , quoique faites à des personnes tachées d'adultère, afin, comme on l'a déjà dit , que le donataire ait le moyen de vivre hors du vice ; mais encore suivant les cas & les circonstances , nous en prononçons la condamnation en leur faveur.

Pour être persuadé de cette vérité, il ne faut qu'écouter la nature : elle nous dit que la nécessité de vivre n'admet aucune incapacité ; de là vient qu'il est permis de donner des alimens à ceux même qui sont morts civilement , parceque le droit Civil ne peut jamais donner atteinte aux devoirs naturels : *Civilis ratio naturalia jura corrumpere non potest.*

Or si l'on accorde des alimens à une concubine , si ceux même qui sont

morts civilement sont capables de pensions alimentaires, la demoiselle de Lecluse n'est-elle donc pas bien fondée à demander aujourd'hui l'exécution de celle qui lui a été faite par le Marquis de B** qui l'a ravie d'un azile saint où elle se formoit un établissement solide, & qui a employé pour la séduire des ruses & des subtilités, contre lesquelles elle ne pouvoit être en garde, étant alors dans cet âge tendre où le peu d'expérience rend le danger plus à craindre, & la séduction plus facile.

La demoiselle de Lecluse n'est point de ces femmes accoutumées au vice, qui courant publiquement une carrière honteuse, savent rendre la multiplicité de leurs aventures aussi utiles à leurs plaisirs qu'à leur intérêt, & qui pour éviter la difficulté d'un choix souvent trop embarrassant, flatent tous ceux qui les approchent également de la préférence. Au contraire se séparant-elle du Marquis de B**, chez qui elle avoit vécu comme sa nièce & avec sa nièce sous des dehors de bienséance, qui dans l'attachement rendent la faiblesse plus pardonnable; bien loin de caractériser cette effronterie toujours criminelle, ses yeux se dessillent da-

Conduire
de la demoiselle de Lecluse depuis sa sortie de chez le Marquis de B** jusqu'à présent.

bord , & s'ouvrent aux rayons de la Grace ; & comme la retraite avoit été son premier goût , elle se retire avec joie au Couvent de Saint-Chaumont pour y pleurer sa conduite toute cachée qu'elle avoit été. Là elle y reçoit quelque tems après les propositions de deux époux du choix même du Marquis de B **. Le premier qui est le Marquis de Choislinet se retire après avoir été amusé pendant un an , parce que le Marquis de B ** lui fait dire par dessous main qu'elle a eû un enfant. Le second qui est le nommé de Chavannes meurt à Fontainebleau , attendant pour l'épouser la restitution de ses actions de la justice du Marquis de B **. Tous ces événemens ne l'abattent point , au contraire ils lui en font mieux goûter les douceurs & la nécessité de la retraite ; elle ne sort de ce lieu que plusieurs années après , quand le Marquis de B ** l'abandonne totalement , & retire de chez le sieur de Montlis ses actions , dont les dividendes payoient une partie de sa pension. Comme il en restoit encore dû quelques quartiers , elle fut obligée de laisser en gage un effet assez considérable qui a même été perdu , n'ayant jamais été en état de le retirer depuis ,

En sortant de là , la demoiselle de Lecluse où va-t'elle chercher un azile ? chez la mere d'une Religieuse qui lui offre sa maison. Avec quoi vit-elle pendant plusieurs années ? avec une somme de huit cens livres * que la Marquise de Monstrieux fut condamnée de lui payer pour la valeur d'un diamant qu'elle lui avoit confié , & qui fut perdu , & en vendant peu à peu quelques-unes de ses nippes.

En 1727. arrive un retour apparent d'une médiocre fortune , je veux dire la promesse par écrit que le Marquis de B** fait de payer à la demoiselle de Lecluse sa vie durant une pension de quatre cens livres. Pour en profiter, elle se retire au Couvent de Belle-Chasse, où les talens de sa voix suppléent à la modicité de cette pension ; au bout d'un an le cœur l'incommode , c'est pourquoi elle change d'azile , & entre aux filles de Saint-Thomas , où peu de tems après le Marquis de B** cesse de payer cette modique pension.

Je vais parler dans un moment de la teneur de cette promesse , & des sommations inutiles qui furent faites d'y satisfaire.

* Ce fait est prouvé par un proces verbal dressé à l'occasion d'un Referé fait en l'Hôtel de M. le Lieutenant Civil.

Le Marquis de B** ayant cessé de payer cette modique pension, la demoiselle de Lecluse ne sortit pas pour cela du Couvent ; ne trouvant de véritable satisfaction que dans la retraite, elle y est restée tant que ses effets & bijoux ont pû fournir au payement de sa pension ; je le prouve par les quittances des Supérieures que je tiens à la main : je rapporte aussi la preuve qu'elle a vendu à M. de *** une petite Ferme qui lui restoit en Bourgogne ; tous lesquels expédiens unis ensemble l'ont fait subsister jusqu'à présent.

Voilà au vrai la conduite de la demoiselle de Lecluse ; conduite d'autant plus louable que sa vie est traversée depuis douze ans par des révolutions & des événemens qui trouvent peu de femmes constamment vertueuses ; ils doivent toucher tous ceux qui m'entendent, & déterminer la Cour à ordonner l'exécution de la promesse du Marquis de B**.

Cette promesse offre à sa première lecture un homme vain jusqu'à l'excès, elle caractérise sa lésine & sa mauvaise foi jusques dans un trait apparent de générosité.

Le Marquis de B** fait à la demoiselle

selle de Lecluse une pension sa vie durant tant qu'elle demeurera au Couvent : voilà la générosité , ou plutôt la justice qu'il lui rend : il insere dans cette promesse la clause , qu'au cas qu'elle en sorte , la pension demeurera éteinte ; voilà la subtilité , parce qu'à ce moyen , il s'est rendu maître de l'événement , l'ayant obligée de sortir faute de paiement , malgré les sommations qu'il a reçu d'y satisfaire. Aujourd'hui il veut faire retomber sur la demoiselle de Lecluse l'inexécution de la clause , n'est-ce pas le comble de la mauvaise foi ?

Mais allons encore plus loin , nous découvrirons le Marquis de B** encore plus injuste.

Le Marquis ne déferant point aux sommations de payer , la demoiselle de Lecluse regarde sa promesse comme un billet d'honneur , elle l'appelle devant les Maréchaux de France : mais le Marquis de B** n'ayant osé comparoître , ce Tribunal expéditif ne trouva point la demande assez de sa compétence , pour la juger par défaut : aujourd'hui , que les vrais motifs de cette promesse sont constans , c'est à la Cour qui en voit la légitimité à

328 *Séducteur qui se dévoile*
condamner le Marquis de B** à l'exé-
cuter , pour tenir lieu à la demoiselle
de Lecluse des dommages & intérêts ,
dont j'ai établi la nécessité & la ju-
rice.

Je crois à ce moment mon ministe-
re consommé ; je vous ai développé la
séduction , je vous ai établi l'équité
des dommages & intérêts qui en ré-
sultent en faveur de la personne sé-
duite , je vous ai prouvé que le sieur
de Saint-Martin (a) est fils du Mar-
quis de B** , & je vous ai fait sentir
la nécessité de lui adjuger une pension
proportionnée à la condition & à la
fortune de son pere ; c'est présente-
ment à vous , Messieurs , à remplir
les esperances de nôtre juste Cause ;
la demoiselle de Lecluse persiste dans
ses conclusions.

Par Sentence contradictoire du 27.
Juin 1738. rendue sur les conclusions de
M. Moreau Avocat du Roi , après que
la Cause a été plaidée pendant cinq Au-
diences , le sieur Chignon , Maître de

(a) L'Extrait-Papstaire du sieur de Saint-
Martin n'ayant pû être levé que pendant le cours
de la Plaidoirie , il est bon d'observer que le nom
de Jean mis dans le plaidoyer , ne se trouve pas
dans l'acte.

Pension ,

pension, a été reçû Partie intervenante, & le sieur de Saint-Martin a été admis à la preuve des faits contenus dans sa Requête pour justifier son état, sauf la preuve contraire; dépens, dommages & intérêts réservés.

Cette Sentence a été confirmée par Arrêt du 23. Février 1740. qui accorda à la demoiselle de Lecluse & à son fils une provision de 1000. livres, & comme elle a fait sa preuve, & quelle est concluante, elle a lieu d'espérer qu'elle aura des dommages & intérêts considérables. Pendant ce tems-là le Marquis de B** est mort, & les héritiers ont parlé d'accommodement.

Le Marquis étoit apparemment dépourvu de moyens solides puisqu'il n'en a employé aucun. M. de Gêne son Avocat se fit lire avec plaisir, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire dans cette Cause. M. d'Hermand Avocat de la demoiselle de Lecluse attira l'attention de tous ses auditeurs, dont il enleva les suffrages. Il remplissoit alors avec beaucoup de réputation la Charge d'Avocat Général aux Requêtes de l'Hôtel qu'il exerçoit par commission. Il y avoit été installé par Arrêt suivant le choix de M. le Procureur Général.

Pendant le tems de trois ans qu'il exerça cette Charge , non seulement il fit briller ses talens , mais il gagna les cœurs des Magistrats auxquels il étoit associé , qui auroient fait récompenser ses services , si on eut déferé à leurs vœux & aux témoignages qu'ils lui rendirent. Il a consacré depuis ses talens dans une Charge d'Avocat au Conseil où il continue de signaler son éloquence pour ses Cliens.

Pour venir à la matiere de la séduction , nous n'en avons point de plus importante pour l'intérêt du public , & où les loix ayent pris plus de précaution. Aussi le Souverain , & les dépositaires de son autorité , sont extrêmement jaloux de leur observation , parcequ'ils sçavent que ces loix sont le seul rempart de l'honneur des familles , & l'unique fondement de la confiance de ceux qui en sont les chefs.

Les filles seroient à l'abri des Séducteurs les plus dangereux , si elles étoient bien persuadées , comme elles doivent l'être , qu'elles n'ont point de plus cruels ennemis , & qu'ils sont destinés à leur rendre la vie la plus douloureuse du monde , la plus fatale ,

la plus empoisonnée de malheurs les plus piquans.

Qu'on parcoure toutes les diverses especes d'hommes qui peuvent leur rendre des pièges, on n'en trouvera point qui ne jouent à leur égard le rôle d'ennemis les plus terribles, & d'artisans de leur destinée la plus malheureuse. Il est superflu de le prouver aux filles d'une famille honnête, touchant leurs amans qui sont de véritables aventuriers disgraciés de la fortune. Car sont-elles séduites par ces gens-là ? leur dèshonneur qui rejaillit sur leurs parens, engendre dans leur cœur une haine irréconciliable. Quoi de plus triste que d'être haï par un pere & une mere qui deviennent vos persécuteurs, & vous regardent avec le public comme un objet d'horreur ? Elles sont d'autant plus infortunées, que leur honneur perdu sans ressource est irréparable. Mais je suppose à une fille de famille un amant d'une condition & d'une fortune égale à la sienne, ne s'expose-t'elle pas à être méprisée d'un amant, qui dégoûté d'elle l'abandonnera ; & quand il la voudroit posséder, captivé par ses sens, ou amorcé par son intérêt, peut-il se défendre de la

mépriser toute la vie : son infamie ne l'accompagnera-t'elle pas éternellement non seulement dans sa famille , mais dans le public où elle ne paroîtra point qu'elle ne la porte sur le front écrite en caracteres ineffaçables & lisibles à ceux même qui ne savent pas lire. Vient-elle à s'étourdir sur sa honte ? bientôt au moindre différend qu'elle aura , on la lui rappellera. Elle se voit placée dans une classe de femmes proscrites , condamnées au mépris de tous les hommes. Les filles de famille pour affermir leur pas dans la vertu n'ont qu'à avoir ce tableau devant les yeux , & se dire à elles-mêmes : je tiens entre les mains mon sort heureux ou malheureux , & je le décide par ma conduite ; mes agrémens qui me donnent un rang si distingué parmi les femmes & parmi les hommes , rendent ma destinée encore plus déplorable. Si je suis la proie d'un Séducteur , pourrois-je conspirer avec lui à me perdre ? Puis-je livrer mon cœur à un homme qui se sert de l'intelligence qu'il y a pour me plonger dans l'abîme du déshonneur ? Quel aveuglement de regarder un tel homme comme un amant ? Pouvois-je finir

cette Cause par une morale plus utile & plus importante ; mais je n'abandonnerai pas la Cause des filles , & je dirai que les parens sont obligés de prévenir ce malheur en les établissant dans leur jeunesse.

Me. Erard dans son troisième Plaidoyer parle pour un bâtard adulterin. Il dit que la loi qui oblige les peres & meres à nourrir leurs enfans est commune aussi bien pour les bâtards que pour les enfans légitimes , puisque la nature ne connoît point ces distinctions , & que les uns & les autres contribuant également à leur donner la vie , doivent aussi contribuer de même à la leur conserver. Il dit que suivant le Droit Canonique que nous suivons en France , les alimens sont dûs à tous les bâtards , & même à ceux qui sont nés de l'inceste , suivant le chapitre *cum haberet* au Decretale de *eo qui duxit in matrim.* & les Arrêts qui sont dans tous les livres ont fait de cette décision une Jurisprudence certaine & universelle*.

Le Droit Romain exclut des alimens les incestueux *qui ex incesto , nefario , & damnato sunt coïtu* , & ceux dont le pere est entierement incertain ,

* Journ. des Aud. Tom. 2. L. 1. C. 25. M. Bouguier, lettre B. n. 1. Le Vest, art. 68. Erard. des Donat. part. 1. chap. 3. sect. 8. nom. 443.

534 *Séduct. qui se dévoile après la séd.*
à cause de la prostitution publique de
leur mere que l'on appelle *spurios*, &
vulgo quasitos ; mais ce n'est que faute
de connoître leur pere, qu'ils ne lui
peuvent rien demander ; hors de ces
deux especes, le Droit Civil laisse
subsister en faveur de tous les bâtards
l'obligation que le droit naturel impo-
se aux peres & meres, & à leurs hé-
ritiers de les nourrir, comme il impo-
se réciproquement aux bâtards le mê-
me devoir de piété envers leurs parens,
sans que les différentes especes des cri-
mes qui donnent occasion à la naissance
des bâtards mettent entre eux aucune
différence à cet égard, parcequ'ils en
sont également innocens.

M^e. Erard qui s'adresse à la mere
soutient qu'elle est obligée également
comme le pere. Il cite la loi 5. ff. de
agnosc. & alend. liber. dont voici les
termes : *Ergo & matrem cogemus libe-*
ros alere, præsertim vulgo quasitos, nec
non ipsos eam. Cela dit deux choses,
la premiere que toutes les meres sont
tenues de nourrir leurs enfans, la se-
conde qu'elles sont encore plus obli-
gées de nourrir les bâtards que les lé-
gitimes.



SUPPLEMENT

Aux causes de séparation de corps & de biens.

C'EST un fragment du traité des séparations qui n'a pû entrer dans le tome XIV. à cause de l'étendue de la matiere ; je me flate que le Lecteur trouvera ce morceau digne de sa curiosité. Nulle séparation de corps qui ait un sujet plus singulier que celui que nous avons vû de nos jours.

Une Dame avoit un mari du temperament du fameux Lantgrave de Hesse , elle ne pouvoit suffire aux embrassemens de son époux , à peine avoit-il éteint son feu qu'il s'allumoit de nouveau. Ses efforts continuels le conduisoient au tombeau ; en voulant vivre perpetuellement de la vie de l'amour , il entroit dans le sein de la mort ; l'excès de ce plaisir légitime devenoit un plaisir défendu. Pour

obliger son épouse à favoriser cette passion violente , il la prenoit par des motifs de conscience , elle se livroit à ses desirs croyant faire une bonne œuvre. Son confesseur qu'elle consulta lui désilla les yeux , & lui fit comprendre que sa complaisance la rendoit la meurtrière de son mari , & qu'il ne leur étoit pas permis à tous deux de goûter des plaisirs dès qu'ils étoient excessifs , sur tout quand ils entraînoient des suites aussi funestes pour son mari qui risquoit la vie. Pour se délivrer de cette guerre continuelle , & satisfaire au devoir de sa conscience qui lui défendoit de se prêter aux caprices d'un époux si peu raisonnable , & se mettre en même tems à couvert d'un époux trop amoureux , esclave de ses transports , elle lui intenta un procès en séparation d'habitation. La loi ni ses commentaires n'ont point parlé d'une semblable cause de séparation , mais son défenseur ne fut pas dérouté. Il dit que le danger de la vie d'un époux étant une cause légitime de la séparation de corps , la cause est aussi forte & même très-louable , quand il forme cette demande pour conserver la vie de

l'autre époux. Ici l'époux transporté pour sa femme sacrifie sa vie à son plaisir. Pour le mettre à l'abri du danger où il s'expose, n'est-elle pas obligée de se séparer de lui. La Cause fut plaidée à huis clos. L'Avocat de la Dame eut beau champ pour faire valoir la sagesse de sa Partie qui s'élevoit au dessus des plaisirs des sens, & qui avoit des idées de vertu qui n'étoient pas communes. Ce qui rendoit cette demande singulière, c'est que la Cause de ce procès n'étoit pas seulement la sagesse de la femme, mais encore l'amour qu'elle avoit pour son mari qu'elle aimoit plus que son plaisir.

Elle disoit dans son plaidoyer : je demande à me soustraire de l'empire que mon mari a sur mon corps, parcequ'il en abuse pour sacrifier sa propre vie. Délivrés-moi du spectacle de voir un mari amoureux, que j'aime avec la dernière des passions, s'égorger lui-même, parcequ'il m'aime trop ardemment.

Nulle Cause pareille dans aucun de nos Recueils de Jurisprudence, & cependant elle n'en est pas moins vraie. Qu'on ne croie pas que je fasse ici un

jeu , le mari ne désavoüa pas les excès qu'on lui imputoit. Quoique les Juges admirassent la femme , & que la raison parlat pour elle , ils ne crurent pas qu'ils dussent lui accorder sa demande , & donner une exemple unique d'une séparation qui fut l'ouvrage de l'amour. Qui peut comprendre que l'amour qui nous unit pût nous porter à nous séparer , lorsque l'union a été contractée sous l'auspice de l'Hymen ?

Afin de ne rien laisser à desirer sur la matiere des séparations , je rappellerai encore une cause de cette nature.

M. de Sacy célèbre Académicien dont le stile enlevoit tous les suffrages , dans le Recueil de ses factums commence par ceux qu'il a fait pour M. de P*** à qui la Dame son épouse

* M. de la Bliniere , à présent Conseiller au Grand-Conseil. Ainsi l'on voit en concurrence deux grands Maitres dans l'art d'écrire. avoit intenté un procès en séparation d'habitation. J'instruirois peu le Lecteur si je faisois le précis de ses factums & de ceux de la dame son épouse qui sont d'une plume aussi délicate. * Ces ouvrages de part & d'autre rouloient sur une discussion sans fin d'Enquête & de contre-Enquête qui plût dans ce tems-là , parcequ'elle

composoit un procès où l'on prenoit parti. Je me contenterai d'en rapporter quelques morceaux. M. de Sacy commence ainsi.

La plainte formée contre M. de P*** par Madame son épouse , pour parvenir à une séparation de biens & d'habitation d'avec lui , le réduit à la plus triste extrémité où un honnête homme , qui aime ses enfans puisse jamais se trouver. S'il se tait respectant encore une union qui a fait ses plus chères délices , tant qu'il a plû à Madame de P*** de la cultiver , son silence donnera lieu de croire qu'il est un barbare , acharné à persecuter & l'innocence & la vertu même ; s'il parle au contraire pour se défendre , il faut qu'il informe le public des chagrins & des malheurs domestiques qu'il ne plaint guères ordinairement. Il dit ensuite , après avoir rapporté quelques raisons pressantes auxquelles il cede :

Toutes les personnes , dit-il , qui se sentiront secretement interessées dans la cause de Madame de P*** , ceux qui étant trop crédules , ne savent point douter d'une fable qui a excité leur pitié ; ceux enfin qui jugeant les

causes sur la premiere idée qu'ils en ont eüe, sans vouloir se donner la peine d'examiner la vérité des faits, ni de peser les raisons, croiroient être dèshonorez s'ils ne souïtenoient avec une opiniatreté inflexible un jugement précipité; tous les esprits de ce caractere s'irriteront à proportion que la vérité se montrera plus clairement à eux. C'est donc aux Juges accoutumés à ne point charger leur balance ni d'égards, ni de sentimens, ni de déclamations, que ce factum s'adresse. C'est au public, toujours prêt à secouer le joug de la cabale, toujours libre de preventions, toujours empressé à s'instruire, toujours équitable quand il est instruit, que cette justification est présentée. Elle sera établie sur des faits si certains, & sur des principes si connus & si simples, quelle effacera jusqu'aux impressions les plus legeres que les personnes vraiment indifferentes pourroient avoir reçues.

M. de Sacy se prévaut du long intervalle de tems que Madame de P*** à vécu avec M. son époux, sans songer à se séparer de lui.

C'est un avantage considerable pour M. de P*** dans cette Cause que

la demande en séparation ne vienne qu'à la suite d'une union qui a duré pendant plus de vingt années. A la première reflexion, les moins défiants comprendront sans peine que la discorde qui survient après une si longue paix, que les plaintes d'une femme si longtems contente, doivent avoir d'autres principes que le caprice & la mauvaise humeur de son mari. Le monde a peu de foi pour ces métamorphoses subites, qui transforment un homme sage en tigre. On n'en a guères plus pour ces longues patiences, qui sont à l'épreuve de vingt années de souffrances & de malheurs; & si quelqu'un s' imagine une telle vertu, il ne s' imagine pas que soutenue de tout ce que l'habitude lui a donné de nouvelles forces, elle puisse se démentir.

Sans entrer dans tous les détails où la cause de M. de Sacy l'oblige d'entrer, & qui n'oublie rien pour représenter M. de P*** sous un point de vue favorable, il finit en s'adressant aux Magistrats. Comme ils sont, dit-il, les dépositaires de l'honnêteté publique, les protecteurs des Loix & de la Police, ils comprendront sans peine toutes les suites que cette affaire

pourroit avoir pour le repos des familles. Leur bonheur dépend de l'autorité du mari, & de la déference de la femme pour ses volontez. C'est à lui à prescrire la conduite qu'on doit tenir dans sa maison. Quel désordre, s'il est permis à la femme de se révolter, quand on ne veut pas la laisser vivre au gré de ses goûts ! & si sa révolte est autorisée dans un siècle où tout porte rapidement au luxe, au jeu & à la débauche, qu'attendre des femmes, si on offre le secours de la séparation à celle qu'un mari voudra retenir ! Faudra-t'il réduire un malheureux mari à choisir, ou de se voir ruiné & deshonoré, ou d'avoir à soutenir un procès en séparation, & toutes les infamies dont une femme irritée ne manque jamais de l'accompagner ? Faudra-t'il (ce qui est cent fois de plus cruel) que pour se justifier, il soit forcé de publier ce qu'il voudroit se taire à lui-même ? Enfin les loix faites en faveur des femmes innocentes contre des maris cruels, s'armeront-elles contre un mari sage en faveur d'une femme foible & imprudente ? car M. de P*** le repete encore, il n'est point convaincu que Madame de P***

ait rien fait contre son devoir , mais il croit qu'il étoit du sien à lui-même de la conduire comme une femme susceptible de deux goûts , dont l'un attire tôt ou tard la ruine des familles , l'autre conduit presque toujours aux plus grandes fautes.

M. de la Bliniere défenseur de Madame de P*** a mis en usage le même artifice qui a si bien réussi à M. Roy , c'est-à-dire qu'il a mis dans la bouche de cette Dame sa propre défense.

Un ouvrage plein d'esprit le croit-on le fruit du génie d'une Dame , cette opinion lui donne un si grand relief , qu'on le regarde comme un chef-d'œuvre , surtout si l'on y trouve ce tour d'imagination , & cette facilité d'expressions qui sont le partage des dames spirituelles.

On croit dans le commerce mutuel des lettres de Madame de Sevigné avec M. de Buffi que dans celles de la Dame elle surpasse ce bel esprit. Qu'on y prenne garde , cette idée qu'on a d'un bel ouvrage qu'on attribue à une Dame ne fait pas beaucoup d'honneur au sexe , car c'est la rareté de ces sortes d'ouvrages qui en aug-

mente le prix. Quand on les admire, on semble dire qu'on est surpris de trouver une femme qui soit capable de produire un ouvrage de cette force. Mais j'aime beaucoup mieux penser que les femmes qui écrivent bien encherissent sur ceux qui ont le talent d'écrire ; qu'on trouve dans leurs ouvrages une fleur, un agrément, une délicatesse d'imagination qu'on n'aperçoit pas dans les plus grands écrivains ; & cela est si vrai, que lorsqu'ils nous donnent des ouvrages sur le compte des femmes, on ne les admire tant que parcequ'ils les ont imitées.

Au reste on ne doit point prendre à la lettre ces accusations mutuelles que se sont fait Monsieur & Madame de P***. On en doit seulement conclure que leurs manieres ne simpatisoient pas, & qu'ils étoient parvenus de l'indifference à l'antipatie. Un mépris continuel parmi des gens de condition est aussi insupportable que des sévices & des mauvais traitemens continuels parmi des gens du peuple. Voici comme elle commence son Factum.

La nécessité d'une prompte défense m'oblige de parler moi-même, pour

me justifier des calomnies dont on veut me noircir. Je suis forcée en même tems d'exposer aux yeux de mes Juges & du public, les outrages que j'ai reçu de Monsieur de P***; c'est un moyen nécessaire pour me délivrer de son oppression.

Monsieur de P*** à bien jugé qu'un récit simple & naturel soutiendrait mal une mauvaise cause, il a eu recours à une plume éloquente & satirique, pour insinuer avec plus de facilité les mensonges dont il se sert pour me déshonorer; il s'est flaté qu'en me supposant des vices imaginaires, il pourroit faire excuser des violences effectives.

Pour éviter une séparation fondée sur de mauvais traitemens, il accuse sa femme d'une passion dominante pour le jeu; il l'accuse de galanterie; il compte que le moyen le plus sûr de se réunir avec elle, est de l'attaquer dans son honneur, sans songer que le contre-coup en retombe nécessairement sur lui, sans songer qu'il me fournit une seconde cause de séparation encore plus légitime que la première.

Si je suis coupable de ce qu'il m'impute, doit-il desirer de demeurer avec

moi? si j'en suis innocente, puis-je me résoudre à retourner avec lui? Il a trouvé le secret de mettre un obstacle invincible à la réunion qu'il paroît desirer avec tant d'empressement.

Un conseil judicieux auroit évité d'entrer dans des vûes si opposées aux véritables intérêts de sa partie : M. de Sacy au contraire trouve qu'il est beau d'employer sa plume à fletrir celui qui le paye, de prêter son ministère à la fureur, d'entretenir l'égarement, de réaliser des chimères, au lieu de travailler à les dissiper : on ne croira pas que ce dernier parti lui eût été difficile, puisqu'après tous les vains efforts qu'il a faits pour rendre ses faussetez vraisemblables, il est obligé d'avoüer lui-même à la fin de son factum : *que Monsieur de P*** n'est point convaincu que j'aye rien fait contre mon devoir.* Il a donc grand tort d'en vouloir persuader le public.

Si je n'avois à me défendre que contre Monsieur de P***, je me servirois de son aveu, & je l'opposerois à lui-même, mais je dois répondre au public, & mon honneur exige que je dissipe les fausses idées qu'on lui a données de ma conduite.

Je n'emprunterai point de stile fleuri pour éblouir le Lecteur ; un récit simple & véritable , des réponses positives à chaque accusation me tiendront lieu de l'art que M. de P*** cherche hors de chez lui ; je fonderai ma justification sur mon innocence , je ne compterai que sur la force de la vérité , les lumieres & l'équité de mes Juges.

M. de P*** , dit-elle , semble vouloir tirer avantage de ce que j'ai été vingt ans sans me plaindre publiquement : mais je ne pense pas qu'il puisse se servir de ma longue patience comme d'une prescription. Dailleurs la crainte que j'ai eû de nuire à une idée de fortune & de rang que je desirois pour M. de P*** & mes enfans , à l'ombre du crédit de M. son pere , flattoit quelquefois mon ambition , & étoit une espece d'opium qui assoupissoit pour un tems mes malheurs.

Une femme qui a de la douceur & de la sagesse connoît assez les devoirs de son état , pour dissimuler les caprices & les bizarreries de son mari : J'avoüe que l'éclat m'a infiniment coûté.

Dans le cours du Factum où regno une grande industrie à détruire toutes les dépositions que M. de P*** lui oppose , elle rapporte un raisonnement curieux de M. de Sacy.

La troisième espece de preuve que cet Avocat rapporte pour prouver , à n'en pouvoir douter , les bontés de M. de P*** pour moi , & qu'il ne m'a pas toujours traitée en tyran , est que j'ai eu deux enfans. Ses termes méritent d'être rapportés : elle lui a donné deux enfans , l'un en 1695. l'autre en 1697. que peut faire de plus une femme pour le mari qu'elle aime le mieux ? S'il m'étoit permis de rire un moment au milieu des soins qui m'occupent , je me divertirois de l'auteur de cette infaillible conséquence , mais le sérieux me convient , & je dois rapporter la suite de cet endroit , c'est un des plus recherchés de son Factum , il n'en doit pas perdre le fruit : S'il est vrai , dit-il , que parmi le petit peuple , la plupart des femmes passent leur vie dans un cercle continuel de caresses & de coups , il est certain qu'il en est tout autrement des femmes de condition. La plus modérée ne revient jamais des coups aux caresses , elles se croient par

un tel outrage dispensées de traiter en mari celui qui ne les a pas traitées en femmes. Que si la Religion prend assez d'empire sur quelques unes d'entre elles pour leur faire préférer les maximes évangéliques à ces manières du monde , cette même Religion qui bannira du cœur d'une femme si rare le ressentiment d'une telle injure , en fera sortir jusqu'au souvenir de sa mémoire ; mais comme il paroît bien que Madame de P*** ne se pique point de cette haute vertu , il faut faire d'elle le raisonnement que l'on feroit naturellement de toute autre femme de sa condition ; il n'y en a aucune de celles qui sentent quelque noblesse & quelque élévation dans l'ame qui n'avoie de bonne foi que si elle avoit été une fois frappée par son mari , rien au monde ne pourroit la faire résoudre de lui accorder & de recevoir de lui des marques du plus vif & du plus tendre amour.

Madame de P*** répond à cet argument : je ne connoissois point , dit-elle , de parti plus sûr pour moi que celui d'une soumission aveugle ; j'étois réduite à obéir successivement à ses différens caprices , je croyois qu'en lui donnant des marques de ma tendresse , il donneroit quelque relâ-

che à ses fureurs : pourquoi ne veut-on pas que la Religion & des raisons si naturelles fussent des motifs qui m'engageoient à le traiter en mari ? A-t'on lû dans mon cœur ? Bien des femmes de condition auroient sans doute pris leur parti de meilleure heure , & n'auroient pas attendu si longtemps à se plaindre en Justice ; mais si elles avoient été dans la même situation , elles auroient été aussi embarrassées que moi.

Elle répond dans la suite avec un art infini à tout ce qu'on a allégué contre elle.

M. de Sacy commence ainsi sa réplique pour M. de P***.

M. de P*** ne se propose point d'être plaisant dans cette réplique , il lui suffit d'être vrai. Le sérieux seul convient dans cette Cause , où ce que l'on est forcé de dire fait encore plus souffrir celui qui le dit , que ce qu'il est obligé d'entendre , & où la victoire même est honteuse. Toutes les gentilleses dont la réponse de Madame de P*** est semée , ne sont propres qu'à une personne qui jouë la comédie , & qui oublie quelquefois son rôle. Mais si M. de P*** a le malheur que

Madame sa femme ait sçu mettre les rieurs de son côté , il essayera du moins de mettre les sages du sien.

Cette réplique a le même mérite que le premier ouvrage , on la peut voir dans M. de Sacy. Voici ce qu'il dit de l'ouvrage auquel il répond.

La réponse que Madame de P*** vient de faire , est donnée & reconnue par elle pour son ouvrage , on peut donc juger d'elle sur les idées qu'il en fait naître. Avec quel art les couleurs de la vérité y sont-elles employées pour parer le mensonge ? qu'elle adresse à excuser les faits qu'elle ne peut nier ! quelle habileté à déguiser ceux qu'elle ne peut détruire ! quelle souplesse à éluder les raisonnemens qu'elle n'ose combattre de front, & à embarrasser ceux qu'elle ne peut réfuter ! quelle facilité à tourner les cœurs comme il lui plaît , & à tirer de ses Lecteurs des larmes tantôt de compassion par la douleur , & tantôt de joye par la plaisanterie ! quand M. de P*** lit ce séduisant ouvrage , peu s'en faut que s'adressant à ses Juges , il ne s'écrie avec cet Ancien : *Eh quoi , Messieurs , faudra-t'il que je périsse , parceque cette femme est éloquen-*

te ! ô qu'une femme si rare seroit un précieux trésor , si elle avoit appliqué tant de lumieres & de science au bonheur de son mari , & au repos de sa famille ?

Quoique M. de P*** n'ait pas taxé son épouse d'avoir fait aucune démarche qui aille au crime , & qu'il se soit expliqué clairement là-dessus , il lui a reproché d'avoir écrit des lettres de galanterie. Madame de P*** a répondu que ces lettres s'adressoient à une femme ; M. de Sacy dit là-dessus agréablement :

Il faut avouer que Madame de P*** propose ici pour sa défense tout ce qui se peut imaginer de mieux. S'il y avoit eu quelque'autre chose plus convenable à penser sur ce sujet , Moliere sans doute l'auroit découvert. Le *My-fantrope* est une des meilleures pièces qu'il ait donné au Théâtre , cependant quelque'attention qu'il ait apportée à la travailler , il n'a point trouvé d'excuse plus apparente , pour une femme coquette qu'il introduit sur la scene , & qui a laissé surprendre une de ses lettres , que de lui faire dire qu'elle s'adresse à une femme. Madame de P*** a trouvé cette excuse route
faite ,

faite, elle s'en sert. C'est ainsi qu'elle a utilement employé à lire les Comedies un tems que la plûpart des autres femmes y perdent : tantôt elle y voit son mari dans Harpagon, une autre-fois elle se retrouve dans la femme coquette. Peut-elle trop estimer un Auteur qui lui fournit ainsi des armes offensives & défensives ?

M. de Sacy prétend que les preuves des sévices qu'alléguoit madame de P*** étoient fondées sur des témoins qui disoient avoir ouïs ses cris & ses plaintes, mais qu'ils n'avoient pas été témoins oculaires là-dessus, & qu'il falloit se défier des artifices de madame de P***.

De là M. de Sacy dit que les histoires que les femmes qui veulent se pourvoir en séparation font des sévices de leurs maris, sont très-suspectes. Il attaque ensuite l'Enquête de madame de P***, il prétend que tous les témoins déposent sur cent faits différens, & que l'accord de deux témoins manquant sur un même fait, il n'y a aucune preuve.

Que si cette grande regle, poursuit-il, souffre quelque exception dans le cas de l'usurier & du concussionnai-

re, il est évident que cette exception même la confirme, loin de la détruire. Dès que l'ordonnance à l'égard de la concussion, & une jurisprudence reçue à l'égard de l'usure, ont établi qu'une foule de témoins feroient preuve dans ces deux cas, quoiqu'ils ne déposassent chacun que de faits singuliers, il n'en est que plus certain que tous les autres cas qui n'ont point été tirez de la regle générale y sont demeurez; d'où il s'ensuit clairement qu'une pareille exception n'ayant jamais été introduite pour les séparations, on ne peut l'y appliquer.

Il n'est pas même difficile de sentir que les mêmes raisons qui ont déterminé à établir une pareille exception en faveur de ceux qui avoient souffert par l'usure ou par la concussion, ne l'établissent pas en faveur des femmes qui veulent faire divorce avec leurs maris.

L'usure & la concussion ont toujours été regardées dans les états bien policés comme le poison le plus dangereux pour la société civile. On ne peut trop curieusement fixer les yeux sur leurs moindres traces; on ne peut trop fortement en arrêter le cours, par les facilités qu'on apporte à con-

vaincre les usuriers & les concussionnaires. Les altercations entre maris & femmes , n'ont au contraire jamais été regardées que comme des accidens inséparables de la misere & de la condition humaine. On ne peut trop fermer les yeux sur les petits accidens qui troublent la paix domestique. Les mariages sont le plus solide appuy de la société civile , on ne peut trop sagement écarter tout ce qui tend à les rompre. Aussi autant les loix marquent d'indignation contre la concussion & l'usure , autant elles témoignent d'éloignement pour les demandes en séparation : & toute la prévention qu'elles apportent dans les accusations d'usure & de concussion contre ceux qui en sont accusez , elles l'apportent dans les actions de séparation contre les femmes qui accusent leurs maris de mauvais traitemens , & qui veulent faire divorce avec lui. Car il importe également à l'état que l'usure & la concussion soient severement proscrites , & que les divorces soient difficilement introduits. Ainsi la même sagesse qui veut qu'en haine des usuriers & des concussionnaires , on se relâche sur la rigueur des regles éta-

blies pour rendre une preuve complete, veut aussi qu'en haine du divorce, on redouble plutôt cette rigueur qu'on ne la tempere, pour favoriser les femmes qui veulent venir à cet éclat.

M. de Sacy soutient ensuite qu'il ne faut point rendre les divorces aisés, qu'il faut au contraire y apporter tous les obstacles qu'on y peut opposer; que les Législateurs persuadez qu'entre les femmes toutes celles qu'un heureux naturel & une raison éclairée ne conduisent pas, ou sur qui la Religion n'a pas pris un empire absolu, ne respirent que l'indépendance, ils ont songé à les retenir. Ils ont compris que les femmes de ce caractère ne se mettent sous le joug d'un mari, que pour secourir celui du pere & de la mere; & qu'ensuite elles ne cherchent à rompre le joug du mari, que pour se livrer plus librement aux plaisirs. Ils ont considéré qu'en faisant voir aux femmes des moyens aisés pour être séparées, c'étoit les inviter au divorce; & qu'au contraire en leur rendant les routes de la séparation presque impraticables, c'étoit leur en ôter toutes les viés. Ils ont jugé que delà il arriveroit que moins une femme espe-

seroit de pouvoir parvenir à une séparation , à force d'irriter son mari par une mauvaise conduite & par sa mauvaise humeur , plus elle seroit docile , circonspecte & attentive à lui plaire. Qu'en un mot la plûpart de celles qui ne trouvent pas dans la Religion & dans la raison de quoi soutenir leur vertu , s'en feroient une de la nécessité ou elles se trouveroient de vivre bien avec leur mari , dont il leur seroit très-difficile de se séparer. Les loix divines , aussi-bien que les loix humaines , paroissent pleines de cet esprit ; en établissant le mari chef de la famille , elles ont présumé qu'il avoit plus de prudence & de modération : qu'ainsi on devoit moins craindre de ne réprimer pas assez l'abus qu'il pourroit faire de l'autorité qui lui est confiée , que de favoriser trop la révolte contre un pouvoir si juste & si légitime.

M. de Sacy prétend que dans ces causes de séparation , la nécessité de la défense du mari l'oblige de faire des portraits désavantageux de sa femme qui ne tirent point à conséquence après la définition du Procès ; que cet argument que l'on fonde sur ce qu'on

dit au mari si sa femme est telle qu'il la dépeint, qu'il ne doit pas souhaiter de vivre avec elle, n'a aucune solidité, qu'il n'en fait un pareil tableau que parceque sa cause l'y oblige. Il cite le huitième plaidoyer de M. le Maître, le dix-neuvième de M. Gautier, le douzième de M. Gillet, celui de M. Erard pour M. de Mazarin, où les femmes que ces Avocats défenseurs des maris avoient noircies, n'avoient pas réussi dans leurs demandes en séparation, elles ne s'en sont jamais prises à ces défenseurs, comme madame de P*** l'a fait à l'égard de M. de Sacy.

M. de Sacy rend ensuite deux raisons pourquoi M. de P*** redemande sa femme. Premièrement il est, dit-il, si favorablement prévenu pour elle, qu'il ne peut croire qu'elle l'ait flétri. Si les gens du monde étendent plus loin leur jugement, ils pensent autrement que M. de P***. Il connoît & il aime madame sa femme, il la juge peut-être avec prévention & avec indulgence; ils ne la connoissent ni ne l'aiment, ils la jugent sans doute avec défiance & avec malignité.

L'autre raison, c'est que non seule-

ment il n'est point convaincu que madame de P*** ait violé les sermens qu'elle lui a faits à la face des Autels , mais qu'il est encore persuadé qu'il n'a point de quoi en convaincre les Juges. Les lettres que madame de P*** a écrites , celles qu'elle a reçues , les vers qu'elle a composés prouvent bien qu'elle a été sollicitée , qu'elle a écouté , que son cœur a été surpris & troublé par des passions dangereuses ; mais il n'en peut jamais résulter de preuves qu'elle se soit oubliée jusqu'à s'engager dans le crime. Ce sont pourtant ces sortes de preuves qu'il faut avoir , & plus claires que le jour , quand on s'embarque dans une occasion de cette espece contre une femme.

Ce seroit un grand dèshonneur pour M. de P*** que les personnes indifferentes le regardassent comme le mari d'une femme coupable ; mais c'en seroit un infiniment plus grand , qu'ils pussent le regarder comme le persécuteur d'une femme innocente. Il finit en disant que cette Cause est très-importante : si madame de P*** gagne son Procès , l'autorité maritale sera un vain nom sans force & sans

usage. La dépendance, poursuit-il, coûte beaucoup aux femmes, même les plus raisonnables; combien coûtera-t-elle davantage à celles qui ne le sont pas? Les femmes de ce caractère, & qui ne sont retenues que par l'austerité des Loix, attendent avec impatience la décision de cette Cause, comme de la leur, pour sçavoir si en leur faveur on ne se relâchera point de l'ancienne sévérité. Peut-on ne pas craindre de leur laisser entrevoir que le mariage est un joug qu'elles peuvent secouer quand il incommodé, & rompre quand il pèse trop? Celles qui sont nées avec une raison supérieure, n'ont pas besoin de frein, elles vont d'elles-mêmes & sans détour à tous leurs devoirs: mais qui retiendra les autres, lorsqu'elles s'écarteront, & qu'elles s'emporteront, si le mari à qui les loix en ont confié le soin, ne le peut faire qu'au hazard d'essuyer un procès dont l'événement le plus avantageux est un grand mal? Quelle docilité attendre de ces femmes dont les inclinations sont vives, & les passions impetueuses, quand elles connoîtront que rien n'est plus aisé que de se soustraire à la domination d'un mari peu

commode ? Ne commenceront-elles pas à mépriser une autorité qu'on ne peut leur rendre trop respectable ? Du mépris de cette autorité, ne passeront-elles point jusqu'à mépriser celui qui l'exerce ? & alors avec la subordination ne verra-t'on point disparaître la tranquillité des familles ? alors ne reverra-t'on point ces malheureux siècles où l'espérance du divorce étoit le premier objet & le plus doux fruit du mariage.

On ne peut pas tourner avec plus de délicatesse les moyens que M. de Sacy met en œuvre, ni mieux se prévaloir de tous les avantages que sa Cause lui fournit.

Madame de P*** commença ainsi sa réplique : si M. de P*** a voulu par sa réplique réparer les excès de son premier factum, il y a mal réussi : les expressions ne voilent pas bien ses sentimens ; s'il se montre moins violent, on le retrouve aussi injuste : sa moderation apparente est une colere déguisée.

Réplique
de Madame
de P***.

Comment le concilier avec lui-même ? Tantôt appliqué à rendre sa femme criminelle, il conclut qu'elle n'est qu'imprudente. Tantôt animé par sa

passion, il la présente comme une femme convaincuë d'intrigue, & il est forcé d'avouer ensuite qu'il n'en a point de preuves. A-t'il établi les motifs d'une juste indignation ? il en tire la conséquence d'une amitié sincère. A-t'il proposé madame de P*** comme une personne qui oublie quelquefois son rôle ? quelques pages après, elle a tous les talens d'une femme éloquente qui dispose des cœurs, & qui les tourne comme il lui plaît.

Comme cette réponse de madame de P*** est d'une longue haleine, & roule sur une quantité de faits qui ne sçauroient qu'être ennuyeux à mon Lecteur, j'ai crû que je devois les lui épargner. Quelque bien écrit que soit l'ouvrage je me contenterai de rapporter les autorités qu'elle employe pour défendre sa preuve qui porte sur le témoignage des domestiques. Elle cite la loi. On reçoit les preuves domestiques sur les coups que l'un ou l'autre époux peuvent se porter ; c'est ce que nous voulons qui soit observé, car on ne peut pas prouver facilement par une autre voye leur violence (a).

(a) *Super plagis etiam illatis ab alterutro commo vendis
quædam probationes, quoniam non facile, que domi gerantur*

Bartole sur la même loi dit que la preuve s'admet dans ce cas par les domestiques qui sont des témoins familiers quoiqu'on ne l'admette pas dans un autre genre (a).

A l'égard des témoins uniques & singuliers qui déposent differens faits qui ont rapport à un fait général, ils en forment une preuve complete. C'est le sentiment unanime des Docteurs qui ont traité la question, & M. de P*** est le seul au monde qui ait voulu restreindre cette maxime aux accusations de concussion & d'usure, aussi n'en rapporte-t'il aucune autorité. En voici au contraire de très-formelles pour soutenir la proposition de la dame son épouse. On admet les témoins singuliers lorsqu'il s'agit de prouver une habitude continuelle, & qu'on traite de cette habitude en général (b). La raison de cette décision est que le genre se constate par la preuve

per alienos poterunt confiteri volumus observari. Lege consensu 8. Cod. de repudiis §. 6.

(a) *Probatio admittitur per familiares & domesticos licet alias non admittatur. Bart. in L. eadem*

(b) *Quando agitur de probando habitu quodam hominis successivo, & tractatur de tali habitu in genere singularitas testium admittitur. Innocent. in cap. qualiter & quand. 24. colum. prima de accus. Bart. in l. de minore §. plurium n. 24. Versic. sed quid si testes &c. de quæst.*

ve de plusieurs especes de faits particuliers, & quoique les témoins déposent divers faits, on admet leur deposition parceque ces faits ont pour objet le même genre, & tendent à la même fin (a). En matiere de preuves, quand plusieurs parties tendent à former un tout, ces parties séparées ne seroient d'aucun usage, mais leur assemblage est utile (b).

Il est donc vrai de dire que quoique des témoins n'attestent pas tous les mêmes faits particuliers, & qu'à cet égard chacun d'eux puisse être regardé comme un témoin unique, dès qu'ils conviennent tous dans le fait général qu'on doit établir, les faits singuliers qu'ils expliquent servent à le prouver, le genre contenant plusieurs especes; tout ce qui tend à établir ces especes particulieres, prouve parfaitement le fait principal qui est regardé comme le genre.

Alexandre établit ce principe d'une

(a) *Genus constat & perficitur ex pluribus speciebus, & particularibus, & licet testes deponant de diversis actibus, tamen quia tales actus tendunt ad eundem finem, & ad probationem illius generis, ideo admittuntur.*

(b) *Quando plura tendunt ad perficiendum unum totum, tunc que non prosunt singula, simul collecta jurant.*
Bart. in l. prima §. idem Cornelio versiculo. Sed contra ff. de quest,

maniere bien précise. De plus, dit-il, des témoins qui ne s'accordent point ou qui sont singuliers dans leurs dépositions, ne sont pas suffisans pour prouver un fait particulier, mais ils peuvent établir un fait général, comme par exemple qu'un homme est un infâme, qu'il est un furieux, & le reste (a).

Il cite ensuite un très-grand nombre d'Auteurs pour appuyer son opinion.

M. le Président Boyer dans le nombre 44. de sa vingt-troisième décision fait la même distinction qu'Alexandre. En quatrième lieu, dit-il, je suppose que quoique des témoins singuliers ne prouvent pas un fait particulier, ils peuvent établir un fait général (b)

Despeisses, n. 3. tit. 10. sect. 2. décide après Philippe, dans la réponse 88. que les témoins singuliers

(a) *Præterea testes discordes, seu singulares in dictis suis, ad probandum unum actum in specie non sufficiunt, sed ad probandum quid in genere, puta quem esse infamem, quem esse furiosum, &c. sufficiunt.* Alexand. dans son Conseil 41. de son premier volume, n. 4. & il se sert du même principe, comme étant incontestable dans son treizième Conseil du septième volume, n. 23. & dans son Conseil 47. n. 19. du même volume.

(b) *Quarto præsuppono quod licet singulares testes super aliquo deponentes non probent illud verum, quando tractatur de probando actum in specie particulari; tamen ad probandum quid in genere, scilicet, quem esse insanum, quem esse furiosum, &c. sufficiunt testes singulares.*

566 *Supplement aux causes*
forment une preuve complete , lorsqu'il
est question de prouver quelque chose en
général.

Enfin cela est expressement décidé en matiere de sévices ; quoique les témoins soient singuliers ils servent à prouver les sévices en général , & la preuve est complete parcequ'il s'agit alors détablir une habitude continue (a).

On feroit un volume entier , si on vouloit rapporter le sentiment de tous les Docteurs ; ils sont unanimes , & la Jurisprudence des Arrêts est uniforme à cet égard.

Arrêt qui
sépara Ma-
dame de
P*** le 4.
Juillet
1709.

Madame de P*** fut séparée de corps par Arrêt du Parlement du 4. Juillet 1709. en la deuxième Chambre des Enquêtes , confirmatif de la Sentence par défaut des Requêtes du Palais.

On ne doit pas être surpris qu'un époux & une épouse qui sont doués chacun d'un véritable mérite , ne puissent pas vivre ensemble , ils ne sont

(a) Et quamvis testes sint singulares , tamen ad probandam servitiam sufficiunt , & planè probant , quia tunc agitur de probando habitu , quodam hominis successivo & tractatur de tali habitu in genere quo casu singularitas testium admittitur. Gratian. disceptat. Forens. Tome 4. cap. 738. n. 52. Idem Gratian. Tom. 2. cap. 338. n. 338. Silvester Aldobrand. Conf. 71. n. 30.

pas faits l'un pour l'autre, & les portraits défavantageux qu'ils font mutuellement de leurs personnes dans les procès qu'ils ont ensemble ne sont pas tout-à-fait fideles, & ne reglent point l'opinion qu'on doit avoir d'eux.

M. de P*** étoit un homme estimable, & madame de P*** unissoit les agrémens d'esprit avec ceux qui font impression sur les sens.

Comme l'homme & la femme les plus accomplis ont des défauts, qui sont la source des mariages discordans, l'attention qu'on devoit apporter dans les mariages, devoit avoir pour objet après avoir étudié les caracteres de l'un & de l'autre, de prévoir si leurs défauts pourroient s'assortir. *Voyés sur la matiere des séparations de corps & de biens les Arrêts de M. le Prêtre, Centurie premiere, chap. 67.*

Fin du dix-septième Tome.



TABLE

Du dix-septième Volume.

HISTOIRE de la naissance de Mademoiselle de Sfrondate & de la filiation qu'elle a réclamée, jugée par le Sénat de Turin. Page 1

Première Histoire du procès que raconte la Partie adverse de Mademoiselle de Sfrondate. 4 & suiv.

Histoire racontée par le Défenseur de Mademoiselle de Sfrondate. 21 & suiv.

Mémoire pour la Dame Contarini qui contes-
toit la naissance de la Demoiselle de
Sfrondate. 52 & suiv.

Preuve des faits antérieurs au mariage de la
mere qui a épousé le pere qu'elle recla-
me. 56 & suiv.

Preuve des faits qui se sont passés pendant le
mariage, première circonstance. 59 & suiv.

Seconde & troisième circonstance. 62

Quatrième circonstance. 64 & suiv.

Cinquième circonstance. 68

Sixième circonstance. 70

Septième circonstance. 72

Huitième circonstance. 75

Examen des principes de Droit où l'on dé-
duit les présomptions que Mademoiselle
de Sfrondate employe pour prouver qu'elle
est légitime. 91 & suiv.

Réponse du sieur & de la Demoiselle de
Sfrondate.

Sfrondate. 115

Premiere partie : la Demoiselle de Sfrondate est la même fille qui est née le 7. Septembre 1700. à Scarampo , & qui a été baptisée le lendemain 8. à Pontaloné.

117 & suiv.

Seconde partie : la Demoiselle de Sfrondate est légitime. 131 & suiv.

Autorités du Droit Romain. 133 & suiv.

Sentiment des Docteurs François ou autres. 138 & suiv.

Jurisprudence François. 141 & suiv.

Défence des Collateraux. 172 & suiv.

Dispositif de l'Arret. 178.

Histoire de Marie Stuard Reine d'Ecosse , condamnée à mort sans autorité par Elisabeth Reine d'Angleterre. 181

Marie Stuard passe en France pour épouser le Dauphin en 1548. 183

Elle épousa le Dauphin à l'âge de seize ans , qui devint Roi sous le nom de François II. 184

Elle retourne en Ecosse après la mort du Roi. 186

Elle épousa Mathieu Stuard , Comte de Lennox. 193

On assassina Rizzo favori de la Reine. 195

Elle accoucha d'un fils qui fut Roi sous le nom de Jacques I. 196

Mort violente du Roi d'Ecosse. 199

Présomptions qui établissent que la Reine l'a fait assassiner. 200 & suiv.

Les Grands se déclarent contr'elle , elle perd la bataille contr'eux , & se refugie en Angleterre , la Reine Elisabeth l'arrête prisonniere. 207 & suiv.

On l'accuse d'avoir conspiré contre la Reine

- & on lui fait son procès. 214 *Et suiv.*
 Elle est condamnée à mort, & on ne publie pas cette peine. 218
 Lettre qu'elle écrivit à la Reine. 222 *Et suiv.*
 Ce qu'elle fit le jour & la veille de son exécution. 228. *Et suiv.*
 Elle est décolée. 243
 Grande dissimulation de la Reine Elisabeth. 246
 Elle pousse la curiosité jusqu'à vouloir être instruite de la conformation du corps de Marie Stuard. 247
 Elle a entrepris sur les droits de Dieu en faisant mourir par ordre de sa Justice Marie Stuard. 251
 Elle pardonne à Marie Lembrun Ecoissoise qui a voulu l'assassiner. 253
Filiation réclamée sans acte de Baptême, sans une véritable possession d'état, sur le fondement de plusieurs fortes conjectures. 259
 Plaidoyer de M^e. de Laverdy pour la Dame de Bruys. 260 *Et suiv.*
 La Dame de Bruys n'est pas fille de Guillaume la Salle & d'Antoinette Barriere. 291
 La Dame de Bruys est fille de la Marquise de la Ferté. 300
 Premier commencement de preuve par écrit, mystère de l'extrait Baptistaire, supposition des noms des pere & mere prouvée par écrit. 302
 Second commencement de preuve par écrit, éducation donnée à la Dame de Bruys. Soins distingués que la Marquise en a pris. 303
 Troisième commencement de preuve par écrit. Interrogatoire de la Marquise. 305
 Quatrième commencement de preuve par écrit. 308

T A B L E.

571

Cinquième commencement de preuve par écrit.	309
M ^e . de Laverdy répond aux Arrêts qu'on lui oppose.	320 & suiv.
Plaidoyer de M ^e . Cochin pour Madame la Marquise de Bouteville, son époux & les Collatéraux.	342 & suiv.
Principes sur les questions d'Etat.	347 & suiv.
<i>Premiere proposition.</i> La Dame de Bruys n'a ni titre ni possession de l'état de fille des Sieur & Dame de la Ferté, & par conséquent ne peut être admise à la preuve qu'elle est née de leur mariage.	359 & suiv.
<i>Seconde proposition.</i> La Dame de Bruys qui n'a ni titre ni possession de l'état de fille des Sieur & Dame de la Ferté, a titre & possession d'un état contraire qui ne peut être ébranlé par aucun genre de preuve.	404 & suiv.
Arrêt définitif.	422 & suiv.
Lettre d'un Magistrat de Province à l'Auteur.	424. & suiv.
<i>Seducateur qui se dévoile après la séduction.</i>	437
Mémoire pour M. le Marquis de B** contre Edme Elisabeth de l'Ecluse.	438 & suiv.
Réponse de Mademoiselle de l'Ecluse.	465
Plaidoyer pour Demoiselle Edme Elisabeth de l'Ecluse de Villiers les Haux, tutrice de Jean-Louis Edme de Saint Martin de Montigny, fils du Sieur Marquis de B**	
Contre le Marquis de B**.	473 & suiv.
Sortie de la Demoiselle de l'Ecluse du Couvent de Longchamp	482
Dénoüement de l'intrigue à l'occasion de Madame Law.	489
Moyens.	493
Premiere preuve de la paternité effective du	

Sieur de Saint Martin dans la personne du Sieur Marquis de B * * établie par les Lettres qu'il écrivoit à sa mere pendant son noviciat de Longchamp. 495	<i>& suiv.</i>
Seconde preuve de l'état du Sieur de Saint Martin.	505 <i>& suiv.</i>
Troisième preuve de l'état du Sieur de Saint Martin.	508 <i>& suiv.</i>
Question de Droit.	514 <i>& suiv.</i>
Domages & intérêts.	519 <i>& suiv.</i>
Conduite de la Demoiselle de l'Ecluse depuis sa sortie de chez le Marquis de B * * jus- qu'à présent.	523 <i>& suiv.</i>
Sentence contradictoire du 27. Juin 1738. confirmée par Arrêt du 23. Février 1740. qui accorde à Mademoiselle de l'Ecluse & à son fils une provision de mille livres.	528 <i>& 529.</i>
Triste peinture des filles séduites.	530 <i>& suiv.</i>
La Loi oblige les pere & mere de nourrir leurs enfans batards aussi-bien que les légitimes.	533 <i>& suiv.</i>
Supplément aux Causes de séparation de corps & de biens.	535
Demande en séparation de corps sans exem- ple.	536 <i>& suiv.</i>
Cause de séparation traitée entre M. de Sa- cy & M. de la Bliniere son contradicteur.	538 <i>& suiv.</i>
Réplique de Madame de P * * *	561. <i>& suiv.</i>
Arrêt qui sépara Madame de P * * * le 4. Juillet 1709.	566

Fen de la Table du dix septième Tome.

Errata du Tome XVII.

- P** Age 26. lignes 20. & 21. de ce qu'il n'y avoit rien, *lisez* parcequ'il n'y avoit rien.
pag. 36. *lig.* 2. il répandit, *lisez* s'il répandit.
pag. 72. *lig.* 6. & 7. ses voyages aux eaux, *lisez* son voyage.
pag. 74. *lig.* 20. & 21. sur la blessure ordinaire, *lisez* sur ce qu'on avoit supposé qu'elle étoit blessée.
pag. 78. *lig.* 20. l'imités, *lisez* l'imitent.
pag. 129. dans la note au bas de la page. Arrêt du 12. Août 1709. *lisez* 1729.
pag. 140. dans la note au bas de la page. Les habits qu'on lui ôta, *lisez* les habits qu'elle avoit.
pag. 322. *lig.* dernière, rien n'est plus injuste, *lisez* rien n'est plus juste.
pag. 522. *lig.* 7. vengeance, *lisez* vengeance.

De l'Imprimerie de la Veuve DELAULNE.







